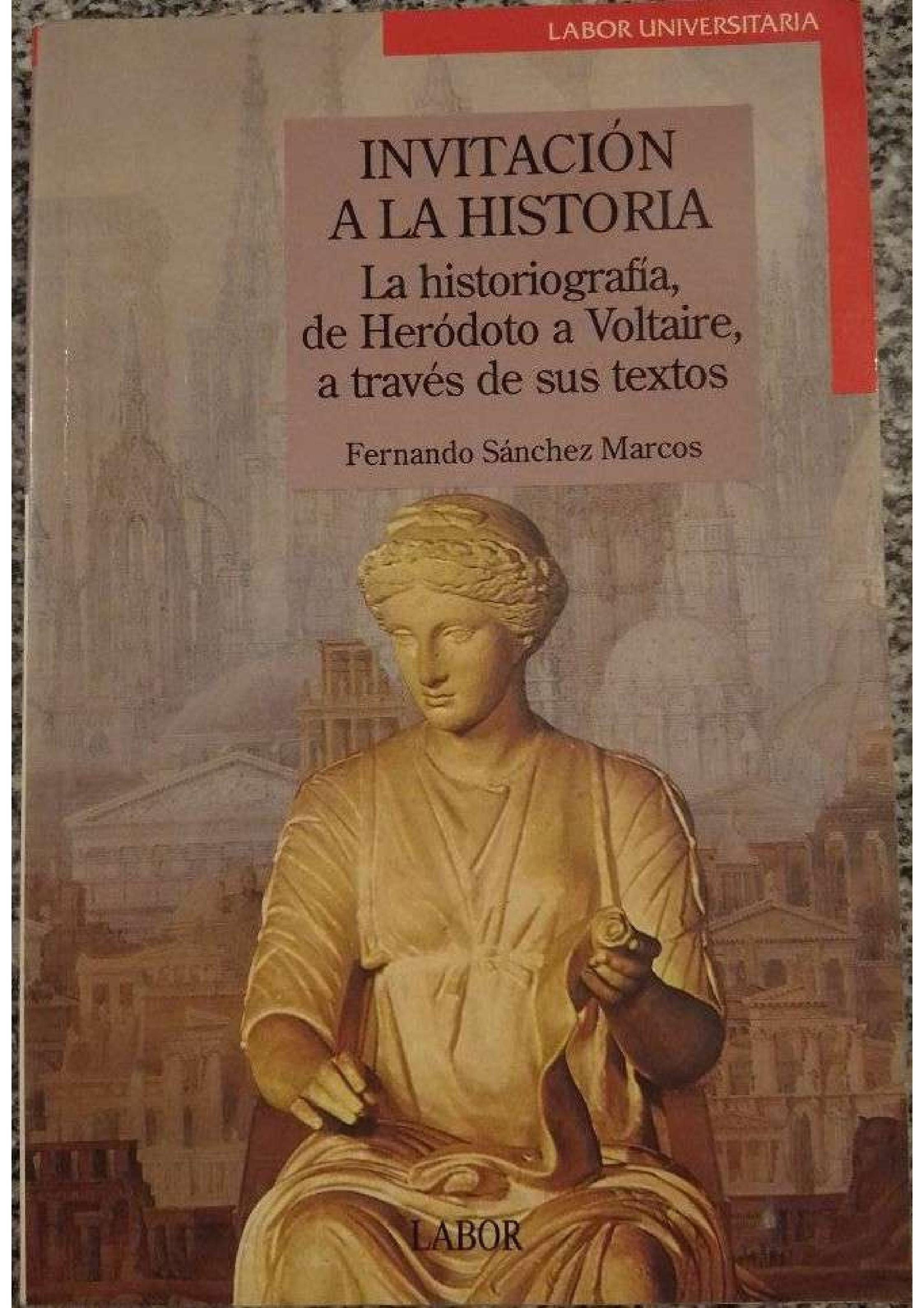

LABOR UNIVERSITARIA
INVITACIÓN
A LA HISTORIA
La historiografía,
de Heródoto a Voltaire,
a través de sus textos
Fernando Sánchez Marcos
LABOR

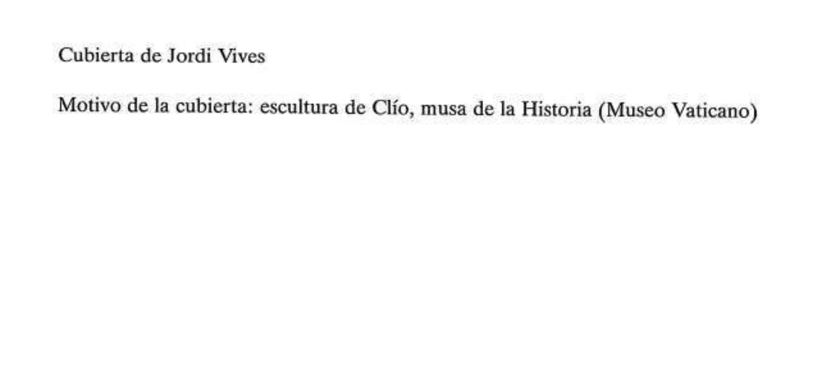
FERNANDO SÁNCHEZ MARCOS

INVITACIÓN A LA HISTORIA

LA HISTORIOGRAFÍA, DE HERÓDOTO A VOLTAIRE, A TRAVÉS DE SUS TEXTOS



EDITORIAL LABOR, S.A.



Cubierta de Jordi Vives

Motivo de la cubierta: escultura de Clío, musa de la Historia (Museo Vaticano)

El autor agradece las facilidades encontradas para la reproducción de los textos de las secciones antológicas de este libro a las siguientes editoriales y entidades: Alfaguara, Alianza, Anaya, Cámara de Comercio (Barcelona), Cátedra, CSIC, EDAF, Edicial (Buenos Aires), Espasa-Calpe, FCE, Gredos, Iberia, Institución Fernando el Católico (Zaragoza), Librería del Colegio de Buenos Aires, Omega, Orbis, Plaza-Janés, PPU, Santillana, Sarpe, Selecta y Teide.

Segunda edición: diciembre de 1993

(Primera edición, con el título *Invitación a la historia. De Heródoto a Voltaire*, Barcelona, PPU, 1988)

ISBN: 84-335-3051-8
Depósito legal: NA 1.974-1993

Printed in Spain - Impreso en España
Impreso en Castuera Artes Gráficas, S.A.
Torres de Elorz (Pamplona)

ÍNDICE GENERAL

A mis alumnos de la Facultad de Geografía e Historia de la Universidad de Barcelona, con los que tanto he aprendido y sigo aprendiendo.

«Qu'est-ce que l'historiographie? Rien d'autre que l'histoire du discours —un discours écrit et qui se dit vrai— que les hommes ont tenu sur le passé; sur leur passé. Car l'historiographie est le meilleur des témoignages que nous pouvons avoir sur les cultures disparues, sur la nôtre aussi —à supposer qu'elle existe encore et que la semi-amnésie dont elle semble frappée n'en révèle pas la mort. Une société ne se dévoile jamais si bien que lorsqu'elle projette derrière elle sa prope image.»

Charles-Olivier CARBONELL

(CARBONELL,Ch.-O.: *L'Historiographie,* París, 1981, p. 4)

* * *

«One of the keys to the understanding of the mentality of a past epoch is to be found in the study of its ideas about history. What men think about the past tells us also a good deal of what they think about the present. Perhaps the most important distinction between primitive and civilized societies is that, in the former, the memory of events in earlier generations is not differentiated, while in the latter, a sense of the past adds a dimension to the present existence.»

Myron P. GILMORE

(GILMORE, Myron P.: *Humanists and Jurists. Six Studies in the Renaissance,* Cambridge, [Mass.], 1963, p. 1)

* * *

«Aucune étude [dice, refiriéndose a la historia de la historiografía] ne fait pénétrer plus profondément dans la connaissance des temps passés. Le critique est obligé de vivre avec les historiens dont il analyse les ouvrages; il cherche à surprendre leur vie de tous les instants, leur manière de travailler, les mobiles cachées de leurs idées et de leurs paroles. Il asiste à la composition de leurs écrits, il voit leur manuscrits déposés sur leur table et les sources qu'ils consultent... Et lorsque le critique étend cette étude à toute une époque, lorsqu'il marque les liens qui unissent entre elles les diverses sources historiques, lorsqu'il découvre comment elles se copient ou s'imitent les unes les autres, comment les mêmes idées, les mêmes sentiments se répètent ou se transforment d'âge en âge, n'est-ce pas à l'histoire mème de l'esprit humain qu'il travaille?»

G. MONOD

(MONOD, G.: *Etudes critiques sur les sources d'histoire mérovingienne,* París, 1972, p. 19)

PRESENTACIÓN DE ESTA NUEVA EDICIÓN

La buena acogida que ha tenido mi *Invitación a la Historia,* me ha animado, agotada la primera edición, a preparar esta segunda, revisada y aumentada, que mantiene, sin embargo, la estructura y el enfoque de aquélla e incluso, sustancialmente, su texto. Cinco años después, con acontecimientos decisivos en Europa por medio, creo que siguen teniendo validez.

Respecto a la primera edición, publicada por Promociones y Publicaciones Universitarias en 1988, ésta presenta tres novedades básicas, además de la lógica correción de las erratas advertidas. Una es el subtítulo, ligeramente ampliado, para anticipar y explicitar mejor el contenido del libro. Otra consiste en la ampliación del capítulo III, «Clío en la Corte. La historiografía renacentista y barroca (siglos XV-XVII)». He añadido algunas páginas sobre la experiencia del Nuevo Mundo y sobre su influencia, en el siglo XVI, en la aproximación europea al pasado (y, en el fondo, también al presente y al futuro) de la humanidad, ya que me parecía que había tratado esta cuestión demasiado sumariamente en 1988. Cuatro nuevos textos, permiten escuchar directamente ahora las voces y las reflexiones de Las Casas, Díaz del Castillo y Acosta (éste en dos pasajes diferentes). Asimismo he incorporado, en otras secciones del mismo capítulo, algunos fragmentos y/o nuevas notas a pie de página.

La tercera modificación es la actualización y considerable ampliación de las secciones bibliográficas, especialmente en los capítulos III y IV. He incrementado sobre todo, proporcionalmente, las referencias en alemán, que se están haciendo lingüísticamente más accesibles para la nueva generación. Con la potenciación de las secciones bibliográficas, sigo aspirando pues también a que mi libro constituya una invitación y una herramienta para la investigación en historia de la historiografía, aunque no sea éste su objetivo prioritario. Por ello me ha alegrado haber podido añadir, entre otros, algunos nuevos trabajos realizados en el Departamento de Historia Moderna de Barcelona y espero que, en el futuro, cobre nuevo vigor esta línea de investigación muy acorde con las tendencias historiográficas actuales que subrayan, con Chartier, la importancia de las representaciones del mundo como fuerzas configuradoras del devenir.

Resulta una satisfacción que, con el acuerdo de PPU, esta segunda edición de *Invitación a la Historia* aparezca publicada por Editorial Labor, la cual tiene tras de sí una dilatada e importante trayectoria en

el ámbito de las Humanidades. Con esta y otras publicaciones previstas, Labor renueva ahora su interés por la teoría de la historia y la historia de la historiografía, que le llevó a editar o difundir obras como *El conocimiento histórico,* de H. I. Marrou, y *El concepto de la historia de Ranke a Toynbee,* de J. Vogt.

Fernando SÁNCHEZ MARCOS

Barcelona, julio de 1993

PRÉFACE À LA PREMIÈRE EDITION (1988)

L'histoire —celle que les hommes écrivent— est dans l'Histoire —celle que les hommes font ou croient faire. Comme la médecine ou l' astronomie, l'histoire a une histoire; Clio est une vieille dame.

L' «histoire de l' histoire» est, par contre, une discipline jeune, même si les humanistes de la Renaissance, grands pourfendeurs des chroniqueurs médievaux et grands admirateurs des historiens antiques, en ont esquissé l'étude. Discipline jeune certes mais aujourd'hui devenue essentielle.

Notre époque a vu mourir et le mythe du progrès, et les illusions scientistes, et les prétentions des idéologies dont la rationalité globalisante cachait des perversités totalitaires trop tard démasquées. Notre époque, à l'inverse, a vu renaître et reconnaître des cultures lointaines que l'on disait primitives ou barbares. Dès lors l'histoire de l'histoire devenait une discipline enrichissante et nécessaire qui n'attachait plus ses regards sur les seuls progrès de l'histoire-science mais interrogeait avec passion toutes les formes, si humbles et maladroites fussent-elles, de l'histoire-culture.

Certes, il n'est pas question de renoncer à étudier la naissance et le développement de l'histoire savante, de nier les incontestables progrès de ses méthodes, l'étonnante extension de ses curiosités, la prodigieuse diversification de ses outils et de ses moyens d'expression. Mais le savoir scientifique s'est fait moins arrogant; le savant sait ce que son savoir doit à sa propre personnalité comme au cadre social dans lequel et pour lequel il travaille. Science oui, mais science humaine, l'histoire témoigne de la culture dans laquelle elle s'exprime; «toute histoire est histoire contemporaine» s'exclamait Benedetto Croce.

L'histoire de l'histoire, même dans ses premiers châpitres, apparaît aujourd'hui comme le révélateur privilégié des mythes, des valeurs, des goûts, des systèmes de pensée d'une civilisation, d'une nation ou d'un groupe. Hérodote a sans doute parfois menti, mais son mensonge est un miroir au reflet duquel nous découvrons l'imaginaire grec; Tite-Live fut dans ses premiers Livres, un fabulateur, mais ses fables témoignent de ce besoin que manifestent toutes sociétés de vieillir et d'ennoblir ses origines par l'héroïsation de ses pseudo-ancêtres; Oton de Freising et Bossuet, de façons diverses disent ce que fut la Chrétienté des clercs, mariage du sacré et du profane, du connu et du révélé...

L'histoire de l'historiographie prouve surabondamment que l'histoiren a été et demeure, de façon plus ou moins consciente, de façon plus ou moins réussie, un écrivain ou un philosophe, ou un serviteur du Prince

—de l'empereur, du parti...— ou un éducateur soucieux d'édification, ou..., ou.... L'historien est toujours et partout un homme «sous conditions» dont l'oeuvre se situe dans un contexte culturel contraignant. Mots, idées, images, jugements, choix, délimitation et articulation du sujet, liaisons causales, tout, ou presque tout, vient de l'homme et des hommes, de l'auteur, de ses maîtres, de ses lecteurs.

Il importe donc que les apprentis historiens connaissent bien l'histoire de leur science. Cette histoire de l'histoire ne leur imposera nul modèle, mais une infinité de modes. L'histoire de l'histoire ne dit pas: «Voilà comment il faut écrire l'histoire» ou, ce qui revient au même: «Voilà comment il ne faut pas écrire l'histoire». Elle présente les «cent façons d'écrire l'histoire» dont parlait Guizot au siècle dernier en même temps qu'elle décrit cette commune condition à tous les historiens qui, depuis vingt-cinq siècles tendent à la vérité et à l'intelligence des choses en succombant, souvent délicieusement, au plaisir d'écrire et de convaincre.

L'histoire de l'histoire invite au spectacle de cette grande représentation dont le passé est le héros principal et dont le récit, mille fois repris, est toujours au goût du jour.

Et quelle meilleure invitation que celle que nous adresse avec talent, probité, clarté et solidité le professeur Fernando Sánchez Marcos?

Invitation à l'histoire est bien plus qu'une anthologie de textes classiques appartenant au patrimoine historiographique occidental. Outre ces grands textes, *Invitation a l'histoire* cite des textes aujourd'hui méprisés mais qui, en leur temps, représentaient l'idéal des historiens et de leurs lecteurs. Grâce lui soient rendue d'avoir, au prix d'un long travail de recherche et de présentation, ressuscité Oton de Freising, Clarendon, Muratori... Mais à ce travail de «sélection ouverte», le professeur Sánchez Marcos a ajouté de longues et solides introductions, dont la suite formerait à elle seule une excellente histoire de l'historiographie du monde occidental, ainsi que de précises bibliographies qui n'ignorent rien des travaux les plus récents. C'est dire la richesse et l'utilité de ce tome premier dont la lecture laisse désirer une très prochaine parution du second.

Lorsque Fernando Sánchez Marcos me demanda une préface j'acceptai sans hésiter, par amitié d'une part, parce que je savais, d'autre part, qu'il s'agissait là d'un ouvrage de qualité appelé a devenir un classique. Lorsque j'eus lu le manuscrit et avant d'écrire ce court texte, je lui envoyai un petit mot pour lui dire: «Cher ami, bravo! Voilà un de ces rares ouvrages que l'on regrette de n'avoir pas écrit soi-même».

Montpellier, août, 1988

Charles-Olivier CARBONELL
Président de la Commission d'histoire de l'historiographie du Comité International des Sciences historiques
Directeur de la revue internationale *Storia della Storiografia*
Professeur à l'Université de Montpellier

PRÓLOGO A LA PRIMERA EDICIÓN (1988)

La historia —la que los hombres escriben— está dentro de la Historia —la que los hombres hacen o creen hacer. Como la medicina o la astronomía, la historia tiene una historia. Clío es una señora anciana.

La «historia de la historia» es, por el contrario, una disciplina joven, aunque los humanistas del Renacimiento, críticos implacables de los cronistas medievales y grandes admiradores de los historiadores de la Antigüedad esbozaron su estudio. Disciplina joven, ciertamente, pero convertida hoy en esencial.

Nuestra época ha visto morir no sólo el mito del progreso, sino también las ilusiones cientifistas, y las pretensiones de las ideologías cuya racionalidad globalizante escondía perversidades totalitarias desenmascaradas demasiado tarde. Nuestra época, a la inversa, ha visto renacer y revalorizar culturas lejanas a las que se llamaba primitivas o bárbaras. A partir de entonces, la historia de la historia se convertía en una disciplina enriquecedora y necesaria que ya no fijaba únicamente su mirada sobre los progresos de la historia-ciencia, sino que contemplaba con pasión todas las manifestaciones, por más humildes y toscas que fueran, de la historia-cultura.

Ciertamente, no se trata de renunciar a estudiar el nacimiento y el desarrollo de la historia «científica», de negar los incontestables progresos de sus métodos, la asombrosa extensión de sus curiosidades, la prodigiosa diversificación de sus instrumentos y de sus medios de expresión. Pero el saber científico se ha hecho menos arrogante; el sabio sabe lo que su saber debe a su propia personalidad y al marco social en el que y para el que trabaja. Ciencia sí, pero ciencia humana, la historia es testimonio de la cultura en la que se expresa; «toda historia es historia contemporánea», exclamaba Benedetto Croce.

La historia de la historia, incluso en sus primeros capítulos, aparece hoy como el revelador privilegiado de los mitos, de los valores, de los gustos, de los sistemas de pensamiento de una civilización, de una nación o de un grupo. Heródoto mintió, sin duda, algunas veces, pero su mentira es un espejo en cuyo reflejo descubrimos «lo imaginario» griego. Tito Livio fue, en sus primeros Libros un fabulador, pero sus fabulaciones testimonian esa necesidad que manifiestan todas las sociedades de envejecer y ennoblecer sus orígenes mediante la heroización de sus pseudo-antepasados; Otón de Freising y Bossuet, de maneras diferentes, nos dicen lo que fue la Cristiandad de los clérigos, matrimonio entre lo sagrado y lo profano, entre lo conocido y lo revelado...

La historia de la historiografía prueba con creces que el historiador ha sido y sigue siendo, de manera más o menos consciente, de manera más o menos lograda, un escritor, o un filósofo, o un servidor del Príncipe —del emperador, del partido...— o un educador preocupado por la edificación, o..., o... El historiador es siempre y en todas partes un hombre «condicionado», cuya obra se sitúa en un contexto cultural que le

limita. Palabras, ideas, imágenes, juicios, elección, delimitación y articulación del tema, relaciones causales, todo, o casi todo, viene del hombre y de los hombres, del autor, de sus maestros, de sus lectores.

Es importante, pues, que los que se inician en el aprendizaje de la historia conozcan bien la historia de su ciencia. Esta historia de la historia no les impondrá ningún modelo, sino una infinidad de modalidades. La historia de la historia no dice: «He aquí cómo hay que escribir la historia» o, lo que viene a ser lo mismo: «He aquí cómo no hay que escribir la historia». Nos presenta las «cien maneras de escribir la historia», de las que hablaba Guizot en el siglo pasado, al mismo tiempo que describe esa condición común a todos los historiadores que, desde hace veinticinco siglos, tienden a la verdad y a la inteligencia de las cosas, sucumbiendo, a menudo deliciosamente, al placer de escribir y de convencer.

La historia de la historia invita al espectáculo de esta gran representación en la que el pasado es el héroe principal y cuya narración, mil veces retomada, responde siempre al gusto del momento.

¿Y qué mejor invitación que la que nos dirige con talento, honestidad, claridad y solidez el profesor Fernando Sánchez Marcos?

Invitación a la historia es mucho más que una antología de textos clásicos pertenecientes al patrimonio historiográfico occidental. Además de estos grandes textos, *Invitación a la historia,* incluye textos hoy dia despreciados pero que, en su tiempo, representaban el ideal de los historiadores y de sus lectores. Debemos agradecerle el haber resucitado, a costa de un largo trabajo de búsqueda y presentación, a Otón de Freising, Clarendon, Muratori... Pero a este trabajo de «selección abierta», el profesor Sánchez Marcos ha añadido unas extensas y sólidas introducciones, que en conjunto formarían por sí mismas una excelente historia de la historiografía del mundo occidental, así como precisas bibliografías que no ignoran ninguno de los trabajos más recientes. De ahí, la riqueza y la utilidad de este primer volúmen cuya lectura hace desear una aparición muy próxima del segundo.

Cuando Fernando Sánchez Marcos me pidió un prólogo, acepté sin dudar, de una parte por amistad, y, por otra parte, porque sabía que se trataba de una obra de calidad llamada a convertirse en un clásico. Cuando hube leído el manuscrito y antes de escribir este breve texto, le envié unas líneas para decirle: «Querido amigo, ¡bravo! He aquí una de esas pocas obras que uno siente no haber escrito personalmente».

Montpellier, agosto de 1988

Charles-Olivier Carbonell

Presidente de la Comisión de historia de la historiografía del Comité Internacional de Ciencias históricas

Director de la revista internacional *Storia della Storiografia*

Catedrático de la Universidad de Montpellier

[Traducción del *Préface:* Pilar Costa Casellas]

AGRADECIMIENTOS

Quiero dejar constancia gustosamente, también en esta segunda edición, de las deudas de gratitud contraídas con numerosas personas e instituciones en la realización de esta obra, sea por sus orientaciones y consejos científicos, porque me han facilitado el trabajo material, por su estímulo moral, o por todo esto a la vez. Su relación exhaustiva sería demasiado larga y, en el fondo, imposible. Destacaré por ello, solamente, en aras de la justicia, algunas especialmente relevantes.

Ante todo, mi viva gratitud al profesor Charles-Olivier Carbonell quien apadrinó desde el principio, con gran comprensión y competencia, a la vez, este proyecto intelectual. Agradezco también la beca para ampliar estudios en el extranjero, durante el primer trimestre de 1986, concedida por el Ministerio español de Educación y Ciencia, mediante la cual inicié este trabajo. De modo análogo, las facilidades en el mismo sentido que encontré entre los colegas del Departamento de Historia Moderna de la Universidad de Barcelona y, especialmente, en Pere Molas Ribalta, su Director cuando preparé la primera edición de este libro. Antonio Moreno, compañero durante varios años en la docencia de Introducción a la Historia, me ayudó con atinados comentarios y la localización de algunos textos. Francesc Tataret, licenciado en Historia Moderna, colaboró ampliamente conmigo, en algunas etapas, en la busca y captura de ediciones interesantes de algunos autores. También mis ex-alumnos Enrique Jimeno, Daniel Fernández Parra, Rosa Jimeno y María Luisa Pérez aportaron a este trabajo. Agradezco asimismo el esfuerzo, a veces en circunstancias personales difíciles, que realizaron Joan Busqueta, Elena Clavaguera, Xavier Gil, María Luisa Gómez, Ana Moya y el padre Francesc Solà (ya fallecido), para traducir una serie de textos. A Xavier Gil le debo también algunas valiosas referencias bibliográficas.

Recordaré también siempre con agradecimiento la pronta acogida que dispensó a mi manuscrito de 1988, en Promociones y Publicaciones Universitarias Manuel Joaniquet, así como su disponibilidad posterior para facilitar un acuerdo con Editorial Labor, cara a la publicación de esta nueva edición. Agradezco asimismo las facilidades encontradas, para reproducir los textos de la antología, en las editoriales que habían publicado anteriormente las obras en cuestión. Estas editoriales se citan en los respectivos textos y en el índice correspondiente.

Mi mujer, Pilar Costa, es, en cierto sentido, coautora del libro. Gracias a su constante apoyo moral, a su colaboración material y a sus con-

sejos estilísticos llegaron antes a la imprenta los originales de esta obra. Unas líneas son poco para compensarle de las muchas horas que ha dedicado a esta *Invitación*.

En la preparación de la segunda edición he adquirido nuevas deudas de gratitud. Ante todo, con Editorial Labor. Especialmente con Josep Maria Francàs y Josep Maria Mundet cuya receptividad a la idea de publicar la nueva edición dinamizó mi trabajo. Josep Maria Mundet se ha cuidado además, con competencia y pulcritud, de los aspectos técnicos de la misma. Maria Manadè y las demás bibliotecarias de la Facultad de Geografía e Historia, me han prestado una eficaz ayuda a la hora de completar ciertas referencias bibliográficas.

Los compañeros del Departamento de Historia Moderna, y su actual Director, Ernest Belenguer, mediante su aceptación de mi propuesta de año sabático para el curso 1992-1993, me han facilitado que pudiera disponer de la serenidad y el tiempo necesarios para culminar esta y otras publicaciones. Por último, pero no menos importante, mi reflexión sobre los múltiples registros, facetas y condicionamientos del discurso histórico se ha visto enriquecida por los amistosos diálogos, pese a las ocasionales dificultades idiomáticas, con los colegas de la Comisión Internacional de Historia de la Historiografía. Los encuentros con ellos en el Europa Institut de Budapest han sido a la vez, para mí, un acicate y una saludable cura de humildad.

Naturalmente, desde Heródoto a Voltaire, hay una larga cadena de historiadores a los que me siento unido y agradecido, aunque con matices diferentes, mediante la solidaridad de nuestra común interrogación por el hombre y los contornos de su plástica naturaleza. Ellos son, más que yo, los que verdaderamente pueden invitar a la historia en una época propensa a la amnesia, llena de incertidumbres y necesitada de raíces y esperanzas bien fundamentadas.

INTRODUCCIÓN GENERAL

El lector tiene en sus manos una obra modesta y ambiciosa a la vez. Modesta, porque soy muy consciente de las particulares dificultades que entraña y asumo sus consiguientes limitaciones con la convicción de que doy sólo un paso en un largo camino. Un trabajo como éste, casi pionero —por su contendio y enfoque— en la bibliografía española e hispanoamericana, no es tarea fácil. En parte, por la propia amplitud, complejidad y riqueza conceptual de la temática abordada la cual obliga, necesariamente, a elegir y a descartar.

Obra ambiciosa, por las finalidades que persigue. Ante todo, pretende ser una herramienta pedagógica para el estudio de la historia de la historiografía (y de la teoría de la historia), que facilite la consulta de textos y datos importantes. A partir de ellos, invito a reflexionar y a disfrutar. A reflexionar, porque encaro las grandes cuestiones del conocimiento y de la literatura históricas: ¿qué merece ser historiado?, ¿con qué finalidad?, ¿mediante qué método y qué tipo de evidencias?, ¿cómo puede explicarse lo acontecido?, ¿tiene algún sentido unitario la historia humana?, ¿qué características y cualidades ha de tener el relato histórico? Todo ello, no de forma abstracta, sino concreta. A través del abanico multicolor de respuestas/opciones que se le han dado desde Heródoto a la vieja-nueva historia. Una incitación, pues, a pensar sobre cómo se han aproximado al pasado los historiadores de ayer y de hoy, siempre iguales y nunca idénticos. He intentado que este libro sea, a la vez, una invitación a disfrutar de las riquezas culturales, humanas en definitiva, que los grandes historiadores nos comunican (a través de su visión del pasado) sobre su tiempo, sobre sí mismos y sobre el futuro que cabía esperar y forjar. La dilatación de la propia humanidad es una de las más específicas y hermosas funciones de la historia. Me gustaría que mi *Invitación* contribuyera de algún modo a ella.

Este libro es fruto de una reflexión personal favorecida por una dedicación docente a la historia de la historiografía y una experiencia de investigación en el ámbito de la época moderna (siglos XVI-XVIII). Mis antiguos alumnos de Introducción a la Historia reconocerán en esta obra, sin duda, temas, ideas, autores e inquietudes. Espero que sirva e interese también a los estudiantes que se pongan por primera vez en contacto con la Historia en general o con la historia de la historiografía en particular; para ellos, en buena parte, ha sido concebida esta obra. Las

páginas que siguen son fruto también, quizás en mayor medida aún, de las sugerencias y de los amistosos debates con un gran especialista en este dominio, Charles-Olivier Carbonell, quien ama apasionadamente la historia. Los tres meses que pasé en Montpellier, en 1986, trabajando, bajo su dirección, en el Centre d'Etude et Recherche d'Histoire de l'Historiographie, constituyeron uno de los «tiempos fuertes», una etapa decisiva, en la realización de esta obra. En esta segunda edición he decantado en alguna forma también una parte de mis ideas e inquietudes a partir de lecturas ulteriores y de investigaciones monográficas. Estas se han centrado en la relación entre el quehacer histórico y el contexto soiocultural y político de algunos autores, mayoritariamente hispánicos (catalanes) como N. Feliu de la Peña y A. de Capmany, con atención a la perspectiva comparativa europea, analizando no sólo la producción historiográfica sino también su incidencia en la configuración de una cultura histórico-política.

Mi trabajo, algunos de cuyos objetivos y gestación he esbozado, se define también por sus características. El enfoque didáctico, el deseo de una cierta simplificación y sistematización tipológica está muy presente. De ahí la preferencia, aunque no me haya limitado a ellos, por los grandes textos «clásicos» en cuanto especialmente expresivos, significativos, de alguna de las formas de pensar y de escribir la historia. De ahí, el propósito de hacer una obra intelectualmente asequible y relativamente breve.

Asímismo, he aspirado, inicialmente, a lograr un cierto equilibrio en diferentes sentidos. En la atención prestada a las diversas áreas lingüístico-nacionales (ligadas a matices diferenciales dentro de la cultura europeo-occidental); a las diversas dimensiones, niveles y dominios de la historia; y a los variados enfoques interpretativos que siempre han convivido o coexistido en una misma época. Siempre en pos de la historia, a través de las diferentes historias que han sido y son. Equilibrio, también, entre la ilustración de la continuidad, más o menos evolutiva, en el desarrollo de la historiografía, y la constatación de las rupturas, mas o menos magnificadas por los propios innovadores. Equilibrio, por último, entre dos posibles orientaciones conceptuales respecto al modo de entender la historia de la historiografía: como subdominio de la historia del pensamiento o como rama de la historia de la literatura. He procurado buscar, en cualquier caso, el esclarecimiento del contexto global (herencia y debates culturales coetáneos, problemática más estrictamente política, incidencia del medio socio-económico) que explica, en gran parte, no sólo las opciones concretas y diferenciales de los historiadores o escuelas, sino los comunes denominadores de las corrientes preponderantes.

He hablado de un cierto equilibrio, pero no entendido como un aséptico e imposible reparto igualitario de páginas. Tal pretensión sería acaso, como la escurridiza historia total, no sólo un casi imposible físico, sino una «contradictio in terminis». Investigar es primar, optar desde unos compromisos intelectuales y vitales, que espero clarificar. Con todo, he procurado mantener la apertura mental necesaria para escapar al peligro

de la historia partisana, peligro que acecha tanto en historia de la historiografía como en cualquier otro dominio de Clío.

Estas son mis opciones metodológicas: primar los autores, corrientes, épocas y países a los que la comunidad internacional de especialistas —con espíritu crítico y abierto a la vez— ha venido reconociendo, en el intercambio científico, como particularmente significativos y/o valiosos. Con relación a estos estándares, tal vez haya primado ligeramente a los autores españoles. En parte, para contribuir a que se conozcan mejor historiadores que, quizás porque no han sido divulgados y estudiados, pueden haber sido minusvalorados. También, lógicamente, porque en esta obra, en la que no quisiera ser *chauvinista,* el compromiso europeísta no es obstáculo para que se dirija ante todo a estudiantes, profesores y amantes de la historia de la vasta comunidad hispanoamericana, y especialmente a los españoles. Aunque no fuera más que por la lengua en la que está escrita. Es claro, por otra parte, que el lector percibirá alguna impronta de mi propia andadura vital: castellano de origen y catalán de adopción.

Otras prioridades. Dedicaré más atención a los resultados del trabajo de los historiadores que a las meras propuestas teóricas (sean *Orationes, Artes,* o *Methodi*). Más atención a las interpretaciones de los procesos históricos concretos que a las reflexiones metahistóricas, por brillantes y bien trabadas que parezcan, sin que esto signifique que las desdeñe en absoluto.

Inicialmente había pensado invitar al lector a que se hiciera cargo de las riquezas del conocimiento histórico, desde el legado griego hasta nuestros días, en una única obra. Más tarde opté por publicar, de momento, esta obra dedicada a seguir la evolución de la historia desde «el nacimiento de Clío» entre los griegos hasta la historiografía ilustrada del siglo XVIII. Aunque, desde la primera edición, haya continuado dando prioridad a proyectos profesionales en el ámbito de mi especialidad, Historia Moderna, sigo alentando la esperanza de escribir algún día otra obra, semejante a ésta, sobre la aproximación al pasado efectuada en los siglos XIX Y XX. El cambio respecto a mi idea inicial —tratar en una sola obra veinticinco siglos de conciencia y discurso históricos— se debió, entre otras razones, al deseo de ofrecer, lo antes posible, el fruto de un trabajo ya acabado, dada la penuria de obras análogas. También a la convicción de que doscientas o trescientas páginas era demasiado poco espacio para dar una idea algo cabal de la evolución de la historiografía en sus diversas dimensiones, si se quería incluir en cada capítulo una sección amplia de antología de textos.

En esta obra podrá apreciarse un trato preferencial, en cuanto a la extensión que se le dedica, a la Edad Moderna. Su estudio ocupa más de la mitad del libro. Ello se debe, por una parte, a mi propia especialización docente e investigadora, ya mencionada y, por otro, a la mayor proximidad de la acrecentada actividad historiográfica de aquella época a nuestras actuales concepciones de la historia. Por ello el libro será particularmente

útil a quienes se interesen concretamente por la historiografía o, más ampliamente por la cultura europea (en la que la imagen del pasado es una dimensión capital) de los siglos XV-XVIII.

Enseguida verá el lector la estructura de este libro. Está presidida por el deseo de sistematicidad, equilibrio y versatilidad. Tras esta obligada Introducción general, se destina un capítulo a cada una de las grandes etapas en las que puede descomponerse —de forma discutible, desde luego, y con alguna violencia a la complejidad de la realidad— la historia de la historiografía. Cada capítulo comienza con un estudio introductorio, más o menos sintético, muy interrelacionado con la antología específica que le sigue. Podría decirse que esas panorámicas iniciales son una cierta introducción global y una contextualización de los fragmentos específicos escogidos. También, podría afirmarse que los textos seleccionados tienen una función argumentativa, en apoyo de las afirmaciones del discurso historiográfico con el que se inicia el capítulo.

Cada capítulo continúa, en una segunda parte, con la antología propiamente dicha, en la que los diferentes textos llevan una numeración que indica el orden correlativo en el conjunto de los textos del libro. Este número aparece entre corchetes [ ]. En todos los textos se ha indicado el autor y título de la obra original, la cota para su localización dentro de la misma, los datos relativos a la edición de la que se ha tomado el texto y las páginas de referencia. En los casos en que ha parecido muy conveniente, por tratarse de fragmentos ubicados en la obra originaria en medio de un capítulo, los textos van precedidos de unas pocas líneas introductorias que sitúan al lector mínimamente. Por lo que respecta a las traducciones o ediciones en la propia lengua originaria, he dado prioridad, por lo general, a las recientes, siempre que tuvieran suficiente calidad. Pero no siempre he podido escoger. ¿Y por qué desdeñar traducciones o ediciones de épocas anteriores, sobre todo si están logradas o tienen especial relevancia histórico-cultural? No me cabe duda de que la simple procedencia de los textos escogidos en este libro enseñará muchas cosas, a los lectores curiosos y atentos, como me ha enseñado a mí, sobre la difusión de la cultura. La cultura histórica, por supuesto, pero no sólo ella. No obstante, y puesto que una «invitación» ha de formularse en lenguaje asequible, en el caso de ediciones o traducciones arcaicas se ha mantenido la puntuación originaria, pero se ha actualizado la ortografía para facilitar la lectura. En algunos casos particulares, para facilitar la comprensión, he añadido algunas mínimas palabras aclaratorias, que figuran entre corchetes, quedando así bien diferenciadas del texto propiamente dicho.

El pertinente elenco bibliográfico específico concluye cada capítulo. Estas relaciones tienen cierta amplitud, pues desearía que mi libro fuese también una «invitación» y un instrumento eficaz para la investigación en historia de la historiografía. Aparece así una tercera dimensión y un tercer objetivo de la obra: potenciar la investigación historiográfica en

dominios específicos. Por ello ofrezco un cierto balance de la investigación realizada y brindo algunas sugerencias temáticas, en el texto o en las notas. En consecuencia he procurado cuidar el aparato bibliográfico que se ha estructurado, habitualmente, en tres epígrafes: obras más generales (en cuanto que cubren buena parte de la problemática del capítulo), estudios más específicos por su temática y/o ámbito geográfico-cronológico (incluyendo algunas monografías sobre los historiadores más relevantes) y orientaciones sobre las ediciones de fuentes. He dado prioridad a los trabajos aparecidos en las lenguas más accesibles, hoy al menos, para buena parte de los lectores hispánicos. La hipoteca de este criterio práctico es la impresión falaz que podría obtenerse de que no es muy grande la aportación bibliográfica germánica. De todos modos, en esta segunda edición, ha quedado aminorada, como ya hemos advertido, esa distorsión. E incluso, como deferencia hacia los colegas holandeses y flamencos, y como reconocimiento a su trabajo, hemos incluido alguna obra en neerlandés. En cualquier caso, es un cierto consuelo pensar que las obras verdaderamente importantes terminan, en muchos casos, siendo traducidas, antes o después. En esta misma línea de orientación bibliográfica, he juzgado interesante destinar también unas páginas, al comienzo del libro, a la enumeración y comentario breve de las obras de interés más general.

He dicho antes que esta obra supone un trabajo casi de pionero y ello requiere algunas aclaraciones que se relacionan con la propia metodología y el contenido de esta *Invitación a la Historia*. En el esfuerzo —más arduo de lo que pensé *a priori*— de localización de textos más o menos antológicos me he enfrentado a muy desiguales dificultades, según las diversas épocas y autores. Para la historiografía de la Antigüedad clásica, he podido disponer de algunas excelentes guías. Las antologías francesas de H. Van Effenterre, de D. Roussell, de J. M. André y A. Hus, facilitaron considerablemente mi labor. Y he constatado con alegría que algunos de los textos de Tucídides allí incluidos figuran también entre los elegidos en la selección de José Alsina. Algo análogo podría decirse de Plutarco y Livio.

Las dificultades se han acrecentado para la historiografía medieval. A diferencia del tratamiento dispensado a la común herencia historiográfica grecolatina, los fragmentos de historiografía medieval editados en antologías asequibles son más escasos y varían bastante más, en función de parámetros lingüístico-nacionales. De algunas obras como *De duabus civitatibus* de Oton de Freising, por ejemplo, ni siquiera se han publicado versiones en castellano. Es relativamente fácil encontrar textos de historiadores ingleses en obras de autores anglosajones, por ejemplo, pero apenas se encuentran traducciones de estas obras u otras análogas, ni traducciones al español de antologías globales con una perspectiva europea general. Con todo, en el caso concreto de la Edad Media, la antología, preparada por M. Riu y otros autores, de textos altomedievales traducidos y comentados, ha sido una eficaz ayuda, aun-

que está pensada más en función del conocimiento global de la época que en función de la historia de la historiografía.

En cuanto al capítulo tercero, sobre la historiografía de las épocas renacentista y barroca, los problemas prácticos han sido similares a los de la historiografía medieval: dispersión, ausencia de traducciones fácilmente accesibles en muchos casos y constatación de la importancia del marco político-lingüístico en la «fortuna» de los diversos autores y corrientes. A excepción del célebre binomio florentino (Maquiavelo y Guicciardini), y de los grandes nombres de la historiografía indiana, pocos historiadores han alcanzado gran difusión. El conocimiento que es posible tener, si nos limitamos a las obras en castellano, de la *histoire parfaite* francesa, de la segunda mitad del siglo XVI, es muy imperfecto. Y Clarendon, todo un prototipo de historiador, resulta también difícilmente accesible.

En la época en que Clío tenía su morada también entre los filósofos, el siglo de la Ilustración, cambian las cosas. Son relativamente frecuentes las traducciones disponibles de la historiografía racionalista francesa, especialmente de Montesquieu y Voltaire. Mucho más escasas las de los autores británicos como Robertson y Gibbon. Y prácticamente inexistentes las de historiadores relevantes de otros países, el italiano Muratori incluido. Reiteradamente queda de manifiesto que el *dominium culturae* y el *dominium historiographiae* son inseparables.

La inexistencia de traducciones previas de algunos autores, no pocos potencialmente interesantes, ha condicionado esta obra y obligado a una dura alternativa: o prescindir de ellos (ese ha sido el infeliz destino de la *Historia populi florentini* de Lorenzo Bruni) o promover traducciones realizadas por personas cualificadas desde el punto de vista lingüístico e histórico. En los casos de una colaboración de entidad en ese sentido he querido dejar constancia expresa de ello en los textos correspondientes.

Como suele suceder, avanzada ya la redacción de esta obra, descubrí algunas otras anteriores con puntos de contacto. Aludiré breve y casi exclusivamente a las publicadas en español. Aunque creo conveniente mencionar el libro editado por F. Stern, *The Varieties of History. From Voltaire to the Present,* Londres, 1970, que, como el mío, tiene una amplia antología de textos. Es una obra que cronológicamente, prolonga ésta. Los estudios sobre historia de la historiografía del profesor Emilio Mitre Fernández, responden, al menos en parte, a curiosidades e inquietudes comunes a las mías. Además de sus valiosos y más recientes estudios sobre mentalidades históricas e historiografía en el occidente medieval, dicho autor ha publicado una obra más introductoria y global, *Historia y pensamiento histórico* (Buenos Aires, Paidos, 1974). Es un libro útil e interesante que se puede complementar en alguna medida con el mío. Entre las 32 *Lecturas* (textos) que incluye en su segunda parte, desde Daniel a Ortega y Gasset, predominan muy claramente los textos de filosofía de la historia («la historia

como especulación»), perteneciendo la mitad de ellos a las épocas tratadas en esta *Invitación*. Hemos coincidido en la selección de algunos textos y más aún, como es lógico, en la elección de los grandes autores. Con todo, en mi sección antológico-ilustrativa predominan, en cambio, los textos tomados de obras históricas, en el sentido más habitual de la palabra, es decir, de obras producto del oficio, obras de alcance intermedio, tanto en cuanto a sus pretensiones interpretativas, como por la amplitud de su tema. Reflejan más bien la práctica historiográfica que las interpretaciones, filosofías o especulaciones de conjunto sobre el devenir humano, aunque éstas se encuentren en el trasfondo.

En los tres volúmenes de la obra, dirigida por el profesor M. de Riquer, *Reportaje de la historia* (Barcelona, Planeta, 1962), se recopilan e introducen brevemente relatos de testigos presenciales —conocidos o anónimos— de acontecimientos históricos relevantes. Algunos, pocos, de entre ellos, se deben a autores, como Tucídides, que figuran en nuestra sección antológica. De modo análogo, en las *Lecturas históricas españolas*, seleccionadas en su día por don Claudio Sánchez Albornoz (y reeditadas por las editoriales Taurus y Rialp), pueden encontrarse algunos textos de autores españoles destacados (no necesariamente testigos presenciales), que narran momentos históricos claves. Ambas obras, como algunas otras (por ejemplo, recientemente, los volumenes de Textos y Documentos de la *Historia universal* y la *Historia de España* editadas por Labor), toman los textos, ante todo, como un medio de comprensión de la época *sobre* la que versan. En nuestro trabajo, en cambio, los tomamos, en buena parte, como un medio para comprender las diversas maneras de aproximarse al pasado (que siguen teniendo hoy cierta operatividad) y como un modo de conocer mejor —aunque sea oblicuamente— el presente *desde* el que se escribieron esos textos. En aquellas obras, el historiador, como mediador, queda difuminado frente al objeto estudiado; en la nuestra, el historiador es también, en sí y en su contexto, un objeto de conocimiento (un objeto-sujeto, en cuanto que persona). En definitiva, el texto historiográfico es aquí no sólo un trasunto del pasado, sino un espejo de cada «presente» transcurrido y una anticipación del actual (y multiforme) discurso histórico. Los capítulos subsiguientes aclararán esto —espero— más precisa y completamente.

Termino ya. Mi deseo es que esta obra sea verdaderamente una doble invitación. Invitación a pensar el pasado y a gozar de la historia en general, explorando sus múltiples riquezas y dimensiones. Invitación también en concreto a leer un cierto número, al menos, —hay donde elegir— de las obras cuyos fragmentos escogidos constituyen buena parte de la urdimbre de este trabajo. La posibilidad de una segunda edición muestra, quizás, que el empeño vale la pena; que el viaje en el tiempo, en compañía de guías lúcidos —como el viaje en el espacio— es una aventura que expande y transforma, con la apertura al otro, nuestra autoconciencia de la realidad humana, siempre limitada.

ORIENTACIÓN SOBRE BIBLIOGRAFÍA GENERAL

Como hemos dicho, el lector encontrará en la tercera sección de cada capítulo una bibliografía específica relativamente extensa. Pero creemos conveniente llamar ya la atención sobre unas cuantas obras que interesan conjuntamente para buena parte de los capítulos, sea por su temática o por sus propuestas metodológicas, y que pueden servir para ampliar la visión que damos y sugerir direcciones de investigación. En consonancia con nuestra problemática y enfoque, todas estas obras se refieren a la historiografía europeo-occidental en su conjunto, no a la historiografía específica de los distintos países. Esta última se incluye en las secciones bibliográficas pertinentes del final de cada capítulo.

1. **Grandes obras clásicas de historia de la historiografía**

El estudio clásico, por excelencia, es el del suizo FUETER, Eduard: *Geschichte der neuren Historiographie,* primera edición, Munich y Berlín, 1911; 3a. edición revisada y ampliada, 1936. Traducida muy pronto al francés; y al italiano, por Croce. Existe traducción castellana: *Historia de la historiografía moderna,* Buenos Aires, Nova, 1953, 2 vols. (Es una obra muy sistemática que comienza en la historiografía del Humanismo renacentista italiano. Aunque obsoleta en ciertos aspectos, y pese a algunos datos erróneos, su abundante información y sus valoraciones bastante matizadas la siguen haciendo todavía útil.)

Otro clásico es THOMPSON, James Westfall: *A History of Historical Writing,* Gloucester, Mass., Peter Smith, 1967. Reimpresión de la primera edición de 1942. (Su primer volumen abarca *From de Earliest Time to the End of the Seventeenth Century,* 676 p.; el segundo, *The Eighteenth and Nineteenth Centuries,* 674 p., hasta la primera guerra mundial. No conozco ninguna traducción al castellano. Puesto que Thompson dedica al período anterior al Renacimiento cuatro de los doce libros [secciones] que componen su obra, puede servir bastante bien como complemento a la de Fueter, cuya influencia es claramente perceptible en Thompson.)

BARNES, Harry Elmer: *A History of Historical Writing,* 2a. ed., revisada, Nueva York, Dover, 1963, 450 p. Sustancialmente es la primera edición de 1937, publicada por University of Oklahoma Press. (Cubre el mismo período que la de Thompson. Más sintética y circunscrita a la civili-

zación occidental. Enfocada desde un liberalismo militante tan hostil al cristianismo como al marxismo.)

CROCE, Benedetto: *Theorie et Histoire de l'Historiographie,* Ginebra, Droz, 1968, 235 p. La primera edición de esta influyente, reeditada y traducida obra, apareció en alemán, *[Theorie und Geschichte der Historiographie],* en 1915, y en italiano, al año siguiente. (Este libro, de enfoque neohegeliano, constituía el cuarto volumen de *La Filosofía del Espíritu*. La primera parte de la obra presenta una aproximación teórico-sistemática a la historiografía. En los siete capítulos y en la conclusión de la segunda, Croce estudia y caracteriza brevemente cada una de las grandes etapas o períodos de la historiografía europeo-occidental, en relación con los grandes movimientos del pensamiento y de la cultura.)

2. **Algunas obras relativamente recientes de historia de la historiografía**

En los últimos decenios se han publicado algunas obras importantes, no demasiadas. Aludiré brevemente a unas cuantas, de características variadas y todas ellas asequibles, que ofrecen a la vez un abanico de opciones interpretativas. Las relaciono en orden alfabético.

CARBONELL, Charles-Olivier: *L'Historiographie,* París, PUF, 1981 (2.ª ed.,). Traducción castellana: México, FCE, 1986. (Esta breve y magistral síntesis estudia el discurso sobre el pasado, desde «el nacimiento de Clío» hasta la «Nueva Historia», con un cierto relativismo conceptual. La historia de la historiografía se aborda también desde la perspectiva sociocultural y sociopolítica, con importante atención al contexto global. Es un enfoque afín a la historia de las mentalidades, sin el énfasis teleológico de las aproximaciones hegelianas o marxistas.)

FITZSIMONS, Matthew A., *et alii: The Development of Historiography,* Harrisburg, (Pa.), Stackpole, 1954. (Recopilación de estudios específicos sobre la historiografía de las distintas épocas. Colaboran en la obra destacados especialistas. Benoît Lacroix escribe sobre la historia en la Edad Media y Karl Dannenfeldt, acerca del Renacimiento italiano.)

FITZSIMONS, Matthew A.: *The past recaptured. Great historians and the history of history,* Notre Dame, Ind., University of Notre Dame Press, 1983.

FONTANA, Josep: *Historia. Análisis del pasado y proyecto social,* Barcelona, Crítica, 1982. (Es una interpretación de la evolución de la teoría de la historia, realizada desde un marxismo combativo, algo maniquea y reduccionista. Las etapas anteriores a la Ilustración y al «Capitalismo» se tratan muy brevemente, dedicándose la gran mayoría de la obra a la historiografía posterior a la Revolución francesa.)

GUSDORF, Georges: *Les sciences humanines et la pensée occidentale,* vols. I-VI, Paris, Payot, 1966-1973. (Pese a que desborda estrictamente nuestra temática, incluimos esta obra por su profunda lucidez y por la amplitud de algunos de sus capítulos dedicados a la historia.)

HADDOCK, B. A.: *An Introduction to Historical Thought,* Londres, E. Arnold, 1980. (Sintetiza la evolución de la historia, como conocimiento específico, desde el Renacimiento hasta el siglo XX.)

HAY, Denis: *Analists and Historians. Western Historiography from the VIIIth. to the XVIIIth. Century,* Londres, Methuen, 1977. (Este libro, no traducido aún, desgraciadamente, al castellano —aunque sí al italiano—, a medio camino entre la síntesis general y la obra especializada, presenta una equilibrada panorámica de la evolución de la historiografía desde la perspectiva de un especialista en el siglo XV. Valora más adecuadamente que Barnes la pervivencia de la tradición cultural cristiana y resulta un saludable contrapunto a la interpretación de Fueter, rupturista y exaltadora de la modernidad del Renacimiento).

MOMIGLIANO, Arnaldo: *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne,* París, Gallimard, 1983. Hay también edición inglesa. (Recopilación de veinte estudios, a la vez eruditos e inteligentes. Tratan primordialmente, aunque no de modo exclusivo, de la historiografía antigua y su influencia posterior. Algunos de los artículos relativos a la historiografía griega pueden encontrarse traducidos al castellano en la obra homónima editada por Crítica.)

MOMIGLIANO, Arnaldo: *The Classical Foundations of Modern Historiography,* Barkeley, University of California Press, 1990. [Hay traducción francesa.] (Libro análogo al anterior, aunque con mayor atención a la historiografía romana. Edición póstuma de la versión final de las «Sather Classical Lectures» dadas por Momigliano en los años 1961-62.)

RAMA, Carlos M.: *La Historiografía como conciencia histórica,* Barcelona, Montesinos, 1981. (Constituye una apretada síntesis/inventario, realizada desde un marxismo flexible, «enfatizando sobre los pueblos iberos e iberoamericanos». Incluye algunos brevísimos textos de grandes historiadores o filósofos de la historia.)

SCHRYVER, Reginal De: *Historiographie. Vijfentwintig eeuwen geschiedschrijving van West-Europa,* Leuven, 1990. (Visión de conjunto de veinticinco siglos de historiografía. Se extiende más en las épocas anteriores al siglo XIX. Uno de los atractivos de esta obra, para quien pueda entender el neerlandés, es su útil glosario de términos empleados.)

VÁZQUEZ, Josefina Zoraida: *Historia de la historiografía,* México, Ateneo, 1978; 4ª ed., 1985. (Panorámica muy sucinta de la evolución de la historia en relación con los movimientos culturales y filosóficos.)

* * *

Nos hemos referido hasta ahora a estudios que versan, predominantemente, sobre la práctica historiográfica (o la teoría histórica que refleja esta práctica). Puesto que las teorías y prácticas historiográficas no pueden separarse completamente de las interpretaciones de la historia de carácter más filosófico, indicaremos algunas pocas obras relevantes, que se ocupan, sobre todo, de las grandes interpretaciones, vi-

siones o filosofías de la historia, aunque éstas no hayan sido elaboradas por historiadores.

FERRATER MORA, José: *Cuatro visiones de la historia universal,* Madrid, Alianza, 1982 (anteriormente editada en Buenos Aires, Sudamericana, 1955). (Ferrater expone, breve y magistralmente, con un enfoque predominantemente filosófico y ecléctico, las interpretaciones de la historia de san Agustín de Hipona [visión cristiana], Vico [renacentista], Voltaire [ilustrada] y Hegel [del idealismo absoluto], como modos fundamentales de entender la historia a los que pueden reducirse una parte considerable de otras interpretaciones relevantes.)

LÖWITH, Karl: *El sentido de la historia. Implicaciones teológicas de la Filosofía de la Historia,* Madrid, Aguilar, 1973, 4.ª ed. Publicada originariamente en inglés *(Meaning in history),* tras la segunda guerra mundial. (Löwith, teólogo y filósofo protestante de origen alemán, ofrece una interpretación renovadora y profunda del concepto de la historia desde el punto de vista cristiano. Presenta las grandes filosofías de la historia regresivamente en el tiempo, desde los autores y corrientes del siglo XX hasta la Biblia.)

NISBET, Robert: *Historia de la idea de progreso,* Barcelona, Gedisa, 1981 (2a ed., 1991). (Ofrece una historia de las interpretaciones del pasado —y del futuro— a través de la génesis, desarrollo y triunfo —ahora amenazado— de esta idea crucial, desde el mundo grecorromano hasta el siglo XX. La sugestiva síntesis de Nisbet reemplaza, hasta cierto punto, y actualiza la clásica obra de Bury de contenido análogo, aunque de enfoque distinto.)

SUÁREZ FERNÁNDEZ, Luis: *Grandes interpretaciones de la Historia,* Pamplona, EUNSA (Universidad de Navarra), 1976, 5.ª ed. (Es una obra útil. Sintetiza, desde una perspectiva cristiana, el pensamiento sobre la historia de los principales autores y corrientes intelectuales, a partir de los griegos.)

* * *

Por lo demás, hay otros tipos de libros que se ocupan de la historia de la historiografía, o bien dedicándole algunos capítulos o secciones, o bien incorporando en la exposición de su problemática referencias frecuentes a las obras de los grandes historiadores.

Así, las obras generales de teoría de la historia o de introducción a la historia (herederas, a veces, de las reflexiones de las antiguas memorias de cátedra acerca del «concepto y métodos de la asignatura») presentan con frecuencia una parte dedicada a la historia de la historia (o de la historiografía). Citaré sólo algunas, a título de ejemplo.

En el ámbito hispánico, FERNÁNDEZ ÁLVAREZ, Manuel: *La evolución del pensamiento histórico en los tiempos modernos,* Madrid, Editora Nacional, 1974; o PAGÈS, Pelai: *Introducción a la historia,* Barcelona, Barcanova, 1983 (3a ed., 1988). Fuera de él, podría aducirse, además de los manuales

clásicos de principios de siglo (como el de LANGLOIS y SEIGNOBOS, y el de BAUR), más recientemente, las obras de CHAUNU, Pierre: *Histoire, Science Sociale,* París, SEDES, 1974 (que ha sido traducida al castellano por ediciones Encuentro); o de SAITTA, Armando: *Guida critica alla storia e alla storiografia,* Bari, Laterza, 1980 (traducida en 1989, en México por FCE).

Muy cercanas a las anteriores, todas las obras importantes de reflexión sistemática sobre la historia y el oficio de historiador están nutridas, lógicamente, de apelaciones e informaciones historiográficas. Así, CARR, Edward Hallet: *What is history?,* Londres, 1961 (traducción castellana: *¿Qué es la historia?,* Barcelona, ed. Ariel); BLOCH, Marc: *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien,* París, 1949 (traducción castellana: *Introducción a la historia,* México, FCE; y catalana: *Apologia de la història,* Barcelona, Empúries); y MARROU, Henri Irenée: *De la Connaissance historique,* París, (por fortuna ahora disponible en castellano en la edición de Buenos Aires, ed. Per Abbat, ya que se había agotado la edición de Barcelona, Labor, 1968). Esta relación podría completarse con un buen número de obras muy recientes escritas por destacados historiadores vinculados a la Escuela de los *Annales* como Le Goff y Marc Ferro.

Ha habido en los últimos años un renovado interés por la filosofía analítica de la historia y por el estudio epistemológico y semiótico de la historiografía. Algunas de las obras más significativas al respecto se han traducido al castellano muy recientemente. Así, algunas de Hans-Georg Gadamer (como *Verdad y Método, II* y *El problema de la conciencia histórica*), de Paul Ricoeur *(Tiempo y narración)* y de Hayden White *(El contenido de la forma).* A esa misma inquietud responde también el análisis de Jorge Lozano, *El discurso histórico,* Madrid, Alianza, 1987. Para una exposición sintética y clara de este «giro o cambio lingüístico» remitimos al lector a la importante obra que Georg G. Iggers acaba de publicar sobre *Geschichtswissenschaft im 20. Jahrhundert,* Gotinga, Vandenhoek & Ruprecht, 1993. Es un libro que merece ser traducido. Puede obtenerse también una perspectiva de las tendencias historiográficas de los últimos años en la obra colectiva *New History. Nouvelle Histoire. Hacia una nueva Historia* (Madrid, Actas, 1993).

La historia puede considerarse, con razón y cada vez más en los últimos años, como un género particular de literatura. Por ello muchas de las historias de la literatura, sean de alcance «universal» o nacional, incluyen bloques o volúmenes específicos destinados a estudiar la producción historiográfica. Así, la *Historia de la historiografía universal* de Angel de GUBERNATIS, editada con enmiendas en 1943 por R. Carbia y J. F. Torres, Buenos Aires, ed. CEPA, había constituido originariamente el tomo XI de una *Storia della letteratura universale,* de fines del siglo pasado. Más recientemente, y a otra escala, en los volúmenes de la amplia *Història de la Literatura Catalana* (dirigida por Martí de Riquer, Antoni Comas y Joaquim Molas), Barcelona, ed. Ariel, se encuentra abundante información sobre la prosa histórica. En esta misma línea argumental, es significa-

tivo también que la importante obra de J. EHRARD, y J. P. PALMADE, *L'Histoire,* la cual incluye, como la nuestra, una antología de textos, haya sido publicada en la serie «Lettres françaises» (dentro de la Colección «U», universitaria, de Armand Colin).

Me he referido, hasta ahora, a obras de autor único. Existen también algunas recopilaciones de estudios o ensayos de varios autores sobre historia de la historiografía. Espigaré algunas. *Certitudes et incertitudes de l'histoire* (editada por GADOFFRE, Gilbert), París, PUF, 1987, recoge las contribuciones presentadas por prestigiosos historiadores de Europa occidental (O. Aries, C.-O. Carbonell, E. Le Roy Ladurie, A. Momigliano, etc...) a varios coloquios europeos. Mediante la consideración del tema nuclear de la verdad histórica, desde la Grecia antigua hasta la historiografía contemporánea, esta obra permite a la vez tomar el pulso a las inquietudes actuales de historiadores más o menos vinculados a la escuela de los *Annales.*

Fruto también de la colaboración internacional (incluyendo autores y temáticas extraeuropeas), con una notable aportación de los historiadores rumanos, es el volumen misceláneo —desde el punto de vista temático— editado por BOIA, Lucian, *Etudes d'Historiographie,* Bucarest, Universidad de Bucarest, 1985, que contiene artículos en francés, inglés, rumano y castellano.

A veces, la ocasión para la publicación de estas obras colectivas, de interés para la historia de la historiografía, es el homenaje intelectual a algún historiador destacado en este campo. Así, el volumen, editado por J. H. ELLIOT y H. G. KOENIGSBERGER, *The Diversity of History,* Londres, Routledge, 1970, de ensayos en honor de sir Herbert Butterfield, y el ofrecido a Georg G. Iggers en sus 65 años por Konrad JARAUSCH *et alii, Geschichtswissenschaft vor 2000. Perspektiven der Historiographiegeschichte, Geschichtstheorie, Sozial- und Kulturgeschichte [La ciencia histórica ante el 2000. Perspectivas de la historia de la historiografía, teoría de la historia e historia social y cultural.],* Hagen, 1991.

Las revistas especializadas podrían considerarse obras colectivas periódicas. En el ámbito que nos ocupa, destacan algunas publicaciones de proyección internacional. *History and Theory,* editada en Middletown (Connecticut) desde 1960, tiene una orientación general más teórico-filosófica. En cuanto a *Storia della Storiografia,* que se denomina, también, *Histoire de l'Historiographie, History of Historiography y Geschichte der Geschichtsschreibung,* surgió como órgano de la Comisión Internacional homónima que se creó en el penúltimo Congreso Internacional de Ciencias Históricas (el XV, celebrado en Bucarest en 1980). El primer presidente de esta Comisión fue el profesor Charles-Olivier Carbonell. Entre los artículos que aparecen en la veintena de números publicados en *Storia della Storiografia* abundan los que estudian la historiografía desde una perspectiva sociocultural. Recientemente la revista ha dado amplia acogida a los actuales debates teórico-interpretativos. A estas dos publicacio-

nes hay que añadir la *Rivista di storia della storiografia moderna* y la holandesa *Theoretische Geschiedenis*. La primera se edita en Roma desde 1980, aunque con artículos en varios idiomas. Su primer director fue Gioacchino Gargallo. Puede encontrarse un balance de la trayectoria de esta revista, a los diez años de su inicio, en una nota publicada por Maria Rosaria Valensise en *Critica Storica* (julio-setiembre, 1991, 3). *Theoretische Geschiedenis,* por su parte, que aparece en Amsterdam desde 1974 (con numerosos artículos en inglés), dedica gran atención no sólo a la teoría de la historia, como indica su nombre, sino también a la historia de la historiografía.

CAPÍTULO PRIMERO

EL NACIMIENTO DE CLÍO

LA HISTORIOGRAFÍA DE LA ANTIGÜEDAD GRECO-ROMANA

1. **El nacimiento de Clío y la historiografía helénica**

La memoria histórica, una cierta conciencia del pasado, es constitutiva del hombre, de todo grupo humano. La historicidad no es un lujo. Está en el centro de la existencia y de la libertad, tanto individual como colectiva. Esa memoria la encontramos, sin duda, en numerosas sociedades anteriores a las helénicas. En algunas de ellas, que no alcanzaron el umbral de la escritura, la conciencia del pasado era confiada por la comunidad de modo especial a individuos particularmente dotados y entrenados para la memorización y la recitación oral.

Sabemos que en las civilizaciones protohistóricas del Próximo Oriente —Egipto, Mesopotamia, Asiria, Israel, por ejemplo— esa memoria se materializa ya en letras o en incisiones, menos frágiles, más duraderas, en principio. Frecuentemente, para fortalecer la identidad colectiva, para legitimar el poder y las reglas sociales vigentes o para dar una esperanza y una orientación trascendentes. Entonces, ¿por qué hacemos comenzar la historiografía —en el sentido de conjunto de obras de historia— sólo mucho más tarde, en el milagro griego, hacia el siglo v antes de Cristo?

Responder cumplidamente a dicha pregunta implicaría clarificar a fondo los caracteres distintivos de nuestra cultura. ¿Y no es la vigencia del legado griego uno de ellos, hasta el punto de constituir uno de los componentes fundamentales de la cultura europeo-occidental? Si prácticamente todas las lenguas europeas, en mayor o menor medida, han adoptado la palabra *historia* —derivada de un vocablo griego (jónico, más precisamente)— no es por casualidad. Es porque, en muchos aspectos, hay una profunda continuidad entre la actitud de los griegos hacia su pasado y la nuestra.[1]

Hemos hablado antes de herencia helénica. Precisando más, cabría decir que se trata de una herencia la cual, si bien tuvo siempre cierta operatividad, fue asumida de modo más intenso por la elección consciente que hicie-

1. Recordemos, rápidamente, *history, histoire, història, storia*. Es cierto que en alemán predomina *Geschichte*, pero también nos encontramos con *Historiographie* (por ejemplo, en el título de la clásica obra de Fueter), para designar un conjunto de obras de historia. En cuanto a la relación entre denominación e interpretación, viene enseguida a la memoria el profundo *dictum* de Julián Marías, pensador español discípulo de Ortega y Gasset, de que la primera manera de interpretar la realidad es nombrarla.

ron de ella los humanistas del Renacimiento tras una etapa anterior de relativo obscurecimiento.[2]

El deseo de conocer, explicar y transmitir la aventura realmente humana vivida en el pasado, desligada en lo posible del mito atemporal y a partir de la propia comunidad político-cultural, podría ser el común denominador de la historiografía helénica.

La aportación de Hecateo de Mileto (hacia 500 a. de C.) significa ya una primera afirmación del género histórico, híbrido, en cierto sentido, entre la literatura y la filosofía. Sin embargo, han sido siempre Heródoto y Tucídides —distanciados tán sólo una generación— los autores más altamente valorados en esa historiografía helénica. Incluso, forzando un poco las cosas, podrían presentarse como prototipos originarios de dos formas de hacer historia: historia narrativa *versus* historia explicativa, hasta llegar a contraponer la ingenuidad epistemológica de Heródoto al depurado sentido crítico de Tucídides. Desgraciadamente —¿o por fortuna?— las cosas no son tan sencillas, ni bastan los fragmentos que hemos espigado en nuestra antología para hacerse cargo de la riqueza de matices y de la diversidad de lecturas a que ambos maestros han dado lugar. Advertimos de ello en este caso concreto, pero esta llamada de atención debería servir para el resto de nuestra obra. Recordemos que se trata de una iniciación/invitación a la historia de la historiografía, en la que se apuntan algunos temas fundamentales y se ofrecen sugerencias bibliográficas para profundizar en ellos.

Retornemos a Heródoto quien, en frase clásica de Cicerón, puede ser considerado el padre de la historia. ¿Quién fue y qué cuestiones nos despliega en los fragmentos elegidos? Coetáneo a la edificación del Partenón, de Eurípides y Sócrates, Heródoto (hacia 485-425 a. de C.), fue natural de Halicarnaso. Procedía de una familia importante de esta ciudad del Asia Menor, griega entonces, y estuvo implicado en las luchas políticas. Exiliado, trotamundos de curiosidad insaciable y algo errabunda, ha sido calificado de viajero, geógrafo, geólogo, antropólogo, etnólogo, e incluso mitólogo. Esa multiplicidad de perspectivas y de curiosidades, antes objeto de reproche, se ha convertido ahora —en la época de la interdisciplinaridad— en un motivo de alabanza, incluso peligrosa. En el sentido de que se ha hecho necesario remarcar su carácter, ante todo, de historiador, y recordar que sus *Historias* tienen un eje, un tema fundamental, investigado desde la perspectiva temporal.[3] Ese tema son las llamadas guerras médicas, que opusieron a griegos y persas y que alcanzaron su clímax entre los años 490 y 479 a. de C., justo antes (o inmediatamente después) del nacimiento de Heródoto. Éste aborda, pues, acontecimientos llenos de significado y de resonancias emotivas para sus coetáneos, ya que an-

2. Momigliano ha llamado la atención sobre este punto. Véase *La historiografía griega*, Barcelona, 1984, pp. 9-10.

3. Tal es el sentido del trabajo de Ch.-O. Carbonell en *Storia della Storiografia*, n. 7, (1985), pp. 138-149.

duvo en juego la propia supervivencia, como cultura independiente, del mundo helénico. La supervivencia de esa constelación de *polis* —cuidades estado— mal avenidas con frecuencia, pero conscientes *in extremis* de sus lazos culturales y de sus intereses comunes frente a los persas. ¿Las guerras médicas, triunfo de la «libertad» europea frente al «despotismo» asiático? Verdad demasiado sumaria que habría de ser muy matizada.

¿Qué se propuso Heródoto al realizar y dar luego forma escrita a sus investigaciones? Será el mismo quien nos responda en el primero de los textos que hemos elegido [1], el cual ha sido titulado «el programa histórico de Heródoto».

Deseo, pues, de exponer lo sucedido, escuchando y calibrando, sin excluir fácilmente las versiones diferentes de las partes implicadas. Ya en la cuna de Clío apunta también una preocupación por las causas. No sólo el cómo, sino también el porqué. Por ello, Heródoto retrotrae bastante su narración con frecuencia. Un cierto relativismo cultural, más claramente perceptible en otras partes de su obra, asoma también. Griegos y bárbaros son grupos diferentes, enfrentados incluso, pero los segundos no son, simplemente, el negativo de los primeros.[4] No es menos destacable el sentido del cambio, de la mutabilidad de las posiciones relativas, en el orden demográfico y político, de las diferentes colectividades. Añadamos la aceptación humilde, sincera, de la propia limitación en el conocimiento («no ha podido ser precisada»), exigida por una honestidad humana y el oficio naciente de historiador, que se refuerzan mutuamente. Notemos, por último, que Heródoto se refiere a un pasado algo remoto, sin darnos, aquí, referencias cronológicas cuantitavivamente precisas.

El texto [2], también de las *Historias* herodoteas, nos muestra el sentido de lo pintoresco, el gusto por la descripción minuciosa de las costumbres de otros pueblos. En este caso se trata de los funerales de los reyes escitas. ¿Estamos ante un fragmento precursor del enfoque de los trabajos de campo de los antropólogos culturales? En cualquier caso es un testimonio de los *logoi* no estrictamente históricos, bastante inferiores en extensión, pero importantes, en la obra de Heródoto.

Sólo una generación, decíamos líneas arriba, separa a Tucídides, general y político ateniense (hacia 460-395 a. de C.), de Heródoto. Sin embargo, ¡cuánto aporta aquél de nuevo al método y a la inteligencia de la historia! Tucídides o la pasión por la elucidación racional, por el esclarecimiento de las causas. En principio, de una guerra. También una guerra, de la que él mismo fue protagonista finalmente derrotado. Como lo fue su *polis* de Atenas en la lucha contra Esparta. La llamada *Guerra del Peloponeso*. Tucídides escribe con el lúcido sentido crítico que le proporciona una reflexión algo distanciada, de hombre experimentado, que rumia —como harán muchos otros tras él— sobre sus fracasos y sobre el sentido de la experiencia que ha vivido. Tucídides

4. Hasta el punto de que, posteriormente, Heródoto sería acusado de filobárbaro.

escribe, por lo general, sobre un pasado mucho más cercano que Heródoto, vivido incluso en buena medida por él. Y muestra una pasión por la verdad (la historia para él ha de alejarse decididamente de los mitos y fábulas) y la inteligibilidad, a través de un relato bien estructurado, relativamente unitario, y que presenta una clara secuencia causal. Historia política e historia militar. Reflexión ética a la vez sobre el afán de poder y la fragilidad de la paz. Reflexión —historia de talante filosófico, si queremos— para que sirva de lección en el futuro, dada la naturaleza humana básicamente inmutable. ¿No son suficientes motivos para explicar el éxito, inmenso desde el Renacimiento, rayano en la veneración, que ha despertado Tucídides? Tucidídes, el maestro de una historiografía que ha sido casi la historiografía por excelencia durante siglos.[5]

Presentamos en el primer texto de Tucídides, el [3], un fragmento expresivo de esa pasión por el rigor, por la verdad (la idea se reitera casi obsesivamente en el texto). No será la suya una historia «deleitable ni apacible», no tendrá pues una orientacón estético-emotiva, sino ético-política, ya que Tucídides quiere hacer una «historia provechosa que dure para siempre». Contrapartida de esta historia principalmente basada en los testimonios del propio autor o de coetáneos fidedignos: historia de tiempo corto por lo general, con los necesarios e imprescindibles excursus. En cierto sentido, unas memorias ilustradas e ilustradoras.

La orientación ético-política, traducida en este caso en una amarga conciencia de la ruina de los valores, queda bien de manifiesto en el segundo texto de Tucídides que hemos elegido, el [4]. En él constatamos que la desconfianza recíproca entre los estados no ha comenzado en la «guerra fría» precisamente. A la vez, uno se siente inclinado a preguntarse: esa toma de distancias tucidea respecto a las revoluciones, ¿no es *también* un reflejo inconsciente del hombre que pertenece a un grupo social acostumbrado a dominar, a gobernar?

Frente a esas dos cumbres de la historiografía griega, el panorama de los siglos IV-II a. de C. tiene menos relieve. Al menos por lo que sabemos hasta ahora, ya que, con excepción de Jenofonte y Polibio, conocemos mal la historiografía griega hasta el momento en que la Hélade se incorpora al mundo romano.

Se trata sólo de una valoración relativa y, en parte, discutible, pues encontramos aportaciones nada desdeñables. En Jenofonte (hacia 426-325 a. de C.) tenemos un gran maestro del arte del relato y uno de los paradigmas de la historiografía moralizante. El filósofo Aristóteles, por su parte, nos lega unas rápidas y controvertidas afirmaciones que podrían calificarse de teoría embrionaria de la historia, en las que ésta aparece como un componente importante de la ciencia (o teoría) polí-

5. En una brevísima y lúcida síntesis de historia de la historiografía, Chaunu ha insistido en la idea de que desde Tucídides hasta Ranke, al menos, se había hecho una historia muy semejante por su temática.

tica. A su vez, la aportación de Eforo de Cime (hacia 360-300) reside en que es el primero, tal vez, que se propone escribir una historia que aspira a ser universal, aunque de hecho subordina bastante el tratamiento de otros pueblos a sus relaciones con los griegos.

El último de los grandes historiadores griegos escribe sobre la expansión de Roma, a la que califica de «la obra más bella y útil del destino». Es Polibio de Megalópolis (¿208-122 a. de C.?) quien, provisto de su cultura histórica helénica, investiga y reflexiona sobre la Roma vencedora de su pueblo y hegemónica ya en el Mediterráneo. Polibio significa la maduración de la historiografía griega y el engarce entre ésta y la romana. Es un historiador constitucionalista y defiende la cientificidad de la historia en cuanto que, a su juicio, puede discernirse, en el estudio de las comunidades humanas, una ley general de evolución de las formas político-sociales.

El lector podrá formarse una cierta idea de la gran talla, como historiador, de Polibio, a través de los tres textos que hemos seleccionado. Todos ellos están tomados de sus *Historias* (o *Historia universal*).[6] El texto [5] es el exordio inicial del autor. No sólo es un texto lleno de contenido, sino que alcanza a veces calidades estéticas no muy frecuentes en la sobria y difícil prosa de Polibio. En él, queda claramente de manifiesto el acusado sentido pragmático (de educación política y moral) que tiene para Polibio la historia, la grandeza y especificidad de su tema, su concepción universalista y orgánica de la historia, y la influencia de la filosofía estoica que impregna su pensamiento.[7] También pertenece al libro primero el segundo texto de Polibio que ofrecemos, el [6], un fragmento breve, pero muy revelador, de la preocupación de éste por la veracidad, imparcialidad y distanciamiento del historiador.

Finalmente, el texto [7], que procede del libro IV, testimonia el gran interés de Polibio por los aspectos constitucionales, al que antes nos referíamos. Nos recoge unas reflexiones suyas, algo apologéticas, sobre el saludable contrapeso y entrelazamiento de los tres poderes de la República romana, clave de su éxito político-militar.[8] Polibio, un magnífico historiador, fue un maestro, sin discípulos inmediatos. Fueron Heródo-

6. En este, como en otros casos de obras antiguas con una compleja historia en cuanto a su transmisión, hay una cierta vacilación entre los estudiosos y editores a la hora de titularlas. Queda reflejada esta vacilación en las ediciones castellanas que hemos utilizado. Mn. Manuel Balasch, el gran traductor de Polibio al catalán, se ha inclinado por el título de *Història*.

7. La gran lección moral que nos suministra la experiencia histórica de las glorias y desastres que se suceden, es —según dirá Polibio en algún momento— que no nos infatuemos indebidamente con nuestros triunfos, volviéndonos exigentes e inmisericordes, sino que reflexionemos más bien sobre la veleidad de la fortuna.

8. La nutrida información y sensatos comentarios de Polibio sobre cuestiones político-militares del mundo romano contribuyeron mucho a su redescubrimiento a partir del Renacimiento, en la época de los debates sobre el Estado absoluto. Sobre este tema, véase, por ejemplo, los trabajos de Momigliano en *Etudes d'Historiographie ancienne et moderne*.

to y Tucídides los que irradiaron más fuertemente, y por largo tiempo.[9]

En cierto sentido, en Plutarco (hacia 46-125 d. de C.) tenemos la antítesis de Polibio. Antítesis en cuanto que él no aspira a presentar una ley universal de la historia, no busca la ciencia de lo general, y gana en cambio su fama en el estudio comparado de vidas de personajes célebres. Presentamos así uno de los grandes cultivadores de un género, la biografía, que sigue despertando, con razón, enorme interés. Pero Plutarco, sólo en cierto sentido se puede contraponer a Polibio, porque tanto para uno como para otro, la orientación pragmática de la historia y su necesidad, especialmente para gobernantes o aspirantes a serlo, es indiscutible. Y ambos estuvieron, además, muy cerca del poder. Polibio como historiador asociado —aunque sin servilismo y tomando a veces sus distancias— al círculo de los generales romanos de la famila Escipión, vencedores en España y en Cartago. Plutarco, como gobernante durante cierto tiempo en su ciudad natal de Queronea (en la región griega de Beocia, a la sazón parte del Imperio romano).

Dada la posteridad del género biográfico y la influencia de Plutarco —las *Vidas* de éste fueron uno de los best-seller del Renacimiento— ofrecemos al lector tres fragamentos de las *Vidas de hombres ilustres*, (obra conocida con frecuencia como *Vidas paralelas*). Mientras que en Tucídides y en Polibio la reflexión ético-política era el corolario deducido de una realidad compleja y expuesta con gran sentido crítico, en Plutarco los ejemplos moralizadores son el norte y el tema capital, en aras del cual se fuerza a veces el relato o se acepta, sin excesiva depuración crítica, lo transmitido. Tal vez la diferente orientación podría resumirse, simplificadamente, en historia político-ética frente a historia ético-biográfica.

Plutarco expone, en la introducción a las *Vidas* de los generales Timoleonte (griego) y Paulo Emilio (romano), texto [8], las razones que le han llevado a escribir su obra: ofrecer, con la historia, un espejo de virtudes para la reforma de las costumbres. Mientras que en el siguiente texto, [9], muy breve, advierte al lector de sus objetivos al escribir las «vidas» (no las «historias») de Alejandro y César: dibujar el «carácter» de sus protagonistas, mediante los hechos y dichos más expresivos de éstos. Por último, el texto [10] es un testimonio de la «síncrisis» (o juicios comparativos) que Plutarco efectúa, a veces, al concluir sus vidas. En este caso las ya citadas de Timoleonte y (Paulo) Emilio. Pretendemos destacar la aportación de un método, el comparativo, que contribuye a la profundización en el estudio de las realidades humanas. Plutarco lo utilizó para sus fines moralistas, pero puede servir, y de hecho ha servido también, a otros objetivos.

9. Las pruebas podrían multiplicarse con facilidad. Ediciones y traducciones, espacio que se les dedica en las historias de la historiografía (sean generales o específicas), todo apunta en la misma dirección. El repaso, simplemente, de los propios títulos de los estudios monográficos que se han dedicado a ambos historiadores resulta ya muy instructivo.

2. **La historia en Roma**

Los romanos hicieron más historia que historiografía. En su talante cultural el pragmatismo prima sobre la reflexión teórica. Sabemos hasta qué punto en la filosofía y en la concepción de la historia fueron tributarios de los griegos. Si a ello añadimos las imprecisiones geográfico-cronológicas ligadas al término «romano/a», y la multiplicidad de vocablos que los romanos utilizaron para designar la tarea historiográfica, encontraremos justo cuestionarnos, como ha hecho recientemente Ch.-O. Carbonell, la existencia de un género histórico romano.[10]

Sin duda, destacados historiadores escriben *sobre* Roma. Ya hemos aludido a Polibio, el más importante de los que lo hicieron en griego. También encontramos notables historiadores que abordaron en latín, la lengua propia de Roma, temas históricos variados, antes de la República, durante ésta, en el Imperio e incluso tras el hundimiento del Imperio romano de Occidente. Pero en este capítulo, tanto en la introducción/presentación como en la antología, nos limitaremos a la historiografía sobre Roma escrita en latín, antes de esa «decadencia y caída» que estaría después en el centro de tantas reflexiones (san Agustín, Gibbon, Toynbee son sólo algunos nombres evocadores).

No menospreciamos los concisos relatos autobiográficos, al servicio de su carrera política, de C. Julio César (101-44 a. de C.), ni el talento de Salustio (87-35 a. de C.) para penetrar en los caracteres de los principales personajes y grupos de la vida pública romana de su época. Menos aún la apelación a la libertad y a la verdad (la independecia frente a las servidumbres del poder) que está en el corazón de la obra de Tácito (55-130), teñida de nostalgia. Pero, por extraño que parezca a primera vista, centraremos nuestra atención en dos grandes retóricos. El primero de ellos, cronológicamente, es Cicerón, el cual sintió la atracción de la historia sin dedicarse propiamente a ella. Pero nos dejó ni más, ¡ni menos!, que algunas célebres reglas o pautas para el oficio de historiador. Las enuncia, de pasada, en su discurso *De oratore*,[11] y han sido citadas después hasta la saciedad. El primer deber del historiador, nos dice, es no atreverse a enunciar nada que sea falso. El segundo —más difícil, sin duda— decir toda la verdad; sin sombra de parcialidad —nada menos— nos prescribe por último. El comentario acabado de este programa exigiría casi un tratado de teoría de la historia y no es esa nuestra pretensión prioritaria. Pero convendrá, con todo, no perder de vista el *desideratum* ciceroniano a través de esta invitación a la historiografía.

El segundo de los retóricos anunciados, el cual puede ser considerado a la vez como el más representativo de los historiadores romanos, es Tito Livio. Veamos en qué sentido. Livio, coetáneo de la *pax augusta* (64 a. de C.-12 d. de C.), no destaca ciertamente por su metodología

10. Véase *La Historiografía*, México, 1986, p. 25.
11. II, LI-LXIV.

crítica. Por ello se ha llegado a poner en entredicho, a veces, su condición de historiador.[12] Pero el gran paduano es el cantor de la epopeya del pueblo romano con unos acentos de gravedad y nobleza, una calidad literaria y un enfoque político-moral, que hicieron de él el paradigma de generaciones de historiadores. Hemos constatado personalmente esta admiración por Livio, incluso a fines del siglo XVII.[13] Su latín, arduo sin duda, pero siempre más accesible en Occidente que el griego de Heródoto y Tucídides, y su tema, también más cercano, contribuyeron mucho a ello. ¿Tito Livio, propagandista del imperio romano? Sería, formulada sin más, una aproximación demasiado presentista y algo distorsionada. Livio es también, quizás más aún, el defensor de unas *mores*, unas actitudes morales —sobriedad, patriotismo, piedad, laboriosidad— que habrían sido la clave de la fortaleza expansionista romana y que él echa ya en falta en su época. Un enfoque que si bien pone en sordina el lado obscuro de esa expansión, resulta aleccionador, también para nosotros los europeos, casi dos mil años más tarde.

La gran obra de Tito Livio es su monumental *Historia romana,* desde la fundación de la ciudad, de ahí el título *Ab urbe condita* con el que a veces se la denomina. De ella sólo conservamos completa una pequeña parte.[14]

Hemos entresacado dos textos de Livio. En el Prefacio, el [11], ciertamente antológico, nos anticipa su objetivo, enfoque e ideas fuerza a las que me acabo de referir. En él se afirma, meridianamente, retomando ideas de los griegos, la utilidad de la historia como maestra de la vida individual y colectiva. Hemos elegido el otro texto, [12], que forma parte de su narración de la segunda guerra púnica (contra los cartagineses), en parte porque testimonia la calidad retórico-literaria del relato. En él se han medido las palabras para emocionar, gustar y mantener el interés del lector por el relato utilizándose la ironía, la reiteración y el contraste. Pero, más aún, porque Livio nos introduce un artificio narrativo típico de la historia clásica grecolatina: la arenga o discurso pronunciado (aquí, por Tito Manlio, ante el senado romano), en una coyuntura decisiva. Con frecuencia dicho recurso sirve para presentar (de forma más o menos verosímil en cuanto a las ideas y sólo aproximada, en el mejor de los casos, en cuanto a las palabras) las razones de las posturas enfrentadas y los sentimientos profundos de los actores, a los que se apela. En sus variantes, arenga militar o discurso político (en el senado romano o ágoras

12. El italiano G. de Sanctis, el alemán Klotz y el francés J. Bayet han destacado por su encarnizamiento en las críticas a Tito Livio.

13. Concretamente, en la obra del historiador y pionero del periodismo en España Gregorio Fabro Bremundans, asociado al segundo don Juan (o don Juan José) de Austria. Es significativa también la encomiástica referencia a Livio en el texto del *Dicionario de Autoridades* que el lector podrá ver en el capítulo tercero.

14. De los 142 libros que, según la tradición, componían la obra de Tito Livio sólamente han llegado hasta nosotros 35. Disponemos sin embargo de las *periochae* (abreviaciones) del resto de la obra, realizadas por un autor desconocido, quizás en el siglo IV d. de C.

griegas) obedecen a las mismas finalidades: narrar y explicar los acontecimientos dando viveza, emoción y gravedad al relato. Aunque el autor no lo consiga siempre, sobre todo para nuestros gustos de hoy, más bien azorinianos.

Naturalmente, ni Tito Livio, ni los autores que habíamos citado antes agotan el panorama de la actividad historiográfica en Roma. Como fuentes, los secos *Anales* (pontificales, consulares o realizados expresamente por algún escritor), pueden tener tanto o mayor interés. Y en cuanto a la biografía, tras Plutarco, Suetonio (¿75-150?) se nos ofrecerá como otro clásico del género. Pero el autor de la *Vida de los doce Césares*, a diferencia del griego, se recrea más aún en las depravaciones y anormalidades que en las cualidades de sus personajes, anticipando, en cierto modo, el enfoque psicoanalítico. Por lo demás, hay toda una legión de continuadores y epitomistas (escritores de compendios o síntesis) de los grandes autores, entre los que cabría destacar, ya en el crepúsculo del Imperio, a Amiano Marcelino (330-390?).

I. B. TEXTOS

I [1]

HERÓDOTO, *Historia*, libro I; Proemio y 1-5

Edición: HERÓDOTO, *Historia*, vol. I, Madrid, Gredos, 1977 (Biblioteca Clásica Gredos; traducción y notas de Carlos Schrader; amplio estudio introductorio de Francisco Rodríguez Adrados), pp. 85-89.

Esta es la exposición del resultado de las investigaciones de Heródoto de Halicarnaso para evitar que, con el tiempo, los hechos humanos queden en el olvido y que las notables y singulares empresas realizadas, respectivamente, por griegos y bárbaros —y, en especial, el motivo de su mutuo enfrentamiento— queden sin realce.

Los persas más versados en relatos del pasado pretenden que los fenicios fueron los responsables del conflicto, pues, tras llegar, procedentes del mar que se llama Eritreo, a este nuestro mar, se establecieron en esa región que en la actualidad siguen habitando y se empeñaron, en seguida, en largas travesías; y, dedicados al transporte de mercancías egipcias y asirias, arribaron a diversos países, entre ellos a Argos (Argos, por aquel entonces, aventajaba ampliamente a las demás regiones del país que hoy en día se llama Grecia). Los fenicios, al llegar, pues, a territorio argivo, pusieron a la venta su cargamento y, al cuarto o quinto día de su llegada, cuando ya lo tenían vendido casi todo, acudieron hasta la playa muchas mujeres y, entre ellas, la hija del rey; su nombre, como corroboran los propios griegos, era Io, hija de Inaco. Mientras las mujeres, arrimadas a la popa del navío, compraban los artículos que más eran de su agrado, los fenicios se alentaron mutuamente y se lanzaron sobre ellas. La mayoría de las mujeres, sin embargo, logró escapar, pero Io y otras fueron raptadas; las subieron entonces a bordo y se hicieron a la mar con rumbo a Egipto.

Así es, al decir de los persas —y no según afirman los griegos—, cómo Io llegó a Egipto, y añaden que éste fue el incidente que principió la serie de ofensas. Y siguen diciendo que, con posterioridad, ciertos griegos —pues no pueden precisar su nombre, aunque posiblemente fueran cretenses— recalaron en Tiro de Fenicia y raptaron a la hija del rey, Europa. Con ello, pues, quedaban en igualdad de condiciones; pero, a continuación, los griegos fueron los autores del segundo incidente. En efecto, llegaron por mar, en un navío de combate, a Ea en la Cólquide y al río Fasis, y de allí, una vez cumplido el objeto de su viaje, raptaron a la hija del rey, Medea. El rey de los colcos envió entonces un heraldo a Grecia para exigir satisfacciones por el rapto y reclamar a su hija, pero los griegos respondieron que los fenicios no les habían dado satisfacciones por el rapto de la argiva Io, y, por consiguiente, tampoco ellos iban a dárselas. Y agregan que, una generación después de estos sucesos, Alejandro, hijo de Príamo, enterado de los mismos, quiso hacer suya, valiéndose del rapto, a una mujer de Grecia, en la absoluta certeza de que no sufriría castigo alguno, pues tampoco los

griegos lo habían sufrido. Sucedió pues, que, tras el rapto de Helena, los griegos decidieron, como primera medida, despachar mensajeros para reclamarla y exigir satisfacciones por el rapto. Pero, ante estas demandas, los troyanos les echaron en cara el rapto de Medea y que ellos, que no habían dado satisfacción alguna ni habían hecho entrega de lo que reclamaban los colcos, pretendían obtenerla de terceros.

Hasta ese momento, en fin, sólo se trataba de raptos entre ambas partes; pero, a raiz de entonces, los griegos, sin duda alguna, se hicieron plenos responsables, ya que fueron los primeros en irrumpir en Asia antes que los asiáticos lo hiciesen en Europa. Los persas, en realidad, consideran que raptar mujeres constituye una felonía propia de hombres inicuos, pero piensan que tener empeño en vengar los raptos es de insensatos, y de hombres juiciosos no concederles la menor importancia, pues, desde luego, es evidente que, si ellas, personalmente, no lo quisieran, no serían raptadas. Los persas, asimismo alegan que los asiáticos no habían hecho el menor caso a los raptos de sus mujeres; en cambio los griegos, por una mujer lacedemonia, reunieron una poderosa flota, pasaron, acto seguido, a Asia y destruyeron el poderío de Príamo. A raiz de entonces siempre han creído que el pueblo griego era su enemigo; pues los persas reivindican como algo propio Asia y los pueblos bárbaros que la habitan, y consideran que Europa y el mundo griego es algo aparte.

Así es como dicen los persas que sucedieron las cosas, y en la toma de Troya encuentran el origen de su vigente enemistad con los griegos. Ahora bien, a propósito de Io los fenicios no están de acuerdo con el relato de los persas, pues pretenden que no la condujeron a Egipto valiéndose del rapto, sino que en Argos mantuvo relaciones con el patrón de la nave y que, al advertir que estaba encinta, por miedo a sus padres decidió embarcarse por propia iniciativa con los fenicios para no ser descubierta. En fin, esto es lo que cuentan persas y fenicios. Yo, por mi parte, no voy a decir al respecto que fuese de una u otra manera, simplemente voy a indicar quién fue el primero, que yo sepa, en iniciar actos injustos contra los griegos; y seguiré adelante mi relato ocupándome por igual de las pequeñas y de las grandes ciudades de los diferentes pueblos, ya que las que antaño eran grandes, en su mayoría son ahora pequeñas; y las que en mis días eran grandes, fueron antes pequeñas. En la certeza, pues, de que el bienestar humano nunca es permanente, haré mención de unas y otras por igual.

I [2]

HERÓDOTO, *Historia*, libro IV; 71-72

Edición: HERÓDOTO, *Historia,* vol. II, Madrid, Gredos, 1979 (Biblioteca Clásica Gredos; traducción y notas de Carlos Schrader; amplio estudio introductorio de Francisco Rodríguez Adrados), pp. 350-353.

Las tumbas de los reyes se hallan en el territorio de los gerros, hasta donde es navegable el Borístenes [el Dnieper]. En ese paraje, cuando muere su rey, abren en el suelo una gran fosa cuadrada; y, después de acondicionarla, se ha-

cen cargo del cadáver (el cuerpo, por cierto, está totalmente impregnado de cera, y el vientre, que previamente ha sido abierto y limpiado, está lleno de juncia machacada, productos aromáticos, semilla de apio y eneldo; y se encuentra cosido nuevamente) y lo transportan en un carro a otra tribu. Entonces, los que, en el curso de la conducción, reciben el cadáver hacen lo mismo que los escitas reales: se cortan un trozo de oreja, se afeitan el cabello en redondo, se hacen cortes en los brazos, se desgarran la frente y la nariz y se clavan flechas a través de la mano izquierda. Posteriormente, conducen en el carro el cadáver [del rey] a otro pueblo de sus dominios, acompañados de la gente a cuyo territorio llegaron en último termino.

Y cuando, en el curso de la conducción del cadáver, han recorrido ya todas las tribus, llegan al territorio de los gerros, gentes que están asentadas en los últimos confines de su imperio, y en consecuencia al lugar de las sepulturas. Acto seguido, una vez depositado el cuerpo en la cámara funeraria sobre un lecho de follaje, clavan unas lanzas a uno y otro lado del cadáver, tienden sobre ellas unas maderas y luego las recubren con unos cañizos; y, en el amplio espacio que queda libre en la cámara funeraria, entierran a una de sus concubinas —a la que previamente han estrangulado—, y, asimismo, a su copero, a un cocinero, a un palafrenero, a un criado, a un introductor de mensajes, caballos, primicias de todas sus restantes pertenencias y copas de oro (pues la plata y el cobre no los utilizan para nada). Y una vez hecho esto, todos se dedican a levantar un gran túmulo, porfiando con empeño por hacerlo lo más grande posible.

Y, al cabo de un año, realizan esta nueva ceremonia: de entre los demás servidores del rey toman a los más diligentes (que son de nacionalidad escita, pues el servicio está a cargo de aquellos a quienes el rey designa personalmente, ya que entre los escitas no hay siervos comprados con dinero); de dichos criados, repito, estrangulan a cincuenta, así como a los cincuenta caballos más hermosos; y acto seguido les vacían el vientre, lo limpian, lo llenan de paja y por último lo cosen. Posteriormente, fijan sobre dos postes media rueda, con la llanta hacia el suelo, y sobre otros dos postes la otra mitad de la rueda, clavando en el suelo, de la manera que he expuesto, un gran número de estos soportes. A continuación, introducen a través del cuerpo de los caballos un grueso palo que, en sentido longitudinal, llega hasta la nuca, y los aúpan sobre las ruedas, de manera que las ruedas delanteras del armazón sostienen las axilas de los caballos, mientras que las ruedas traseras soportan el vientre a la altura de los muslos, con lo que las cuatro patas quedan suspendidas en el aire. Entonces les ponen a los caballos frenos y bridas, las tensan fuertemente delante de los animales y finalmente las sujetan de unos clavos. Tras ello, suben a cada uno de los cincuenta jóvenes previamente estrangulados a lomos de su respectivo caballo; haciéndolo como sigue: introducen hasta la nuca de cada cadáver un palo recto a lo largo de la columna vertebral; y por la parte inferior de dicho palo sobresale un trozo, que encajan en un agujero del otro palo, el que atraviesa el caballo. Pues bien, a semejantes jinetes los colocan en círculo, alrededor de la tumba, y luego se van.

I [3]

TUCÍDIDES, *Historia de la guerra del Peloponeso*, libro I, 20-23

Edición: TUCÍDIDES, *Historia de la guerra del Peloponeso*, Madrid, Guadarrama, 1976 (Col. Punto Omega, n. 207; selección, traducción, introducción y notas de José Alsina), pp. 42-44.

20. He aquí la historia antigua de Grecia tal como he podido reconstruirla, tarea difícil ya que no es posible, sin más, conceder autenticidad indistintamente a cualquier testimonio, porque los hombres aceptan sin fiscalización alguna las tradiciones del pasado, aunque se trate de su propio país [...].

[Tucídides presenta aquí algunos casos concretos de aceptación errónea de tradiciones por los griegos y prosigue.]

21. Con todo, el que, de acuerdo con los indicios que he puesto de relieve, juzgue los hechos, más o menos, tal como los he expuesto, no se engañará, sin conceder más crédito al canto de los poetas, que exageran los hechos para embellecerlos, ni a las narraciones de los cronistas, más inclinados a encandilar el oído que a contar la verdad y toman como tema de sus obras unos hechos que no pueden comprobarse con rigor y que, dado el enorme lapso de tiempo transcurrido, han llegado a convertirse en meras leyendas increíbles; piense que mis reconstrucciones se han obtenido apoyándome en las fuentes más seguras, y que ofrecen un grado suficiente de credibilidad tratándose, como se trata, de hechos tan remotos. Y aunque los hombres suelen considerar siempre que la guerra que han vivido fue la más importante, y una vez ésta ha concluido, sienten mayor admiración por los hechos del pasado, sin embargo, quien la juzga a la luz de los simples hechos, llegará a la conclusión de que ésta ha sido la más trascendental de la historia.

22. En cuanto a los discursos pronunciados en cada bando antes de romperse las hostilidades, o ya en el curso de la guerra, resultaba prácticamente imposible reproducir las palabras literales con que se expresaron, bien recurriendo a mis recuerdos personales o a las informaciones que me llegaban de otras personas; en consecuencia, me he limitado a poner, en labios de cada orador, sencillamente los términos en que me parecía que debieron manifestarse en cada caso a tenor de las circunstancias, ajustándose lo más estrictamente posible al sentido general de sus declaraciones. Y en lo que concierne a los avatares del conflicto, me he creído en el deber moral de historiarlos no apoyándome en el testimonio de cualquier informador, o como yo me los imaginaba; mi narración se basa en lo que personalmente he presenciado y en las declaraciones de terceros, minuciosamente controladas por una rigurosa crítica. Investigación laboriosa, porque los testigos oculares de los acontecimientos no coincidían en sus referencias, sino que cada cual hablaba conforme a su partidismo o a su grado de memoria.

Por otro lado, acaso la ausencia, en mi obra, de todo elemento legendario, la hará menos sugestiva; en todo caso, me daré por satisfecho con que la juzguen de utilidad todos aquellos que aspiran a formarse una idea de los hechos del pasado y de aquellos que, más o menos semejantes de acuerdo con las leyes de la naturaleza humana, puedan ocurrir en el futuro. Mi obra, en suma, es una adquisición definitiva, no una pieza de circunstancias compuesta para la satisfacción del momento.

23. De los hechos anteriores, el más señalado fue la guerra contra Persia, y aún ésta se liquidó en dos batallas navales y otras tantas terrestres. En cambio, esta guerra fue una lucha prolongada, y, en el curso de la misma, se abatieron tantas calamidades sobre Grecia como nunca en un período igual de tiempo: jamás fueron conquistadas y arrasadas tantas ciudades, unas por bárbaros, otras por los beligerantes griegos (algunas, incluso, una vez expugnadas, cambiaron de habitantes); jamás fueron tan frecuentes los destierros y matanzas, unas en el mismo campo de batalla, otras causadas por las guerras civiles. Incluso aquellos prodigios que, antes, corrían de boca en boca, pero que rara vez eran confirmados por los hechos, perdieron su carácter de increíbles: terremotos que devastaron gran parte de la tierra y de una violencia nunca vista; eclipses de sol con una frecuencia como no se recuerda en tiempos pasados; en algunos territorios, persistentes sequías con su secuela de hambres; y, sobre todo, la peste, el azote más terrible, que asoló y diezmó la población. Todas estas calamidades cayeron juntas sobre Grecia en el curso de esta guerra; guerra que estalló cuando atenienses y peloponesios rompieron la tregua de treinta años que se concertó tras la toma de Eubea.

He empezado por exponer, de entrada, los motivos de esta ruptura y los conflictos que la fomentaron, para que nadie se pregunte cómo llegó a estallar entre griegos una conflagración de tal calibre. La causa auténtica, aunque no alegada abiertamente, fue, a mi juicio, la expansión del poder de Atenas y la alarma que ello provocó en Esparta, hasta verse obligada a declararle la guerra. Pero los motivos que oficialmente adujeron uno y otro bando para conculcar la tregua y romper las hostilidades fueron los que expongo a continuación.

I [4]

TUCÍDIDES, *Historia de la guerra del Peloponeso*, libro III, 82-83

Edición: TUCÍDIDES, *Historia de la guerra del Peloponeso*, Madrid, Guadarrama, 1976 (Col. Punto Omega, n. 207; selección, traducción introducción y notas de José Alsina), pp. 103-106.

82. Tal grado de salvajismo alcanzó esta guerra civil, y pareciólo aún más por ser la primera, porque, más adelante, todo el mundo griego por así decir, fue presa de una terrible conmoción: en todas partes se producían brotes subversivos, y los líderes del partido democrático llamaban en su ayuda a Atenas, los oligarcas a Esparta. En tiempo de paz no habrían tenido pretexto para llamarles, ni se habrían atrevido a hacerlo; pero una vez rotas las hostilidades, a cada uno de los dos partidos se le ofrecían, si se proponía la subversión, fáciles ocasiones de obtener ayuda extranjera para quebrantar al partido contrario, y con ello aumentar su propia influencia. Y, así, muchos fueron los horrores que se abatieron sobre las ciudades en el curso de una revolución, horrores que se suceden y se sucederán siempre, en tanto sea la misma la naturaleza humana, aunque con variado signo de violencia y de carácter según sean las circunstancias de

cada caso. Y es que mientras reinan la paz y la ventura, tanto estados como individuos actúan con mayor ecuanimidad, porque no se enfrentan con situaciones de emergencia; pero la guerra, al suprimir las facilidades de la vida cotidiana, se convierte en un maestro de violencia y coloca las pasiones de la masa al nivel de las circunstancias imperantes.

Las ciudades, pues, se hallaban en estado de constante revolución, y las que lo hicieron más tarde, aleccionadas por los ejemplos precedentes, llegaron aún más lejos que las primeras en esta subversión de los valores, tanto por el ensañamiento en los golpes como por la atrocidad en las represalias. Incluso, para justificar su conducta, llegaron a cambiar el sentido normal de las palabras: y así, una audacia irreflexiva pasó a significar valerosa adhesión al partido; una precaución sensata, cobardía encubierta; la cordura, embozo del desmayo; la sagacidad en todo, desidia para todo. La exaltación frenética pasó a considerarse atributo de un hombre de verdad, y toda precaución frente a la intriga, linda excusa para hurtarse al peligro. El vehemente inspiraba siempre confianza, y el que se le enfrentaba se hacía sospechoso. El que urdía con éxito un complot, era sagaz, y más hábil aún el que lo descubría; por contra, el que buscaba el medio de poder evitar tales prácticas, un traidor a la facción, un aturdido ante el adversario. En una palabra, se cubría de elogios al que se anticipaba al golpe del contrario y al que lograba instigar a ello a quien no había pensado en tal posibilidad. Mas aún, llegó a concederse menos valor a la familia que a la «hetairía», pues ésta estaba siempre dispuesta para un golpe de audacia sin aducir excusa alguna: porque este tipo de asociaciones no funcionaba al amparo de las leyes vigentes para asegurar la salud pública: su finalidad era la conquista del poder al margen de ellas.

Las garantías de fidelidad recíproca, no las avalaba la ley divina, sino más bien la complicidad en el crimen. Las propuestas sensatas del adversario eran sólo aceptadas si éste llevaba ventaja, en previsión de lo que pudiera ocurrir, no por nobleza de espíritu. Tenía más valor vengarse de una ofensa que conseguir hurtarse a ella; los juramentos que sellan una reconciliación, si por azar se prestaban, tenían un valor provisional, porque se firmaban tan sólo ante una situación apurada, y cuando no tenían más remedio; pero a la primera ocasión, el primero que cobraba nuevos bríos, al ver desprevenido al adversario, encontraba más placer en tomarse el desquite abusando de su buena fe que abiertamente; con ello, no sólo se aseguraba la propia inmunidad, sino que, al triunfar por medio del engaño, se ganaba una reputación de hombre avisado. Y es que, en general, resulta más fácil aplicar a uno el calificativo de astuto entre bribones, que el de ingenuo entre hombres de bien: esto les sonroja, aquello les llena de orgullo.

La fuente de todas esas aberraciones era la sed de poder inspirada por la codicia y la ambición; de ellas manaba, al enzarzarse en rivalidades partidistas, el fanatismo: porque en cada ciudad los jefes de los partidos respectivos recurrían a la propaganda de atractivos programas —«igualdad política para todos», o bien «régimen aristocrático moderado»—, pero la verdad es que la riqueza nacional, su gran preocupación a juzgar por sus proclamas, se convertía en propio botín. Y en su porfía por aplastar al bando opuesto, cometieron horribles salvajadas, y se tomaron venganzas más aborrecibles aún, sin respeto alguno a la justicia ni al bien de la ciudad, sino buscando tan sólo satisfacer el eventual capricho de su partido. Y, una vez instalados en el poder, se entregaban a saciar su odio del momento o por medio de condenas injustas o acudiendo a la violencia. Cuando algunos cometían algún crimen impulsados por la envidia,

aumentaban aún más su reputación gracias a los pomposos nombres con los que lo adornaban. Los ciudadanos que permanecían al margen del conflicto se convertían en víctimas de uno y otro bando, o porque no colaboraban, o por no tolerar que sobrevivieran.

83. De esta forma, por obra y gracia de las sediciones, la inmoralidad adquirió carta de naturaleza en el mundo griego bajo todas las formas imaginables: y el candor, ingrediente principal de la hidalguía, se esfumó en medio del escarnio general, mientras conseguían imponerse la hostilidad mutua y la falta absoluta de confianza. Y no había nada capaz de reconciliar a los adversarios, ni firme pacto ni grave juramento; y unos y otros, en cuanto llegaban al poder, aferrados a la idea de que no cabía esperar seguridad alguna, estaban más atentos a precaverse de cualquier golpe que a ganarse la confianza de nadie.

Generalmente jugaban con ventaja los espíritus más mediocres, pues, el miedo a sus propios defectos y al talento del adversario les impulsaba temerariamente a la acción, recelosos de caer en la trampa de las promesas y de que se le anticipara en sus añagazas merced a la sutileza de su ingenio. En cambio las personas cultas, como se imaginaban despectivamente que lo advertirían a tiempo y que no era preciso tomar unas precauciones que, llegado el caso, podría inspirarles su propia intuición, quedaban indefensas y solían sucumbir.

I [5]

POLIBIO, *Historia*(s); Libro I, 1-5 [exordio del autor]

Edición: POLIBIO, *Historias* (libro I), 2 vols., Madrid, CSIC, 1972 (ed. bilingüe; revisión y traducción de Alberto Díaz Tejera), pp. 8-15 (vol. 1).

HISTORIAS DE POLIBIO

Si los que han narrado antes que nosotros los hechos históricos, hubieran omitido el elogio de la propia historia, sería necesario quizá inclinar a todos a la elección y estudio de obras tales como ésta, porque ninguna educación es más apta para los hombres que el conocimiento de las acciones pasadas. Pero como no algunos, ni incidentalmente, sino todos, por así decirlo, y desde el principio al fin han procedido de esta manera, diciendo una y otra vez, que la instrucción y ejercicio más seguro en materia de gobierno, es la enseñanza a partir de la historia y que el método más claro y único de aprender a soportar con entereza las vicisitudes de la Fortuna es el recuerdo de las peripecias ajenas es evidente que si a nadie parece conveniente repetir lo que bien y por muchos se ha dicho, mucho menos a nosotros. Porque la novedad de los hechos sobre lo que nos proponemos escribir es suficiente por sí misma para invitar y estimular a toda persona, tanto joven como anciana, a la lectura de esta obra. ¿Pues qué hombre será tan necio o negligente que no quiera conocer cómo y mediante qué tipo de organización política casi todo el mundo habitado, dominado en cincuenta y tres años no completos, cayó bajo un único imperio, el de los romanos? De tal haza-

ña no se sabe que haya sucedido antes. Y a su vez, ¿quién habrá tan apasionado por algún otro género de contemplación o enseñanza que lo considere más ventajoso que un conocimiento de este tipo?

Pero cuán extraordinario y grandioso es el argumento de nuestro tema, quedará sobradamente esclarecido si comparamos y cotejamos con la supremacía de los romanos los más famosos imperios que han existido, sobre los que los historiadores han compuesto gran parte de sus trabajos. Son dignos de comparación y cotejo los siguientes: los persas obtuvieron, por cierto tiempo, un vasto imperio y dominio pero cuantas veces osaron sobrepasar los límites de Asia, no sólo arriesgaron su imperio sino también sus vidas. Los lacedemonios, tras haber luchado mucho tiempo por la hegemonía sobre los griegos, cuando la hubieron conseguido, apenas doce años la conservaron sin lucha. Los macedonios dominaron Europa desde los lugares vecinos al Adriático hasta el río Danubio, lo que resulta una parte enteramente pequeña de dicho continente, si bien más tarde incorporaron el imperio de Asia al destruir totalmente el poderío persa. Sin embargo, aunque creían ellos que habían llegado a ser señores de muchos países y gobiernos, dejaron todavía en poder ajeno gran parte del mundo habitado. En efecto, por Sicilia, Cerdeña y Libia ni por una vez intentaron disputar y por lo que respecta a Europa, hablando escuetamente, ni tuvieron noción de las más belicosas estirpes de los pueblos de occidente. Por el contrario, los romanos, habiendo sometido a su obediencia, no algunas partes, sino casi todo el Universo, han constituido un poderío irresistible para los que aún quedan e insuperable quizás por los venideros; y así, como con miras a este dominio, será posible a través de nuestra historia comprender claramente todos los acontecimientos, del mismo modo también, cuántas y cuán grandes ventajas proporciona a los estudiosos el tipo de historia pragmática.

Nuestra obra comenzará, en cuanto al tiempo, en la olimpiada ciento cuarenta y, en cuanto a los hechos, entre los griegos, por la llamada guerra social que, en alianza con los aqueos, declaró Filipo, hijo de Demetrio y padre de Perseo, contra los etolios; entre los habitantes de Asia, por la guerra de Celesiria, en la que lucharon entre sí Antíoco y Ptolomeo Filopátor, y en los países de Italia y Libia por la desencadenada entre romanos y cartagineses a la que la mayoría denomina guerra de Aníbal. Estos hechos son continuación de los últimos narrados en la historia de Arato de Sicción. Ciertamente que, en los tiempos anteriores a estos hechos, los acontecimientos del mundo resultaban desligados, porque cada suceso era diferente tanto por la iniciativa como por el resultado así como por el lugar. Pero a partir de este momento, la historia viene a ser un todo orgánico y los acontecimientos de Italia y Libia se entretejen con los que suceden en Asia y Grecia y la tendencia de todos ellos es converger a un único fin. He aquí por lo que hemos elegido el comienzo de nuestra historia a partir de esta época. Pues, habiendo vencido los romanos a los cartagineses en la guerra mencionada y creyendo haber realizado la tarea más importante y difícil para la conquista del mundo, se atrevieron, en estas circunstancias y por primera vez entonces, a tender sus manos al resto y pasar con el ejército a Grecia y países de Asia.

Mas si nos fueran familiares y conocidos los estados que contendieron por el imperio del mundo, quizá no necesitaríamos escribir de los hechos anteriores para saber por qué plan y recursos fueron movidos los romanos para emprender tales y tan grandes obras. Pero, supuesto que la pasada pujanza de la política de los romanos y cartagineses no es conocida de la mayoría de los griegos, ni tampoco sus hechos, hemos creído que sería necesario hacer preceder éste y el si-

guiente libro a los demás de la historia, para que nadie, al enfrentarse a la narración propia de los hechos, dude entonces y pregunte de qué consejos, de qué fuerzas y recursos usaron los romanos para lanzarse a tan grandes empresas por las que llegaron a ser dueños de la tierra y de todo nuestro mar; antes bien, conozcan los lectores por estos libros y por su introducción con qué medios tan favorables contaban para concebir su proyecto y llegar a la realización del imperio y dominio universal.

Lo peculiar de mi obra y lo sorprendente para nuestra época es lo siguiente: que así como la Fortuna ha dirigido casi todos los acontecimientos del universo hacia una sola parte y los ha obligado a inclinar la cabeza ante un único y mismo objetivo, del mismo modo es tarea mía, mediante la historia, exponer bajo un solo punto de vista a los lectores el manejo de que la Fortuna se ha valido para la realización de todos sus designios. En realidad, lo que me ha invitado y empujado a la empresa de esta historia, ha sido precisamente eso y, con ello, también, el que ninguno de nuestro tiempo haya emprendido la concatenación de los acontecimientos en su conjunto: en tal caso habría puesto por mi parte mucho menos entusiasmo en mi tarea. Pero como observo que al presente muchos han historiado las guerras particulares y algunos sucesos simultáneos, mientras que nadie, al menos que yo sepa, ni siquiera se ha puesto a examinar la marcha general y conjunta de los acontecimientos, es decir, cuándo y de dónde surgieron y cómo tuvieron su realización, he creído de absoluta necesidad el no omitir ni consentir que transcurriera en la ignorancia la más bella y útil obra de la Fortuna. Pues, aunque ella siempre está produciendo cosas nuevas y continuamente interviene en las vidas de los hombres, jamás realizó obra semejante ni disputó certamen tal cual en nuestra época. Lo cual, por los que escriben aisladamente las historias, no es posible comprender a no ser que alguno, por haber recorrido las más célebres ciudades una por una o contemplado sus representaciones por separado, presuma haber comprendido al punto la forma de todo el mundo, su situación conjunta y su disposición. Esto no es en modo alguno probable, porque a mí al menos me parece que los que están convencidos de que mediante la historia particular pueden ver de manera proporcionada la totalidad, sufren algo parecido a lo que aquellos que, viendo los miembros desgarrados de un cuerpo, que fué animado y hermoso, creyeran ya ser testigos oculares de la lozanía y belleza del propio ser vivo. Pues si alguno uniera de repente y restituyera íntegramente al ser vivo en su aspecto y viveza de alma y luego lo mostrara por segunda vez a aquellos mismos, creo que todos ellos confesarían al punto que estaban muy separados de la verdad y muy cercanos a los que sueñan. Formarse idea del todo por una parte, es posible, pero alcanzar ciencia y conocimiento exacto, es imposible. Por ello debemos concluir que en muy poco contribuye la historia particular al conocimiento y garantía de la universal; sólo por la trabazón y cotejo de todas las partes entre sí y también por su semejanza y diferencia, un buen observador llegaría y podría sacar de la historia, a la vez, utilidad y deleite.

I [6]

POLIBIO, *Historia*(s); Libro I, 14

Edición: POLIBIO, *Historias* (libro I), 2 vols., Madrid, CSIC, 1972 (edición bilingüe; introducción, revisión y traducción de Alberto Díaz Tejera), pp. 27-28 (vol. 1).

No menos que lo expuesto me ha animado a detenerme en esta guerra el hecho de que los que parecen haber escrito con más conocimiento sobre ella, Filinio y Fabio, no nos han referido exactamente la verdad. Ciertamente, no supongo que esos hombres hayan mentido a voluntad, según conjeturo de su vida y principios, pero si me parece que les ha pasado algo así como a los enamorados: por su parcialidad y absoluta benevolencia, Filinio cree que los cartagineses todo lo han hecho prudente, recta y valientemente y los romanos a la inversa, mientras que Fabio piensa todo lo contrario. Quizá en otros aspectos de la vida nadie condenaría tal favoritismo, pues, en efecto, es natural que el hombre de bien sea amigo del amigo y amigo de la patria, que odie a los enemigos y ame a los amigos de sus amigos; pero cuando uno se reviste del carácter que da la historia, es imprescindible olvidarse de todas estas consideraciones y muchas veces aplaudir y adornar con los mayores elogios a los enemigos siempre que sus acciones lo pidan así y, muchas otras, refutar y censurar acremente a los más amigos, cuando los errores de su conducta lo requieran. Porque así como arrancados los ojos a un animal, éste es inútil para todo, del mismo modo, separada la verdad de la historia, lo que queda de ella se vuelve narración infructuosa. Por ello no se debe dudar ni en acusar a los amigos ni en alabar a los enemigos y tampoco debe preocupar el censurar a unos mismos unas veces y encomiarlos otras, ya que a los que manejan negocios ni les es posible que siempre den en el blanco ni es verosímil que de continuo yerren. Así pues, en nuestra historia, prescindiendo de los actores, debemos ceñirnos, en consonancia con las acciones mismas, a una narración y apreciación convenientes. Que es verdad lo que acabo de decir, puede verse por lo que sigue.

I [7]

POLIBIO, *Historia(s)*; Libro VI, cap. 7

Edición: POLIBIO, *Historia universal (durante la república romana)*, 3 vols., (vol. II), Barcelona, Orbis, 1986 (Col. Biblioteca de Historia, n. 89; versión de Juan Díaz Casamada, actualizando la de Ambrosio Rui Bamba, ed. de 1884), pp. 71-72.

Una vez expuesto cómo la República romana está dividida en tres especies de gobierno, veamos ahora de qué forma se pueden oponer la una a la otra, o auxiliarse mutuamente. El cónsul, después que revestido de esta dignidad sale a campaña al frente de un ejército, aunque parece absoluto cuanto al éxito de la expedición, sin embargo necesita del pueblo y del Senado, sin los cuales no puede

llevar a cabo sus propósitos. Al ejército por previsión se le han de estar remitiendo provisiones sin interrupción, pues sin orden del Senado no se le puede enviar víveres ni vestuario, ni sueldo; de suerte que los propósitos de los cónsules quedarán sin efecto si el Senado se propone no entrar en sus miras o hacer oposición. El consumar o no los cónsules sus ideas y proyectos depende del Senado, pues en él está enviar sucesores concluido el año, o continuarles el mando. En él estriba también exagerar y ponderar sus expediciones u oscurecerlas y disminuirlas. Lo que entre los romanos se llama triunfo, ceremonia que representa al pueblo una viva imagen de las victorias de sus generales, o no lo pueden celebrar con decoro los cónsules, o no lo obtienen, si el Senado no consiente y da para los gastos. Por otra parte, como el pueblo tiene autoridad para concluir la guerra, por más distantes que se hallen de Roma, precisan, no obstante, su favor. Porque, como hemos manifestado antes, el pueblo es el que puede anular o ratificar los pactos y tratados. Y lo que es más que todo, una vez depuestos del mando, toca al pueblo el juicio de sus acciones. De suerte que de ninguna forma pueden sin peligro desatender ni la autoridad del Senado, ni el favor del pueblo.

Por el contrario, el Senado, en medio de ser tanta su autoridad, necesita, sin embargo, atender y tener gran consideración al pueblo en el manejo de los negocios públicos. No puede proceder en los juicios graves y arduos, ni castigar los delitos de Estado que merezcan muerte si el pueblo antes no los confirma. Lo mismo es de las cosas que respectan al Senado mismo; porque si alguno propone una ley que hiera de algún modo la autoridad de que están en posesión los senadores, o que coarte sus preeminencias y honores, o que disminuya sus haberes, de todo eso toca la aprobación o reprobación al pueblo. A más de esto, si un tribuno se opone a las resoluciones del Senado, no digo pasar delante, pero ni aún reunirse o congregarse pueden los senadores. El cargo de los tribunos es ejecutar siempre la voluntad del pueblo y atender principalmente a su gusto. A la vista de lo que hemos dicho, no es extraño que el Senado tema y respete al pueblo.

De igual modo el pueblo se halla sujeto al Senado y necesita contemporizar con todo el colegio o con alguno de sus miembros. Son innumerables las obras que hay por toda Italia, cuyo asiento está a cargo de los censores, como construcción y restauración de edificios públicos, impuestos sobre los ríos, puertos, jardines, minas, tierras y, en una palabra, cuantas gabelas comprende el Imperio romano. Todas estas cosas pasan por manos del pueblo; de suerte que casi desde el primero hasta el último está implicado o en estos ajustes o en el cuidado de estos ministerios. Unos hacen por sí el arriendo con los censores, otros se forman en compañía, aquél sale porfiador del asentista, éste asegura con sus haberes al erario, y de todo esto, es árbitro el Senado. Porque él da moratorias, él remite, en parte, la deuda si sobreviene algún caso fortuito y en caso de imposibilidad él rescinde enteramente el asiento. En fin, tiene mil ocasiones en que puede hacer un gran perjuicio o favor a los que manejan las rentas públicas, porque toda inspección de esto atañe al Senado. Y, sobre todo, de este cuerpo es de donde se sacan jueces para los más de los contratos, tanto públicos como particulares, que son de alguna importancia. Convengamos, pues, en que todo el pueblo tiene puesta su confianza en el Senado, y por temor de que con el tiempo necesite su amparo no se atreve a resistir ni oponerse a sus órdenes. Asimismo se guarda bien de hacer oposición a los propósitos de los cónsules, porque todos, en particular y en general, están sujetos en campaña a sus preceptos.

Tal es el poder que tiene cada una de estas potestades para perjudicarse o ayudarse mutuamente, y todas ellas están tan bien enlazadas contra cualquier

evento, que con dificultad se encontrará República mejor establecida que la romana. Sobreviene del exterior un terror público que pone a todos en la precisión de conformarse y coadyuvarse los unos a los otros; es tal el vigor y actividad de este gobierno que nada se omite en cuanto es necesario. Todos los cuerpos contribuyen a porfía a un mismo propósito. No halla dilaciones lo decidido, porque todos en general y en particular cooperan a que tenga efecto lo proyectado. He aquí por qué es invencible la construcción de esta República, y siempre tienen efecto sus empresas. Por el contrario, sucede que los romanos, libres de toda guerra exterior, disfrutan la buena fortuna y la abundancia que les han procurado sus victorias, y que el logro de tal dicha, la adulación y el ocio los hacen, como es regular, soberbios e insolentes; entonces principalmente es el ver a esta República sacar de su misma constitución el remedio de sus males. Porque al punto que una de las partes pretende ensoberbecerse y arrogarse más poder que el que le compete, como ninguna es bastante por si misma, y todas, según hemos dicho, pueden contrastar y oponerse mutuamente a sus propósitos, tiene que humillar su altivez y soberbia. Y así todas se mantienen en su estado, unas por hallar oposición a sus deseos, otras por temor de ser oprimidas de las compañeras.

I [8]

PLUTARCO, *Vidas paralelas,* Paulo Emilio y Timoleonte. [Introducción]

Edición: PLUTARCO, *Vidas paralelas,* [Barcelona], José Janés, 1945 (Col. Raíz y Rama; traducción del original griego por Antonio Ranz Romanillos; revisión, introdución y notas por Carlos Ibarra [Carles Riba]), p. 567.

I. Cuando me dediqué en un principio a escribir estas VIDAS, tuve en consideración a otros; pero al proseguirlas y espaciarme en ellas he mirado también a mí mismo, procurando con la historia, como con un espejo, adornar y asemejar mi vida a las virtudes de aquellos varones; pues este método se parece más que a ninguna otra cosa a un comercio familiar y a una convivencia; cuando recibiendo y tomando a través de la historia a cada uno de ellos por su turno, como si les diéramos hospitalidad, vamos considerando separadamente «cuál y cuán grande era», haciendo examen para nuestro provecho de las más principales y señaladas de sus acciones. Y a fe mía, ¿dónde encontrar motivo de más dulce alegría?

¿Qué medio más eficaz que éste podemos elegir para la reforma de las costumbres? Porque con sentar Demócrito que lo que debíamos desear era que la suerte nos proporcionara imágenes bellas, y que mas bien nos vinieran del aire ambiente las congeniales y buenas, que no las malas y siniestras, introdujo en la filosofía una doctrina falsa, capaz de conducir a interminables supersticiones: cuando nosotros, con ocuparnos en la historia y acostumbrarnos a esta clase de escritura, teniendo siempre presentes en nuestros ánimos los monumentos que nos dejaron los varones más virtuosos y aprobados, nos proveemos de medios con que deshacer y borrar lo malo, vicioso e innoble que de la nécesaria comunicación con los hombres pueda pegársenos, convirtiendo nuestra mente tranquila y sosegada a los ejemplos más virtuosos. Continuando, pues, en este propósito, te ponemos ahora en la mano la vida de Timoleonte de Corinto y de Emilio Paulo,

varones que no sólo se parecieron en sus inclinaciones,sino también en haberles sido próspera la Fortuna en todas sus empresas, dando motivo a que se dude si tuvo más parte en sus triunfos la buena suerte que la inteligencia.

I [9]

PLUTARCO, *Vidas paralelas*, Alejandro y César. [Introducción]

Edición: PLUTARCO, *Vidas paralelas,* [Barcelona], José Janés, 1945 (Col. Raíz y Rama; traducción del original griego por Antonio Ranz Romanillos; revisión, introdución y notas por Carlos Ibarra [Carles Riba]), p. 731.

I. Habiéndonos propuesto escribir en este libro la vida de Alejandro y la de César, el que acabó con Pompeyo, por la muchedumbre de hazañas de uno y otro una cosa sola advertimos y rogamos a los lectores, y es que si no las referimos todas, ni aun nos detenemos con demasiada prolijidad en cada una de las más celebradas, sino que cortamos y suprimimos una gran parte, no por esto nos censuren y reprendan. Porque no escribimos historias sino vidas; ni es en las acciones más ruidosas en las que se manifiestan la virtud o el vicio, sino que muchas veces un hecho de un momento, un dicho agudo y una niñería sirve más para declarar un carácter que batallas en que mueren millares de hombres, numerosos ejércitos y sitios de ciudades. Por tanto, así como los pintores toman para retratarlas semejanzas del rostro y aquella expresión de ojos en que más se manifiesta la índole y el carácter, cuidándose poco de todo lo demás, de la misma manera debe a nosotros concedérsenos el que atendamos más a los indicios del ánimo, y que por ellos dibujemos la vida de cada uno, dejando a otros los hechos de grande aparato y los combates.

I [10]

PLUTARCO, *Vidas paralelas*, Timoleonte y Emilio, comparación

Edición: PLUTARCO, *Vidas paralelas,* [Barcelona], José Janés, 1945 (Col. Raíz y Rama; traducción del original griego por Antonio Ranz Romanillos; revisión, introdución y notas por Carlos Ibarra [Carles Riba]), pp. 612-613.

COMPARACIÓN DE TIMOLEONTE Y EMILIO

I. Habiendo sido tales, según la historia, estos dos varones, es claro que el cotejo no ha de encontrar muchas diferencias y desigualdades; porque las guerras en que mandaron ambos fueron contra los más ilustres antagonistas: la del

uno contra los macedonios, y la del otro contra los cartagineses; y sus victorias fueron asimismo sumamente celebradas, habiendo tomado el uno la Macedonia y extinguido la sucesión de Antígono en el séptimo rey, y arrancado el otro todas las tiranías de Sicilia y dado a esta isla libertad e independencia; como no quiera alguno alegar en favor de Emilio que vino a las manos con Perseo cuando estaba en su mayor poder y acababa de vencer a los romanos, siendo así que Timoleonte acometió a Dionisio cuando ya estaba desalentado y quebrantado del todo, y a la inversa, en favor de Timoleonte, que venció a muchos tiranos y poderosas fuerzas de los cartagineses, con el ejército que a suerte pudo recoger: no como Emilio con hombres ejercitados en la guerra y prontos a obedecer, sino con soldados mercenarios sin disciplina y acostumbrados a no oir otra voz que la de su voluntad; así es que se da la gloria a uno y otro general de haber conseguido iguales triunfos con medios desiguales.

II. Fueron uno y otro íntegros y justos en el manejo de los negocios; pero Emilio parece que naturalmente se formó de esta manera en virtud de las leyes y gracias a su patria, cuando Timoleonte lo debió todo a sí mismo; siendo la prueba de esto que los romanos en aquel tiempo todos eran igualmente disciplinados, sumisos a las costumbres, temerosos de las leyes y de la opinión de sus ciudadanos; y de los griegos no hubo capitán o caudillo alguno en la misma época que no hubiese dado mala idea de sí en Sicilia, fuera de Dion; y aún de éste muchos llegaron a sospechar que aspiraba a la monarquía y que traía en la imaginación un cierto reinado a la espartana. Timeo refiere que los siracusanos despidieron ignominiosa y afrentosamente a Gilipo, por abominar de su codicia e insaciabilidad durante el mando; y muchos han escrito de las injusticias y tropelías que Fárax el Espartiata y Calipo el Ateniense pusieron por obra en su afán de dominar en Sicilia; ¿y qué hombres eran éstos, o cuáles sus hazañas, para tales esperanzas, cuando el uno había adulado a Dionisio ya arrojado de Siracusa, y Calipo era uno de los jefes mercenarios al servicio de Dion? Mas Timoleonte, enviado por generalísimo a los siracusanos que le habían pedido y suplicado, y que no buscaba mando, sino que debía mantener el que admitió de los que voluntariamente lo pusieron en sus manos, puso por término y fin a su generalato y autoridad la destrucción de gobernantes ilegítimos. Lo que en Emilio hay de más admirable es que con haber sojuzgado un reino tan poderoso, no hizo mayor su hacienda ni en una dracma, y ni siquiera vió ni tocó unos caudales de los que dió e hizo presentes a otros. No digo con todo que Timoleonte merezca nota por haber admitido una casa hermosa y tierras, porque el admitir en tales ocasiones no es indecoroso; pero el no recibir nada es mejor, y un colmo de virtud, que revela no necesitar de nada cuando se puede tomar todo. Además, como en el cuerpo que sólo puede aguantar el frío o el calor se reconoce constitución más floja que en el que está bien dispuesto para ambas mudanzas, de la misma manera se manifiesta en el alma el vigor y fortaleza, cuando ni la prosperidad la conmueve y saca de quicio con el orgullo, ni las desgracias la abaten; y en esto aparece más perfecto Emilio, porque en la cruel fortuna y en la gran pesadumbre que le ocasionó la muerte de sus dos hijos, no se le vió menos grande o con menor dignidad que en medio de sus prosperidades. No así Timoleonte, que habiéndose portado noblemente cuando lo del hermano, ya después su razón no se sostuvo contra la pesadumbre, sino que abatido con el arrepentimiento y la pena, en veinte años no pudo vencerse a ver la tribuna o la plaza pública; y si es bien que se huya y se tema lo que es indecoroso, el ceder fácilmente a toda especie de nota podrá ser muy bien de un varón bondadoso y sensible, mas no de un ánimo grande y elevado.

I [11]

TITO LIVIO, *Ab urbe condita. Historia romana;* Prólogo

Edición: *Historiadores latinos: Tito Livio, Julio César, Tácito, Salustio. T. Livio: Historia romana;* Madrid, EDAF, 1970 (Col. Los Clásicos; traducción de Francisco Navarro, Manuel de Valbuena y Carlos Coloma; prólogo de Emiliano Aguado), pp. 3-4.

Ignoro si aprovecharía mucho escribir la historia del pueblo romano desde su origen; y si no lo ignorase, no me atravería a decirlo, sobre todo cuando considero lo antiguos que son algunos hechos, y lo conocidos, merced a la multitud de escritores que constantemente se renuevan, y que pretenden, o presentarlos con mayor exactitud, o que oscurezcan con las galas del estilo la ruda sencillez de la antigüedad. Pero, sea como quiera, tendré al menos la satisfacción de haber contribuido a perpetuar la memoria de las grandes cosas llevadas a cabo por el pueblo más grande de la tierra; y si mi nombre desaparece entre tantos escritores, me consolarán el brillo y la fama de los que me oscurezcan. Es además labor inmensa consignar hechos realizados en un período de más de setecientos años, tomando por punto de partida los oscuros principios de Roma, y seguirla en su progreso hasta esta última época en que comienza a doblegarse bajo el peso de su misma grandeza; temo por otra parte, que los principios de Roma y los períodos a ellos inmediatos tengan poco atractivo para los lectores, impacientes por llegar a las épocas modernas en que el poderío, por harto tiempo soberano, cambia sus fuerzas contra sí mismo. Por mi parte, un provecho obtendré de este trabajo: el de abstraerme del espectáculo de los males que por tantos años ha presenciado nuestro tiempo, ocupando por entero mi atención en el estudio de la historia antigua y viéndome libre de los temores que, sin apartar de la verdad al escritor, consiguen sin embargo fatigarle.

Los hechos que precedieron o acompañaron a la fundación de Roma, antes aparecen embellecidos por fantasías poéticas que apoyados en el irrecusable testimonio de la historia; no pretendo, sin embargo, afirmarlos ni rechazarlos, debiéndose perdonar a la antigüedad esa mezcla de cosas divinas y humanas que imprimen caracteres más augustos al origen de las ciudades. Y, ciertamente, si puede permitirse a pueblo alguno que dé caracter sagrado a su origen, refiriéndolo a los dioses, sin duda alguna ese pueblo es el romano; y al pretender que Marte es su padre y fundador, sopórtenlo con paciencia los demás pueblos, como soportan su poderío. Poco importa, sin embargo, que se acepte o rechace esta tradición. Lo importante, y que debe ocupar la atención de todos, es conocer la vida y costumbres de los primeros romanos, averiguar quienes fueron los hombres y cuáles las artes, tanto en la paz como en la guerra, que fundaron nuestra grandeza y le dieron impulso, y seguir, en fin, con el pensamiento la insensible debilitación de la disciplina y aquella primera relajación de costumbres que, lanzándose muy pronto por rápida pendiente, precipitaron su caída, hasta nuestros días, en que el remedio es tan insoportable como el mal. Lo principal y más saludable en el conocimiento de la historia es poner ante la vista, en luminoso momento, enseñanzas de todo género, que parecen decirnos: «esto debes evitar porque es vergonzoso pensarlo, y mucho más vergonzoso el hacerlo». Por lo demás, o mucho me engaña la afición a este trabajo, o jamás existió república más grande, más ilustre y más abundante en buenos ejemplos; ninguna otra estuvo cerrada por más tiempo al lujo y sed de riquezas, ni fue más constante en

el culto a la templanza, y en el de la pobreza; de tal manera acomodaba sus deseos a su riqueza. Es en nuestros días cuando la avaricia se ha visto acrecentada por la opulencia, provocando el desbordamiento de los placeres, ante el temor de perderlo todo en el deleite y desenfreno. Pero estas quejas mías, aun siendo necesarias, tendrían poco éxito, y debo por consiguiente prescindir de ellas en los comienzos de este gran trabajo. Mejor sería, si tuviera el privilegio de los poetas, empezar invocando a todos los dioses y diosas, para conseguir de ellos, por medio de súplicas y ruegos, que fueran éstos quienes llevasen a feliz término una empresa tan grandiosa.

I [12]

TITO LIVIO, *Ab urbe condita;* libro XXII; LX-LXI

Edición: TITO LIVIO, *Ab urbe condita,* libro XXII, Madrid, Gredos, 1980 (Col. Gredos Bilingüe; traducción literal y literaria de Sebastián Mariner Bigorra), pp. 264-276.

[Tras su victoria en Cannas, el general cartaginés Aníbal había ofrecido a los prisioneros romanos la libertad mediante el pago de importantes cantidades de dinero. El texto que sigue recoge algunos de los discursos en el senado romano acerca del tema. En el fragmento anterior se presenta la intervención de un distinguido emisario de los cautivos abogando por la conveniencia de pagar el rescate.]

LX. Apenas el orador hubo terminado, la multitud que estaba en el comicio levantó un clamor lastimero, mientras tendían las manos a la curia, rogando que se les devolvieran a sus hijos, hermanos y deudos. Había también mujeres, a quienes el temor por la suerte de los suyos había hecho mezclarse a la multitud de hombres. El Senado empezó a deliberar en sesión secreta. Había diversidad de pareceres: quienes proponían rescatarles oficialmente, quienes negarse a ello, aunque autorizando a los particulares para hacerlo y, a los que les faltase a la sazón la suma necesaria, hacerles préstamos del erario, con garantías de fiadores e hipotecas. Al fin, cedida la palabra a Tito Manlio Torcuato, personaje de severidad a la antigua, y que a los más parecerá excesiva, dícese que se expresó en estos términos:

Si los emisarios no hubiesen hecho más que pedir el rescate de los que han caído en poder del enemigo, hubiera expuesto rápidamente mi parecer, sin hacerles cargo alguno, pues ¿qué otra cosa debía aconsejar sino que os atuvierais a la costumbre heredada de nuestros mayores, dando un escarmiento necesario para el mantenimiento de la disciplina militar? Mas ahora, cuando casi se han alabado de haberse entregado al enemigo, y les ha parecido justo preferirse no ya a los capturados en el campo de batalla, sino a los que consiguieron llegar a Venusia y a Canusio y, por tanto, al mismo Gayo Terencio, nuestro cónsul, no voy a permitir, padres conscriptos, que ignoréis nada de lo que allí ocurrió.

Y ojalá lo que voy a decir pudiera decíroslo en Canusio, ante el ejército mis-

mo, testigo el mejor de la cobardia y del valor de cada soldado, o, al menos, se hallara aquí tan sólo Publio Sempronio, al cual, si esos hubiesen hecho caso, hoy serían soldados en el campamento romano en lugar de prisioneros en poder del enemigo. Pero no; aunque tuvieron una noche entera libre para poder hacer una salida, aprovechando el cansancio de los enemigos por el combate, no menos que su alegría por la victoria y que en su mayor parte habían regresado a su campamento, y aunque siete mil hombres armados hubieran podido hacerla incluso por entre apretadas filas de adversarios, ni tomaron ellos la iniciativa ni quisieron seguir al que la tomó. Durante casi toda la noche, Publio Sempronio Tuditano no cesó de aconsejarles, de exhortarles a que, mientras el número de enemigos en torno al campamento era escaso, mientras reinaban la quietud y el silencio, mientras la noche podía ocultar su tentativa, le siguieran; él podía llevarles, antes de amanecer, a lugares seguros, a ciudades aliadas.

En vida de nuestros abuelos, el tribuno Publio Decio, en el Samnio, y en nuestras mocedades, durante la primera guerra púnica, Marco Calpurnio Flama, al dirigirse a ocupar una loma situada en pleno campo enemigo, dijo a sus trescientos voluntarios: «Muramos soldados, y con nuestra muerte, rompamos el cerco que envuelve a nuestras legiones»; si lo mismo os hubiese dicho Publio Sempronio ni romanos ni siquiera hombres os hubiera considerado si no le hubiese acompañado alguien en tamaña prueba de valor. Muéstraos un camino no tanto hacia la gloria cuanto para salvaros; os brinda el regreso a la patria, al lado de vuestros padres, de vuestras esposas e hijos. Para libraros, os falta espíritu; ¿qué hubierais hecho si se hubiese tratado de morir por la patria? Cincuenta mil ciudadanos romanos y aliados, muertos aquel mismo día, yacen en torno a vosotros. Si el ejemplo de tanto heroísmo no os espolea, jamás nada os espoleará; si el ver tantas muertes no os enseñó a despreciar la vida, nada os lo enseñará. Mientras sois libres y en plenitud de derechos, echad de menos a vuestra patria; digo más: echadla de menos cuando todavía tenéis una patria y sois sus ciudadanos. Tarde la anheláis ahora, perdida vuestra personalidad, sin derecho de ciudadanía, convertidos en esclavos de cartagineses. ¿Vais a recobrar a fuerza de dinero lo que perdisteis por vuestra culpa y cobardía? La orden de vuestro conciudadano Publio Sempronio, de coger las armas y seguirle, no la escuchasteis; poco después escuchabais la de Anibal, que os mandaba rendir el campamento y entregar las armas.

Por más que ¿a qué acusarles de cobardes, cuando puedo echarles en cara su traición? Pues no sólo se negaron a seguir a quien bien les aconsejaba, sino que intentaron oponérsele y detenerle, y lo hicieran si, espada en mano, aquellos hombres valerosos no hubiesen arrollado a sus débiles adversarios. En una palabra: Publio Sempronio tuvo que romper el cordón de sus conciudadanos antes que el de sus enemigos. ¿A estos ciudadanos ha de echar de menos la patria? Si los demás hubiesen sido como ellos, no le quedaría hoy ninguno de los que en Cannas combatieron. De siete mil hombres armados, seiscientos salieron para intentar romper el cerco y regresaron a su patria libres y con las armas, ¡y a estos seiscientos no pudieron detenerles los enemigos! ¿Qué os parece, habría sido fácil el camino para una columna de casi dos legiones? Y tendríais hoy en Canusio, padres conscriptos, a veinte mil hombres bajo las armas, esforzados y fieles.

Ahora, en cambio, ¿cómo pueden ésos ser ciudadanos buenos y fieles —esforzados ya ni ellos mismos lo dirán—? Sólo pensando que su resistencia a los que salían fue una ayuda, o que no tuvieron envidia a los que se salvaron y consiguieron reputación por su valor, al tiempo que ven cómo cobardía y pereza son

causa de su ignominiosa esclavitud. Prefirieron, escondidos en las tiendas, esperar a que con el dia llegara el enemigo, cuando en el silencio de la noche había ocasión de hacer la salida.

Pero si les faltó espíritu para salir del campamento, lo tuvieron para defenderlo valerosamente; durante varios días y sus noches, cercados, resistieron defendiendo con sus armas la fortificación que les defendía; sólo después de agotar las más desesperadas tentativas y padecer rigores extremos, cuando faltos de todos los recursos imprescindibles y extenuadas las fuerzas por el hambre, eran ya impotentes para manejar las armas, rindiéronse más a las humanas necesidades que a la espada. No hay tal: a la salida del sol acercóse el enemigo al vallado, y no había pasado una hora, cuando ya se entregaban ellos y las armas con ellos. Aquí tenéis las gestas guerreras que realizaron en dos días: cuando debían haberse mantenido firmes en el campo de batalla, huyeron al campamento; cuando fue hora de defenderlo, lo entregaron; soldados inútiles tanto en el campo como tras el vallado. ¿Y vamos a rescatarlos? Cuando conviene salir del campamento, vaciláis y os quedáis; cuando precisa quedaros y defenderlo con las armas, campamento, armas y vosotros mismos os entregáis al enemigo. Padres conscriptos, yo soy del parecer de que tan justo es rescatar a ésos como entregar a Aníbal a los que salieron del campamento por entre las filas enemigas y gracias a su heroísmo se reintegraron a su patria.

LXI. Cuando Manlio acabó su discurso, aunque la mayor parte de los senadores tenían algún deudo entre los prisioneros, además de la tradición de una ciudad que ya desde antiguo no había mostrado la menor compasión por sus cautivos, decidióles también por la negativa la cantidad que iban a pagar, pues temían tanto agotar el erario, mermado ya por la suma consignada para comprar y armar a los esclavos para el ejército, como proveer a Aníbal de dinero, cosa de la que, según corría la voz, andaba apuradísimo. Al anunciarse la triste noticia de que no se rescataba a los prisioneros, añadióse a los anteriores un nuevo dolor por la pérdida de tantos ciudadanos, y con grandes lamentos y quejas acompañaron a los emisarios a las puertas de la ciudad. Uno de ellos se escapó hacia su casa, considerándose desligado del juramento con su intencionada vuelta al campamento de Aníbal. Descubierto el hecho y comunicado al Senado, se acordó por unanimidad detenerle y, custodiado por guardias de la ciudad, devolverlo a Aníbal.

I.C. ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

1. Estudios bastante generales y/o recopilaciones que abarcan buena parte de la problemática

ALDANA ROY, Ana María, Matilde ROVIRA y Almudena ZAPATA: *Introducción a la historiografía latina: textos para su lectura,* Madrid, Palas Atenea, 1989.

ANDRE, Jean-Marie, y Alain HUS: *L'Histoire à Rome,* Paris, PUF (Col. SUP), 1974. (Traducción castellana: Madrid, Siglo XXI, 1983, 2a. ed.) (Trabajo breve y útil para una primera aproximación. Incluye algunos textos y extensa bibliografía.)

CODOÑER MERINO: *Evolución del concepto de historiografía en Roma,* Bellaterra, Publicacions Universitat Autònoma de Barcelona, 1986.

FINLEY, Moses I.: *Problemi e metodi di storia antica,* Bari, 1967. (Libro-testamento polémico y un tanto escéptico sobre la historiografía clásica.)

CHATELET, P.: *El nacimiento de la Historia. La Formación del pensamiento historiador en Grecia,* 2 vols., Madrid, Siglo XXI, 1978, 571 pp. (Estudio unitario en el que predomina el enfoque filosófico hegeliano.)

MAZZARINO, S.: *Il pensiero storico classico,* Bari, Laterza, 1966.

MEYER, E.: *El historiador y la historia antigua,* Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1983.

MOMIGLIANO, Arnaldo: *La historiografía griega*, Barcelona, Crítica, 1984, 306 pp. (Una sólida recopilación en la que hay algunos estudios de carácter más general y otros muy específicos. Interesa especialmente a quienes tienen ya un cierto nivel de conocimentos.)

MOMIGLIANO, Arnaldo: *The Classical Foundations of Modern Historiografy,* Berkeley, University of California Press, 1990. (Estudios sobre la historiografía clásica y su amplia e importante proyección posterior.)

MOMIGLIANO, Arnaldo: *Storia e storiografia antica,* Bolonia, 1987.

ROMERO, J. L.: *De Heródoto a Polibio. El pensamiento histórico de la cultura griega,* Buenos Aires, Austral, 1952.

ROUSSELL, Denis: *Les historiens grecs,* Paris, PUF (Col. SUP), 1973. (Obra análoga a la de ANDRE y HUS, citada arriba.)

SHOTWELL, J. T.: *Historia de la historia en el mundo antiguo,* Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982.

VAN EFFENTERRE, Henri: *L'histoire en Grèce,* París, A. Colin, (Col. «U 2»), 1967. (Obra básica y equilibrada. Incluye síntesis de historia de la historiografía griega, selección de textos y extensa bibliografía.)

WEIL, Raymond: «Naissance et mort de la vérité historique dans la Grèce antique», en GADOFFRE, Gilbert, *Certitudes et incertitudes de l'Histoire,* París, PUF, 1987, pp. 19-29.

2. **Estudios más bien monográficos**

Además de algunos estudios incluidos en recopilaciones ya citadas anteriormente, destacamos los siguientes, que se refieren sobre todo a los historiadores presentes en la antología y se ordenan en función de su temática:

CORCELLA, Aldo: *Erodoto e l'analogia*, Palermo, Sellerio, 1984.

MEIER, Christian: «Die Entdeckung der Ereignisgeschichte bei Herodot», *Storia della Storiografia,* (1986), n. 10, pp. 5-24.

MORA, F.: *Religione e religioni nelle storie di Erodoto*, Milán, Jaca Book, 1986.

MYRES, J. L.: *Herodotus, father of History,* Chicago, H. Regnery, 1971.

Storia della Storiografia. (7, número especial). *Erodoto,* Milán, Jaca Book, 1985, 171 pp.

ALSINA, José: *Tucídides: Historia, ética y política,* Madrid, Rialp, 1981.

ROMILLY, J.: de *Thucydides et l'impérialisme athénien,* París, 1951, (2a. ed.).

BREITENBACH, H. R.: *Historiographische Anschauungsformen Xenophons,* Basilea, 1950.

PEDECH, P.: *La méthode historique de Polybe,* París, 1964.

FRITZ, K. von: *The Theory of the Mixed Constitution in Antiquity. A critical Analysis of Polibio's political Ideas,* Nueva York, Arno Press, 1954.

SACHS, K.: *Polybius on the Writing of History,* Berkeley, University of California Press, 1981.

VIDAL-NAQUET, Pierre: *Ensayos de historiografía: la historiografía griega bajo el Imperio romano: Flavio Arriano y Flavio Josefo,* Madrid, Alianza, 1990.

CAVAIGNAC, E.: «Réflexions sur Ephore», *Mélanges G. Glotz,* París, 1932, I, pp. 143-161.

LEEMAN, A. D.: *A Systematical Bibliography of Salluste,* Leyde, 1965, (2a. ed. revisada).

JIMÉNEZ DELGADO, J.: «Lo religioso en Tito Livio», *Helmantica,* (Salamanca), XI, 1960, pp. 49-77 y 461-484. *Vid.* también otros artículos monográficos en el n. XII.

WALSH, P. G.: *Livy,* Oxford, Clarendon Press, 1974.

WALSH, P. G.: *Livy, his historical aims and methods,* Cambridge, 1961.

CROKE, Brian, y Alanna M. EMMET (eds.): *History and Historians in late Antiquity,* Sidney, Pergamon Press, 1983.

MOMIGLIANO, Arnaldo: *Génesis y desarrollo de la biografía en Grecia,* México, 1986.

STADTER, Philip A. (ed.): *Plutarch and the Historical Tradition,* Londres, Routledge, 1992.

WALTER, Gérard: *Plutarque. Les vies des homes illustres,* (Introducción), t. I, París, Gallimard, 1977 (Bib. Pléiade), pp. VII-XXXII.

MÜLLER, Reimar: «Zum Verhältnis von narrativen und strukturellen Elementen in der antiken Geschichtsschreibung», *Storia della Storiografia,* (1986), n. 10, pp. 25-35.

WEIL, Raymond: «Naissance et mort de la vérité historique dans la Grèce antique», *Certitudes et incertitudes de l'Histoire,* Paris, PUF, 1987, pp. 19-29.

3. **Ediciones de textos**

Excedería de los objetivos y características de esta obra, ofrecer una relación, más o menos exhaustiva, de todas las ediciones (aunque fuera simplemente de las versiones al castellano) de las obras citadas en el estudio introductorio y en la

antología de este capítulo. Tal relación constituiría un libro por sí misma, dado el ininterrumpido interés que han despertado, sobre todo desde el Renacimiento, los historiadores clásicos. Como patrimonio común, en ellos converge la atención de filólogos, especialistas en literatura, historiadores, otros estudiosos de las ciencias sociales y el público culto en general.

Mi propósito es únicamente brindar algunas orientaciones generales para la localización de esas ediciones, indicando, al menos, algunas grandes colecciones dedicadas a ellas, en exclusiva o no. Por lo demás y por fortuna, en los últimos años se han multiplicado estas ediciones o reediciones clásicas, y han aparecido también medios técnicos (bancos de datos accesibles al público) que facilitan la tarea de información.

En todas las lenguas cultas europeas existen colecciones que ofrecen ediciones críticas, con traducciones con frecuencia, de las obras clásicas y que incluyen, normalmente, la producción historiográfica. Cabe destacar la Biblioteca Teubner *(Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana)*, llamada así por la casa editorial de Stuttgart —Teubner— que la publica; la *Loeb Classical Library* (Londres & Cambridge, Mass.), con traducciones al inglés, que toma su nombre de quien la inició; las ediciones *des Belles-Lettres* (impulsadas por la asociación Guillaume Budé), muy reputadas en el mundo francófono. Por lo que respecta al mundo hispánico y a la lengua castellana, debe señalarse que en la *Biblioteca Clásica Gredos* (publicada por la editorial madrileña Gredos) se encuentran traducidas buena parte de las más importantes obras de la historiografía grecolatina que se ha conservado: Heródoto, Polibio (en parte), Plutarco, César, Tito Livio (algunos libros), Apiano, etc. En catalán destaca la colección de la *Fundació Bernat Metge* (denominada así en homenaje a este célebre petrarquista catalán del siglo XIV) en la que siguen apareciendo ediciones críticas bilingües de los clásicos. Algunos especialistas catalanes han contribuido con sus ediciones y traducciones a ambas colecciones.

También existen importantes colecciones dedicadas a traducciones (sin el texto original) de obras clásicas, historiografía incluida. A título de ejemplo mencionaremos la *Biblioteca Clásica* de la editorial Hernando, iniciada en el siglo pasado y *Los Clásicos* de la editorial EDAF, de Madrid, donde se ha publicado un volumen dedicado a los *Historiadores griegos. Heródoto, Tucídides, Jenofonte* (1965) y otro análogo con obras de los *Historiadores latinos. Tito Livio, Julio César, Tácito, Salustio* (1970). Recientemente se ha comenzado a publicar en Barcelona una asequible y amplia *Biblioteca de Historia* (por Ediciones Orbis), en la que han aparecido también algunas obras de historiadores grecorromanos. Es ilustrativo comprobar, por otra parte, que, en buen número de casos, se reeditan traducciones que han desafiado el paso del tiempo, actualizándolas ligeramente. Así la excelente versión de Tucídides realizada por el helenista Diego Gracián de Alderete y publicada en Salamanca en 1564. La Sociedad Española de Estudios Clásicos ha promovido la publicación por Grupodis, S. A. (Barcelona, 1987), de una *Antología de la Historia Griega*.

No quisiera terminar este breve comentario, sin pedirles excusas por no citarles expresamente ni encomiar la labor de tantos buenos traductores que han dado nueva vida a los clásicos y han hecho posible la operatividad de su legado. Por ellos resulta hacedero el magnífico consejo de Goethe: que cada uno sea griego a su manera, pero que lo sea. Por desgracia, sólo con una cierta experiencia propia, no muy extendida, de la dificultad e importancia de la tarea del traductor, se puede valorar adecuadamente ese noble oficio, a veces injustamente desdeñado.

Capítulo II

EL BAUTISMO DE CLÍO

LA HISTORIOGRAFÍA DE LA CRISTIANDAD OCCIDENTAL EN LA EDAD MEDIA

II.A. INTRODUCCIÓN

1. **Edad Media, Cristianismo e historia**

La categoría historiológica «Edad Media», como concepto clave en la periodificación e interpretación del pasado de Occidente, es bastante discutible. Incorpora la valoración, despectiva y algo maniquea, de los humanistas italianos de los siglos XV y XVI hacia esa «larga noche» intermedia entre el ocaso de la grandeza cultural de la Antigüedad greco-latina y el nuevo alborear de la cultura —el Renacimiento— protagonizado por ellos mismos. Si, pese a todo, retenemos en nuestro título ese término de «Edad Media» y le damos alguna prioridad, es por su enraizamiento y utilidad pedagógica. Pero, desde luego, puede cuestionarse seriamente la unidad de un período —la Edad Media— que abarcaría desde el lento desmoronamiento del mundo romano (en decadencia moral, fragmentación política y ruralización) hasta un siglo XV en el que bulle el comercio en las ciudades y se forjan los estados protonacionales sobre una Cristiandad en clara expansión, incluso ultramarina.

Podría argumentarse que, como etapa unitaria, tiene tanta o más consistencia la época de la Cristiandad. Esta, comenzaría con Constantino el Grande y desbordaría los límites tradicionales de la Edad Media, para adentrarse desde luego en la Edad Moderna, hasta Bossuet (fines del siglo XVII), al menos.[1] ¿Por qué hablamos de Cristiandad? Porque hoy, desde una perspectiva europeo-occidental (Europa es la versión laicizada de la antigua Cristiandad), desde esta Europa a la búsqueda de su «suplemento de alma», no podemos dejar de interrogarnos sobre esta otra aportación fundamental a nuestra cultura: la herencia cristiana. Planteando la cuestión más precisamente y ciñéndonos a nuestro tema, debemos preguntarnos qué ha significado, en la manera de pensar la historia y de hacer historiografía, la aparición y difusión del Cristianismo.

Trataremos pues, en consecuencia, de clarificar a la vez estos dos registros interpretativo-periodificadores: la división tradicional en edades y la que prima, como umbral en la trayectoria histórica de Occidente, el «triunfo» del Cristianismo.

Aduciendo como testimonios escogidos algunos textos representativos de la cultura histórica de la Cristiandad occidental, deseamos ilustrar

1. Ambos temas: el de una Edad Media surgida del desprecio de los humanistas y el de su precaria unidad como etapa histórica, han sido recientemente discutidos de nuevo por K. F. WERNER en «Les "structures" de l'Histoire a l'Age du Christianisme» [véase la bibliografía de este capítulo]. Yo prefiero emplear el término *historiografía de la Cristiandad* por las razones que expondré enseguida.

las diferentes dimensiones y características de ésta. Así, la transmisión de parte de la herencia historiográfica grecorromana, las repercusiones del enfoque teológico de la historia, la diversidad de géneros y temáticas y los logros en la cronografía. Pero también pretendemos mostrar cómo convive una historia eclesiástica y/o universal, escrita en latín «al abrigo de los claustros», con una historia política más particularista, en lengua vernácula y realizada por los servidores de los embrionarios estados europeos. Clío que pasa de la tutela de la Iglesia a la tutela de los estados. En definitiva, trataremos de dibujar lo más precisamente posible, dentro del obligado esquematismo, el perfil básico común y las diferencias, según los vectores de tiempo y espacio, de esa historiografía medieval rehabilitada, en parte, tras el gran estudio que nos ha ofrecido recientemente B. Guenée.[2]

Empecemos por el principio. Es bien sabido que la vida de Jesucristo y la primera difusión de la religión cristiana son coetáneos del alba de la Roma imperial. A la luz de las enseñanzas de Cristo (*logoi* y hechos recogidos en los *Evangelios*) y de la teología paulina, se configura una doctrina que es vida. Pero no es hasta el *tardo antico,* la Antigüedad tardía (siglos IV-V) cuando el Cristianismo, además de una religión y una fecunda interpretación de la historia en clave teológico-moral (*Heilgeschichte,* historia desde la perspectiva de la salvación, llaman los alemanes), comienza a operar también como una dudosa lectura historiográfica de la concreta historia universal (de la *Weltgeschichte*). Una lectura que, en algunos casos, legitima una construcción político-social dada, el Imperio romano ya oficialmente cristiano. Y esa legitimación del Imperio de Constantino el Grande y sus sucesores se pretenderá después trasladar al de Carlomagno, los Otones... Es la transmutación que media entre la teología de la historia cuajada de matices y sutilezas de san Agustín en su *De Civitate Dei* (*La Ciudad de Dios,* 412-426) y el enfoque historiográfico, que muestra Orosio —discípulo «ferviente» de san Agustín— en su *Historia adversus paganos (Historia contra los paganos,* 418), deslumbrador en su ingenio, pero de un cierto deslizamiento temporalista. La escritura de la historia de Orosio —que arranca desde unos orígenes adánicos, demasiado literalmente basados en las genealogías del *Génesis,* y se extiende hasta el año 418— impregnó por un milenio (y más aún que la interpretación genuinamente agustiniana) la historiografía del Occidente medieval. Como veremos después, en el corazón de la Edad Media, Otón de Freising, tío del emperador germánico Federico I, Barbarroja, es un buen ejemplo, aunque no el único, de la influencia orosiana. Clara pauta, en este caso, y no sólo impregnación.[3]

El enfoque teológico cristiano es una importante novedad en la in-

2. Como podrá comprobarse, me apoyo en buena parte y remito al lector a su *Histoire et Culture historique dans l'Occident médiéval,* París, 1980, en la que incorpora muchas investigaciones y trabajos anteriores suyos.

3. Resumo, sin traicionarlo, espero, el lúcido planteamiento en este tema capital que presenta el trabajo de Henri I. MARROU «S. Augustin, Orose et l'augustinisme historique»,

terpretación de la historia. Quizás cabría sintetizarlo así: Dios es, en última instancia, el señor de la historia de la humanidad, la cual, —teniendo un plan y un propósito unitario, universal— es sustancialmente la historia del drama moral del hombre, de la dialéctica gracia/pecado, ante la salvación ofrecida virtualmente por Dios. Pero la aparición de esta nueva perspectiva teológica, más o menos genuina o espúreo-temporalista, no debe absorber toda nuestra atención al considerar la historiografía de la Cristiandad occidental medieval.

El empleo por los historiadores del latín, como lengua de expresión, en toda una primera y extensa etapa de la Edad Media, hasta el siglo XII, indica ya una notable continuidad cultural. En latín (y no en un griego prácticamente inaccesible para la Cristiandad occidental) se utilizará, de manera creciente, buena parte del legado de la historiografía grecorromana. En esa «età del traspasso» entre historiografía antigua e historiografía medieval (320-550 d. de C.) de la que ha hablado A. Momigliano,[4] destaca el obispo Eusebio de Cesarea (hacia 265-339) por la persistente influencia que habrán de tener sus obras, escritas originariamente en griego, gracias a la traducción latina de Rufino. Con su *Historia eclesiástica* Eusebio inauguró además un género que conocerá un gran esplendor en la Edad Media y que sigue floreciendo. En su *Chronica* manifiesta ya una preocupación por el dominio del vector tiempo que le lleva a combinar la cronología pagana y la datación de, y respecto a, los grandes hitos judeo-cristianos entre los que se incluye, desde luego, el nacimiento o resurrección/Pascua de Cristo. La cronología universal que presenta Eusebio arranca de Nino, rey asirio coetáneo de Abraham, y llega hasta Pompeyo. Abarca así los años 2123 a 61 a. de C., absteniéndose Eusebio, prudentemente, de ir más atrás.

2. La historia al abrigo de los claustros

Atravesemos casi de puntillas los siglos relativamente obscuros de comienzos de la Edad Media (V-VIII). Aún mencionando la aportación de Gregorio, obispo de Tours (538/9-594) y de las *Etimologías* de su colega hispalense san Isidoro, nos vamos a detener sólo en Beda el Venerable (675-735).

en *La storiografia altomedievale*, (Settimane XVII), t. I, Spoletto, 1970, pp. 59-87. Me parece importante, con todo, que el lector pueda formarse un juicio más exacto acudiendo directamente a esa comunicación. Herbert Butterfield comparte la opinión de Marrou de que fue Orosio más que san Agustín quien influyó en la lectura de la historia de los siglos siguientes. Véase, «The Establishment of a Christian Interpretation of World History», en *Writings on Christianity and History*, Nueva York, Oxford University Press, 1979. Existe una abundante e importante bibliografía sobre el gran tema de las implicaciones de la interpretación teológica de la historia. Cabe destacar también, como un clásico ya, el libro de Karl LOEWITH, *Meaning in history*, 1949; trad.: *El sentido de la historia*, Madrid, Aguilar, 1973, 4a. ed.

4. *La storiografia altomedievale*, pp. 89-118.

¿En qué puede basarse la opinión bastante común de que este monje de Durham, autor de la *Historia ecclesiastica gentis anglorum* (731) es uno de los más destacados historiadores de la Alta Edad Media?[5] Quizás en que Beda consigue importantes logros en varios aspectos. Junto al enfoque, ampliamente compartido en su época, de edificación religiosa (y no tanto enseñanza para el éxito político), muestra una preocupación innovadora por describir cuidadosamente sus fuentes. Su relato de fresca simplicidad, al modo del «sermo humilis» (lenguaje vulgar) bíblico, llega todavía hoy al lector.[6] A la vez, sabe aunar el sentido pastoral y la apelación a la conciencia de pueblo, como entidad diferenciada, de los ingleses. Por último, da pasos importantes para dominar la cronología. De hecho, entre sus coetáneos debió su fama a sus conocimientos teológico-escriturísticos y de «computador» que se manifestaron en los enrevesados y prolongados debates derivados de la fijación de la fiesta móvil de la Pascua. De ahí, que hayamos creído conveniente presentar un texto suyo, el número [13], como testimonio de esa historia escrita «al abrigo de los claustros».[7] Este fragmento, que versa sobre la cristianización de los anglos a fines del siglo VI, ilustra bien el enfoque de edificación religiosa, la capacidad para manejar distintos sistemas de datación de los acontecimientos y el interés por las fuentes documentales que están muy presentes en Beda.

Pero no todos los historiadores de la época tienen la categoría de Beda, ni mucho menos. La historiografía de la Alta Edad Media muestra evidentes limitaciones, ciertamente. Para ese momento, y casi en bloque para la Edad Media, sería válido el *dictum* afortunado de B. Guenée: la historia es una ciencia auxiliar (de la teología o del derecho) que no tiene en cambio, ciencias auxiliares a su servicio salvo —en el mejor de los casos— la cronografía.

La continuidad del interés por la biografía, que habíamos visto manifestarse ya en la Antigüedad, cristaliza en la Edad Media en las abundantes vidas de santos, vinculadas muchas veces al origen de una sede episcopal o monasterio. Gregorio de Tours y Beda dedicaron parte de su atención a este género hagiográfico, ofreciéndonos en sus obras la vida de san Martín de Tours y san Cuthbert, respectivamente. Pero este género hagiográfico sólo con bastantes salvedades puede incluirse en la historiografía. En numerosas ocasiones el afán de presentar ejemplos de virtudes cristianas prima demasiado sobre la exactitud cronológico-documental y amortigua el sentido crítico.

La época de la «pax» carolingia, más que por aportar novedades historiográficas, se caracteriza por una tarea de difusión cultural, fijando

5. La atención que se prestó a Beda en la mencionada «Settimana» de Spoletto, el record de referencias en la obra de GUENÉE (francés), la valoración de D. HAY (inglés), concuerdan en ello.

6. Denis HAY resalta esta influencia bíblica en su *Annalists and Historians*, Londres, 1977, p. 37.

7. Utilizo la expresión de GUENÉE, *Histoire et Culture*..., pp. 45-58.

en Occidente, para siglos, lo sustancial de su fondo de cultura histórica, sobre la base de la selección que había efectuado Casiodoro (s. VI). Un fondo transmitido por algunos monasterios en esa Europa acosada de los siglos IX y X.

Desde finales del siglo XI hasta mediados del siglo XII asistimos a una extraordinaria expansión de la historia. Contribuyen a originar esta expansión numerosos factores: el impacto de las controversias teológico-políticas conocidas como «la querella de las investiduras», el desarrollo de los estudios escriturísticos y de las «scholae» (escuelas eclesiásticas), el interés por el relato heroico y el conocimiento del «otro» que la Cruzada aguijonea.[8] La cruzada es el gran tema de toda una floración de obras historiográficas, asequibles en algunas compilaciones del siglo pasado. Como testimonio de esa literatura he elegido algunos fragmentos, texto [14], relativos a la primera cruzada, de la *Gesta Dei per Francos* [Los hechos (gloriosos) de Dios por medio de los Francos]: el título es toda una interpretación. Estos pasajes, escritos a principios del siglo XII, por el benedictino Guibert(o) de Nogent (1053-1124) reflejan la movilización popular de los cristianos (no sólo los francos) que parten, en la cruzada por antonomasia, a la reconquista de la Jerusalén terrestre.

Desde el punto de vista metodológico la gran empresa de los historiadores de esos siglos XI y XII, la más difícil, pero con logros importantes, es la conquista del cómputo, los avances cronográficos. «Apasionados por el cómputo, virtuosos de la cronología, los monjes del siglo XII se entregan a esa tarea con un exito que todavía nos asombra».[9] En ese momento se ha hecho ya usual en Occidente tomar como referencia cronológica básica el nacimiento de Cristo (Año del Señor, A.D.). Por lo demás, la historia no ha mejorado gran cosa en cuanto a ciencias auxiliares. Y sigue renunciando demasiado al análisis de las causalidades humanas intermedias, coherente y sistemáticamente expuestas, remitiéndose a la causalidad última de los designios divinos providenciales. Pero la historia consigue, y no es poco, presentar hechos bastante bien fijados cronológicamente, cuando no se retrotrae, en la estela orosiana, hasta los orígenes de la humanidad, siguiendo la aparente cronología bíblica o pseudo-bíblica.

Uno de los más relevantes historiadores del siglo XII es Otón, obispo de Freising (Baviera), aunque no sea muy leído hoy. Entre otras razones, porque de sus obras —escritas en latín— apenas existen versiones (al menos en lenguas románicas).[10] Otón, como ya anticipamos, mani-

8. La primera cruzada, en ese momento, y las posteriores. Una de las más celebres y primerizas obras históricas medievales en lengua francesa será el relato, en buena parte autobiográfico, de la *Cônquete de Constantinople* (durante la cuarta cruzada, en 1204), de Geoffrey de VILLEHARDOUIN.

9. GUENÉE, *Histoire et Culture...*, p. 361.

10. En inglés disponemos de la versión *The Two Cities. A Chronicle of Universal History to the Year 1146 A.D*, realizada por Charles Christopher Mierow (Nueva York, Columbia University Press, 1928), a la que precede un valioso estudio introductorio.

fiesta una clara y bien explícita influencia de san Agustín y, en mayor medida aún, de Orosio. Su obra más importante *Chronica sive Historia de duabus Civitatibus [Crónica o Historia de las dos Ciudades]* responde muy bien por su contenido a este título dual. El obispo de Freising se propuso en ella, por una parte, reflexionar sobre «el porqué de las innumerables mutaciones y miserias de las cosas mundanas» (desde una perspectiva religioso-moral y siguiendo el argumento agustiniano de las dos ciudades). Por otra, ofrecer una compilación clara de los hechos pasados, también los posteriores a Orosio; una cierta historia «universal» hasta el año 1146.

Nos ha parecido interesante que el lector pudiera entrar en contacto directo con esta Crónica. Por ello incluimos en nuestra antología, texto [15], el prólogo de la misma, en la que se encuentran algunas de las ideas ya subrayadas. Otón, por lo demás, transmite su mensaje moral en una cálida prosa, muestra una gran cultura clásica y nos brinda algunas ideas importantes de cariz político y religioso. Así, la traslación del Imperio desde Roma hasta los francos teutónicos, a cuya estirpe pertenecía el emperador germánico Federico I Barbarroja (al que Otón dedicó el libro y cuyos hechos consignará en otra obra). Cuál es el estilo y contenido concreto de la Crónica podrá verse en el texto [16], en el que Otón consigna acontecimientos del año 1057, centrándose en el área de influencia germánica.

3. La historiografía en la Baja Edad Media

En el siglo XIII buena parte de los servidores de Clío no están ya en los monasterios, sino en las ciudades y/o cortes, sean éstas principescas o ducales. Se constata una lenta evolución hacia una historia en la que el componente político crece respecto al religioso. Esa cierta secularización de la historia se plasma tambien en la abundacia de obras en lenguas vernáculas (francés, castellano, catalán, portugués...). Esa historia que quiere seguir un hilo férreamente cronológico —«Chronica»— abarca, a veces, un ámbito territorial relativamente reducido. Sin embargo, no se renuncia, todo lo contrario, a las *Crónicas universales,* a una *Weltgeschichte* que pretende abarcar desde los orígenes de la humanidad hasta el presente del historador, aunque de hecho se ciñen casi de modo exclusivo a la Antigüedad grecolatina y la época cristiana. Pero puede comprobarse, cuantitativamente, la desigual atención que los diferentes autores dedican a cada una de las grandes etapas a las que pueden reducirse sus periodificaciones: antes de Cristo, después de Cristo y, dentro de ésta última, la epoca coetánea.[11]

11. Véase la tabla VI del trabajo, breve y de gran calidad, de Karl Heinrich KRUEGER *Die Universalchroniken* citado en el apartado bibliográfico correspondiente. En el se estudian tanto las características generales, como el contenido, forma y estructura de los diferentes géneros de crónicas. En la tabla VII, p. 43, se relacionan cerca de centenar y medio de Crónicas, ordenadas cronológicamente.

Entre las crónicas más particulares o de ámbito «nacional» hemos elegido dos: la *Primera Crónica General* (o *Historia de España,* obra del taller historiográfico de Alfonso X el Sabio (1221-1284), de Castilla (anterior a su *Historia General*) y la *Cronica* del catalán Ramon Muntaner.

La primera es una de las más tempranas obras escritas en lengua vernácula, dentro del grupo de crónicas más ampliamente difundidas. El prólogo de esta obra, texto [17], es un exponente significativo, por otra parte, de una enaltecedora concepción de la cultura (importancia, origen y difusión de «los saberes y las artes») y de una visión de la historia, en cuanto conocimiento del pasado humano («los estudios de los hechos de los hombres»). En conjunto, me parece que puede ejemplificar bastante bien los objetivos, temática, limitaciones, precupación por la cronología y fuentes a las que se recurre en las grandes crónicas medievales. Aunque en este caso se trata de una obra que concentra la atención explícita y conscientemente en el pasado de España. A los lectores hispánicos puede interesarles particularmente la sinopsis interpretativa, que ya se anticipa en ese prólogo, de la historia de España desde una perspectiva castellana. Hasta cierto punto, cabría hablar de un embrionario nacionalismo que se apoya conscientemente en una concepción del pasado no exenta de mitificación. Como otros testimonios, que son a la vez elementos de cohesión política, podrían aducirse, análogamente, las *Grandes Chroniques de France,* tan difundidas al norte del Loira, o las *Croniques Catalanes* y portuguesas.[12]

Entre las grandes crónicas catalanas he espigado en la antología unos fragmentos del inicio de la celebrada y reeditada *Cronica* que Ramón Muntaner comenzó a escribir en 1325. En lengua catalana original, texto n. [18], o en la versión castellana, texto n. [18'], el lector podrá solazarse con un estilo periodístico y autobiográfico de gran frescura. Un texto en el que se hace patente la visión del mundo providencialista de la Cristiandad medieval, en un noble catalán que, «en honor a Dios y a su bendita Madre y de la casa de Aragón»,[13] escribe una crónica dinástica sobre Jaime I y sus sucesores.

Hemos dicho antes que desde el siglo XIII se detecta una lenta evolución hacia una historia más secular. Sin embargo, continúa floreciendo extraordinariamente la hagiografía. En las numerosas vidas de santos que circulan, el testimonio de virtudes y vivencias cristianas reales se entreteje con leyendas alimentadas por una gran credulidad y una propensión hacia lo extraordinario y lo maravilloso, pues el concepto de una naturaleza sometida a leyes estables y discernibles es aún precario. Bien revelador tanto de la religiosidad como de esa avidez por lo maravilloso

12. Sobre las *Cròniques catalanes* (ediciones y estudios) véanse los trabajos de COLL i ALENTORN y Ernest BELENGUER i CEBRIÀ citados en la sección bibliográfica específica de este capítulo. BELENGUER ha analizado como ha ido evolucionando, en función de distintos contextos, la interpretación de la gran figura de *Jaume I a través de la història,* en un libro de título homónimo.

13. MUNTANER, Ramón: *Crónica*; Madrid, Alianza, 1970, p. 17.

es el gran éxito que obtuvo *La Leyenda dorada,* obra del dominico italiano G. de la Vorágine (1228-1298) (o de Varazze, por su lugar de nacimiento). De entre las vidas de santos compiladas en esta obra, hemos entresacado para el lector, texto [19], unos fragmentos pertenecientes a la vida de san Martin, obispo de Tours y célebre santo del siglo IV, fundador del monasterio de Marmoutiers e impulsor de la reforma del clero. Su vida había sido escrita ya, con menos propensión a lo insólito, por un sucesor suyo en esa sede episcopal, san Gregorio, y por un discípulo de aquel, Severo Sulpicio. Pero, como el lector puede comprobar en el texto seleccionado, a G. de la Vorágine no le basta con aquellas y recoge varias leyendas a la vez cautivadoras por su ingenuidad, difícilmente creibles y asumidas sin discusión crítica. Esta discusión será iniciada en el siglo XVII por los bolandistas, como veremos.

Los siglos XIV y XV, tiempos difíciles en algunos aspectos, pero de gran fermentación cultural, conocen progresos importantes en una historiografía cada vez más orientada a la búsqueda de argumentos para el poder de los príncipes y a la genealogía de unos pueblos que quieren ser naciones. Avanza la cartografía al compás de los veleros y se insinúan otras ciencias auxiliares. La imprenta facilita los intercambios. Los juristas al servicio de los príncipes pasan a primer plano e incluso surgen los historiadores oficiales, los «historiógrafos», en Francia, en los estados italianos, en España, en Hungría y en Inglaterra. Las motivaciones y explicaciones preferentemente naturales abundan cada vez más, y no sólo entre los historiadores humanistas italianos de los que trataremos en el siguiente capítulo. Ahí está, por ejemplo, el gran Philippe de Commynes (1447-1511), que nos lega el relato de sus experiencias políticas como consejero de Carlos el Temerario de Borgoña, primero, y más tarde, de su primo y rival Luis XI de Francia, mucho más hábil. Las *Memoires* de Commynes son, por lo demás, un preclaro testimonio de un género siempre apreciado por los contemporáneos y —tambien como fuente— por la posteridad.[14] Commynes ocupa una posición liminar, ubicándose en los confines de la historiografía medieval y renacentista.[15] En el texto que cierra la antología alusiva a este capítulo, número [20], Commynes nos ofrece un vívido relato de la muerte en combate de Carlos el Temerario (en 1477) y las reflexiones que le inspira el auge y súbito derrumbe «de la eminente máquina de esta tan poderosa Casa» de Borgoña.[16] Ese texto forma parte de una traducción comentada de las *Memorias*

14. Testimonio relativamente reciente: la frecuente referencia a las Memorias de Commynes en la biografía de Paul Murray KENDALL *Louis XI,* (Paris, Fayard, 1974), auténtico best-seller en Francia.

15. Esta apreciación, que se ha hecho casi un lugar común, está desarrollada *in extenso* en el trabajo de Robert MANDROU sobre la historiografía en Europa desde el Cuatrocientos al Seiscientos incluido en *Nuove questioni di Storia Moderna,* Milán, Marzoratti, 1972.

16. La importancia de la orientación moral en Commynes, así como el sentido global de su obra han sido certeramente sintetizados por Jacques PAUL: «Moralista y cristiano, se eleva a consideraciones generales sobre el príncipe ideal y sobre la condición humana. Con Commynes la historia es vista desde dentro por un hombre a quien sus responsabili-

que fue efectuada por un clérigo aragonés del siglo XVII el cual buscaba, al dar a conocer la obra de Commynes, ofrecer el espejo de un príncipe cristiano: la «ciencia de gobernar y razón de Estado, que de las humanas es la mayor y la más dificil; arte de las artes».[17] La continuidad de esa orientación ético-política de la historia, tan clara ya en la Antigüedad grecolatina, queda así bien de manifiesto.

dades han enseñado un rigor intelectual y el sentido del encadenamiento de las causas, lo que no poseen los observadores superficiales del mundo» (*Histoire intellectuelle de l'occident médiéval,* París, 1973, pp. 478-479).

17. COMINES (sic), Felipe de: *Las Memorias de...* (Amberes, Henrico y Juan Verdussen, 1714); dedicatoria del traductor (Juan Vitrián Malo), p. 2.

II.B. TEXTOS

II [13]

BEDA, el Venerable: *Historia ecclesiastica gentis anglorum, (The History of the English Church and Nation),* [Historia eclesiástica de la nación inglesa (o del pueblo inglés)], cap. XXIII

Edición: J. E. KING: BEDA, el Venerable *Historia ecclesiastica gentis anglorum, (The History of the English Church and Nation),* Londres, Loeb Classical Library, 1962, 2a. ed.- vol. I, pp. 100-104; texto latino y traducción inglesa. Traducción castellana tomada de: RIU, M., *et alii, Textos comentados de época medieval (siglos V al XII),* Barcelona, Teide, 1975, pp. 108-111.

Y sucedió que en al año 582 de la Encarnación del Señor, el emperador Mauricio fue el quincuagésimo cuarto sucesor de Augusto que obtuvo el Imperio y lo poseyó veintiún años. Y en al año décimo de su reinado, Gregorio, varón insigne por su doctrina y por su labor, asumió el pontificado y rigió la Sede Apostólica de Roma durante 13 años, 6 meses y 10 días. Y dicho Papa, guiado por un designio divino, en el año décimo cuarto del mencionado emperador, y a los ciento cincuenta años aproximadamente de la llegada de los anglos a Gran Bretaña, envió al siervo de Dios Agustín y con él a muchos otros monjes temerosos de Dios a predicar la palabra divina al pueblo de los anglos. Y estos [misioneros] cuando, obedeciendo el mandato del Pontífice, habían empezado a emprender la obra mencionada y ya habían andado algún camino, empujados por un temor cobarde, pensaban más en regresar a casa que en convencer a aquella gente bárbara, fiera e incrédula, de la cual ni siquiera conocían la lengua, y meditaban de común acuerdo que el retorno sería lo más prudente. Y sin demora, hicieron regresar a Roma a Agustín —de quien Gregorio había dispuesto que fuera designado obispo por sus compañeros de misión, si los anglos les recibían— para que lograra con humildes súplicas, del beato Gregorio, que no debieran proseguir una peregrinación tan peligrosa, laboriosa, y de resultados tan inciertos. Y el Papa les envía, por medio de Agustín, una carta en la cual les exhorta a continuar su obra de predicación, confortándoles con el auxilio divino. El tenor de dicha carta es el siguiente:

«Gregorio, siervo de los siervos de Dios, a los siervos de Nuestro Señor. Puesto que mejor sería no empezar las cosas buenas que, en aquellas que se han empezado, pensar volverse atrás, conviene, hijos amadísimos, que con sumo cuidado continuéis la obra buena que empezasteis con el auxilio del Señor. Y no os asusten ni el trabajo que hallareis en el camino, ni las lenguas de los hombres maledicientes; sino que debéis proseguir, con todo celo y con todo fervor, lo que empezasteis por obra de Dios, conscientes de que cuanto mayores son los trabajos, mayor es también la gloria de la retribución eterna que les sigue. A vuestro prior Agustín, que regresa ahí, y a quien constituyo en abad vuestro, obedecedle humildemente en todo: sabiendo que todo cuanto cumpliereis vosotros de lo que él os mande, os ha de valer en el futuro para

vuestras almas. Que Dios omnipotente os proteja con su gracia y me conceda a mí ver en la patria eterna el fruto de vuestra labor; puesto que, si bien no puedo trabajar con vosotros, espero encontrarme junto a vosotros en el gozo de la retribución, porque yo deseo trabajar del mismo modo [que vosotros]. Que Dios os custodie incólumes, amadísimos hijos.

»Dada el día 10 de las kalendas de agosto, del año décimo cuarto del imperio de nuestro señor Mauricio Tiberio piísimo augusto, en el año décimo tercero después del consulado de dicho señor nuestro, en la Indicción décimocuarta».

II [14]

GUIBERTO DE NOGENT: *Gesta Dei per Francos,* Lib. I; cap. I, 6 y 8

Edición: *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Occidentaux,* París, 1879, pp. 125-142. Traducción castellana tomada de: RIU, M., *et alii, Textos comentados de época medieval (siglos V al XII),* Barcelona, Teide, 1975, pp. 557-561.

I. [...] Aunque las invitaciones de la sede apostólica parecían casi exclusivamente dirigidas al pueblo de los francos, ¿qué pueblo, viviendo bajo el derecho cristiano, no salió enseguida en bandas armadas? Pues creyendo deber a Dios la misma fidelidad que los francos, se esforzaron y aspiraron a compartir el peligro con ellos. Vimos a las bandas de escoceses, feroces e inútiles para la guerra, correr en masa desde sus brumosos confines con las piernas desnudas, con casacas de pelo erizado y llevando sacos para los víveres colgados de sus hombros; y [vimos] a aquellos cuyas armas hubiesen parecido ridículas, en relación con las nuestras, ofrecernos el socorro de su fe y su devoción. Pongo a Dios por testigo de que he oído decir que unos hombres de no se qué pueblo bárbaro, llegados a uno de nuestros puertos de mar, hablaban un lenguaje hasta tal punto desconocido que, a falta de lengua, ponían los dedos uno sobre otro en forma de Cruz, mostrando con estas señas, y ante la carencia de palabras, que querían partir por la causa de la fe.

[...]

VI. Una vez terminado el concilio que se había celebrado en Clermont, un poco antes de la octava de san Martín, en el mes de noviembre, se levantó por todas partes de Francia un gran rumor; [...] y era tan grande el celo de los pobres, inflamados por los deseos [de emprender el viaje] que ninguno de ellos consideró la pequeñez de sus ingresos, ni examinó la conveniencia de abandonar sus casas, viñas y campos; al contrario, [cada uno] vendió lo mejor de sus posesiones a un precio mucho menor que si se hubiese encontrado sometido a la más dura cautividad, encerrado en una prisión y forzado a la necesidad de rescatarse lo más pronto posible. Se produjo en esta época, a causa de una general escasez de granos, una gran penuria incluso entre los ricos, de tal forma que, aunque tuviese mucho que comprar, no poseían nada o casi nada con

que hacerlo. [...] Pues, como dije antes, aunque aquel tiempo poco fértil limitase los bienes de todos, [cuando Cristo inspiró] a estas masas innumerables el impulso de marchar voluntariamente al exilio, las riquezas de un buen número de ellos surgieron enseguida; y lo que parecía más caro mientras nadie se movía fue de pronto vendido a vil precio, cuando todos se dispusieron a emprender el viaje. Y en el momento en que muchos se apresuraban [en terminar] los preparativos de su partida —expresaré con un sólo ejemplo cómo todo era vendido a precios súbita e inesperadamente bajos— [se pudo ver], cosa insólita, que siete ovejas eran vendidas por cinco denarios. Aquella escasez de los granos se transformaba entonces en abundancia [...].Vimos en aquella ocasión cosas asombrosas y muy propicias para provocar a risa: pobres que, herrando los bueyes a la manera de los caballos y enganchándolos a un carro de dos ruedas, cargaban en él sus exiguas provisiones y sus hijos y lo arrastraban; y cuando los niños tenían enfrente algún castillo o ciudad preguntaban si aquello era Jerusalén, hacia donde se dirigían.

[...]

VIII. Mientras los príncipes, que tenían necesidad de [hacer] muchos gastos y [emplear] los servicios de su séquito, hacían los preparativos lenta y fastidiosamente, el pequeño pueblo, débil de recursos pero muy numeroso, se unió a uno llamado Pedro el Ermitaño y le obedeció como a su maestro, por lo menos mientras todo se desarrolló entre nosotros.

II [15]

OTON, (obispo) de Freising: *Chronica sive Historia de duabus Civitatibus* [Crónica o Historia de las dos Ciudades]; Libro I, prólogo

Edición: OTTONIS, Episcopus Frisingensis: *Chronica sive Historia de duabus Civitatibus*, Hannover, Impr. Hahn, 1912, (edición crítica de Adolf Hofmeister), pp. 6-11.
Traducción [de este texto] de Joan Busqueta i Riu.

Empieza el prólogo del Libro Primero. Reflexionando a menudo y largamente sobre lo incierto y cambiante de las cosas temporales, así como de sus variados y desordenados resultados, pienso que el sabio debe vincularse lo menos posible a ellas, es más, debe separarse, alejarse de aquéllas mediante el uso de la razón. En efecto, le corresponde al sabio no agitarse incesantemente al modo de la rueda, sino que, mediante la perseverancia debe permanecer firme, seguro, al modo de un cuerpo cuadrado. Por tanto, dado que la mutabilidad de las cosas terrenas no permite la permanencia, ¿quién, en su sano juicio, negará que para conocer debemos de salir de aquélla y situarnos, tal como manifesté anteriormente, en la constante y estable ciudad de la eternidad? Esta es la ciudad de Dios, la Jerusalén celestial, por la que suspiran los hijos de Dios, y hacia la cual se dirigen, abrumados por la confusión de los asuntos terrenales, como sucedió en la cautividad de Babilonia. Siendo, pues, las dos ciudades, una temporal, la

otra eterna, una mundana, la otra celestial, y una del diablo y la otra de Cristo, los escritores católicos han manifestado que aquélla es Babilonia y ésta Jerusalén.

Sin embargo, ya que muchos de los gentiles escribieron abundantemente acerca de una de ellas, al objeto de conservar para la posteridad las gestas de sus antepasados, apoyados, además, en el mayor número de pruebas que pudieron recoger, dejaron, de esta manera al juicio de los nuestros la tarea del relato de las miserias humanas. Destacan, al respecto, las obras de Pompeyo Trogo, Justino, Cornelio, Varrón, Eusebio, Jerónimo, Orosio, Jordanes, y tantos otros, de los nuestros como de los suyos, de recuerdo imborrable, y cuya enumeración sería muy larga, a través de los cuales el atento lector podrá hallar no tanto historias cuanto dolorosas tragedias propias de las calamidades que sufren los mortales. Creemos que así ha sido ordenado a conveniencia y sabia decisión del Creador, para que, los hombres vanos que procuran aferrarse a las cosas terrenas y caducas, se aperciban así de su mutabilidad, de manera que puedan acceder desde las criaturas al conocimiento del Creador, a través de las miserias de la condición humana y de la vida pasajera. Pero nosotros, como si del final de los tiempos se tratara, advertimos estas miserias, y no tanto por la lectura de las desgracias de aquellos autores, sino por las propias experiencias que nuestro tiempo ofrece. Omitiendo algunos temas, diré que el Reino de los Romanos, que en Daniel es comparado al hierro, a causa de su singular principado —al que los Griegos llaman monarquía— había dominado el orbe entero gracias a las acciones bélicas, pero después de tantos cambios, sobre todo en nuestros días, ha pasado de tener aquella antigua magnitud y esplendor a otra cosa muy diferente, aunque como advierte el poeta: «una sombra de su gran nombre permanece». Seguramente, trasladándose de la Ciudad [Roma] a los Griegos [Bizancio], de éstos a los Francos, de los Francos a los Lombardos, y de los Lombardos de nuevo a los Francos Teutónicos, el Imperio no sólo había envejecido por su edad, sino también por su propia movilidad, como sucede con los frágiles guijarros rodeados aquí y allá por distintas aguas, adquiriendo múltiples defectos y carencias. Así pues, las miserias del mundo han aparecido incluso allí donde se halla la cabeza rectora, afectando su decadencia y destrucción al conjunto de todo el cuerpo.

Pero ¿cómo sorprenderse de que siendo el poder humano tan cambiante, sea también tan frágil la sabiduría de los mortales? Leemos que en Egipto, parece ser que era tan grande la sabiduría que, según Platón, tildaban a los filósofos griegos de pueriles e inmaduros. También Moisés, el gran legislador, con el que Dios hablaba como si de un vecino se tratara, y a quien dotó de la divina elocuencia, jamás se arrepintió de haber sido instruido en la sabiduría de Egipto. ¿Acaso el gran patriarca Abraham, nombrado padre de los pueblos por el Señor, formado en las disciplinas de los caldeos, conocedor de su ciencia, no abandonó sus costumbres y su saber en cuanto oyó la llamada de Dios? Y, qué decir de la gran Babilonia, no solo preclara por su sabiduría, sino también gloriosa entre los reinos, orgullo de los Caldeos, se convirtió, como ya advirtió el vaticinio de Isaías, en morada de dragones y avestruces, en madriguera de serpientes, y ello sin esperanza de recuperación. También Egipto, gran nación, en parte inhabitable e intransitable, según se cuenta. El atento investigador observará que la ciencia se trasladó de ahí a los Griegos, después a los Romanos y finalmente a los Galos y a los Hispanos. Además es evidente que todo el poder y ciencia humana tuvo su origen en Oriente y terminó en Occidente, con lo cual así se manifiesta la volubilidad y decadencia de las cosas [humanas]. Esto es, si Dios quiere, lo que mostraremos de modo más completo seguidamente.

Ya que, en efecto, a través de lo expuesto se ha comprobado la naturaleza

cambiante del mundo, juzgo necesario, apreciado hermano Isingrin, en respuesta a tu petición, elaborar una historia, a través de la cual, y con la benevolencia de Dios, pueda mostrar las miserias de los ciudadanos de Babilonia, pero también la gloria del Reino de Cristo, esperado para después de esta vida, anhelada y pregustada por los ciudadanos de Jerusalén. Me he propuesto, ciertamente, tratar los conflictos y miserias de la primera [Babilonia], todo cuanto Dios dió, extendiéndome hasta nuestros días; y respecto de la esperanza de la siguiente [Jerusalén] he pensado no silenciar todo aquello que, a partir de las Escrituras, pueda colegir, sino que trataré de hacer memoria del peregrinaje de sus ciudadanos. Seguiré, además, en mi obra, especialmente a Agustín y a Orosio, luces preclaras de la Iglesia. Y he pensado tomar de sus fuentes todo aquello que sea de utilidad para mi trabajo y propósitos. Uno de los cuales disertó con gran agudeza y elocuencia acerca del origen, desarrollo y fines establecidos de la gloriosa Ciudad de Dios, de cómo ha progresado siempre entre los ciudadanos del mundo, mostrándonos quienes de aquellos ciudadanos o príncipes habían destacado, en sus distintas épocas, entre los ciudadanos y príncipes del mundo. El otro, de igual modo, compuso, para hacer frente a aquellos que murmurando vanamente decían preferir los tiempos antiguos a los tiempos cristianos, una utilísima historia desde los orígenes del mundo hasta su propio tiempo, en la que se tratan de varias cosas humanas y de acontecimientos misérrimos, de las guerras y de sus riesgos, así como de los cambios en los reinos. Siguiendo sus vestigios, nos hemos propuesto hablar de las dos [ciudades], para así no omitir nada del tenor de la historia, de manera que el oyente devoto pueda reflexionar sobre el porqué de las innumerables mutaciones y miserias de las cosas mundanas, y el estudioso o el investigador curioso pueda disponer de una compilación clara de los hechos pasados.

Y no pienso que en justicia se me deba criticar si después de tan ilustres hombres y de tanta sabiduría y elocuencia intente, a pesar de mi impericia escribir, con un estilo algo descuidado, y compendiar tanto los hechos de los que aquellos ya trataron, con profusión y abundantemente, como los hechos posteriores a su tiempo realizados por los ciudadanos de este mundo ya fueran útiles o contrarias a la Iglesia de Dios. Y tampoco creo que se me deba aplicar el verso del poeta satírico que dice: «Entendidos o ignorantes, todos indistintamente escribimos poemas».

Pues, aunque indocto, me he atrevido a empezar tan ardua tarea, no a causa de temeridad o ligereza, sino de la caridad, la cual siempre sabe excusar la impericia. Ni creo que nadie, en justicia, podrá acusarme de mendacidad en aquellas cosas que, según las costumbres de nuestro tiempo, puedan parecer increíbles, ya que ni en los hechos más recientes he registrado nada, a menos que lo haya encontrado en hombres dignos de fe, y pocas cosas entre muchas. Puesto que ciertamente no juzgaré despreciables a quienes se sirvan de la simplicidad apostólica para escribir, por cuanto, así como la aguda sutileza es causa de error, la simplicidad es siempre sagrada compañera de la verdad.

Por consiguiente, trataremos de mostrar, con el auxilio y el agrado de Dios, la inseguridad de una [ciudad] y la feliz estabilidad de la otra, la turbulenta confusión que El tolera en aquélla y la gozosa tranquilidad que con su visión aumenta y glorifica en ésta.

El primer libro abarca hasta Arbaces y el traslado de la soberanía de Babilonia a los Medos, así como el comienzo del poder de los Romanos.

El segundo se extiende hasta la Guerra Civil de los Romanos, que enfrentó a los dirigentes Julio (César) y Pompeyo, hasta la muerte de César y concluye con el nacimiento del Señor.

El tercero llega hasta Constantino y los tiempos del Imperio Cristiano, y hasta la transferencia de la soberanía a los Griegos. El cuarto abarca hasta Odoacro y la invasión del reino por los [bárbaros] Rugios.

El quinto llega hasta Carlos y la transferencia de la soberanía a los Francos, trata de la división del reino y del Imperio bajo sus descendientes.

El sexto abarca hasta Enrique IV y el cisma entre el poder real y el poder sacerdotal; incluye el anatema pronunciado contra el emperador, la expulsión del Papa Gregorio VII de Roma y su muerte en Salerno.

El séptimo hasta la sedición del pueblo de Roma y el noveno año del reinado del rey Conrado.

El octavo del Anticristo y de la resurrección de los muertos, así como del fin de las dos ciudades.

II [16]

OTÓN, (obispo) de Freising: *Chronica sive Historia de duabus Civitatibus* [Crónica o Historia de las dos Ciudades]; Libro VI, XXXIV

Edición: OTTONIS, Episcopus Frisingensis: *Chronica sive Historia de duabus Civitatibus,* Hannover, Impr. Hahn, 1912 (edición crítica de Adolf Hofmeister), pp. 302-304.
Traducción [de este texto] de Joan Busqueta i Riu.

El año de la Encarnación del Señor de 1057, Enrique IV, hijo de Enrique, siendo todavía un niño, sucedió a su padre en el reino; empezó a reinar como el 91 en la línea de Augusto. Primero estuvo bajo la custodia de su madre, la emperatriz Inés, quien, por algún tiempo, rigió el Imperio prudente y diligentemente. Sin embargo, poco después, aconsejado por algunos otros se apartó de su madre y se dispuso a reinar por sí mismo, lo que fue el origen de una gran discordia.

Ante el giro que tomaban los acontecimientos, la muy noble emperatriz, acto seguido, decidió ingresar en el monasterio de Fructuaria y llevar una vida religiosa. De allí se trasladó a Roma donde permaneció algún tiempo hasta que murió, siendo enterrada con el honor que merecía en la Iglesia de la Beata Petronila, en una tumba de mármol.

En aquel tiempo, Alejandro, primero obispo de Lucca y más tarde elevado a sumo pontífice por la elección y el deseo de todos, devolvió a la Iglesia, tanto tiempo sometida, su antigua libertad. Y redujo con gran firmeza a Cadalo, obispo de Parma, cuando trataba de ocupar la sede romana por la fuerza de las armas. Así, en este sentido, puede verse escrito en el palacio de Letrán: «Reina Alejandro, Cadalo cayó y fue derrotado».

Como ya he dicho muchas veces, cada vez que la diadema real ha sido golpeada por la espada sacerdotal el reino se ha dividido. Así, mientras los Sajones maquinaban la rebelión, aparecían conspiraciones, se vertían difamaciones contra el príncipe, y muchas acciones suyas deshonestas llegaban a oídos del Sumo Pontífice. De ahí que los obispos Annón de Colonia y Herman de Bamberg fueran enviados por el rey a Roma en favor de los derechos del reino; una vez conclui-

da su misión, dichos obispos trajeron al rey cartas del Sumo Pontífice que le invitaban a dar explicaciones de la simonía y de tantas otras cosas que se le imputaban. Al mismo tiempo, los Sajones, no pudiendo ocultar más su perversidad, contenida desde hacía mucho, se rebelaron abiertamente contra el rey y destruyeron los castillos y fortalezas que había construido en aquella tierra.

Al año siguiente, Alejandro, llegado al final de su vida y sacerdocio, murió, dejando la Sede a su archidiácono Hildebrando, conocido con el nombre de Gregorio VII. Ello supuso un cisma gravísismo, ya que fue nombrado por elección, sin el consentimiento real. Hildebrando, que había trabajado, en privado, por la libertad de la Iglesia durante mucho tiempo, consideró indigno desistir de su empeño ahora que había sido promovido a la dignidad sacerdotal, de manera que se esforzó mucho más por ella y para extirpar la simonía y reprimir la incontinencia de los clérigos. Desde entonces no sólo llamó, a menudo, al rey para que rindiera cuentas ante los sínodos, sino que, también, mediante decretos impidió los matrimonios de los clérigos, desde el subdiaconato hacia arriba, en todo el orbe romano. Y así, haciéndose modelo de su grey, demostró con su propio ejemplo aquéllo que enseñaba de palabra, no temiendo, como si de un vigoroso atleta se tratara, erigirse en muro protector de la Casa del Señor.

El rey, mientras tanto, tras haber reunido las tropas procedentes de los lugares más recónditos del reino, hizo la guerra a los Sajones, y en la batalla que se produjo junto al río Unstrut, con muchas bajas por ambas partes, la cruenta victoria se decantó por el lado del rey. En dicho conflicto perecieron Gebardo, el padre de Lotario, que fue rey poco tiempo después, el marqués Ernesto, hijo del anteriormente mencionado Alberto, y otros, innumerables.

II [17]

ALFONSO X, EL SABIO: *Primera Crónica General... o sea Historia de España....* Prólogo.

Edición: ALFONSO EL SABIO, *Antología de Prosa y Verso,* Buenos Aires, Librería del Colegio de Buenos Aires, 1967 (Col. Clásicos Humeul, n. 67; versión moderna, introducción, notas y vocabulario por Alfredo Eduardo Fraschini), pp. 34-39.

PRÓLOGO

AQUÍ SE COMIENZA LA HISTORIA DE ESPAÑA QUE HIZO EL MUY NOBLE REY DON ALFONSO, HIJO DEL NOBLE REY DON FERNANDO Y DE LA REINA DOÑA BEATRIZ

Los sabios antiguos, que fueron en los tiempos primeros y hallaron los saberes y las otras cosas, tuvieron [pensaron] que menguarían en sus hechos y en su lealtad si tan bien no lo quisiesen para los que habían de venir como para sí mismos y para los otros que eran en su tiempo; y entendiendo por los hechos de Dios, que son espirituales, que los saberes se perderían muriendo aquellos que los sabían y no dejando remembranza, para que no cayesen en el olvido mostraron la manera de que los supiesen los que habían de venir detrás de ellos;

y por buen entendimiento conocieron las cosas que eran entonces, y buscando y escudriañando con gran estudio, supieron las que habían de venir. Mas el desdén de no querer los hombres saber las cosas, y el olvido en que las echan después que las saben, hacen perder malamente lo que fue bien hallado y con gran estudio; y también por la pereza, que es enemiga del saber y hace a los hombres que no lleguen a él ni busquen los caminos por los que lo conozcan, se propusieron los entendidos, que los apreciaron por sobre todas las cosas y lo tuvieron por luz para alumbrar sus entendimientos y los de todos los otros que lo supiesen, buscar los caminos por donde llegasen a él y lo aprendiesen, y después que lo hubiesen hallado no lo olvidasen. Y buscando esto hallaron las figuras de las letras; y juntándolas hicieron de ellas sílabas, y de sílabas juntadas hicieron de ellas partes; y juntando luego las partes hicieron razon, y por la razón, que viniesen a entender los saberes y se supiesen servir de ellos, y saber tan bien contar lo que fuera en los tiempos de antes como si fuese en su sazón; y para que pudiesen saber también los que después de ellos viniesen los hechos que ellos hicieran, tan bien como si ellos se acertasen en ello, y para que las artes de las ciencias y los otros saberes, que fueron hallados para beneficio de los hombres, fuesen guardados por escrito, para que no cayesen en olvido y los supiesen los que habían de venir; y para que pudiesen también conocer el saber del arte de geometria, que es medir las particiones de los grados y las longitudes de los puntos entre uno y otro, y supiesen los cursos de las estrellas y los movimientos de los planetas y los ordenamientos de los signos y los hechos que hacen las estrellas, que buscaron y supieron los astrónomos con gran agudeza y cuidando mucho en ello; y por cuál razón nos aparece el sol y la luna oscuros, y además por cuál escudriñamiento hallaron las naturalezas de las hierbas y de las piedras y de las otras cosas en que hay virtud según sus cualidades naturales. Porque si no fuera por las escrituras, ¿cuál sabiduría o ingenio de hombre se podría recordar de todas las cosas pasadas, a no ser que las hallasen de nuevo, que es cosa mucho más grave? Mas porque los estudios de los hechos de los hombres se demudan de muchas maneras, fueron sobre esto apercibidos los sabios ancianos, y escribieron los hechos de los locos tan bien como los de los sabios, y tanto de aquellos que fueron fieles a la ley de Dios como de los que no, y las leyes de los santuarios y de los pueblos, y los derechos de las clerecías y de los legos; y escribieron también las gestas de los príncipes, tanto de los que hicieron mal como de los que hicieron bien para que los que después viniesen por los hechos de los buenos se empeñasen en hacer el bien, y por los de los malos se guardasen de hacer el mal, y por esto fue enderezado el curso del mundo de cada cosa en su orden. De allí que si observáramos el provecho que nace de las escrituras, conoceríamos que por ellas somos sabedores de la creación del mundo, y además de los patriarcas, cómo vinieron unos en pos de otros, y de la salida de Egipto y de la ley que dio Dios a Moisés, y de los reyes de la santa tierra de Jerusalén, y del destierro de ellos, y del anunciamiento y del nacimiento y de la pasión y de la resurrección y de la ascensión de Nuestro Señor Jesucristo; porque de todo esto y de otras cosas muchas no sabríamos nada si, muriendo aquellos que eran a la sazón que fueron estos hechos, no dejasen escrituras para que lo supiésemos; y por ende debemos amar a aquellos que lo hicieron para que supiésemos por ellos lo que no sabríamos de otra manera. Y escribieron también las nobles batallas de los romanos y de las otras gentes que acaecieron en el mundo muchas y maravillosas, que se olvidarían si en escrito no fuesen puestas; y también la historia de España, que pasó por muchos señoríos y fue muy maltratada, recibiendo muertes por muy crueles lides y batallas

de aquellos que la conquistaban, y de las que hacían ellos defendiéndose; y de este modo fueron perdidos los hechos de ella, por los libros que se perdieron y fueron destruidos en el cambio de los señoríos, así que apenas puede ser sabido el comienzo de los que la poblaron.

Y por ende Nos, don Alfonso, por la gracia de Dios rey de Castilla, de Toledo, de León, de Sevilla, de Córdoba, de Murcia, de Jaén y del Algarbe, hijo del muy noble rey don Fernando y de la reina doña Beatriz, mandamos juntar cuantos libros pudimos tener de historias en que alguna cosa contasen de los hechos de España, y tomamos de la crónica del Arzobispo Don Rodrigo que hizo por mandato del rey don Fernando nuestro padre, y de la del maestre Lucas, Obispo de Tuy, y de Paulo Orosio, y de Lucano, y de San Isidro el primero, y de San Alfonso, y de San Isidro el mancebo, y de Idacio, obispo de Galicia, y de Sulpicio, obispo de Gascuña, y de los otros escritos de los Concilios de Toledo, y de Don Jordán, canciller del santo palacio, y de Claudio Tolomeo, que departió el cerco de la tierra mejor que otro sabio hasta su sazón, y de Dion que escribió verdadera la historia de los godos, y de Pompeyo Trogo, y de otras historias de Roma, las que pudimos tener, que contasen algunas cosas de España, y compusimos este libro de todos los hechos que hallar se pudieron de ella, desde el tiempo de Noé hasta el nuestro. Y esto hicimos para que fuese sabido el comienzo de los españoles, y por cuales gentes fuera España maltratada; y que supiesen las batallas que Hércules de Grecia hizo contra los españoles, y de las mortandades que los romanos hicieron en ellos, y de las destrucciones que hicieron también los vándalos y los silingos y los alanos y los suevos que los redujeron a pocos; y para mostrar la nobleza de los godos y como fueron viniendo de tierra en tierra, venciendo muchas batallas y conquistando muchas tierras, hasta que llegaron a España, y echaron de allí a todas las otras gentes, y fueron ellos señores de ella; y cómo por el desacuerdo que tuvieron los godos con su señor el rey Rodrigo y por la traición que urdió el conde don Illán y el arzobispo Oppa, pasaron los de Africa y ganaron todo lo más de España; y cómo fueron los cristianos después recobrando la tierra; y del daño que vino en ella por partir los reinos, porque no se pudo recobrar tan rápidamente; y después como la juntó Dios, y por cuáles maneras y en cúal tiempo, y cuáles reyes ganaron la tierra hasta el mar Mediterráneo; y qué obras hizo cada uno así como vinieron unos tras otros hasta nuestro tiempo.

II [18]

MUNTANER, Ramon: *Crònica*. I: Pròleg i l-2

Edició: MUNTANER, Ramon, *Crònica,* Barcelona, Selecta, 1973 (Col. Biblioteca Selecta; versió íntegra al català actual, per Joan Francesc Vidal Jové), pp. 13-18.

PRÒLEG

En nom de Nostre Senyor Jesucrist, Déu veritable, i de la seva beneïda mare, madona Santa Maria, i de tots els seus beneïts sants i santes, amen.

Per tal com és cosa deguda que cadascú doni gràcies i mercès a Déu i a la

seva beneïda mare, per la gràcia i mercé que li fa, i a més no l'ha de mantenir oculta, sinó que l'ha de manifestar per tal que cadascú en prengui bon exemple i s'esforci a dir i a fer el bé, car és cosa certa que tothom pot tenir com a veritat que, aquell qui pensa i tracta i obra bé, Déu li serva com un mérit, i, si fa el contrari, que esperi que el contrari li vindrà si no s'esmena i fa, tant com pugui, que el mal se li torni en bé, car a Déu res no pot ésser amagat. Per això em plau certa paraula que notoriament és dita en el regne de Sicilia, quan un contradiu l'altre: *Or laixa anda a fide, que Deus te vide*. I això farà que cadascú vagi de bona fe, que Déu el veu i a Déu res no pot ésser amagat.

I per aquest motiu, entre els altres homes d'aquest món, jo, Ramon Muntaner, nadiu de la vila de Peralada i ciutadà de València, és de raó que doni moltes gràcies a Nostre Senyor, Déu veritable, i a la Verge, madona Santa Maria i a tota la cort celestial, per la gràcia i la mercé que m'han fet, que de molts perills en que m'he trobat he escapat: així, de trenta-dues batalles entre de mar i de terra en què he estat, i de moltes presons i turments en els quals la meva persona s'ha trobat a causa de les guerres on he estat i per moltes persecucions que he sofert, així per riqueses com per altres motius, segons més endavant podreu entendre en els fets que en el meu temps han passat.

I segurament m'estaria amb plaer de recontar aquestes coses, però em convé recontar-les, assenyaladament per tal que cadascú entengui que de tants perills ningú no podria escapar sense l'ajuda i la gràcia de Déu i de la seva beneïda Mare. Per la qual cosa vull que sàpigueu que jo vaig eixir del lloc de Peralada quan encara no tenia onze anys complerts i que he fet aquest llibre i l'he començat (gràcies a Déu) quan ja tenia seixanta anys. El qual llibre vaig començar el quinzè dia de maig de l'any de l'encarnació de Nostre Senyor Déu Jesucrist mil trescents vint-i-cinc.

1. *[El somni de Muntaner]*

I estant jo en una alqueria meva que té per nom Xilvella i és a l'Horta de València, i dormint en el meu llit, em vingué la visió d'un vell prohom vestit de blanc que em digué:

—Muntaner, lleva't amatent i pensa fer un llibre de les meravelles que has vist que Déu ha fet en les guerres on tu has estat, car a Déu plau que per tu sien manifestades. I vull que sàpigues que per quatre coses assenyaladament t'ha allargat Déu la vida i t'ha portat a bon estament i et portarà a bona fi. De les quals quatre coses és l'una i la primera que tu has tingut moltes senyories així en mar com en terra on pogueres haver fet molt més de mal que no has fet. La segona és tal com mai no has volgut guardar ningú que fos en el teu poder per tornar-li mal per mal, sinó que molts homes de grans afers vinguts a poder teu, qui t'havien fet molt mal, que es donaven per morts quan queien a les teves mans, i tu llavors, donades gràcies a Déu per la mercè que et feia i, quan ells es tenien per més perduts, tu els tornaves a Nostre Senyor Déu veritable, adequadament, i els deslliuraves de la teva presó, i els trameties a llurs terres sans i estalvis, vestits i aparellats segons que a cadascun pertanyia. La terça raó és que a Déu plau que tu recontis aquestes aventures i meravelles, car no hi ha ningú més, vivent, que ho pugui dir en veritat. L'altra és perquè, sigui quin sigui el rei d'Aragó, que s'esforci a fer bé i a ben dir, i entenent les gràcies que Déu ha fet en aquests afers que tu recontaràs a ell i a les seves gents, que pensi que aniran sempre de bé en millor, mentre ells vulguin de

veritat i amb dretura passar i esmerçar el seu temps, i que vegi i conegui que Nostre Senyor ajuda sempre a la dretura, i qui amb veritat guerre ja i va Déu l'exalça i dóna victòria, i amb poques gents en fa vèncer i destruir moltes que, amb supèrbia i malvestat, van i es refien més de llur poder que del poder de Déu. I així, per aquesta raó, lleva't i comença el teu llibre, de la millor manera que Déu t'inspirarà.

I jo, quan vaig sentir això, vaig despertar-me i vaig creure que trobaria el dit prohom, i no en trobí res, de manera que em vaig fer el senyal de la creu al front i deixí passar alguns dies no volent res d'això començar. I a l'altre dia, en aquell lloc mateix, en visió, vaig veure el dit prohom que em digué:

—Oh foll!, què fas? Per què menysprees el meu manament ? Lleva't i fes el que jo t'he manat; sàpigues que, si ho fas, tu i els teus infants i tots els teus parents i amics n'hauran gran mèrit de Déu per l'afany i treball que tu en passaràs; i encara n'hauràs mèrit de tots els senyors que son aixits i són a l'alta casa d'Aragó.

I jo de seguida comencí aquest llibre, el qual prego als qui l'oiran que creguin a cosa certa que tot és així de veritat com ho oiran i que no hi posin cap dubte. I, cada vegada que oiran les batalles i fets d'armes, els digui el cor que totes les victòries estan tan solament en poder de Déu i en la voluntad de Déu, i no en poder de la gent.

I sàpiga cadascú que jo no trobo ni puc pensar que la campanya que tant a durat a Romania pels catalans els haja tant durat, com per dues coses, les quals en tot temps han hagudes, i encara han, es a dir: la primera, que, encara que obtinguessin la victòria, no la reputaren mai a llur bondat, ans tan solament al poder de Déu; i l'altre que sempre volgueren que entre ells es fes justícia. I aquestes dues coses tenien tots en llur voluntat generalment, del menor al major.

I així, per amor de Déu, vosaltres, senyors que aquest llibre oireu, poseu el cor en aquestes dues coses assenyaladament. I, així com us vindrà davant, poseu-ho en obra, i Déu n'adreçarà millor els vostres fets. Car, qui pensa en el poder de Déu i pensa en el poder nostre, lleugerament pot pensar que no hi ha res més sino Déu i el seu poder. Per la cual cosa aquest llibre es fa assenyaladament a honor de Déu i la seva beneïda Mare, i del casal d'Aragó.

2. *[Reis i prínceps de qui es parla]*

Per ço començaré per la gràcia que Déu feu al molt alt Senyor rei en Jaume, per la gràcia de Déu rei d'Aragó, que fou fill delt molt alt Senyor rei en Pere d'Aragó i de la molt alta madona Maria de Montpeller, que fou molt santa dona davant de Déu i del món, i fou del més alt llinatge d'aquest món, així com aquella que així de la casa de l'emperador de Roma, per sí i per son llinatge.

I per ço començ pel fet del dit senyor rei en Jaume, el qual jo vaig veure assenyaladament quan jo era fadrí. Dit senyor rei anà a la dita vila de Peralada, on jo nasquí, i posà a l'alberg del meu pare, En Joan Muntaner, que era dels majors albergs d'aquell lloc i era al cap de la plaça.

I per això reconto aquestes coses perquè cadascú sàpiga que jo vaig veure el dit senyor rei i que puc dir el que en vaig veure i aconseguir, que en res més no em vull entremetre sinó en allò que s'ha fet en el meu temps.

I, després d'ell, parlaré del fets del molt alt senyor En Pere, per la gràcia de Déu rei d'Aragó, fill major seu; i del molt alt senyor En Jaume, rei de mallorques, així mateix fill del dit senyor rei; i després del molt alt senyor rei N'Anfós d'Aragó, fill del molt alt senyor rei En Pere; i després, del molt alt senyor rei En Jaume,

fill del dit senyor rei En Pere; i del molt alt senyor rei Frederic, fill del dit senyor rei En Pere; i del molt alt senyor En Pere, germà llur; i després del molt alt senyor infant N'Anfós, primer engendrat del davant dit senyor rei En Jaume; i del senyor infant En Pere, fill del dit senyor rei En Jaume; i del senyor infant En Ramon Berenguer, fill del dit senyor rei En Jaume; i del senyor infant En Jaume, primer engendrat del dit senyor rei de Mallorca; i del senyor infant En Ferrando, fill del dit senyor rei de Mallorca; i de l'infant en Felip, fill del dit senyor rei de Mallorca; i encara del senyor infant En Jaume, fill del senyor infant En Ferrando de Mallorca.

I quan de tots aquests haurem parlat i de les honors que Déu ha fet a ells i a llurs sotmesos, podrà cadascú saber bé que sobre ells i llurs pobles Déu ha tramès la seva gràcia complidament; i, si a Ell plau, així es farà d'aquí endavant a tots aquells que són davallats d'ells i de llurs vasalls. Però tota hora sia plaer d'ells que els sia remembrant el poder de Déu, i que no es refiïn massa de llur valor i de llur bondat, ans totes les coses deixin a la mà de Déu. Car manifestament hom pot entendre que la gràcia de Déu és i deu ésser amb tots aquells que són descendents del senyor rei En Jaume, abans dit, fill del dit senyor rei En Pere i fill de la molt alta dona Maria de Montpeller, car la seva naixença fou miracle assenyaladament de Déu i per obra seva. I, per tal que ho sàpiguen tots aquells que d'aquí en avant oiran aquest llibre, ho vull recontar.

II [18']

MUNTANER, Ramon: *Crónica*. I: Prólogo y 1-2

Edición: MUNTANER, Ramón, *Crónica,* Madrid, Alianza, 1970 (Col. El Libro de Bolsillo, n. 232; versión castellana, notas e índices de J. F. Vidal Jové, con introducción de Joan Fuster), pp. 13-18.

PRÓLOGO

[Motivos por los que Muntaner escribe este libro]

En nombre de Nuestro Señor Jesucristo, Dios verdadero, y de su bendita madre, mi señora Santa María, y de todos sus benditos santos y santas, amén.

Por cuanto es cosa debida que cada uno rinda gracias a Dios y a su bendita Madre, por la gracia y merced que le conceden, y que además no debe mantener oculta sino que la debe manifestar para que a cada uno sirva de buen ejemplo y se esfuerce en bien obrar y decir, pues es cosa segura que todos deben tener como cierto que a quien bien obra piensa y habla, Dios se lo tiene como un mérito, y si hace lo contrario debe esperar que lo contrario le ocurra si no pone enmienda y hace que el mal, en tanto como pueda, se convierta en bien, puesto que a Dios nada puede ocultársele. Por ello me agrada cierto refrán muy conocido en el reino de Sicilia, que se cita cuando uno y otro se contradicen: *Or laixa anda a fide, que Deus te vide*. Y con ello sabe cada uno que debe ir de buena fe, puesto que Dios le ve, ya que a Dios nada puede ocultársele.

Por eso, es razonable que, entre los demás hombres del mundo, yo, Ramón Muntaner, nacido en la villa de Peralada y ciudadano de Valencia, dé muchas gracias a Nuestro Señor, Dios verdadero, y a la Virgen, mi señora Santa María, y a toda la corte celestial, por la gracia y merced que me han hecho, haciéndome escapar de muchos peligros a los que me he lanzado, así como de treinta y dos batallas entre de mar y de tierra en las que me he encontrado, y de muchas cárceles y tormentos que ha tenido que sufrir mi persona en las guerras en que he estado, y por muchas persecuciones que he sufrido, tanto en mis riquezas como en otras cosas, según podréis oir más adelante viendo los sucesos que en mis tiempos han tenido lugar.

Es indudable que, por mi voluntad, me abstuviera de contar estas cosas; pero necesito contarlas para que cada uno comprenda que de tantos peligros nadie podría escapar sin la ayuda de la gracia de Dios y de su bendita Madre. Porque quiero que sepas que cuando salí de dicho lugar de Peralada no había cumplido todavía los once años y cuando comencé a escribir este libro, por la merced de Dios, había cumplido ya los sesenta. Y dicho libro lo empecé el día 15 de mayo del año de la encarnación de Nuestro Señor Jesucristo de mil trescientos veinticinco.

1. *[El sueño de Muntaner]*

Hallándome un día en una alquería mía que tiene por nombre Xilvella y que se encuentra en la huerta de Valencia, y durmiendo en mi cama, se me apareció en una visión un prohombre viejo vestido de blanco, que me dijo:

—Muntaner, levántate y piensa en hacer un libro sobre las grandes maravillas que has visto que ha hecho Dios en las guerras en que tú has estado, pues place a Dios que por ti sean puestas de manifiesto. Y quiero que sepas que especialmente por cuatro cosas Dios ha prolongado tu vida, te ha mantenido en buena situación y te conducirá a buen fin. De cuyas cuatro cosas es la primera que, siendo así que tú has tenido muchas señorías, tanto en el mar como en la tierra, desde las cuales hubieses podido hacer mucho daño, no es mucho el que has hecho. La segunda es porque no has querido nunca guardar en tu poder a nadie para devolverle mal por mal, antes al contrario; muchos hombres de gran condición han caído en tus manos, y habiéndote causado mucho daño, dábanse ya por muertos, y tú entonces dabas gracias a Nuestro Señor de la merced que te hacía, y cuando se creían más perdidos, los devolvías a Nuestro Señor Dios verdadero, librándoles de tu prisión y los mandabas a sus tierras, salvos y seguros, vestidos y aparejados según correspondía a su condición. La tercera razón es que Dios quiere que tú cuentes estas aventuras y maravillas porque no hay otro con vida que pueda hacerlo con tanta verdad. La otra es para que, sea cual fuere el rey de Aragón, se esfuerce en obrar bien y en bien decir, comprendiendo las gracias que Dios ha concedido en los asuntos que tú contarás, a él y a sus gentes, y que piense que de bien a mejor tienen que ir en todos los tiempos mientras ellos quieran con verdad y rectitud ocupar su tiempo, para que vean y comprendan que Nuestro Señor ayuda siempre a la rectitud. Que quien va y pelea con la verdad, Dios le exalta y le da la victoria y que, con poca gente, hace vencer y destruir a mucha que va con soberbia y malicia y confían más en su poder que en el poder de Dios. Y así, por estas razones, levántate y empieza tu libro y tu historia, de la mejor manera que Dios te inspire.

Y yo, cuando hube oído todo esto, me levanté y miré de encontrar a dicho

prohombre, y no lo hallé en ninguna parte, de modo que hice la señal de la cruz en mi frente y dejé pasar algunos días, durante los cuales nada de esto quise comenzar. Pero otro día, y en aquel mismo lugar, vi en visión de nuevo a aquel prohombre, que vino a decirme:

—¡Oh, loco! ¿Qué haces? ¿Por qué menosprecias mi mandato? Levántate y haz lo que te he ordenado, y sabe que si lo haces tú y tus hijos y todos tus parientes y amigos lo tendrán como un mérito ante Dios, por el afán y trabajo que ha de costarte, y aún será como un merecimiento que alcanzarás cerca de todos los señores que han salido y que forman la alta casa de Aragón.

Y se puso a santiguarme y bendecirme a mí, a mi esposa y a mis hijos, y se fue.

Y yo de inmediato empecé este libro, por lo que ruego a todos que lo oigan que lo tengan por cierto, pues es verdad cuanto oyeren, y que no tengan la menor duda. Y siempre que oigan hablar de batallas y de hechos de armas estén seguros que todas las victorias están solamente en el poder y la voluntad de Dios y no en el poder de las gentes.

Y sepa cada uno que yo no encuentro ni puedo pensar que si la compañía de los catalanes ha durado tanto en Romania sea por otra cosa sino porque los catalanes han tenido siempre dos cosas, y las tienen todavía, eso es: la primera, que por mucha victoria que alcanzaren no la atribuían nunca a su bondad, sino únicamente al poder de Dios, y la segunda es que siempre quisieron que la justicia reinara entre ellos. Y estas dos cosas estaban siempre en su querer, desde el más pequeño al mayor.

De este modo, por amor a Dios, vosotros, señores que oiréis este libro, confiaos en estas dos cosas especialmente. Y así, cuanto se os presente delante ejecutadlo, que Dios será quien mejor dirija vuestros actos. Pues quien medita en el poder de Dios y en el poder nuestro fácilmente ha de comprender que no hay en todo más que Dios y su poder. Por lo que señaladamente se hace este libro en honor a Dios y a su bendita Madre y de la casa de Aragón.

2. *[De los reyes y príncipes de que se habla en el presente libro]*

Por esto empezaré por la gracia que Dios otorgó al muy alto señor Don Jaime, rey de Aragón por la gracia de Dios, que fue hijo del muy alto señor el rey Don Pedro de Aragón y de la muy alta señora Doña María de Montpellier, que fue muy santa señora ante Dios y ante el mundo y era del más alto linaje del orbe, puesto que salió, por sí y por su linaje, de la casa del emperador de Roma.

Por esto empiezo con el tema de dicho señor Don Jaime, al que yo vi, y precisamente lo vi cuando yo era mancebo. Dicho señor rey fue a la citada villa de Peralada, donde yo nací, y se albergó en casa de mi padre, Don Juan Muntaner, que era uno de los mejores albergues de aquel lugar y estaba situado al extremo de la plaza.

Cuento estas cosas para que todo el mundo sepa que yo vi a dicho señor rey y que puedo decir de él cuanto vi y presencié, que, en lo demás, no quiero meterme sino únicamente en aquello que ocurrió en mis tiempos.

Y después de él me ocuparé de los hechos del muy alto señor Don Pedro, por la gracia de Dios rey de Aragón, hijo mayor suyo; y del muy alto señor Don Jaime, rey de Mallorca, igualmente hijo de dicho señor rey; y luego del muy alto señor rey Don Alfonso de Aragón, hijo del muy alto señor rey Don Pedro: y

después del muy alto señor rey Don Jaime, hijo de dicho señor rey Don Pedro; y del muy alto señor rey Federico, hijo de dicho señor rey Don Pedro; y del muy alto señor Don Pedro, hermano suyo; y luego del muy alto señor infante Don Alfonso, primogénito del antedicho señor rey Don Jaime; y del señor infante Don Pedro, hijo de dicho señor rey don Jaime; y del señor infante Don Ramón Berenguer, hijo de dicho rey Don Jaime; y del señor infante Don Jaime, primogénito de dicho señor rey de Mallorca; y del señor infante Don Fernando, hijo de dicho señor rey de Mallorca; y del infante Don Felipe, hijo de dicho señor rey de Mallorca; y todavía del señor infante Don Jaime, hijo del señor infante Don Fernando de Mallorca.

Y cuando hayamos hablado de todos estos y de los honores que Dios les concedió, a ellos y a sus súbditos, cada uno podrá bien saber cómo sobre ellos y sus pueblos Dios ha derramado su cumplida gracia, y que, si así le place, así será de ahora en adelante sobre todos aquellos que desciendan de ellos y sus vasallos. Pero séales grato en todo momento el poder de Dios y que no confíen demasiado en su valer ni en su bondad, sino que dejen todas las cosas en las manos de Dios.

II [19]

JACOBO DA VARAZZE [de VORAGINE]: *Legendi di Sancti Vulgari Storiado* [o *Legenda sanctorum*]; cap. CLXVI [166]: San Martín, obispo

Edición: VORAGINE, Santiago de, *La leyenda dorada,* 2 vols, Madrid, Alianza, 1982 (Col. Alianza Forma; traducción de fray José Manuel Macías), vol. II, pp. 721-722.

[...]

En un libro titulado *Diálogo de Severo y Gallo,* discípulos de San Martín, en el que se narran algunas cosas que Severo Sulpicio omitió en la historia que compuso en relación con la vida de su santo maestro, se refiere el siguiente episodio:

En cierta ocasión san Martín pidió audiencia al emperador Valentiniano para rogarle que pusiese remedio a determinados males. Supuso el emperador de antemano lo que el santo obispo iba a pedirle y, como no estaba dispuesto a concedérselo, poco antes de la hora convenida para la visita mandó cerrar las puertas del palacio. Reiteradamente acudió Martín a la residencia imperial, inútilmente, porque cuantas veces se acercó a sus puertas, otras tantas se vió rechazado por ellas, que para él permanecían invariablemente cerradas. En vista de ello se recluyó en la casa en que se alojaba, se vistió de cilicio, se cubrió de ceniza y permaneció durante una semana en oración constante, observando riguroso ayuno y abstinencia, sin comer ni beber absolutamente nada. Al cabo de esos siete días, un ángel se le apareció y le dijo:

—Ve al palacio imperial.

Martín inmediatamente salió de su reclusión, se fué al palacio del emperador

y sin que nadie le obstruyera el paso se presentó ante Valentiniano, quien, al verle, comenzó irritado a dar voces y a decir:

—¿Quién se ha atrevido a desobedecer mis órdenes y a dejar pasar a este intruso?

Tan descortés se mostró, que ni siquiera se levantó del regio sillón en que se hallaba acomodado; pero al poco rato no le quedó más remedio que hacerlo porque unas extrañas llamas comenzaron a envolver su trono y a quemarle el cuerpo por la parte que tocaba con el asiento. Al sentir las quemaduras alzóse rapidamente y, con ademanes violentos que denotaban su indignación, se encaró con Martín; mas luego, reconociendo que todo aquello era obra de Dios, se sosegó, abrazó repetidas veces al santo y, antes de que este pronunciara ni una sola palabra, le concedió lo que él había ido a solicitar y hasta le ofreció multitud de regalos que el obispo se negó a aceptar.

En el mencionado *Diálogo* se refiere también cómo resucitó San Martín a un tercer muerto: Había fallecido un joven. Su madre acudió al obispo, y con muchas lágrimas le suplicó que resucitara a su hijo. El santo se trasladó al campo, donde estaba el cadáver, se arrodilló junto a él y, ante una multitud de infieles que presenciaron el milagro, hizo que el difunto volviera a la vida. Todos aquellos paganos, impresionados por el prodigio que acababan de ver con sus propios ojos, se convirtieron a la fe de Cristo.

Las criaturas insensibles, los vegetales y los animales irracionales, obedecían a tan santo varón.

Para probar que, en efecto, criaturas insensibles como el fuego y el agua le obedecían, vamos a aducir seguidamente dos casos.

En cierta ocasión, el santo prendió fuego a un templo pagano; cuando el edificio estaba ardiendo se desencadenó un fuerte viento y llevó las llamas hacia una casa vecina. Entonces san Martín para evitar que aquella casa se quemara, se subió a su tejado y con su presencia impidió que las llamas llegaran a la vivienda amenazada. ¡Curioso e interesante espectáculo el de aquellos dos elementos luchando entre sí!, porque el viento empujaba con fuerza a las llamas, pero las llamas se retorcían, se encrespaban y se negaban a avanzar hacia la casa.

En otra ocasión, dícese en el citado libro del *Diálogo*, un mercader pagano, hallándose en alta mar a bordo de su nave y en inminente riesgo de naufragio, exclamó: «¡Oh Dios de Martín, sálvanos!». Aunque el mercader no era cristiano, nada más decir eso la tempestad cedió y las aguas del mar se sosegaron.

Obedecían los vegetales. Veámoslo.

En cierto lugar había un templo muy antiguo dedicado a los ídolos y, junto al templo un pino gigantesco consagrado al diablo. San Martín mandó cortar el árbol y demoler el templo, pero los habitantes de aquella población, que además de rústicos eran en su mayoría paganos, se opusieron a ello. Como el santo insistiera en sus pretensiones, uno de los vecinos, infiel en religión, le propuso:

—Puesto que tienes tanto empeño en que hagamos lo que dices, vamos a hacerlo pero con una condición: que permanezcas en el suelo y atado al tronco del pino por la parte en que caerá cuando lo cortemos. Si cuando el árbol comience a caer eres capaz de sostenerlo y evitar que te aplaste reconoceremos que el Dios a quien adoras, es el dios verdadero y que está de tu parte, y demoleremos el templo de nuestros ídolos.

Aceptada la condición por Martín, atáronle al suelo, a la parte inferior del pino, por el lado en que éste había de caer, y comenzaron a cortar el árbol. Al dar el último hachazo, cuando el gigantesco pino se inclinó y parecía que iba a desplomarse sobre el santo, éste hizo la señal de la cruz, el pino se enderezó, se

inclinó de nuevo, pero esta vez en dirección opuesta a la anterior, y cayó rapidamente sobre quienes se habían colocado de aquel lado creyendo que desde allí podrían ver sin peligro alguno cómo el árbol al caer destrozaría a Martín. A la vista de este prodigio, cuantos lo presenciaron se convirtieron.

—Los animales irracionales le obedecieron en muchas ocasiones. He aquí algunos casos referidos en el mencionado *Diálogo:*

Una vez, al ver que unos perros perseguían un lebrato, dijo a los canes en tono imperioso: «Dejad en paz a ese animalito». Oída esta orden, los perros se pararon en seco y quedaron inmovilizados cual si sus patas se hubiesen hundido en el suelo.

Otra vez, cuando estaba vadeando un río, al advertir que una serpiente, nadando sobre el agua, se dirigía hacia él, se encaró con ella y le dijo: «En nombre del Señor te mando que cambies de dirección y te alejes de mí». La serpiente, obediente a la orden del santo, dio media vuelta y se alejó nadando en dirección opuesta a la que él llevaba. Entonces Martín, al ver como la serpiente se alejaba, dando un profundo suspiro y gimiendo exclamó: «¡Oh Dios mío! ¡Las serpientes me obedecen, pero los hombres no hacen caso de lo que les digo!».

II [20]

COMMYNES, Philipe: *Mémoires,* libro I, caps. XCV y XCVI

Edición: COMINES *(sic),* Felipe de, *Las memorias de (F. de C. señor de Argenton, las cuales contienen la Historia de los Reyes de Francia Luis Undécimo y Carlos Octavo),* t. 1, Amberes, Henrico y Cornelio Verdussen, 1714 (traducción del francés, con escolios propios, por Juan Vitrian), pp. 406-411.

CAPÍTULO XCV. Año 1477

El Duque de Borgoña fue vencido y muerto en Nansi por el Duque de Lorena, y los Suizos. Fue Principe de partes excelentes, y su muerte un grande castigo para su persona, Casa, y vasallos.

Después que ambos ejércitos se embistieron,el Duque de Borgoña, que ya dos veces había sido desbaratado y vencido (como de poca gente y desanimada) luego tercera vez lo fue, y puesto en huída por bien pocos Suizos de los primeros que le acometieron: y muchos tomando la huída muy con tiempo se salvaron, y los demás que no huyeron, fueron allí presos o muertos sobre el campo, y entre ellos el propio Duque de Borgoña. Yo no sabré decir de la manera que le mataron, porque no me hallé presente, pero contaron me los que le vieron derribado del caballo, peleando a pie: al cual no pudieron socorrer, por estar ellos ya presos; ni tampoco le vieron matar a vista de sus ojos, porque una gran tropa de gente que sobrevino y le cubrió, aquellos le mataron de tropel, y le despojaron, sin conocerle. Y fue esta batalla la Vigilia de la Pascua de los Reyes, quinto día del mes de Enero del año de mil cuatrocientos setenta y siete. Yo vi después de mucho tiempo en Milán un cabo de oro con

un camafeo, grabado en él un cordero con un eslabón (que era ésta la Divisa de su Orden del Tusón de oro de la Casa de Borgoña) el cual fue allí vendido en dos ducados, y el que lo robó no fue un Suizo, sino un bellaco paje suyo de su cámara; y yo vi muchas veces este hábito acuello pendiente sobre el jubón del Duque de Borgoña, y ponerle y quitarle con gran reverencia: y a esta última hora ya se pasaron todas aquellas honras y reverencias, y cayó el Duque y con él su Casa (como ya dije) en el mismo lugar, adonde por codicia de lo ajeno había consentido que el Condestable de Francia bien poco tiempo antes fuese entregado. Dios le haya perdonado sus pecados. Yo le vi honrado y grandioso Príncipe, y tan estimado y respetado de los demás sus vecinos, cuanto algún otro Señor de toda la Cristiandad de su tiempo, o por ventura más. Y yo no le sé otra causa de haber incurrido en la ira de Dios, mas de sola ésta, que todas las gracias, bienes y honras, que en este mundo tuvo, las juzgó procedentes de su entendimiento y valor propio, sin atribuirlo a Dios como debía. Y a la verdad fue así, que este Duque tuvo muchas partes de valor y virtud, con obras dignas de quien él era. Y la que es más excelente, que ningún Príncipe en el mundo le hizo ventaja en procurar que en su casa se criasen grandes Caballeros, y grandes sujetos militares, teniéndolos a todos bien proveídos y gobernados. Las mercedes y bienes que hizo, nunca fueron sobrados, porque daba poco; y parece gustaba que cada cual tuviese de qué sentirse. Ninguno jamás dio más franca audiencia y libre entrada a todos sus súbditos y servidores. En el tiempo que yo viví con él, nunca le conocí cruel; pero después antes de la hora de su muerte, vino a serlo, señal evidente de acabar presto. Era muy pomposo en el traje y arreos de su persona, y así también en su casa, y lo demás con algún exceso. Preciábase de honrar mucho a los Embajadores y gente extranjera, y eran éstos en su Corte muy bien hospedados y festejados. Era su ánimo elevado a suma honra y gloria: y estos pensamientos tan levantados le metieron en tantas guerras, más que otra alguna mayor causa: al parangón de aquellos antiguos Príncipes, que después de su muerte quedaron eternizados con su fama. Bravo fue y alentado cuanto otro alguno, de cuantos en su tiempo reinaron. Ahora se acabaron ya sus altos pensamientos, convertidos en afrenta y daño suyo: porque los que ganan, son siempre los que con la honra quedan. Yo no sabría decir, contra quien se mostró Dios más enojado en el caso presente, o contra su persona que murió tan arrebatadamente en el campo sin ser mucho llorado, o contra su Casa y vasallos, que de aquella hora adelante jamás han conocido bien ni reposo, sino guerras continuas, sin tener para resistir a ellas bastantes fuerzas; y unos también contra otros (sin las armas extranjeras crueles y mortales) guerras nacidas de sus diferencias y tumultos propios. Y lo que para ellos fue más intolerable, que aquellos que los vinieron a defender, eran de nación Alemana, también extranjeros y poco antes capitales enemigos de esta Casa de Flandes y Borgoña. Y en conclusión, los Estados y vasallos de ella, después de la muerte de este Duque, nunca más hallaron hombre que bien los quisiese de todos cuantos procuraron valerse para que los defendiesen. Y por los sucesos y el modo de gobernarse, se mostró bien tener los vasallos tan trastornado el juicio, como lo tuvo su Señor poco antes que muriese: porque de la propia manera echaron de sí todo buen consejo, y buscaron todos cuantos caminos pudieron para perderse, y no hay esperanza que en largos tiempos puedan librarse de estos propios inconvenientes y daños, o por lo menos del temor y peligro de ellos.

CAPÍTULO XCVI Año 1477

Dios da los Reyes de su mano para castigo o bien de los pueblos. La Casa de Borgoña y los súbditos de ella, que por ciento y veinte años estuvieron en suma felicidad, vinieron después por el duque Carlos a suma infelicidad.

Yo estoy bien con la sentencia de algún Autor, en quien leí, que Dios nuestro Señor da el Príncipe según es su divina voluntad de castigar los vasallos, y disponer sus ánimos (en orden a su salvación) según los quiere humillar o ensalzar. Y así sucedió en esta Casa de Borgoña, que después de una larga felicidad, grandes riquezas y prosperidades, con tres sabios esclarecidos y buenos Príncipes predecesores de este Duque Carlos, que señorearon por espacio de ciento y veinte años, o más, con grande prudencia, valor y virtud, Dios le dió a esta Casa por Señor a este Duque, el cual incesantemente tuvo puestos a sus vasallos en grandes gastos, guerras y trabajos, y casi siempre en tiempo de invierno, a cuya causa grandes personajes, ricos y regalados perecieron, y fueron destruídas sus Casas, y ellos acabados en prisiones y cautividad, y de otras maneras. Las pérdidas y mayores trabajos comenzaron en el asedio de Nusia en Alemaña, que se continuaron hasta venir a parar en tres o cuatro batallas y hasta llegar a la muerte de su Señor el Duque; de suerte que se consumieron en ellas y en otros reencuentros las fuerzas de todos sus Estados, y en ellos fueron muertos, presos y acabados todos los Señores que quisieran o pudieran defender y sustentar el Señorío y Estado entero de esta Casa de Borgoña. Y parece que estos tiempos de infelicidad quisieron igualar a los de la felicidad no en los años, sino en los malos sucesos; que, como ya dije, yo ví esta Casa rica, honrada y grandiosa. Y aún más puedo decir, que he visto y conocido la mayor parte de Europa, y no he conocido algún otro Estado o Señorío (tanto por tanto, ni aún de mayores espacios de tierras) tan abundante, como este de la Casa de Borgoña y Flandes, en riquezas, bienes muebles, palacios y edificios; y así también al respecto la he visto abundante en excesos de gastos, saraos, fiestas, regalos, como estaban en el tiempo que yo me crié y habité en ellos. A alguno, que no haya estado en aquellos países, como yo en los tiempos de que hablo, si le pareciere que encarezco mucho ésto, infórmese bien, y hallará otros muchos que estuvieron, y dirán lo propio que yo, y aún por ventura que he quedado corto. Ahora nuestro Señor hizo caer de golpe la eminente máquina desta tan poderosa Casa de Borgoña, que crió y sustentó tanto hombre de bien, y tanta nobleza, y ha sido de los cercanos y lontanos temida y respetada por famosa en el mundo, ilustrada igualmente de gloria, de victorias y triunfos, más que otra alguna en torno de sus Estados de todas las de su tiempo, perseverando en esta buena fortuna o gracia de Dios por espacio de ciento y veinte años: en el cual tiempo estuvieron padeciendo trabajos y calamidades todas las otras Casas sus vecinas, como Francia, Inglaterra, España, y todas estas una vez u otra acudieron a ésta de Borgoña por saberes y socorros, como lo podéis ver por ejemplo en nuestro mismo Rey Luis, que en su juventud, viviendo el Rey Carlos Séptimo su padre, vino a ampararse en ella en tiempo del Duque Felipe el Bueno, que cuando a él se acogió, amorosamente le recogió. De Inglaterra también vi acudir a esta Casa de Borgoña a los hermanos del Rey Eduardo, los Duques de Clarencia y de Colcestria (que después se hizo éste apellidar Rey Ricardo) y de la propia manera los del bando contrario de éstos los Señores de la Casa de Alencastro, y su cabeza el Rey Enrique el Sexto. De éstos yo conocí que se sustentaban en esta Casa no menos que todo el linaje entero, o poco faltó. Así que por todas partes yo vi esta Casa de

Borgoña tan ensalzada, como después caída de golpe lo de arriba abajo, y la más asolada y deshecha así en Príncipes como en vasallos de todas las otras sus circumvecinas. Y estas otras, y semejantes a ellas, ha hecho nuestro Señor antes que nacidos fuéramos, y las hará después de nosotros muertos: porque conviene que entendamos por cosa cierta, que las grandes prosperidades de los mayores Príncipes, y sus adversidades, proceden igualmente de su divina providencia.

II.C. ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

1. **Obras generales**

BOSCOLO, A.: *Le fonti della Storia Medioevale,* Sassari, 1966.

DAVIS, R. H. C., y J. M. WALLACE-HADRILL (eds.): *The Writing of History in the Middle Ages: essays presented to Richard William Southern,* Oxford, Clarendon Press, 1981.

GATTO, L.: *Viaggio intorno al concetto di Medievo. Profilo di Storia della storiografia medievale,* 1981, 2a. ed.

GUENÉE, Bernard: *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval,* París, Aubier-Montaigne, 1980, 439 p. (Trad. italiana: Bolonia, Il Mulino, 1991.) (Obra fundamental y útil, por su estructura y capacidad de sugestión, no sólo para la historiografía medieval. La historia de la historiografía abordada también desde la perspectiva de la historia de las mentalidades y de la difusión de la cultura. Incluye 829 referencias bibliográficas debidamente clasificadas.)

GUENÉE, Bernard: *Le métier d'hyistorien au Moyen Age. Etudes sur l'historiographie médiéval,* París, Université de Paris I Pantheon-Sorbonne. Centre de recherches sur l'histoire de l'Occident médiéval, 1977.

GUENÉE, Bernard: *Politique et histoire au Moyen Age,* París, Publications de la Sorbonne, 1981.

GRUNDMANN, H.: *Geschichtschreibung im Mittelalter. Gattungen, Epochen, Eigenart,* Gotinga, 1965, 2.ª ed.

HALPHEN, L.: *A travers l'histoire du Moyen Age,* París, 1950.

KRÜGER, Karl Heinrich: «Die Universalchroniken», en GENICOT, L. (dir.) *Typologie des sources du Moyen Age Occidental,* fasc. 16, Turnhout (Bélgica), Brepols, 1976, 64 p. (Es una lástima que este conciso trabajo, tan bien estructurado y documentado, no se encuentre traducido —que yo sepa— a otra lengua más accesible a los estudiantes.)

LACROIX, Benoît: *L'historien au Moyen Age,* Montréal-París, Vrins, 1971.

MITRE FERNÁNDEZ, Emilio: *Historiografía y mentalidades históricas en la Europa Medieval,* Madrid, Universidad Complutense, 1982. (Valiosa recopilación de estudios que cubren buena parte de la problemática de este capítulo.)

ORCASTEGUI, Carmen, y Esteban SARASA: *La historia en el Edad Media. Historiografía e historiadores en Europa Occidental: siglos V-XIII,* Madrid, Cátedra, 1991. (Combina el estudio sistemático de los diferentes aspectos de la historiografía medieval con la consideración evolutiva de sus principales etapas.)

PAUL, Jacques: *Histoire intellectuelle de l'occident médiéval,* París, Armand Colin, 1973. (Entre los documentos que se incluyen en esta obra hay algunos de gran interés historiográfico.)

SETTIMANE DI STUDIO DEL CENTRO ITALIANO DI STUDI SULL'ALTO MEDIOEVO XVII: *La Storiografia Altomedievale,* I, Spoletto, 1970, 494 pp. (Muy importante recopilación de trabajos de verdaderos especialistas. Sin desmerecer los demás, destacará quizás, por su importancia conceptual, el de H. I. MARROU, al que me he referido ya en las notas relativas a este capítulo.)

STERNS, Indrikis: *The Greater Medieval Historians: an interpretationh and a bibliography,* Lanham, MD, University Press of America, 1980.

STERNS, Indrikis: *The Greater Medieval Historians: a reader.* Washington, DC, University Press of America, 1982.

WERNER, Karl Ferdinand: «Les "structures" de l'histoire à l'age du christianisme», *Storia della Storiografia,* n. 10 (Milano, 1986), pp. 36-47. (Comunicación presentada al XVI CISH, Commision Internationale d'Historiographie, [Stuttgart, 1985]. Interesante lectura de una historiografía unificada por la vigencia teológico-política del Cristianismo-Cristiandad.)

WERNER, Karl-Ferdinand: «La verité historique pour les historiens du haut Moyen Age», *Certitudes et incertitudes de l'Histoire,* Paris, PUF, 1987, pp. 44-51.

b. **Obras más especializadas**

b.1. ESTUDIOS POR PAÍSES

b.1.1. *Estados germánicos*

BODMER, J. P.: *Chroniken und Chronisten im Spätmittelalter,* (Monographien zur Schweizergeschichte, 10), Berna, Francke, 1976.

LHOTSKY, A.: *Oesterreichische Historiographie,* Munich, 1962.

WATTENBACH, W y otros: *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter,* 3 vols., Weimar, 1952-73 y Colonia, Böhlau, 1967-1971 (nueva ed. dirigida por F.-J. SCHMALE).

WYSS, G. VON.: *Geschichte der Historiographie in der Schweiz,* Zurich, 1895.

b.1.2. *Estados hispánicos*

BELENGUER CEBRIÀ, Ernest: *Jaume I a través de la Història,* v. I, València, E. Climent, 1984.

BENITO RUANO, Eloy: «La historiografia en la Alta Edad Media española», *Cuadernos de Historia de España,* 14, 1952, pp. 50-104.

COLL I ALENTORN, Miquel: *Historiografia,* Barcelona, Curial, 1991.

COLL I ALENTORN, Miquel, y Ferran SOLDEVILA (eds.): *Jaume I, Bernat Desclot, Ramon Muntaner, Pere III. Les quatre grans cròniques,* Barcelona, 1971.

DÍAZ Y DÍAZ, Manuel: «La historiografía hispana desde la invasión árabe hasta el año 1000», *La storiografia altomedievale,* Spoletto, 1970, pp. 313-343.

MOXÓ ORTIZ, Salvador: «Aproximación a la historiografía medieval española», *Homenaje a E. Alarcos,* Valladolid, Universidad de Valladolid, Facultad de Filosofía y Letras, 1967, II, pp. 741-761.

RIQUER, Martí de: *Història de la literatura catalana,* v. I, (v. «Literatura històrica»), Barcelona, Ariel, 1984, 4.ª ed.

SÁNCHEZ ALONSO, Benito: *Historia de la Historiografía española,* t. I, Madrid, CSIC, 1947, 2.ª ed.

SERRAO, J. V.: *A Historiografia Portuguesa. Doutrina e critica,* t. I, Séculos XII-XVII, Lisboa, 1972.

TATE, R. B.: *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV,* Madrid, Gredos, 1970.

b.1.3. *Estados italianos*

BALBI, G.: «La storiografia genovese fino al secolo XV», *Studi sul Medievo cristiano offerte a Raffaello Morghen*, t. II, Roma, 1974, pp. 763-850.

BALZANI, U.: *Le cronache italiane nel Medio Evo,* Milán, 1909, 3.ª ed.

CAPITANI, O.: «Motivi e momenti di storiografia medioevale italiana: sec. V-XIV», *Nuove questioni di Storia medioevale,* Milán, 1964, pp. 729-800.

DEL MONTE, A.: «La storiografia fiorentina dei secoli XII e XIII», *Bulletino dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano,* 1950, pp. 175-282.

FUIANO, M.: *Studi di storiografia medioevale,* Nápoles, Giannini, 1960.

MARTINI, G.: «Lo spirito cittadino e le origini della storiografia comunale lombarda», *Nuova rivista storica,* 54, 1970, pp. 1-22.

PERTUSI, A. (ed.).: *La Storiografia Veneziana fino al secolo XVI. Aspetti e problemi,* Florencia, 1970.

b.1.4. *Francia*

MOLINIER, A.: *Les sources de l'histoire de France des origines aux guerres d'Italie (1494),* 6 vols., París, 1901-1906.

SAYERS, W. J. S.: *The Beginnings and Early Development of Old French Historiography (1100-1274)*, Michigan, University Microfilm, Ann Arbor, 1967.

VV.AA.: «L'Historiographie en Occident du Vème. au XVème. siècle», *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest,* 87, 1980, n. 2, pp. 163-417, (Actes du Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur, Tours, 1977).

[Véanse también los numerosos trabajos monográficos de B. GUENÉE]

b.1.5. *Inglaterra y países vecinos*

BROOKE, Christopher N. L.: «Historical Writing in England between 850 and 1150», *La storiografia altomedievale,* Spoletto, 1970, pp. 223-247.

GALBRAITH, V. H.: *Historical Research in Medieval England,* Londres, 1951.

GALBRAITH, V. H.: *Kings and Chroniclers. Essays in English Medieval History,* Londres, Hambledon Press, 1982.

GRANSDEN, Antonia: *Historical Writing in England, c. 550 - c. 1307,* 2 vols, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1974 y 1983.

b.2. ESTUDIOS SOBRE ALGUNOS GRANDES AUTORES

[Indicamos exclusivamente trabajos sobre historiadores de cuyas obras se incluyen textos en la antología. Para estudios bibliográficos anteriores a este siglo, puede consultarse con fruto el ya clásico *Répertoire...*, de U. CHEVALIER, París, 1905.]

b.2.1. *Beda*

BLAIR, Peter Hunter: «The Historical Writing of Bede», *La storiografia altomedievale,* I, Spoletto, 1970, pp. 197-221 y 250-7.

MUSCA, G.: *Il venerabile Beda, storico dell'Alto Medievo,* 1973.

b.2.2. *Oton de Freising*

OTTO I, Bishop of Frisingen: *The Two Cities. A Chronicle of Universal History to the Year 1146 A.D.*, Nueva York, 1928, Columbia University Press. (Estudio introductorio extenso de Charles Christopher Mierow.)

b.2.3. *Alfonso X el Sabio*

BRANCAFORTE, Benito, y ALFONSO, EL SABIO: *Prosa histórica*, Madrid, Cátedra, 1984 (Col. Letras Hispánicas) (edición y estudio introductorio de B. B.).

CATALÁN MENÉNDEZ, D.: *De Alfonso X al Conde de Barcelos. Cuatro estudios sobre el nacimiento de la historiografia romance*, Madrid, 1962, 454 p.

CATALÁN MENÉNDEZ, D.: «El taller historiografico Alfonsí. Métodos y problemas en el trabajo compilatorio», *Romania*, 84, 1963, pp. 354-375.

CIROT, G.: *Études sur l'historiographie espagnole. Les histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II*, Burdeos, 1904, 180 p.

CHALON, L.: «Comment travaillaient les compilateurs de la "Primera Crónica General de España"», *Le Moyen Age*, 82, 1976, pp. 298-300.

MENÉNDEZ PIDAL, Ramón (ed.): *Primera Crónica General de España*, 2 vols., Madrid, Gredos, 1977, 2.ª ed.

RICO, Francisco: *Alfonso el Sabio y la General Estoria*, Barcelona, Ariel, 2.ª ed. corr. y aumen., 1984.

b.2.4. *Muntaner*

BOFARULL Y BROCÁ, Antonio de: *Ramón Muntaner, guerrero y cronista*, Barcelona, Ramírez y Cía., 1883.

TASIS, Rafael: *La vida d'en Ramon Muntaner*, Barcelona, R. Dalmau, [1964], (Col. Episodis de la Història, n. 51).

SOBRÉ, Josep Miquel: *L'Epica de la realitat. L'escriptura de Ramon Muntaner i Bernat Desclot*, Barcelona, Curial, 1978.

b.2.4. *Commynes*

BITTMAN, Karl: *Ludwig XI und Karl der Kühne: Die Memoiren des Philippe de Commynes als historische Quelle*, I, Göttingen, 1964.

COMMYNES, Philippe de: *Mémoires*, (CALMETTE, J. ed.), 3 vols., París, Les Belles Lettres, 1924-1925, 3.ª ed., 1965-1981.

C. **Orientacion sobre ediciones de fuentes**

Desde mediados del siglo pasado se han publicado repertorios de fuentes históricas de la Edad Media en todos los países europeos. Estas obras son de gran utilidad para el estudio y la investigación de la historiografía medieval. En ellas se encuentran con frecuencia abundantes informaciones sobre los historiadores relevantes y las ediciones de sus obras. Como repertorios de caracter general, citaremos, por ejemplo:

CHEVALIER, Ulysse: *Repertoire des sources historiques du Moyen Age. Bio-Bibliographie,* París, A. Picard et fils, 1905 (nueva edic.) [Para dar una idea del caudal informativo de esta obra diremos que el primer volumen, referido a los autores de la A a la I, tiene 2294 pp.].

Repertorium fontium Historiae Medii Aevii, Roma, 1967.

Como repertorios más específicos: por su criterio temático, por ejemplo, el *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Occiden taux,* París, 1879, en el que se encuentran los textos originales de G. de Nogent incluidos en nuestra antología.

La *Patrologia,* Serie Latina, editada por E. MIGNE, constituye una gran colección de fuentes (aunque no sean sólo ni principalmente medievales) y en ella están publicadas las obras de algunos importantes historiadores eclesiásticos (como Gregorio de Tours y Beda). Análogamente, algunas de las más destacadas colecciones de obras clásicas ya citadas en el capítulo anterior (así la *Loeb Clasical Library*), incluyen ciertas obras en latín de historiadores medievales.

En la sección de «Scriptores» de los celebrados *Monumenta Germaniae Historica* están bien representados los historiadores medievales germánicos (o que escribieron sobre temas germánicos). Para Italia, análogamente, disponemos de las importantes recopilaciones efectuadas por Muratori ya en el siglo XVIII, que serán analizadas en el capítulo sobre la historiografía ilustrada.

Como antologías de textos/fuentes con abundantes referencias sobre algunas importantes obras históricas:

RIU, M., *et alii: Textos comentados de época medieval (siglos V al XII),* Barcelona, Teide, 1975; y LYON, Bryce D.: *The High Middle Age, 1000-1300,* Toronto, Collier-Macmillan, 1964 (en la colección «Sources in Western Civilization»). Por lo que a edición de fuentes historiográficas se refiere, hay que destacar también algunas otras iniciativas. Así, la labor, en Francia, del Institut de Recherche et d'Histoire des Textes que se ha traducido en la edición crítica de algunas *Sources d'Histoire Médiévale,* publicadas con el apoyo del CNRS [Centre National de la Recherche Scientifique]. Cabe señalar así mismo el creciente interés que en los últimos años han mostrado algunas editoriales por la literatura histórica medieval. La editorial Siruela, de Madrid, está publicando una colección, «Selección de lecturas medievales», en la que ha aparecido, por ejemplo la *Historia de los reyes de Britania* (1984), de Geoffrey de Monmouth, y las *Crónicas* (1988) de Froissart. En «Textos medievales», colección editada en Barcelona por Promociones y Publicaciones Universitarias, puede encontrarse, entre otra obras de interés histórico y filológico, la *Vida de Carlomagno,* de Eginhardo.

Capítulo III

CLÍO EN LA CORTE

LA HISTORIOGRAFÍA RENACENTISTA Y BARROCA (SIGLOS XV-XVII)

III.A. INTRODUCCIÓN

1. **Características generales y contexto histórico global**

Como en el capítulo precedente, la elección de un título binómico que integra dos criterios de sistematización, implica múltiples problemas cuya discusión matizada exigiría gran número de páginas. Procuraremos, al menos, ser claros y paliar la pérdida de matices —en aras de la necesidad de sintetizar y del esquematismo pedagógico— mediante la referencia, en notas, a la bibliografía específica más destacada.

Clío en la Corte. Con este primer elemento del binomio del título hacemos referencia, tanto al lugar, al «medio» cultural y socio-político al que pertenecen los más destacados historiadores, por lo general, como al eje conceptual de sus reflexiones. Entendámonos. Sin duda, un buen número de historiadores están al servicio de las cortes principescas (sea como historiógrafos, así Jerónimo de Zurita; sea como consejeros de reyes en apuros, caso de Clarendon respecto a los dos primeros Estuardo; sea como cancilleres o secretarios de las ciudades estado italianas, caso de Bruni, Maquiavelo y Guicciardini). Pero hablamos de «Corte», también, porque, entendiendo ésta en un sentido más lato, el *leit motiv* de la reflexión de buena parte de los otros historiadores —los que no estuvieron directamente vinculados a su servicio— fue la edificación del estado moderno nacional o protonacional, el cual tiende a identificarse con las distintas Cortes europeas. La corriente renovadora, excepcionalmente anticipadora, de la *histoire parfaite* francesa, ¿no es obra en gran medida de juristas, de *politiques*, preocupados por justificar la autoridad de un estado monárquico sólido, que arbitre en las desgarradoras tensiones religioso-políticas francesas de la segunda mitad del siglo XVI?

Ciertamente, podría argüirse que esa preocupación por el estado no hegemoniza, ni de lejos, toda la producción histórica de, al menos, dos siglos. Ahí está, desde luego, todo el extenso campo —mayoritario incluso— y en buena parte en sintonía de continuidad con la historiografía de la Edad Media, de la historia eclesiástico-religiosa. Pero, como rasgo diferencial, novedoso por su intensidad, y vinculado a uno de los fenómenos más importantes de la Edad Moderna, el «acortesamiento» de Clío nos parece que merece ser destacado. «Acortesamiento», Clío en la Corte, porque los emergentes estados modernos monárquicos (el reino de Francia, la Monarquía hispánica, el reino de Inglaterra, al que se suelda más tarde Escocia) se imponen frente a las ciudades-estado italianas (Florencia, Milán, Venecia) otrora muy poderosas, política y

económicamente, y todavía cautivadoras, por su superioridad cultural, para los «invasores» cisalpinos.

En el título de este capítulo aparecen también otros conceptos: la historiografía renacentista y barroca. Veamos qué sentido tienen. El primero de esos dos calificativos («renacentista») deriva de un concepto-interpretación, el Renacimiento como etapa histórica global, lentamente forjado y clásicamente formulado ya en el siglo XIX. Pese al actual debate, el concepto de historiografía renacentista es objeto de un notable consenso, al menos en cuanto a la pertinencia de su uso. Entre suizos anda el juego. Uno, a mediados del siglo XIX, Jacob Burckhardt, hizo clásico el panorama global de *Die Kultur der Renaissance in Italien* (La civilización [o cultura] del Renacimiento en Italia); otro, Eduard Fueter, a comienzos del siglo XX, esculpió el retablo casi normativo (o al menos casi nunca perdido de vista) de la historiografía del humanismo renacentista en Italia y de su posterior difusión por Europa.[1]

Enarbolando el «label» (denominación) *historiografía barroca* nos adentramos en un terreno todavía más movedizo, puesto que estamos sólo ante una de las muchas denominaciones/interpretaciones que aspiran a ocupar esa auténtica etapa intermedia, de «baja presión» conceptualizadora, entre el Renacimiento y la Ilustración.[2] Esa etapa crítica que sigue todavía desafiando a la taxonomía histórica. Por si acaso, como precaución saludable, incluimos también en el título del capítulo los dígitos (siglos XV-XVII) que delimitan, aproximadamente, la amplitud cronológica de nuestra temática. Dígitos con números ¡romanos!, todavía. (¿Será necesario volver a Roma para tener una referencia común?)

Resultan muy difíciles de establecer, si es que existen, las fronteras entre historiografía renacentista e historiografía barroca como etapas diferenciadas. Esta constatación y la convicción de que el acortesamiento de Clío abarca ambas posibles etapas, me ha llevado a optar por incluir en un mismo capítulo la historiografía característica de la época renacentista (que tiene perfiles más claros) y la de la época barroca (de contornos quizás más difuminados o tal vez peor conocida, probablemente por haber sido considerada como una regresión respecto a aquélla, una historiografía apenas digna de aprecio y estudio).

¿Hasta qué punto o con qué radicalidad se lleva a cabo en el Renacimiento un redescubrimiento de lo humano? Los propios planteamientos

1. La obra de Jacob Burckhardt se publicó por primera vez en Basilea, en 1860. Casi coetáneamente Jules Michelet contribuyó de manera importante a esa interpretación, teniendo un eco más amplio y temprano en España. Véase, por lo demás, el clásico trabajo de Ferguson *The Renaissance in Historical Thought*, Boston (Mass.), 1948. La primera edición, en alemán, de la *Historia de la Historiografía Moderna,* de E. Fueter es la de Munich y Berlín de 1911.

2. Entre las muchas referencias posibles para testimoniar esa constatación, remito al lector únicamente al inteligente balance del debate sobre la crisis del siglo XVII efectuado por T. Rabb en *The Struggle for Stability in Early Modern Europe,* Cambridge, University Press, 1975.

historiográficos del humanismo renacentista podrán aportarnos quizás elementos para la respuesta.

En el ámbito cultural general y con un enfoque europeo, redescubrimiento es quizás el concepto al que asociamos más espontáneamente la epoca del Renacimiento, que en Italia se «adelanta» ya hasta el siglo XV. Desde una perspectiva más concreta, en cierto sentido, y refiriéndonos a la proyección exterior ultramarina de la Cristiandad occidental, descubrimiento es el término que nos aflora inconscientemente. ¿Podía dejar de tener importantes repercusiones en la historiografía, esa epopeya americana teñida de heroísmo y de barbarie, de sórdido egoísmo y de idealismo extremo? El incesante interés humano por el otro, por conocerlo (y/o dominarlo), tenía ahora un nuevo y fascinante mundo en el que ejercitarse. La «profundidad de campo» geográfica, ahora posible, reforzaba la tradicional (y relativa) «profundidad de campo» cronológica en la contemplación de la aventura humana.

Estado moderno, Renacimiento y Barroco, expansión ultramarina de la Cristiandad. Nos quedan, sin duda, muchos otros procesos importantes y caracterizadores de la época. La aparición y difusión de la *Reformation* (la Reforma protestante) selló el estallido de la Cristiandad latino-romana. La búsqueda de la pureza de la primitiva Iglesia impulsó, por un lado, el debate histórico-eclesiástico y contribuyó a quebrar, a la larga, la perduración de un latín ya debilitado como lengua de cultura común.

Pero, no nos anticipemos. Todavía en el siglo XVI Erasmo de Rotterdam imparte en latín su magisterio europeo. Entre Erasmo, defensor en latín de la unidad de una Cristiandad ilustrada, y Voltaire, brillante adalid, en francés, de una Europa ilustrada y anticristiana median 150 años claves en la evolución general de Europa (y, por tanto, de la historiografía). Están por medio, desde luego, esas «guerras de religión» que sembrarán la desconfianza hacia la Iglesia entre muchos intelectuales europeos. Están por medio el *novum organum* (nueva lógica) de Bacon y el discurso cartesiano del método (1637) que dan nuevos enfoques al sentido crítico e impulsan la búsqueda de una elucidación racional, meramente inmanente, que ya aparecía larvada, a veces, en el humanismo renacentista.

La respuesta de los historiadores —en sentido lato— a estos retos y desdenes, se escalona, en la segunda mitad del siglo XVII, en un doble plano: en el metódico e instrumental (crítica de unas evidencias o fuentes acrecentadas) y en el de las interpretaciones globales o filosóficas del devenir humano. En el primero, Mabillon (a la altura de 1681) emblematiza la puesta a punto de una serie de disciplinas auxiliares o instrumentales de la historia, entre las que destacan la paleografía y la diplomática.[3] Paralelamente, se reconstruyeron los fundamentos epistemológicos de la historia, mediante la reflexión, no sólo de los propios historiadores de oficio, sino de pensadores que, desde fuera, se ocupa-

3. Volveré más adelante sobre la aportación de J. Mabillon al método histórico.

ron de la historia por motivaciones tan variadas como las de los lógicos jansenistas Arnauld y las del filósofo y científico Gassendi.

En el plano de las interpretaciones globales de la historia, en busca de unas ciertas leyes o causalidades generales, se reabre un gran debate de alcance europeo. En los decenios finales del siglo XVII, la interpretación teleológica cristiana, providencialista (en la versión teológico-política de Bossuet o en otras), se ve desafiada por la interpretación no menos finalística pero en clave filosófico-política. De la Providencia al Progreso, podrían ser los términos para sintetizar esa evolución. Es en la Inglaterra de la *Glorious Revolution* (de 1688), en estrecho contacto con la Holanda asilo de disidentes, donde se fraguan en buena parte las bases de la historia «racionalista» que aparece ya cuajada y dominadora en el siglo de la Ilustración.

Por el momento (en el siglo XVII), aunque con excepciones felices para la historia de la historiografía, gran parte de la producción histórica ha de encajarse en el molde de una historiografía a la mayor gloria e instrucción del Rey, un molde en el que el desafío a los valores y sistemas políticos tradicionales se hará, si se hace, con gran cautela, oblicuamente, pues los censores reales y eclesiásticos vigilan de cerca esos escritos que la imprenta puede difundir ya por miles.

Last but not least, en esa Europa mercantilista, donde el predominio económico-político de los terratenientes (en muchos casos nobles) va menguando ante el protagonismo creciente de los comerciantes y juristas; en esa Europa donde se empiezan a hacer estimaciones demográficas y sociedades por acciones, comienzan a escucharse apologías (Bodin y La Popelinière son los precursores, en la segunda mitad del siglo XVI) en favor de una historia más global. Una historia que no se reduzca al ámbito político-diplomático y religioso, sino que presente lo más global e integramente posible la evolución de las civilizaciones. Las reflexiones comparativas acerca de Europa y las distintas civilizaciones extraeuropeas, la gran cuestión de «la civilización» y «las civilizaciones» se insinúa cada vez más. Pero no hay respuestas claras todavía.

Toda esa problemática, tan sintéticamente introducida, es la que aspiramos a ilustrar con unos cuantos textos escogidos de historia de la historiografía. Y la breve presentación de cada uno de ellos será ocasión para matizar y explicitar algo más la panorámica antes esbozada.

2. **La historiografía del humanismo renacentista en Italia**

Ya que antes hemos sido algo iconoclastas en las prioridades tipográficas del título del capítulo (Corte antes que Renacimiento), volvamos ahora a la tutela de los clásicos para tratar, en primer lugar, de la historiografía del Humanismo renacentista italiano, siguiendo, después, el hilo conductor cronológico. Trataremos de conseguir en la exposición, un equilibrio entre la interpretación impregnada de valoración positiva de los

autores filorrenacentistas (Fueter y Cochrane, por ejemplo) y el notable criticismo de los especialistas en la Baja Edad Media (como D. Hay), propensos a mostrar las insuficiencias y continuidades en la historiografía renacentista.[4]

Una de las más obvias característias de esa historiografía humanista del Renacimiento italiano, cuyos comienzos puede emblematizar Leonardo Bruni (hacia 1370-1444; llamado el Aretino, por ser natural de Arezzo), es su admiración o veneración por el esplendoroso legado cultural de la Antigüedad grecorromana. Bruni, y muchos otros con él, pensaban que a ésta le había sucedido una época —llamada más tarde Edad Media— de degeneración cultural. Su reivindicación apasionada de la Antigüedad incluía la historiografía clásica. Bruni, tras las huellas de Livio y de los teóricos de la historia clásica, narra en latín esmerado, con elocuencia y gravedad, la historia del pueblo florentino, en su *Historiarum Florentini Populi Libri XII*. No es sólo la atención al lenguaje, la recuperación de un latín elegante, y el gusto por el relato bien estructurado, lo que cuenta. Es también la dominante política vinculada a la exaltación de una ciudad estado, heredera de Roma. Apoyándose sobre todo en fuentes narrativas (por ejemplo, las crónicas medievales menos pretenciosas, al estilo de Villani) Bruni traza un majestuoso cuadro de la evolución política de Florencia, presidido por la tensión libertad-tiranía «que constituye el hilo conductor de la visión bruniana de la historia en general y de la historia de Florencia en particular».[5] En su historia, Bruni apela ante todo a explicaciones meramente inmanentes. Pero «legitimado» por el proceder de sus venerados modelos clásicos, no tiene empacho en forjar discursos, al modo de Livio.[6] Contemplado en perspectiva, el aretino nos aparece como uno de los prototipos de la historia humanista político-retórica, que versa sobre un pueblo.

El retoricismo de Bruni, como el de sus numerosos imitadores, presenta claros flancos débiles y es más importante en su «presente», como ilustración sobre la cultura de una época, que como aportación consistente para el futuro. Diferente, en parte, es el caso de Lorenzo Valla (1407-1457), aunque también estuviera vinculado a la Corte y, en este caso, en el sentido más estricto, pues trabajó al servicio del rey de Nápoles Alfonso V el Magnánimo, un gran mecenas del Renacimiento. Valla aporta

4. Son muy reveladores, en este sentido, algunos párrafos de su *Annalists and Historians,* Londres, 1977.

5. Tenenti, A., en su colaboración sobre la historiografía en Europa en los siglos XV-XVII, en *Nuove questioni di Storia Moderna,* Milán, Marzoratti, 1972.

6. Sobre la multifacética personalidad humana e intelectual de Bruni y especialmente sobre su trabajo historiográfico, cabe resaltar los estudios de H. Baron y el epígrafe que le dedica E. Cochrane en su importante *Historians and Historiography in the Italian Renaissance,* Chicago, The University of Chicago Press, 1981. El tema específico de la contribución de Bruni al redescubrimiento de Polibio en Occidente a principios del siglo XV ha sido tratado por Momigliano en su estudio monográfico de título análogo incluido en *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne,* París, Gallimard, 1983, pp. 186-209. En esta recopilación figura también un trabajo relativo a la revalorización de Tácito y el tacitismo en la Europa del siglo XVI.

con su archicitada *Declamatio* (refutación de la pretendida autenticidad de un célebre documento, la «Donación de Constantino») un ejemplo de método crítico aplicado. Con él toma perfiles claros el concepto básico de «anacronismo». La cuidadosa verificación histórico-filológica de Valla, la comprobación de si el lenguaje de un documento corresponde verosímilmente al de la época a la que se le atribuye, permanecerá como un importante utillaje conceptual para el futuro. Ello, independientemente de las motivaciones –muy significativas por otra parte– que impulsaron a Valla a concentrar su atención en ese documento. En efecto, Valla, al refutar uno de los argumentos jurídico-históricos aducidos por el Papa para legitimar su soberanía temporal sobre los Estados Pontificios, trabajaba por la independencia política de Alfonso V (al disminuir el prestigio y la legitimidad del poder temporal del papado) no menos que por la crítica histórico-filológica realizada *gratis et amore,* puesto que Nápoles era un pretendido feudo del Papado.[7]

En esta presentación sumaria, mas bién tipológica, de las aportaciones de la historiografía humanista italiana, hemos de mencionar también la orientación más erudita, más volcada hacia la búsqueda de fuentes primarias ...ya sean testimonios escritos o restos materiales. Podemos emblematizar ésta orientación en Flavio Biondo (1392-1463) y su *Italia illustrata*.[8]

La Florencia de los Médicis de la segunda mitad del siglo XV y comienzos del XVI no es sólo un nombre señero en la historia del arte y de las «anciennes belles lettres», es también un laboratorio privilegiado de observación y reflexión políticas, las cuales saturarían las obras históricas de Maquiavelo (1469-1527) y Guicciardini (1483-1540).[9] La cambiante y compleja evolución interior del estado florentino se insertaba, además, en un contexto internacional de creciente sometimiento de la culta Italia a unas potencias militares «bárbaras» (Francia, España). Esta conciencia de la «calamittà» de Italia y los fracasos e injusticias sufridas personalmente agudizaron la capacidad de análisis de los mencionados historiadores.

En Maquiavelo esas experiencias y reflexiones se traducirán, sobre todo, en una teoría política cruelmente pragmática y, en cierto sentido, amoral, expuesta en *El Príncipe* (1513). Pero, también en obras más directamente históricas en las que se patentiza su convicción en la inteligibilidad de unas leyes básicas inmutables de la historia, puesto que «l'uomo rimane sempre lo stesso» (el hombre permanece siempre el mismo). De ahí la posibilidad de deducir enseñanzas políticas de la historia, de su finalidad pragmática cara a la obtención y el mantenimiento del

7. Es significativo que la publicación de la *Declamatio* de Valla fuera llevada a cabo por editores protestantes (como Ulrich von Hütten) en 1517, deseosos también, aunque por otras razones, de erosionar el prestigio papal. (Lozano, J., *El discurso histórico,* Madrid, Alianza, 1987; citando, a su vez, a Le Goff, J.)

8. Acerca de Biondo, *vid.* Cochrane, *passim,* y especialmente pp. 34-40.

9. Para un conocimiento más amplio y preciso de esas interrelaciones entre «Politics and History» en la Florencia de los decenios finales del siglo XV y primera mitad del siglo XVI, remito a la excelente obra de Felix Gilbert: *Machiavelli and Guicciardini,* Princeton, (N.J.), 1965.

poder, frente al más clásico pragmatismo moral para el que la adecuación a lo bueno no era una frase sin sentido. Ahí radica buena parte de la desoladora modernidad de Maquiavelo y la atracción que siempre ha ejercido, especialmente sobre todos los totalitarismos declarados o subrepticios. He querido presentar, en el texto [21], el célebre capítulo XVIII de *El Príncipe* porque atestigua bien la personalidad intelectual de su autor y su intento de legitimar el amoralismo político. La enseñanza de Maquiavelo al político que quiere hacer grandes cosas («tiene que contar con un ánimo dispuesto a moverse según los vientos de la fortuna y la variación de las circunstancias se lo exijan y [...] no alejarse del bien si es posible, pero sabiendo entrar en el mal si es necesario») significa una importante ruptura en el pensamiento político-histórico occidental, preñada de consecuencias de largo alcance.

Unos capítulos más adelante, también en el *Príncipe*, Maquiavelo reflexiona sobre una gran cuestión que aparece, recurrentemente, en el trasfondo de buena parte de las obras historiográficas verdaderamente importantes: la incidencia en la historia de la *fortuna*, destino o Providencia (la cual escapa a las decisiones y conjeturas humanas), por una parte; y de la *virtù*, acción humana consciente y audaz, por otra.[10] En definitiva, el hombre individual como sujeto hacedor de la historia y como objeto de la misma. Aunque no esté exenta de alguna contradicción, merece la pena acercarse en directo, texto [22], a la respuesta de Maquiavelo, sazonada de referencias a la política italiana de su época. Una respuesta en la que Maquiavelo retoma la idea de la necesidad de que el gobernante se adecue a la coyuntura (los tiempos y las circunstancias). Una respuesta que testimonia, también, la laicización de la historia (es la fortuna y no la Providencia, en contraste con Commynes, la referencia habitual).

Francesco Guicciardini ha sido contemplado, con frecuencia, como el más clásico exponente de la historiografía italiana renacentista en su segunda etapa. Historiador más que teórico de la política, pero historiador experimentado en la fragil y difícil predictibilidad de los acontecimientos. Menos optimista que Maquiavelo respecto a la posibilidad de una lectura transparente de la historia, concede mayor importancia que éste a la «Fortuna», la cual escapa al control de la acción humana consciente. «Se verá con evidencia —escribe al inicio de su *Historia de Italia*— a cuanta inestabilidad (no de otra manera que un mar concitado de vientos) están sujetas las cosas humanas». Pero la enorme capacidad de Guicciardini de sintetizar en un relato matizado y claro sus muchas informaciones y reflexiones le otorgan el grado de maestro en el oficio de historiador. Un oficio que, ciertamente, no se aprende todavía mediante una enseñanza específica en la Universidad. Este predecesor, en cierto sentido, de Ranke, no podía dejar de figurar en nuestra antología. Incluimos dos textos suyos,

10. Recordemos que ya Plutarco, había finalizado su introducción —véase texto [5]— a las Vidas paralelas de Paulo Emilio y Timoleonte, preguntándose «si tuvo más parte en sus triunfos la buena suerte que la inteligencia».

ambos de la traducción hecha por Felipe IV de España, de la *Storia d'Italia*. En el texto [23] (al que pertenece la cita que acabamos de hacer) tiene el lector los primeros párrafos de la obra en los que Guicciardini anticipa su tema, las cosas sucedidas en Italia desde 1494, encareciendo la prosperidad, felicidad y fama de aquélla —especialmente de Florencia— antes de la intervención francesa del mencionado año. Tenemos pues, de nuevo, como en el caso de Tucídides o de Commynes, una historia contemporánea, plasmada, ahora, en una obra de éxito clamoroso e inmediato.[11]

Para hacer inteligibles los acontecimientos de Italia, Guicciardini juzgó necesario referirse, sobre todo a partir de 1521, a la evolución histórica general de los países del Oeste y Centro de Europa. En el texto [24] muestra su capacidad de sintetizar, a la que antes aludíamos, exponiendo la expansión ultramarina de portugueses y españoles, sin limitarse a sus motivaciones y jalones fundamentales, sino valorando, muy positivamente, los efectos de estas navegaciones en el conocimiento científico adquirido por los europeos, que se muestra superior al de los antiguos. En cuanto a las motivaciones aducidas, el énfasis en los intereses mercantiles está muy en consonancia con las del entorno social en el que escribe Guicciardini (la Florencia de notable protagonismo burgués). Por lo demás, al incluir ese texto hacemos también honor, aunque sea interpretándolo en un sentido lato, a un género historiográfico —los relatos de viajes— que conocerá nuevo auge con el Renacimiento y la imprenta, y en el que, por el momento, los italianos detentan también la hegemonía. El propio Guicciardini fue autor también de una obra que pertenece, en sentido estricto, a ese género.[12]

3. El conocimiento de nuevos mundos y la aproximación al pasado

Pero mientras que Italia se convierte en ese claro objeto de deseo y Carlos V dirime con Francisco I sus acuerdos/desacuerdos (los dos están de acuerdo, los dos quieren Milán), Hernán Cortés y los enardecidos hombres que le siguen conquistan México, desde la bases caribeñas ya establecidas. Es una segunda etapa en el descubrimiento y conquista por la

11. Las ediciones en italiano de la *Storia d'Italia* se multiplicaron con rapidez, a partir de su publicación en 1562. En unos pocos decenios fue traducida al francés, castellano, inglés, alemán e incluso holandés. Por lo que respecta a la difusión de esta obra en España, el gran número de ediciones disponibles hoy en la Biblioteca Nacional de Madrid es un indicio significativo. Sería muy interesante estudiar la cambiante «fortuna» de Guicciardini desde su alto aprecio en la Monarquía hispánica de los siglos XVII y XVIII a un relativo desdén posterior.

12. Me refiero a su obra sobre el viaje que efectuó a la corte española en 1511 como embajador de Florencia, que ha sido publicado también en castellano. (*Viaje a España de Francesco Guicciardini embajador de Florencia ante el Rey Católico*, Valencia, Castalia, 1952. Traducción y estudio preliminar de J. M. Alonso Gamo). Para más información sobre el papel de los italianos en la la literatura de viajes en la época renacentista, puede consultarse la abundante información de E. Cochrane al respecto.

Monarquía hispánica del Nuevo Mundo («las Indias» occidentales). Ciertamente, los portugueses han precedido a los españoles en esa expansión ultramarina, pero han profundizado menos en su aventura africana, sin encontrar, por otra parte, culturas tan avanzadas como la maya, la azteca o la inca.

La floración de una historiografía indiana polifacética se explica por diversas razones: el asombro ante «el otro», el deseo de transferir los propios valores —considerados superiores— y la voluntad de dominio económico y militar, todo ello entretejido con el perenne esfuerzo por inmortalizar los hechos de la propia vida personal y colectiva.[13]

Al estudiar la historiografía indiana, desde nuestra perspectiva tipológico-cultural, estaremos atentos a dos aspectos capitales e interrelacionados: el viraje de la historia hacia la etnografía y el debate sobre la colonización europea de América, especialmente sobre la española.[14] Intentaremos, a la vez, ofrecer una panorámica del desenvolvimiento de la producción historiográfica sobre las Indias, así como de la variedad de utillajes mentales y de experiencias vitales con las que se abordó la aproximación histórica al Nuevo Mundo; una aproximación plasmada en muy diversos géneros literarios.

Fijaremos nuestra atención no sólo en las historias o relatos publicados hasta mediados del siglo XVI, sino también en algunas obras inéditas en la época, bien sea por su valoración posterior o por su interés para las cuestiones cruciales. Por lo demás, la influencia del descubrimiento de otras civilizaciones en la lectura europea del pasado es una problemática de gran alcance y volveremos sobre ella en epígrafes posteriores. Ahora, sin embargo, nos interesa, ante todo el primer impacto.

La historiografía indiana, en sentido lato, comienza con los numerosos relatos o relaciones, generalmente breves, escritos por los protagonistas del descubrimiento y de las primeras conquistas, ya desde el propio Colón. Estos relatos, a veces en forma epistolar (cartas de relación), tienen un interés primordial como fuentes y transpiran el desconcierto y la admiración causados por la gran novedad americana.[15]

13. Francisco Esteve Barba ha realizado un estudio global de *La historiografía indiana,* amplio y detallado (Madrid, Gredos, 1964). Puede obtenerse también una visión general de la misma en A. C. Wilgus: *The historiography of Latin America: a guide to historical writing, 1500-1800,* Metuchen, N.J., 1975.

14. El impulso que la experiencia indiana dio a la orientación etnográfica de la historia fue remarcado ya por E. Fueter como uno de los fenómenos más destacables en la historiografía del siglo XVI. Personalmente, considero muy ilustrativo de ello el hecho de que en la biblioteca de mi propia Facultad haya encontrado ubicadas en las estanterias de Antropología (no en las de Historia) buena parte de las obras históricas y de los estudios utilizados en este capítulo.

15. Sobre la difusión en Europa de las «cartas de relación» americanas, véase, por ejemplo, la reciente obra de Ballesteros Gaibrois: *La novedad indiana,* Madrid, Alhambra, 1987. El renovado interés por esa historiografía indiana se constata en un buen número de inciativas editoriales recientes, no sólo en España, sino también en el mundo anglosajón. Así, se ha publicado: *Hernan Cortés Letters from Mexico,* editadas y traducidas por Anthony Pagden, con una introducción de J. H. Elliot. (Yale University Press) New Haven y Londres, 1986.

Como primer testimonio del interés etnográfico y de la manera en que se abordan las descripciones de esas exóticas costumbres de los pueblos americanos sometidos a los españoles presentamos en el texto [25] un fragmento de una carta de relación. Una entre las muy numerosas y difundidas que se escribieron sobre México. Pertenece a la extensa epístola enviada, en 1519, a Doña Juana de Castilla y a Carlos V, por el cabildo de la «villa rica de la Veracruz», la primera ciudad fundada allí por los españoles.[16]

Los párrafos elegidos informan, no sólo sobre las particularidades geográficas (flora y fauna incluidas) y riquezas de esas tierras, sino también de la constitución física, atuendos, formas de construir y costumbres religiosas de sus habitantes. Una relación («verdadera», según se insiste) escrita con frescura, que testimonia una primera aproximación mental. Las realidades españolas de la época son el punto de referencia obligado para hacerse entender. Así es muy ilustrativo que, para referirse a los templos de los naturales, se hable de «mezquitas». El «otro», que se acaba de encontrar, es descrito apoyándose también en el conocimiento de la «otra» cultura ya conocida por los españoles de principios del siglo XVI, la musulmana. La conciencia de superioridad cultural de los descubridores y su horror por los sacrificios humanos rituales que narran, no impide su valoración de que «estas gentes bárbaras» viven «más política y razonablemente» que ninguna de las vistas antes en América. Es interesante comparar este texto, escrito también a mayor gloria de Cortés —el fundador de Veracruz—, con el ya mencionado de Guicciardini, relativo asimismo a la conquista americana. Mientras que para el italiano la propagación de la fe cristiana se dio «en algunas partes» y «como consecuencia», en la relación de los españoles es un designio divino, acogido deliberadamente como propósito que acompaña, desde el principio, la acción conquistadora y como legitimación sentida, no fingida, de la misma.

Los religiosos manifestaron especial interés, con vistas a la evangelización, por conocer y describir el universo mental de los pueblos americanos, sobre todo sus creencias. Así el fraile jerónimo catalán Ramon Pané, escribió, por encargo de Colón, a quien acompañó ya en 1494 en su segundo viaje, una *Relación sobre las antigüedades de los indios* tainos de la Española.[17] Esta relación encontró su eco en Europa, como muchas otras, a raiz sobre todo de la progresiva publicación del periodístico epistolario del humanista italiano, afincado en España, Pedro Martir de Anglería.[18]

16. El tema de la autoría de esta carta no ha sido zanjado aún por los americanistas y persisten algunas dudas. Una de las tesis más probables, defendida por Ballesteros Gaibrois, es que la carta en cuestión haya sido dictada, o inspirada al menos, por H. Cortés (*La novedad indiana,* p. 134).

17. Las ediciones modernas en castellano, y recientemente en catalán, de esta obra han sido preparadas por el profesor José Juan Arrom.

18. El epistolario de Pedro Mártir de Anglería, en latín e italiano, cuya publicación se inició en 1488 fue editado, completo, en 1530. En ese año aparecieron también sus *Decadas de Orbe Novo,* recopilando su información sobre América.

En la tipología de los españoles que inventaron (en el sentido clásico) América, figuran, además de los descubridores, conquistadores y religiosos, los juristas-funcionarios con experiencia de gobierno allí. Uno de estos últimos fue Gonzalo Fernández de Oviedo (1478-1557), autor de una *Historia general y natural de las Indias,* publicada entre 1532 y 1555 y escrita desde la perspectiva de un propagandista de la conquista.[19] En ella Oviedo nos ofrece también, como naturalista, casi una vasta y detallada enciclopedia indiana, aunque poco articulada.

Oviedo había escrito su obra en unos decenios en los que proseguía la conquista y crecían las riquezas que llegaban desde América a Sevilla. Mientras, surgía entre los europeos, dentro y fuera de la Monarquía imperial de Carlos V, un vivo debate sobre la acción de los españoles en el Nuevo Mundo. En este debate alcanzó especial resonancia la actitud apasionadamente indigenista de Bartolomé de Las Casas (1474-1556), un antiguo encomendero de La Española, luego fraile dominico.[20]

Las Casas, polígrafo infatigable, escribió diversas obras de interés historiográfico. Son fruto y testimonio de su ideario cristiano e indigenista, de sus propias vivencias americanas y de su formación escolástica vinculada a la Escuela de Salamanca. Desde 1527 comenzó una *Historia de las Indias* y *La apologética historia;* ambas, aunque inéditas en su época, fueron muy utilizadas por autores posteriores, como el cronista Herrera. De la segunda se ha llegado a decir que es la primera antropología de América. Ofrece una imagen muy favorable, incluso idílica, de los indios del Nuevo Mundo, manteniendo la tesis de que no se les podía incluir entre los esclavos por naturaleza a los que se había referido Aristóteles.

La *Historia de las Indias,* que ocupó a Las Casas durante unos 35 años, es una obra extensa e importante, pese a su desmañada articulación.[21] Constituye una narración detallada del descubrimiento, exploración y colonización del Nuevo Mundo por España hasta 1520. Presentamos en nuestra selección de textos un fragmento de ella, número [26]. Hemos escogido el que relata, incluso con palabras textuales, el famoso sermón de adviento pronunciado en La Española (Santo Domingo) en 1511 por el padre Montesino(s). Éste, dominico como Las Casas, denun-

19. Pueden verse algunos rotundos testimonios del orgulloso nacionalismo español y del imperialismo («monarquía universal») de Oviedo en Esteve Barba, F.: *La historiografía indiana,* pp. 67 y 68. Oviedo fue Cronista de Indias desde 1532, aunque el cargo de Cronista Mayor de Indias no se institucionalizaría plenamente hasta 1571.

20. «Lo que caracteriza eminentemente el papel histórico de Las Casas —ha escrito Marcel Bataillon— es su obstinación en procurar, en el mismo centro del poderío español, el *total remedio de las Indias,* y el haber creído que en este asunto era el enviado de Dios, su portavoz.» (*Estudios sobre Bartolomé de Las Casas*. Barcelona, Península, 1976, p. 29.)

21. Tanto la labor historiográfica de Bartolomé de Las Casas como, más en concreto, su *Historia de las Indias* han sido analizadas, entre otros, por Lewis Hanke en su extensa introducción (86 páginas) a la edición de esta obra por Agustín Millares Carlo (México, FCE, 1981, 2a. ed.) y por Juan Pérez de Tudela en el estudio crítico preliminar a la edición (1957) publicada en los tomos XCV y XCVI de la *Biblioteca de Autores Españoles.*

ció en él con firmeza el trato cruel de los conquistadores para con los indios, desde los valores evangélicos y desde el reconocimiento de los derechos humanos de los indígenas.

El apasionamiento polémico de Las Casas en la defensa de su noble y justa causa alcanzó sus mayores cotas en varios opúsculos que se publicaron entre 1552 y 1553 y se difundieron enormemente en Europa, especialmente entre los países enemigos de la Monarquía hispánica, como una de las fuentes de la «leyenda negra». El más famoso de ellos sería la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias,* cuyo título anticipa la tesis.[22] Sin entrar ahora en la compleja discusión de cuáles sean los márgenes de verdad y de exageración retórica de Las Casas, debe subrayarse que su célebre relación contribuiría a configurar, como historia, la cultura política europeo-occidental.

Los encendidos opúsculos de Las Casas surgieron del deseo de favorecer la evangelización pacífica del Nuevo Mundo, como único título legítimo de la Corona española para su dominio, cuando ésta reconsideraba su política americana (*Leyes Nuevas,* 1542; Controversia de Valladolid, 1552). Sin embargo, serían utilizadas para la descalificación global de España y la impugnación, conjuntamente, a veces, del catolicismo. Un buen ejemplo de las complejas funciones de la historiografía y de los inciertos confines de ésta con la polémica propagandística/denigratoria.

El debate sobre la valoración de la conquista, es el trasfondo que puede percibirse también en los dos textos siguientes de nuestra antología: [27] y [28]. Fueron escritos, a mediados de siglo, por un clérigo humanista, Francisco López de Gómara, vinculado a Cortés. Forman parte de su *Historia General* (1552) en la que tenemos quizás, Bataillon *dixit,* «la más densa, la más informada, la más inteligente de las Crónicas de las Indias Occidentales».[23] Gómara, que escribe aquí sobre la conquista de México, hace una valoración positiva de ella («libraron bien [los indios] en ser conquistados, y mejor en ser cristianos»). Retoma temas e ideas de la relación a la que pertenece el texto [25], pero con un enfoque distinto: más apologético y más humanista a la vez. Las «letras» que los españoles enseñaron a los indios —dice— les han hecho verdaderos hombres y «valen más que cuanta plata y oro les tomaron». Invoca los

22. He aquí una significativa frase de esta *relación:* «En estas ovejas mansas [los indios], y de las calidades susodichas por su Hacedor y Criador así dotadas, entraron los españoles, desde luego que las conocieron, como lobos e tigres y leones cruelísimos en muchos días hambrientos. Y otra cosa no han hecho de cuarenta años a esta parte, hasta hoy...». Para comprobar la estrecha relación entre coyuntura política y difusión del polémico opúsculo de Las Casas considérense las ediciones del siglo XVII que se mencionan en Stiffoni, G.: *Verità della storia e ragioni del potere* (Milán, 1989), p. 31, nota núm. 38.

23. Bataillon, Marcel: «L'amiral et les 'nouveaux horizons' français», *L'Amiral de Coligny et son temps* (Actes du Colloque..., París, 1972). Paris, Societé de l'Histoire du Protestantisme Français, p. 47. Victor Frankl, por su parte, ha señalado la infuencia de la teoría de la historia de Juan Luis Vives en la práctica historiográfica de López de Gómara. Véase *El «Antijovio» de Gonzalo Jiménez de Quesada y las concepciones de realidad y verdad en la época de la Contrarreforma y el Manierismo* (Madrid, Cultura Hispánica, 1963), p. 134. Se trata de un libro importante que merece ser más conocido.

precedentes históricos para justificar los repartimientos de tierras a los conquistadores y nos da, en conjunto, un testimonio de una historiografía indiana más elaborada, a partir de la reflexión sobre un ciclo histórico general ya cumplido.

La historia de la conquista de México escrita por Gómara parecía demasiado polarizada en Cortés; al menos, así lo pensó uno de los soldados que habia participado también en ella: Bernal Díaz del Castillo. En consecuencia, escribió, con dramática sencillez y simplicidad, su propia *Historia verdadera (de la conquista de Nueva España),* un relato autobiográfico, compuesto a medio siglo de distancia, centrado en los acontecimientos de 1517-1521 y publicado por primera vez en 1632.[24] Para que el lector guste de la frescura y viveza de esta obra, que recuerda en cierto modo a la de Muntaner, incluimos un fragmento en el texto [29]. Nos hace revivir uno de los momentos culminantes de la epopeya indiana: la retirada de las huestes de Cortés de Tenochtitlán-Tlatelolco, la capital azteca, en la «noche triste» del 30 de junio al 1 de julio de 1520.

Si en *La historia verdadera* de Bernal Díaz del Castillo habla un soldado, también existen diversas obras autobiográficas en las que los religiosos reflejan la vivencia de la primera evangelización de México. Así, la del franciscano fray Toribio de Paredes, conocido por los indios por el apelativo de Motolinía (pobre), que fue publicada con diversos títulos *(Historia de los Indios* o *Ritos antiguos.)*

Presidida así mismo por una finalidad religiosa, tiene una importancia particular la investigación etnográfica pionera de fray Bernardino de Sahagún (1500-1590), quien vivió cerca de sesenta años en México. Su trabajo, gestado a mediados del siglo XVI, se caracteriza por su rigor metódico. Se extiende éste tanto a la formulación del cuestionario sobre los diversos aspectos de la cultura espritual y material de los indígenas mexicanos, como a la selecċción y confrontación de las respuestas (también pictóricas) encontradas en los informadores indios, suscitando incluso fuentes. En estrecha conexión, Sahagún estudió, como lingüista, el principal idioma de estos indios, el *nahuatl.* Como fruto de sus investigaciones redactó entre 1547 y 1562 una *Historia general de las cosas de Nueva España.* Cabe preguntarse en qué medida la publicación de esta obra, inédita hasta el siglo XIX, hubiera contribuido a anticipar el desarrollo de la etnografía y de la antropología cultural.

Hemos centrado hasta ahora nuestra atención en la historiografía que trata de un mismo territorio, México, por un doble motivo. Por una parte, porque se facilita así la presentación de la variedad de aproximaciones posibles a una misma problemática: el encuentro y confrontación entre los europeos y los indígenas. Por otra, porque la conquista y coloniza-

24. En 1982 Carmelo Sáenz de Santamaría publicó una cuidada edición crítica de la obra de Bernal Díaz, con la que se inauguraba la colección *Monumenta Hispano-Indiana,* promovida por el CSIC en el horizonte del V Centenario. Es una prueba más de la alta valoración de que hoy goza *La historia verdadera.*

ción de México fue anterior a la de otras áreas geográfico-políticas, como Perú o Río de la Plata.

La aproximación al pasado, con nuevos y fecundos interrogantes, no quedó limitada desde luego a México. Tendremos enseguida algunos testimonios de ello, cuando nos ocupemos de un par de obras que versan, en todo o en parte, sobre el espacio incaico, las cuales fueron publicadas ya a fines de siglo, en la época del humanismo renacentista tardío. Nos referimos a la muy influyente y difundida *Historia natural y moral de las Indias* de José de Acosta y a los *Comentarios reales* del «Inca» Garcilaso de la Vega.

Por el momento, ya a través de la problemática tratada y de los textos que hemos escogido, hemos asociado a la vez la discontinuidad y la continuidad en la evolución de la historia. Discontinuidad, porque se refieren a encuentros a escala planetaria (entre el Viejo y el Nuevo Mundo) de civilizaciones que no habían tenido prácticamente ninguna relación previa. Continuidad, en el gusto por lo pintoresco y por el conocimiento del «otro» que habíamos visto ya en el alba de la Historia, en Heródoto.

4. La historia y el gusto por la historia en la segunda mitad del siglo XVI

Seguimos con el protagonismo español en ese siglo XVI, Siglo de Oro y de negras sombras pronto coaguladas en cliché semilegendario. En los párrafos finales del capítulo anterior ya señalamos que, entre la segunda mitad del siglo XV y los primeros decenios del siglo XVI, se ubica en el Occidente europeo la creación de la función, reconocida oficialmente con un cargo, de «historiógrafo» o de «cronista real».[25] En la Monarquía hispánica el más celebrado en el siglo XVI (al menos *a posteriori*) fue el aragonés Jerónimo de Zurita (1512-1580), historiador de la Corte (y, en ese sentido, «acortesado»).[26] Respecto a los cronistas medievales, la decisión de Zurita de atenerse a informaciones razonablemente verificables, de contrastar éstas, de utilizar documentos de archivo y no sólo narraciones posteriores, representa un cierto avance en el sentido crítico, pese a su desmañamiento al articular el relato. En la introducción a sus famosos *Anales de la Corona de Aragón,* texto número [30], queda bien de manifiesto su clara desconfianza respecto a la posibilidad de remontarse muchos siglos atrás (no digamos ya a la era precristiana). La tradición cristiana sigue operando en él en cuanto al vector teológico-moral que orienta su obra; no en cuanto a la utilización del Antiguo Testamento

25. Resaltan, para Francia, los estudios de François Fossier y los de Denys Hay sobre Inglaterra y Escocia. Se encuentran citados en la bibliografía específica de este capítulo.

26. Entre los numerosos especialistas que han trabajado sobre el autor de los *Anales de la Corona de Aragón* destaca Ángel Canellas, editor moderno de sus obras y uno de los organizadores del Congreso sobre Zurita, su escuela y su época (Zaragoza, 1983).

como relato cronológico y apoyatura para colmar la falta de información sobre las edades anteriores a la venida de Cristo.

Aunque los *Anales* de Zurita empezaron a publicarse en 1562, en la segunda mitad del siglo XVI, tras esa paz de Cateau-Cambrésis (1559) que deja a Italia «pacificada» y sometida a España, daremos prioridad historiográfica a Francia. No sólo, ni principalmente, por puro voluntarismo de equilibrio europeísta. Es que la corriente de la *histoire parfaite* constituye un deslumbrador punto de referencia.[27] En varios sentidos. Desde el punto de vista teórico-epistemológico, porque el genio polifacético de Jean Bodin, con su *Methodus ad facilem historiarum cognitionen (Método para un más fácil conocimiento de las historias,* 1566) y más tarde Henri de La Popelinière, con su *Histoire des Histoires* (1599) sobre todo, nos ofrecen reflexiones sugestivas, bastante maduras y con elementos de novedad, aunque no siempre coherentes. Por un lado, hacen una clara propuesta de *histoire totale* o de la civilización, más amplia que la historia político-diplomática (el objeto de la historia humana son las acciones de los hombres actuando en sociedad, dirá Bodin). Y junto a este ensanchamiento del objeto de la historia se exponen también criterios orientadores para un examen más atento de la fiabilidad de las diversas fuentes: mediante la confrontación entre ellas, el conocimiento previo de sus autores y la connaturalidad con el tema tratado.[28] Aflora asimismo un cierto historicismo en el que se mezcla algo de pirronismo epistemológico (la historia humana nos ofrece simplemente verdades probables) y de relativismo cultural. Por otra parte, podemos considerar a La Popeliniere uno de los nuestros, puesto que realiza un esbozo de historia de la historiografía. En ella aborda también la problemática del patronazgo y las relaciones entre los políticos y los historiadores, considerando que es necesario estudiar así mismo el reclutamiento social de éstos.[29]

La *histoire parfaite,* punto de referencia también, lo anticipamos en la primera parte del capítulo, en cuanto historia concernida por el problema de la estabilidad política en medio de la tormenta de las «guerras

27. El concepto de «historia perfecta» deriva de varios términos empleados ya por los autores de esa corriente y que se orientan en ese mismo sentido semántico («historia integra», «consumata», «perfecta», «accomplie»). Ha contribuido mucho a la difusión del mismo el libro de Huppert, George: *The idea of perfect history,* Urbana (Ill.), 1970. Vease también Dubois: *La conception de l'histoire en France au XVIe. siècle (1560-1610).* París, 1977.

28. Esta cuestión se sitúa en el contexto de un tratamiento bastante sistemático del problema de «la verité historique». Véase al respecto el breve y excelente artículo homónimo de Hermann Weber, en Gadoffre, Gilbert, (ed.), *Certitudes et incertitudes de l'histoire,* París, 1987, pp. 77-86. Julian H. Franklin, por su parte, dedica el capítulo IX de su *Jean Bodin and the sixteenth-century revolution in the methodology of law and history,* Nueva York, 1966, 2a. ed., a «The Rules [of J. B.] for Testing Historical Assertions», pp. 137-154.

29. El interés que despierta y la relevancia que se le da a La Popelinière como teórico de la historia e historiador de la historiografía quedan bien de manifiesto en todos los estudios sobre la *historia perfecta.* C.- G. Dubois, por ejemplo, en *La conception de l'histoire en France au XVIe. siècle (1560-1610),* París, 1977, se ocupa de él casi con tanta amplitud como de Bodin. Para los puntos de vista de La Popelinière sobre el patronazgo, véanse las pp. 149-151.

de religión» francesas de la segunda mitad del siglo XVI. Este aspecto de compromiso político en la línea galicana e irénica de los *politiques*, junto al de defensa e ilustración (en clave nacionalista) de la moderna cultura francesa, aparece quizás de modo más explícito en las investigaciones sobre el pasado de Francia de Etienne Pasquier.[30]

La pretendida «histoire parfaite» es punto de referencia, sí, pero deslumbrador. Porque la *histoire parfaite* es más bien la historia que se debería hacer que la historia que se escribe corrientemente en la época. En todo caso es, al menos, un programa y un reto «toward a new design of History»,[31] que se encarará con más decisión y más habitualmente a partir del siglo XVIII. Pero, por el momento, la historia que propugnan Bodin y La Popeliniere es casi una espléndida excepción.

Con todo, como homenaje a esta *historia perfecta* presentamos en el texto [31] un fragmento del *Methodus* de Bodin. Pertenece al capítulo de «Refutación de la teoría de las cuatro monarquías y de los cuatro siglos de oro». En él se nos argumenta, desde la perspectiva de una historia global, con esa mezcla de lógica y poesía tan característica de Bodin, que nuestros descubrimientos igualan y a menudo soprepasan los de los antiguos». El impacto de la experiencia americana y la revalorización de la geografía se inserta en una problemática más amplia y ardua: la evolución global humana. En la titubeante interpretación que se nos ofrece, aunque se descarta que la edad de oro esté en el pasado, tampoco se afirma claramente la idea del progreso, si bien parece apuntarse en esa dirección.

Bodin estaba convencido de que las nuevas realidades americanas cuestionaban el saber de los antiguos y hacían necesario reconsiderar la evolución social y cultural de la humanidad.[32] No era el único en pensar así a fines del siglo XVI, cuando se iba decantando una reflexión más articulada sobre las culturas americanas.[33] El descubrimiento de América

30. La importancia de ese compromiso político es de tal envergadura que Marc Fumaroli ha hablado de «l'école historique des Politiques du XVIème. siècle», en Gadoffre, G.(ed.), *Certitudes...*, p. 89. Esta incidencia de los condicionamientos políticos presentistas (tambien las querellas dogmático-eclesiásticas y la pugna entre juristas y aristócratas de viejo cuño por la influencia en el Estado), así como el peso de la tradición historiográfica anterior en *la historia perfecta*, han sido subrayados en el artículo de Arlette Jouanna: «Histoire et polémique en France dans la deuxième moitié du XVIème siècle», *Storia della Storiografia* (Milán, 1982), núm. 2, pp. 57-75.

31. Kelley, Donald R.: *Foundations of modern historical scholarship*, Nueva York-Londres, 1970, p. 301. A Kelley pertenece también esa expresión afortunada de que la «histoire parfaite» es un proyecto de «defensa e ilustración de la moderna cultura francesa» (*Foundations...*, p. 303).

32. He constatado la relevancia que Bodin concede a los geohistoriadores hispánicos en mi «Nota sobre la historiografía de la época de Antonio Agustín: la selección bodiniana de historiadores de los españoles», *Jornades d'Historia Antonio Agustí (1517-1586) i el seu temps.*, vol. 2, Barcelona, 1990, pp. 485-494.

33. La influencia de las nuevas realidades geográfico-culturales americanas en Henri de la Popelinière, uno de los teóricos de la *histoire parfaite*, ha sido estudiada por Corrado Vivanti: «Alle origini dell'idea di civiltá. Le scoperte geografiche e gli scritti di Henri de la Popelinière», *Rivista Storica italiana*, 74 (1962), pp. 225-249.

estaba llevando a algunos a ensanchar y profundizar su concepto del hombre.[34] En este proceso tuvo una especial importancia el jesuita José de Acosta (1540-1600), el cual procedía de una familia castellana, originaria de Portugal.

En 1590 aparecía la *Historia natural y moral de las Indias,* de Acosta, que se convertiría en la descripción de las sociedades azteca e inca más lúcida, difundida e influyente de cuantas se escribieron hasta fines del siglo XVIII.[35] Quizás porque Acosta no sólo describe; elabora también una cierta filosofía evolutiva de la cultura, a partir de sus noticias sobre aquellas sociedades, fruto en buena medida de su conocimiento directo de las realidades americanas, sobre todo del mundo incaico. La filosofía de la cultura de Acosta se entrevera con un cierto sistema de etnología general y comparativa, en el cual la tipología de los pueblos no europeos se basa en los niveles de su lenguaje y en su organización política.

Acosta compartía con Las Casas la antropología filosófica básica (el aristotelismo tomista) de la Escuela de Salamanca,[36] pero no tenía un concepto de los indios tan favorable como el del vehemente apologista de éstos. Acosta pensaba que los indígenas americanos se encontraban en un estadio más atrasado de desarrollo y que su inferioridad cultural era perfectamente subsanable por la educación. Por otra parte, su obra ofrece interesantes reflexiones e hipótesis a partir de la geografía física de América (su historia natural), anticipando, en parte, explicaciones científicas posteriores y ganándose por ello el reconocimiento de Humboldt.[37]

Incluimos en nuestra antología dos textos de *La historia natural y moral de las Indias*. El «Proemio al lector» número [32], nos desvela, en palabras del propio Acosta, las claves intelectuales, misionales y biográficas de la obra, así como su enfoque y estructura. El segundo texto, el [33], con el que se inicia el libro sexto, el penúltimo, defiende la tesis (cargada de implicaciones) de que es «falsa la opinión de los que tienen a los indios por hombres faltos de entendimiento», trasluce la familiaridad con el mundo clásico característica del Renacimiento tardío e informa sobre las fuentes y motivaciones que tuvo Acosta al escribir su historia. Una historia, como se deduce, más antropológico-

34. Véase Elliot, J. H.: «The discovery of America and the discovery of man» (1972). Traducción incluida en *España y su mundo,* Madrid, Alianza, 1990, pp. 67-91.

35. El contexto histórico-cultural de Acosta, así como el contenido e influencia de su *Historia* pueden verse en varios estudios y ediciones. Así en el amplio prólogo y anexos de la edición de Edmundo O'Gorman (México, FCE, 1979, 2a. ed., 1a reimpr.) o en el extenso capítulo que le ha dedicado Anthony Pagden en *La caída del hombre natural. El indio americano y los orígenes de la etnología comparativa,* Madrid, Alianza, 1988. Las obras del P. Acosta han sido editadas también por Francisco Mateos en la Biblioteca de Autores Españoles.

36. Véase Brufau Prats, J.: *La Escuela de Salamanca ante el descubrimiento del Nuevo Mundo,* Salamanca, 1989.

37. Es bien significativo, en cuanto a la importancia de esta faceta científico-natural de la obra de Acosta, que Esteve Barba en su *Historiografía indiana* se extienda más sobre ella que sobre su aspecto de «historia moral», (véanse pp. 102-111).

filosófica que político-narrativa y más atenta a la profundidad de reflexión que a la belleza de estilo.

La *Historia* de Acosta es una de las pocas obras que trata tanto de la cultura azteca como de la inca. Del imperio inca en exclusiva y de su conquista por los españoles se ocupó el llamado Garcilaso de la Vega, el Inca, o el Inca Garcilaso (1539-1599). Éste fue un soldado y humanista, mestizo, hijo de un noble castellano y de una princesa india, quien publicó en España sus obras ya a principios del siglo XVII. Sus *Comentarios reales,* de gran calidad literaria, están impregnados de nostalgia y sentido moralizador. Recogen en su primera parte las tradiciones de la historia indígena oficial cuzqueña; narran en la segunda, a partir también de vivencias propias, la conquista y las guerras civiles entre los españoles del Perú.

Tanto en el origen de la *Reformation* (la Reforma protestante) como en el de la Reforma católica (en parte continuidad de un espíritu común prerreformista y en parte Contrarreforma, reacción contra el protestantismo) hay una profunda interrogación por la iglesia primitiva y su verdadera historia posterior. Una historia que había sido descalificada, por lo que respecta a la época medieval, casi globalmente, por el Protestantismo. Así pues, ya desde 1520 y sobre todo desde mediados de siglo, el debate teológico y la indagación histórica se imbrican, sin que resulte fácil separar la controversia dogmática del avance de la erudición eclesiástica e histórica en general. Las *Centurias* de Magdeburgo, en el campo protestante, y los *Annales* de Baronio, en el católico, son sólo algunas empresas historiográficas emblemáticas de una extensa producción sobre historia del dogma, de las órdenes e instituciones eclesiásticas, de los Concilios, etc.[38] La obra conocida como las *Centurias* de Magdeburgo, llamada así por su estructuración expositiva por siglos, se publicó entre 1562 y 1575 y fue dirigida por Matthias Flacius Illyricus. Los dos primeros volúmenes de los *Annales* dirigidos por el cardenal italiano Baronio aparecieron en 1588-1590. Probablemente en el conjunto europeo y sin duda en los países católicos, la mayoría de los historiadores siguen siendo clérigos. Sensibles, incluso dentro de la Iglesia católica, a la atracción del nacionalismo, como pone bien de manifiesto el caso del jesuita Juan de Mariana, uno de los más importantes historiadores españoles, y europeos en general. Mariana, que escribe a fines del siglo XVI, se sitúa ya en la epoca de transición del Renacimiento tardío al Barroco.

Pero, ¿cómo se proyecta la historia más allá del «gremio» de los que la escriben? El gusto por la historia y la cultura histórica ha sido potenciado notablemente por la imprenta, las pasiones nacionales y religiosas, y la ampliación del número de hombres del «tercer estado» —comer-

38. En el caso hispánico, la gran abundancia de obras de historia eclesiástica en el reinado de Carlos II (más del 40 % de la producción historiográfica total) queda de manifiesto en la estimación cuantitativa que aportó Sebastián García Martínez en «Las ciencias históricas y literarias en la España de Carlos II (1665-1700)», *Actas del II Congreso Español de Historia de la Medicina,* vol. I, Salamanca, 1965, pp. 293-301.

ciantes y juristas sobre todo— que pueden comprar libros de historia «antigua y moderna». Como un testimonio particularmente pertinente e inteligente de ese gusto por la historia presentamos unas páginas de los *Essais* (Ensayos) de Montaigne, texto número [34]. Michel de Eyquem, señor de Montaigne, coetáneo *grosso modo* de Mariana, puede verse como un fruto maduro del humanismo renacentista tardío o como un representante ya de una generación barroca que reflexiona tanto —o más— acerca de las contradicciones humanas que sobre la dignidad humana. Incluimos un fragmento excepcionalmente largo, para nuestros estándares habituales, porque Montaigne no sólo nos manifiesta una cierta familiaridad con los problemas epistemológicos de la historia, sino que realiza también una significativa selección de historiadores. Merece la pena anotar que su preferencia por Tácito, entre los autores greco-romanos, está en consonancia con un clima, bastante extendido en ese momento, de reivindicación de dicho autor.[39]

5. La historiografía de la época barroca: complejidades y aportaciones de una etapa desdeñada

Basta hojear algunas síntesis generales de historia de la historiografía para constatar que el siglo XVII aparece casi siempre fugazmente. ¿Es que ha tenido escasa importancia? Sería una conclusión demasiado apresurada y parcialmente errónea. Las cosas son algo más complejas.

Como decíamos al inicio de este capítulo, la historiografía de la época barroca (provisionalmente y *grosso modo* podríamos hacerla coincidir con la del siglo XVII), tiene unos contornos menos precisos. Como corolario, casi necesario, de la interpretación que hoy podemos denominar ya clásica, la de Burckhardt y Fueter, de los dos Renacimientos, el de la cultura o civilización en general y el de la historiografía en particular, los dos «Barrocos» correspondientes aparecían desvalorizados y más bien como el negativo de los Renacimientos. Una tierra yerma o de frutos deformes, historiográficamente hablando. No es sorprendente que esos menospreciados territorios cronológicos posrenacentistas se hayan estudiado en menor medida, y más bien bajo la perspectiva de cómo pudo detenerse el esperado progreso de una historiografía tan prometedora en la Italia del siglo XV y primeros decenios del siglo XVI, o en la Francia de la segunda mitad de ésta centuria.[40] A la infravaloración en cuanto a

39. El tema de la revalorización de Tácito (el 'tacitismo) en el siglo XVI ha sido estudiado, entre otros autores, por Bertelli, Gilmore y Momigliano (véanse las referencias en la sección bibliográfica).

40. Los testimonios podrían multiplicarse. Desde luego, esa aproximación predomina no sólo en los autores centrados en la historiografía italiana (Fueter y Cochrane, por ejemplo), sino también en los admiradores (como Huppert y Kelley) de la «historia perfecta». En cualquier caso, es una prueba de que el porcentaje —podría investigarse con precisión— de obras de historia de la historiografía dedicadas al (y más aún rotuladas con) Renacimiento es mucho mayor que las análogas para el Barroco.

su aportación intrínseca hay que añadir otra razón de este relativo obscurecimiento de la historiografía barroca: la menor amplitud geográfico-cultural del concepto de Barroco respecto al de Renacimiento. Tiene más sentido, hablando en términos generales europeos, este último que el primero. Pues el Barroco como movimiento cultural, en buena parte manifestado en una exhuberante y tensa estética común, es muy discutible fuera de la península italiana y los dominios de los Habsburgo. Especialmente en Francia. Es más pertinente hablar de una historiografía barroca italiana o española que de una historiografía barroca francesa.

Pero, incluso manteniéndonos dentro de ese enfoque teleológico de la historia de la historiografía (rastrear en cada época estudiada los orígenes o precedentes de nuestros actuales conceptos de la historia), el siglo XVII tiene una notable importancia. Hasta el punto de que no ha faltado quien, como Ph. K. Leffler, ha afirmado que el viraje decisivo de la historiografía se produce en el último tercio del siglo XVII y no en el corazón de la época de la Ilustración. Es más; frente a la *historia perfecta* del siglo XVI, ha reivindicado la *histoire raisonnée* de aquel período.[41]

Es cierto que los historiadores tuvieron menos predicamento entre la intelectualidad europea del siglo XVII que en la época renacentista y puede afirmarse que, en cierto sentido, el siglo XVII se aleja de la historia. Frente a la alta valoración de ésta por los humanistas del Renacimiento (como vía de acceso al precioso legado clásico), o por los hombres de las Reformas religiosas (para conocer la Iglesia primitiva), el claro repudio de un Descartes y la toma de distancias de un Bacon, ejemplifican los retos y desdenes que sufre la historia en el siglo de la revolución científica, cuando se admiran las ciencias físico-naturales que se escriben, como la naturaleza, en lenguaje matemático.

Descartes, clara y distintamente, descarta la historia como conocimiento valioso. La historia es un perpetuo escándalo para el racionalismo cartesiano por su inconsistencia epistemológica. Por una parte —piensa el autor del *Discurso del Método*— porque sus relatos no ofrecen garantías de ser fidedignos. Por otra, porque la historia es el reino de lo contingente, de lo no necesario, y por tanto no pueden deducirse de ellas leyes generales. El ahistoricismo o antihistoricismo de Descartes queda reforzado aún por su deseo de hacer tabla rasa del pasado. Pues él se propone, *ex novo*, construir un conocimiento de sí mismo, de Dios y del mundo, partiendo de su experiencia interior y por la vía deductiva.[42]

41. Véase Dufays, J.-M.: «Théories et pratiques de l'historiographie à l'époque moderne: état de la question», *Pratiques et concepts de l'Histoire en Europe, XVIe-XVIIIe siècles,* París, 1990, p. 13, aludiendo a la tesis, demasiado poco conocida, de Leffler: «L'Histoire raisonnée: a study of French historiography, 1660-1720». Ohio State University, 1971. Se ha publicado un resumen de ésta en *Journal of the history of ideas,* XXXVII, 1976, 2, pp. 219-240.

42. Para contextualizar el rechazo cartesiano de la historia hay que considerar varios aspectos. En primer lugar, el esceptismo o pirronismo histórico no era nuevo, aunque el de Descartes tenga especial fuerza e irradiación. El pirronismo, ya hemos aludido a ello, se insinúa en la historia «perfecta» y tiene sus abiertos precedentes renacentistas, para no remontarnos más, en autores como el italiano Leonardo Salviati o el «Urfaust» alemán

Francis Bacon (el cual escribió sus más importantes obras de metodología científica a principios del siglo XVII y presenta también una mediocre faceta de historiador) impugnó la orientación «retórico-literaria» que había tenido la cultura europea hasta el momento, y asoció, en su clasificación de las ciencias, la historia con la memoria, no con la razón.

Pero considerados en una perspectiva amplia, estos desafíos tuvieron efectos beneficiosos para la historia. En la segunda mitad del siglo XVII los historiadores se encuentran, en parte por la influencia de Descartes, con el reto de un nuevo clima intelectual de exigencia metódica y avivado sentido crítico. Su respuesta, en el plano metódico-erudito desembocó en la gran obra, que simboliza todo un esfuerzo, del religioso benedictino (de la congregación de san Mauro), dom Jean Mabillon, el cual publicó, en 1681, su *De re Diplomatica,* una obra cuyo sexto volumen estaba constituido por un conjunto de 200 diplomas. Con la aportación de Mabillon y otros autores en los decenios finales del siglo XVII, alcanzan una cierta mayoría de edad un conjunto de disciplinas instrumentales: la paleografía (que versa sobre las escrituras antiguas), la diplomática (sobre los documentos cancillerescos), la cronología (sistemas de datación), la numismática (monedas), etc. En conjunto, permiten hablar de una mutación en las ciencias auxiliares de la historia, las cuales podían ofrecer ya procedimientos metódicos para verificar la autenticidad de los documentos. Con ello, la crítica de fuentes (tal como había reclamado Bodin, por ejemplo) ganaba en seguridad.[43]

Estos avances en la crítica de fuentes se ven acompañados por un extraordinario despliegue de la erudición en varios campos. La pasión por el conocimiento de los vestigios arqueológicos de la antigüedad grecolatina y de las épocas pretéritas en general, proporciona una ingente cantidad de nuevos materiales aportados por eruditos de todos los países europeos. En esta «segunda época helenística» las pruebas del pasado se multiplican. Por lo que respecta a la publicación de recopilaciones de fuentes, ésta se orienta, en buena parte, en tres direcciones: fuentes historiográficas y bibliográficas (como la monumental colección, iniciada en 1684 por L. Labbé S. I., *Byzantinae historiae scriptores,* o la *Bibliotheca Hispana* de Nicolás Antonio); historias de la Iglesia (las *Acta sanctorum* que venían siendo publicadas desde 1643); y documentos referentes al derecho público de los estados europeos y a sus

Heinrich Cornelius Agrippa. Y posteriormente a Descartes, su compatriota La Mothe Le Vayer escandaliza en 1668 con su discurso sobre *De peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire.* En cuanto al clima historiográfico de la época de Descartes, en parte por la presión del absolutismo monárquico católico o protestante, con su dirigismo cultural, y sus censuras, la historia tomaba una orientación cada vez más retórico-moralizadora, encaminada a distraer, conmover y edificar, en detrimento del componente intelectual, de investigación crítica y sólida de la verdad.

43. Marc Bloch ha subrayado fuertemente la importancia y el significado de esa fecha, 1681, en el desarrollo del espíritu humano (*Introducción a la historia,* México, 1980, 10a. ed., pp. 66-67). La figura de Mabillon, en su contexto institucional y cultural, es estudiada ampliamente en B. Barret Kriegel: *Jean Mabillon,* París, PUF, 1988.

relaciones exteriores (así el *Codex iuris gentium diplomaticus,* editado por Leibnitz en 1693).

Como consecuencia de estos trabajos eruditos, una acumulación de piezas minuciosamente coleccionadas y científicamente establecidas dan, a fines de siglo, una dimensión sin precedentes al pasado. Esta multiplicación de la memoria histórica empieza a favorecer, simultáneamente, la aparición de obras sintéticas y sistemáticas de consulta, como los diccionarios históricos. Cuando en 1698 Louis Morery publica en Amsterdam la octava edición de su *Gran Diccionario Histórico,* podía ya beneficiarse de otros anteriores como el de P. Bayle (precursor del enciclopedismo) y muchos otros.

Por otro lado, en cuanto a los problemas epistemológicos básicos, planteados de nuevo por el reto cartesiano, no faltaron los tratados, discursos, «artes» (obras de reflexión teórica, en suma) dedicados a reflexionar y reconstruir los fundamentos epistemológicos de la historia, examinando la cuestión capital de qué tipo de verdad puede alcanzar ésta y mediante qué requisitos.

Desde aproximaciones en buena parte diferentes (realismo aristotélico, el padre Le Moyne con su tratado de *L'Histoire* de 1670; agustinismo, en la lógica de los hermanos Arnauld, 1662; o epicureísmo cristiano, de un Gassendi) se argumenta filosóficamente, con un fondo común en cuanto a la capacidad de acceder a la verdad por la experiencia y el testimonio de otro (oral, escrito o gráfico). Esta experiencia indirecta puede proporcionar una verdad mediata, pero ello exige particular prudencia y discernimiento para sopesar en esos testimonios, además del texto mismo y la coherencia interna del mensaje, su grado de verosimilitud respecto a la calidad del testigo y la conformidad con la propia experiencia anterior del que investiga.[44] Así, utilizando una lógica de las proposiciones contingentes, el historiador puede hacer afirmaciones, con un grado de probabilidad tal que equivale a una certeza moral, y ésta constituye el tipo de verdad, específica y preciosa, que puede alcanzar la historia. Así, la historia asocia verdad y cultura para ofrecer a los hombres certezas suficientes y comunes sobre su pasado.[45] El conocimiento histórico en equilibrio entre la confianza abusiva y la crítica propensa al escepticismo se justifica como uno de los fundamentos de la cultura humana.

44. La idea de que, con este paso del conocimiento inmediato al conocimiento mediato, se da una ruptura epistemológica simultánea en la historiografía y en las ciencias físico-naturales ha sido desarrollada especialmente por el filósofo polaco K. Pomian. Véase *Fisica e storia: due percorsi paralelli. Epistemologia e didattica,* Nápoles, 1981, p. 9, citado en Dufays, *Pratiques et concepts...,* p. 25.

45. Me apoyo, en buena parte, en el magnífico trabajo de Marc Fumaroli «Historiographie et épistemologie à l'époque classique», en Gadoffre, G., pp. 87-101. Obsérvese que, refiriéndose al siglo XVII en Francia, habla de época clásica y no de época barroca. Véase también Borguero, Carlo: *La certeza e la storia. Cartesianismo, pirronismo e conoscenza storica.* Milán, Franco Angeli, 1983. Por lo que respecta a la aportación a la teoría de la historia de los autores españoles del siglo XVII, véase el trabajo específico de S. Montero Díaz, citado en la bibliografía del capítulo, y el apartado dedicado a este tema en el estudio de José Cepeda Adán sobre la historiografía en el siglo del Quijote, indicado

Las reflexiones epistemológicas y el corpus metódico-instrumental emblematizado en Mabillon, pueden verse como una vertiente de la respuesta de Clío al reto del cartesianismo en el nuevo clima intelectual de la segunda mitad del siglo XVII. La otra vertiente sería el inicio de la propensión a buscar algunas leyes o causalidades amplias que hagan inteligible el caos de los innumerables acontecimientos. Pero la historia de talante filosófico, en la que prevalecen las «consideraciones» y «discursos» (argumentaciones encadenadas) sobre las narraciones vívidas es, en verdad, minoritaria en el siglo XVII. En la historia que predomina en la época barroca, el didactismo moral (para príncipes ante todo y también para súbditos) se asocia a una orientación estético-retórica y narrativo-factual.[46] Es cierto que esta orientación continúa en la centuria siguiente. El intento del napolitano Giambattista Vico por hacer de la historia una «ciencia nueva» y las obras algo posteriores de Montesquieu, en los inicios de la Ilustración, tampoco reflejan las tendencias de la producción general de su época, aunque resulten menos excepcionales.

Sin embargo, ya en la segunda mitad del siglo XVII, se acusa el impacto del desafío filosófico. Incluso en la propia obra de Bossuet *Discurso sobre la historia universal*. El obispo de Meaux es, sin duda, testimonio majestuoso de la pervivencia de una cierta interpretación providencialista de la historia, mezcla de Agustín y de Orosio, que es teológico-política. Interpretación teológica, porque la sucesión de las épocas y los imperios, todos los momentos de la historia de la humanidad, son para Bossuet, ante todo, ocasión «de mostrar la Providencia divina en acción y de enseñar a los hombres su insignificancia ante la majestad todopoderosa de Dios».[47] Interpretación política, porque constituye una cierta legitimación de la Monarquía «absoluta» en general y de la Monarquía francesa en particular, como heredera del Imperio cristiano de Constantino.[48] Anotemos, *en passant,* que se trata, sustancialmente, de un mensaje idéntico al de Oton de Freising, si sustituimos Monarquía francesa por Imperio germánico.

Pero el *Discurso sobre la historia universal* de Bossuet (1681), testimonia, a la vez, en su propia denominación y en su estructura lógica, la influencia del clima racionalista. Por ello, y por su influencia posterior, por acción y por reacción, hemos considerado pertinente incluir en la antología dos textos de esta obra, mucho más citada que leída. El primero de ellos, número [35], es más ilustrativo quizás de su interpreta-

también allí. Entre estos tratadistas destacan Luis Cabrera de Córdoba, en los comienzos de la centuria, y fray Jerónimo de San José y Diego José Dormer, a mediados y fines de la misma respectivamente.

46. Véase Carbonell, Charles-Olivier: «Retour baroque à une histoire narrative», *Etudes d'Historiographie,* Bucarest, 1985, pp. 83-95.

47. Fumaroli, «Historiographie...», p. 99

48. Escribo «absoluta», entre comillas, porque en puridad en ese absolutismo el rey no queda desligado, sino todo lo contrario, del derecho natural ni de las leyes de Dios. Pero podría escribirse también absoluta, sin comillas, porque de hecho el rey escapa al control efectivo de cualquier cuerpo político.

ción providencialista y moralista de la historia, en la que trata de fundir el legado bíblico y el romano. En el siguiente, texto [36], se realizan reflexiones de conjunto sobre las épocas de la historia de Roma, las causas del cambio político-social en ella y las razones de su decadencia. En estas reflexiones se apela también a las causas humanas, de medio alcance, y no sólo a la Providencia, como causa última. Estas reflexiones, como veremos, serán retomadas posteriormente por la historiografía ilustrada. Por lo demás, tanto un texto como otro transparentan la erudición clásica del consejero de Luís XIV y preceptor del Delfín (príncipe heredero) de Francia.

Por otra parte, en los decenios finales del siglo XVII, en la época ya de la Preilustración y de la crisis de la conciencia europea, está surgiendo una filosofía de la historia secularizada. Providencia // Providencia-Progreso // Progreso, podría ser el esquema lógico-conceptual de esa compleja evolución que tal vez tenga en el puritanismo inglés un momento especialmente decisivo. A través de esa evolución la creencia cristiana en el Dios providente fue gradualmente sustituida —en algunos influyentes círculos intelectuales— por la fe en una pauta natural e inexorable de progreso.[49]

Adoptemos ahora una perspectiva diferente de la historiografía de la época, prescindiendo algo más, por una parte, de lo que en ella haya de germinal, cara a los desarrollos posteriores. Descendamos, por otra, de las grandes visiones o filosofías (más metahistóricas que históricas y en cualquier caso excepcionales) al terreno de la historia, de ámbitos temáticos más acotados, a la historia que se escribe y se lee más frecuentemente en esa segunda mitad del siglo XVII, tras la gran Revolución inglesa (1640-1649), o incluso tras la segunda Revolución (1688) que consolida una monarquía constitucional *avant la lettre*.

Puesto que Inglaterra empieza a ser ya la gran coprotagonista de la historia europea, es razonable volvernos ahora hacia sus historiadores. Entre éstos destaca sir Edward Hyde, conde de Clarendon (1609-1674), el cual fue consejero —no muy escuchado— del decapitado Carlos I Estuardo y ministro, posteriormente, del más afortunado Carlos II, hijo del anterior. La obra de Clarendon *Historia de la Rebelión y de las guerras civiles* (de 1626 a 1660), es un buen exponente de la historia política ofrecida en unas memorias. Una historia escrita con cierto distanciamiento, aunque enfocada desde el compromiso político de fondo del consejero de los Estuardo: la «monarquía mixta», como equilibrio entre la monarquía absoluta y la monarquía parlamentaria. Clarendon, que rezuma experiencia y clasicismo, y es en cierto modo un heredero

49. Esta idea es desarrollada ampliamente en el capítulo correspondiente a la revolución puritana del importante libro de Robert Nisbet *Historia de la idea de progreso* (Barcelona, Gedisa), 1981, pp. 181-200. Yo añado, por mi parte, que de la idea de *progreso* (y su correlativa de naturaleza) *etsi Deus non daretur* (aunque Dios no existiera, en condicional) se pasará en siglos venideros a la creencia en el *progreso* desligado, positivamente, de Dios y de la noción de naturaleza, un *progreso* desprovisto por tanto de su premisa y de su fundamentación conceptual originaria.

de Tucídides, Commynes y Guicciardini, aboga por la prudencia política con un enfoque conservador. Para no hurgar en recientes heridas (ni correr el riesgo de que se las infrinjan), toma la precaución de decidir que su obra sólo podría ser publicada después de muertos sus principales protagonistas, él inclusive.[50]

Presentamos en nuestra antología dos textos de Clarendon. En el primero de ellos, [37], los párrafos iniciales de su *Historia,* expone las motivaciones y actitudes que han orientado su trabajo. Pensamos que la riqueza del texto compensa su dificultad de lectura por el barroquismo de un estilo que hemos procurado respetar. Por una parte, encontramos ya en él algunas clarividentes ideas sobre la guerra civil inglesa revolucionaria (como la división Corte/País y la radicalidad e implicaciones múltiples de la misma). Ideas que se insertan en el cañamazo de una interpretación de fondo de la historia cuyo providencialismo no exime ya (a diferencia del medieval) de una indagación de «las causas y medios naturales».[51] Por otra parte, es interesante ver cómo Clarendon explicita sus pautas metodológicas en la organización y tratamiento del material historiográfico.

En el segundo texto, el [38], Edward Hyde se enfrenta a Cromwell, su gran enemigo. Tras relatar la muerte de éste, hace una semblanza personal suya («carácter»), saturada de plutarquismo y latinidad, y un cierto balance de la carrera política del que fuera Lord Protector de la República de Inglaterra.[52] En estos párrafos, el conservadurismo monárquico de Clarendon no le impide reconocer en Cromwell cualidades importantes.

Desde luego que Clarendon no es el único autor destacado en la historiografía británica del siglo XVII (Camden y Buchanan han de ser, como mínimo, mencionados), ni, mucho menos, en el conjunto de la historiografía europeo-occidental. En ese sentido y para hacer algo de justicia, aunque sólo sea por vía de alusión, citaremos a los franceses De Thou y Mézeray y al español Antonio de Solís, el último de los grandes cronistas de Indias, coetáneo de Carlos II de España.[53]

50. Para profundizar en la laboriosa redacción y en la tardía publicación de la obra de Clarendon (a comienzos del siglo XVIII), así como en la personalidad de su autor, casi fundido en el paisaje de la civilización inglesa, véase —entre otras obras— la monografía reciente de Richard Ollard, *Clarendon and his Friends,* Londres, 1987.

51. El providencialismo de Clarendon es una cierta respuesta a la constatación (también en su pluma) del *gap* existente entre los fines conscientemente perseguidos por los protagonistas y el desarrollo de los acontecimientos.

52. Meyer se ha referido a la «saturación plutarquiana» en la historiografía del siglo XVII en su recensión del libro de Orest Ranum, *The Artisans of Glory*, en *Storia della Storiografia*, n. 1 (1982), pp. 100-109.

53. J. A. de Thou, hombre de leyes, humanista irénico, escribió, a principios del siglo XVII y en latín, una historia de su época. F. E. Mézeray (1610-1683), es quizás el historiador francés más relevante de la segunda mitad de siglo. Historiógrafo bajo el patrocinio de Colbert, se avino a las presiones de éste para que expurgara su *Historia de Francia* de los pasajes que podrían resultar más críticos al absolutismo. Orest Ranum ha estudiado la trayectoria vital y la obra de Mézeray en el capítulo VII de su *Artisans of Glory, Writers and Historical Thought in Seventeenth-Century France,* Chapell Hill, 1980. Pueden consultarse también los artículos de F. Fossier sobre los historiógrafos de Francia, citados en la bibliografía específica.

Haremos ahora algunas breves consideraciones sobre las relaciones entre historia y poder en la historiografía de la época del Barroco. La producción histórica se encuentra estrechamente vigilada por el Estado monárquico, salvo en algunas islas de relativa libertad de pensamiento. Entre estas se contaban Basilea y algunas otras ciudades libres imperiales, Ginebra, la república holandesa e Inglaterra después de la segunda Revolución. Por supuesto que el Rey Sol (y otros como él) tienen los «artesanos de su gloria» que labran el pasado, con buenos, con consistentes materiales documentales, a veces, en esta era de la burocratización del patronazgo.[54] Pero el Estado monárquico absoluto —monocracia ideológica— tiene también sus censores. Por ello, buena parte de las obras históricas más celebradas (en su momento, y sobre todo más tarde), escritas por «disidentes», se publicaron fuera, en las imprentas de las tierras de asilo.[55] Aparecen, cada vez más, en alguna de las lenguas nacionales más conocidas en Europa (el francés, el italiano), pero todavía bastante en latín, especialmente en esa zona de la Europa central que formaba, o había formado parte, de la Cristiandad romana.

Finalmente, hemos querido que el lector se haga una idea de la consideración que merecía la historia en la cultura de fines del siglo XVII y principios del XVIII, mediante la lectura de las correspondientes voces de dos diccionarios de época. En el primero de ellos, un «diccionario francés» (de lengua francesa) —el de Richelet, de 1680— podemos encontrar las concisas definiciones de las acepciones «historia» e «historiador». En el texto [39] las transcribimos en la lengua original, para que el lector pueda captar los matices, junto con la traducción que proponemos. La definición de historia, en cuanto conocimiento, que el citado diccionario nos ofrece es bastante completa, delimitando el objeto y fin del mismo. Subrayaríamos, por nuestra parte, que —a diferencia de ahora— la vida privada queda excluida del interés de la historia; y que se hace bastante énfasis en la finalidad ético-política de la misma.[56] Nada que objetar a la alta exigencia de cualidades que ha de tener el historiador. Todo un programa implícito.

El texto que cierra la antología de este capítulo, el [40], algo más extenso que el anterior, pertenece al celebrado *Diccionario de Autoridades,* (1726), el primer diccionario de la lengua española (o castellana), obra de la correspondiente y recién creada Academia. Aunque, desde el punto de vista estrictamente cronológico, hubiéramos debido incluirlo en el siguiente capítulo, hemos preferido presentarlo aquí, a continuación del texto [39],

54. Tomo estas afortunadas expresiones de la obra de O. Ranum poco antes mencionada. Por mi parte, he ofrecido algunas consideraciones complementarias sobre el mecenazgo historiográfico en el trabajo sobre «Historia e historiadores en los siglos XVI y XVII», *Pedralbes. Revista d'Història Moderna,* n. 7 (Barcelona, 1987), pp. 29-41.

55. D. Hay ha hecho notar que sólo podía darse una relativa libertad para la publicación de obras históricas allí donde existía un cierto equilibrio de fuerzas o partidos políticos. (Véase *Annalists...*)

56. Es interesante constatar que todavía en este diccionario no aparece el substantivo abstracto «Civilisation», aunque sí otras voces relacionadas con él.

por dos razones: a fin de que el lector compare más fácilmente obras análogas y porque el enfoque del mismo no se aparta mucho de la historia barroca. El texto [40] recoge todas las voces y acepciones derivadas de la palabra «historia». En relación con el anterior, cabe destacar que se acentúa la dimensión estética, que nos alerta ofreciéndonos las acepciones derivadas y negativas (pero no desdeñables) de la palabra, y que constituye un buen testimonio (mediante las «autoridades» grecorromanas y españolas aducidas) de la erudición y de la cultura histórica a principios del siglo XVIII.

III.B. TEXTOS

III [21]

MACHIAVELLI, Niccolò: *Il Principe;* cap. XVIII

Edición: MAQUIAVELO, Nicolás, *El Príncipe. La Mandrágora,* Madrid, Cátedra, 1985 (Col. Letras Universales, n. 20; edición y traducción de Helena Puigdoménech), pp. 138-141.

De cómo los príncipes han de mantener la palabra dada

Todos sabemos cuán loable es en un príncipe mantener la palabra dada y vivir con integridad y no con astucia; sin embargo se ve por experiencia en nuestros días cómo aquellos que han tenido muy poco en cuenta la palabra dada y han sabido burlar con astucia el ingenio de los hombres, han hecho grandes cosas superando al final a aquéllos que se han basado en la lealtad.

Debéis, pues, saber que hay dos modos de combatir: uno con las leyes; el otro con la fuerza; el primero es propio de los hombres, el segundo de las bestias; pero, puesto que el primero muchas veces no basta, conviene recurrir al segundo. Por lo tanto es necesario que un príncipe sepa actuar según convenga, como bestia y como hombre. Este punto ha sido enseñado, de manera velada, a los príncipes por los antiguos escritores, que nos cuentan como Aquiles y otros muchos príncipes antiguos fueron llevados al centauro Quirón, para que bajo su disciplina les educara. El hecho de tener por preceptor a un ser que es medio bestia y medio hombre, no quiere decir otra cosa que el príncipe necesita saber una y otra cosa; y que sin ambas naturalezas no podrá mantener su poder.

Estando el príncipe obligado a saber comportarse a veces como una bestia, de entre ellas ha de elegir a la zorra y al león; porque el león no sabe defenderse de las trampas ni la zorra de los lobos. Es pues necesario ser zorra para conocer las trampas y león para atemorizar a los lobos. Los que sólo imitan al león no saben lo que llevan entre manos. Por consiguiente un señor prudente no puede, ni debe, mantener la palabra dada cuando al cumplimiento se vuelva en contra suya y haya desaparecido los motivos que le obligaron a darla. Y si los hombres fuesen todos buenos,este precepto no lo sería, pero como son malos y no mantienen lo que te prometen, tú tampoco tienes por qué mantenérselo a ellos.Además, jamás le han faltado a un príncipe motivos legítimos con los que disimular su inobservancia. Sobre esto se podrían aducir infinidad de ejemplos modernos y mostrar cuántas paces, cuántas promesas se han revelado vanas y sin efecto, por la infidelidad de los príncipes: y el que mejor ha sabido imitar a la zorra ha salido mejor librado. Pero hay que saber disfrazar bien tal naturaleza y ser un gran simulador y disimulador: y los hombres son tan crédulos, y tan sumisos a las necesidades del momento, que el que engaña encontrará siempre quién se deje engañar.

No quiero callar uno de los ejemplos más recientes. Alejandro VI no hizo nunca nada ni pensó nada más que en engañar a los hombres: y siempre encontró con quién poder hacerlo. No hubo jamás hombre alguno que aseverara con mayor eficacia ni que afirmara cosa alguna con más juramentos y que, sin em-

bargo, menos la observara: y a pesar de ello siempre le salieron los engaños según sus deseos, porque conocía bien este aspecto del mundo.

Un príncipe no ha de tener necesariamente todas las cualidades citadas, pero es muy necesario que parezca que las tiene. Es más, me atrevería a decir eso: que son perjudiciales si las posees y practicas siempre, y son útiles si tan sólo haces ver que las posees: como parecer compasivo, fiel, humano, íntegro, religioso y serio; pero estar con el ánimo dispuesto de tal manera que si es necesario no serlo puedas y sepas cambiar a todo lo contrario. Y hay que tener bien en cuenta que el príncipe, y máxime uno nuevo, no puede observar todo lo que hace que los hombres sean tenidos por buenos, ya que a menudo se verá forzado para conservar el estado a obrar contra la fe, contra la caridad, contra la humanidad, contra la religión. Por eso tiene que contar con un ánimo dispuesto a moverse según los vientos de la fortuna y la variación de las circunstancias se lo exijan, y como ya dije antes, no alejarse del bien, si es posible, pero sabiendo entrar en el mal si es necesario.

Debe, por lo tanto, el príncipe tener buen cuidado de que no se le escape jamás de la boca cosa alguna que no esté llena de las citadas cinco cualidades, y debe parecer, al verlo y oírlo, todo compasión, todo lealtad, todo integridad, todo humanidad, todo religión. Y no hay nada que sea más necesario aparentar que se practica, que esta última cualidad. Y los hombres, en general, juzgan más por los ojos que por las manos; que a todos es dado ver, pero tocar a pocos. Todos ven lo que pareces pero pocos sienten lo que eres y esos pocos no se atreven a oponerse a la opinión de la mayoría que tiene además el poder del estado que les protege; y en las acciones de todos los hombres, especialmente de los príncipes, donde no hay tribunal al que apelar, se atiende al resultado. Procure pues el príncipe ganar y conservar el estado: los medios serán siempre juzgados honorables y alabados por todos; ya que el vulgo se deja cautivar por la apariencia y el éxito, y en el mundo no hay más que vulgo; y los pocos no tienen sitio cuando la mayoría tiene donde apoyarse. Cierto príncipe de nuestro tiempo, al que no es oportuno nombrar, no predica más que paz y lealtad, cuando de la una y de la otra es acérrimo enemigo; y tanto la una como la otra, de haberlas observado, le habrían arrebatado o la reputación o el estado.

III [22]

MACHIAVELLI, Niccolò: *Il Principe;* cap. XXV

Edición: MAQUIAVELO, Nicolás, *El Príncipe. La Mandrágora,* Madrid, Cátedra, 1985 (Col. Letras Universales, n. 20; edición y traducción de Elena Puigdoménech), pp. 170-174.

Cuál es el poder de la fortuna en las cosas humanas y cómo hay que enfrentarse a ellas

Ya sé que muchos han creído y creen que las cosas del mundo están hasta tal punto gobernadas por la fortuna y por Dios, que los hombres con su inteligencia no pueden modificarlas ni siquiera remediarlas; y por eso se podría creer

que no vale la pena esforzarse mucho en las cosas sino más bien dejarse llevar por el destino. Esta opinión se ha extendido mucho en nuestra época, dada la gran variación de cosas que se han visto y se ven cada día, más allá de cualquier humana conjetura. Yo mismo, pensando en ello, algunas veces me he inclinado, en parte, hacia esta opinión general. No obstante, puesto que nuestro libre albedrío no se ha extinguido, creo que es verdad que la fortuna es árbrito de la mitad de nuestras acciones, pero que también es verdad que nos deja gobernar la otra mitad, o casi, a nosotros. Y la comparo a uno de estos ríos impetuosos que cuando se enfurecen inundan las llanuras, destrozan árboles y edificios, se llevan tierra de aquí para dejarla allá; todos les huyen, todos ceden a su furia sin poder oponerles resistencia alguna. Y aunque sean así, nada impide que los hombres, en tiempos de bonanza, pueden tomar precauciones, o con diques o con márgenes, de manera que en crecidas posteriores, o bien siguieran por un canal o bien su ímpetu no fuera ya ni tan desenfrenado ni tan peligroso. Lo mismo ocurre con la fortuna que demuestra su fuerza allí donde no hay una virtud preparada capaz de resistírsele; y así dirige sus ímpetus hacia donde sabe que no se han hecho ni márgenes ni diques que puedan contenerla. Y si observáis atentamente Italia, la sede de todos estos cambios y la que los ha suscitado, veréis que es un campo sin diques y sin protección alguna; porque si estuviera protegida por una adecuada virtud, como Alemania, España o Francia, esta riada no habría provocado tan grandes trastornos, o ni siquiera se hubiera producido.

Y baste lo dicho para oponerse, en general, a la fortuna. Pero ciñiéndome más a los casos particulares, digo que se ve a los príncipes prosperar hoy y caer mañana, sin haber visto cambio alguno en su naturaleza o en sus cualidades. Lo que creo que proviene, ante todo, de las razones ampliamente expuestas más arriba, es decir, que el príncipe que sólo se apoya en la fortuna se arruina tan pronto como ésta cambia. Creo, también, que triunfa el que acomoda su manera de proceder a las circunstancias del momento; e igualmente fracasa quien en su proceder entra en desacuerdo con ellas. Porque vemos cómo en las cosas que les llevan a alcanzar el resultado deseado, eso es gloria y riqueza, los hombres proceden de muy distinta manera: uno con precaución, otro con ímpetu; uno con violencia, otro con astucia; uno con paciencia, el otro con todo lo contrario; y todos con tan distintos métodos pueden lograrlo. Se ve también que de dos circunspectos, uno alcanza lo que se proponía y el otro no; o bien que otros dos tienen el mismo éxito con dos maneras distintas de actuar, al ser uno circunspecto y el otro impetuoso: y todo esto no proviene sino de la cualidad de los tiempos, que se conforman o no a su manera de proceder. De aquí que, como he dicho, dos hombres, actuando de una manera distinta consigan el mismo resultado, y que en cambio otros dos que actuan del mismo modo, uno consiga su propósito y el otro no. De eso depende también la variedad de los resultados. Porque, si uno se comporta con cautela y paciencia y los tiempos y las cosas van de manera que su forma de gobernar sea buena, tiene éxito; pero si los tiempos y las cosas cambian, se arruina porque no cambia su manera de proceder; no existe hombre tan prudente que sepa adaptarse a esta norma, ya sea porque no pueda desviarse de aquello a lo que le inclina su propia naturaleza, ya sea porque habiendo triunfado avanzando siempre por un mismo camino, no puede ahora persuadirse a si mismo de la conveniencia de alejarse de él. Y así el hombre cauto cuando es hora de proceder con ímpetu no sabe hacerlo y fracasa mientras que si modificase su naturaleza de acuerdo con los tiempos y con las cosas no alteraría su fortuna. El papa Julio II procedió impetuosamente en todas sus empresas; y encontró los tiempos y las cosas tan conformes a su modo de pro-

ceder, que todo le salió bien. Considera su primera empresa de Bolonia, cuando aún vivía micer Giovanni Bentivoglio. Los venecianos no estaban de acuerdo; el rey de España tampoco; con Francia discutía sobre el asunto, y a pesar de todo esto, con su peculiar violencia e impetuosidad decidió llevar a cabo personalmente la expedición. Tal decisión dejó en suspenso e inmóviles a España y a los venecianos; éstos por miedo, aquél [Fernando el Católico] por el deseo que tenía de recuperar todo el reino de Nápoles; y, por otra parte, arrastró tras de sí al rey de Francia, porque habiendo visto el rey que el papa se movía y deseando ganárselo como aliado para someter a los venecianos, estimó que no podía negarle su apoyo militar sin ofenderle abiertamente. Consiguió, pues, Julio, con su jugada impetuosa, aquello que ningún otro pontífice, con toda la humana prudencia, habría conseguido: porque si hubiera esperado a partir de Roma con los acuerdos firmes y todas las cosas en regla, como habría hecho cualquier otro pontífice, no lo habría logrado; porque el rey de Francia habría encontrado mil excusas y los demás mil amenazas. No quiero hablar de sus otras empresas, que todas fueron similares, y todas le salieron bien. Y la brevedad de su vida no le ha permitido experimentar lo contrario; porque si hubieran venido tiempos en los que hubiera sido necesario obrar con precaución, su ruina hubiera sido segura; pues nunca se habría desviado de aquellos procedimientos a los que su naturaleza le inclinaba. Concluyo, pues, que al cambiar la fortuna y aferrándose obstinadamente los hombres a su modo de actuar, tienen éxito mientras ambos coinciden y cuando no, fracasan, porque la fortuna es mujer, y es necesario, queriéndola doblegar, arremeter contra ella y golpearla. Y se ve que se deja vencer más facilmente por éstos que por los que actúan con frialdad; ya que siempre, como mujer, es amiga de los jóvenes, porque son menos circunspectos, más feroces y la dominan con más audacia.

III [23]

GUICCIARDINI, Francesco: *Storia d'Italia;* libro I, cap. I

Edición: GUICCIARDINI, Francisco. *Historia de Italia. (Donde se describen todas las cosas sucedidas desde el año de 1494 hasta el de 1532),* Madrid, Librería de la Vda. de Hernando, 1889 (Col. Biblioteca Clásica, t. CXXVII y CXXX), pp. 2-3.

He determinado escribir las cosas sucedidas en Italia en nuestros tiempos, después que las armas de los franceses, llamadas por nuestros mismos príncipes, comenzaran con gran movimiento a perturbarla; materia por su variedad y grandeza muy memorable y llena de atrocísimos accidentes; habiendo padecido tantos años Italia todas las calamidades con que suelen ser trabajados los míseros mortales, unas veces por la ira justa de Dios, y otras por la impiedad y maldad de los hombres. Del conocimiento de estos casos tan varios y graves, podrá cada uno para sí y para el bien público tomar muy saludables documentos, donde se verá con evidencia, con innumerables ejemplos, a cuanta instabilidad (no de otra manera que un mar concitado de vientos) están sujetas las cosas humanas, cuán

perniciosos son a sí mismo y siempre a los pueblos los consejos mal medidos de aquellos que mandan cuando solamente se les representa a los ojos o errores varios o codicia presente, no acordándose de las muchas mudanzas de la fortuna, y convirtiendo en daño de otro el poder que se les ha concedido para el bien común, haciéndose, por su poca prudencia, o mucha ambición, autores de nuevas perturbaciones.

Mas las calamidades de Italia (para que yo haga notorio cuál era entonces su estado, y juntamente las ocasiones de que tuvieron origen tantos males) comenzaron con tanto mayor disgusto y espanto en los ánimos de los hombres, cuanto las cosas universales estaban entonces más prósperas y felices, porque es cierto que después que el Imperio romano, enflaquecido principalmente por la mudanza de las costumbres antiguas, comenzó a declinar de aquella grandeza a que había subido con maravillosos valor y fortuna, no había experimentado jamás Italia tan gran prosperidad, ni estado tan dichoso como era del que con seguridad gozaba el año de la salud cristiana de 1490 y el precedente y subsiguiente a éstos, porque, reducida toda a suma paz y tranquilidad, y no menos cultivada en los lugares más montuosos y estériles, que en los llanos y provincias más fértiles, y sin sujeción a más imperio que el de los suyos mismos, no sólo estaba muy llena de habitadores y riquezas, sino ilustrada de la magnificencia de muchos príncipes, del esplendor de muchas ciudades nobles y hermosas, y de la silla y majestad de la religión. Florecía de hombres excelentes que administraban las cosas públicas, y de ingenios famosos en todas ciencias y artes industriosa y esclarecida, y no estando desnuda, según el uso de aquel tiempo, de gloria militar y adornada de tantos dones, tenía justamente en todas las naciones gloriosa fama y nombre.

III [24]

GUICCIARDINI, Francesco: *Storia d'Italia,* libro VI, cap. III

Edición: GUICCIARDINI, Francisco. *Historia de Italia. (Donde se describen todas las cosas sucedidas desde el año de 1494 hasta el de 1532),* Madrid, Librería de la Vda. de Hernando, 1889 (Col. Biblioteca Clásica, t. CXXVII y CXXX), pp. 265-269

Ha mostrado a nuestros tiempos la navegación de los portugueses que estas opiniones y presupuestos han sido falsos, porque comenzaron muchos años ha los reyes de Portugal a costear el Africa por indicios de ganancias mercantiles, y llegando poco a poco hasta las islas de Cabo Verde, llamadas por los antiguos, según la opinión de muchos, las islas Hespérides, que distan catorce grados de la equinoccial hacia el polo ártico, tomando después continuamente más ánimo, navegando con largo rodeo hacia el Mediodía, llegaron al Cabo de Buena Esperanza, punto más apartado de la línea equinoccial que ningún otro de Africa y dista de ella treinta y ocho grados.

Volviéndose de allí al Oriente, han navegado por el Océano hasta los senos arábigo y persiano. En estos lugares solían comprar los mercaderes de Alejandría

las especias, parte nacidas allí, pero la mayor parte se traen de las islas Molucas y de otras partes de la India, y después por tierra por camino muy largo y lleno de descomodidades y grandes gastos, las llevaban a Alejandría, donde las vendían a los mercaderes venecianos, los cuales, llevándolas a Venecia, abastecían a toda la cristiandad. Volviendo ellos con grandes ganancias porque, teniendo solos en su poder las especias, ponían los precios a su albedrío, trayendo en los mismos bajeles en que las sacaban de Alejandría muchas mercaderías, y los propios bajeles que llevaban las especias a Francia, Flandes, Inglaterra y a otras partes volvían cargados asismismo a Venecia de otras mercancías. Aumentaba también mucho esta navegación las rentas de la República por las gabelas y pasajes.

Pero los portugueses, yendo por mar desde Lisboa, ciudad real de Portugal, a aquellas partes remotas, y habiendo hecho amistad en el mar de la India con el rey de Calicut y de otras tierras cercanas, y después poco a poco entrado en los lugares más íntimos, edificado con el tiempo fortalezas en lugares a propósito, confederádose con algunas ciudades del país y rendido a otras con las armas, han pasado así el comercio de comprar las especias, que solían tener primero los mercaderes de Alejandría y, llevándolas por mar a Portugal, las envían también por la mar a los mismos lugares que antes las enviaban los venecianos, navegación por cierto maravillosa y de diez y seis mil millas de largo por mares de todo punto no conocidos, debajo de otras estrellas y de otros cielos y con otros instrumentos, porque, en pasando la línea equinoccial, no tiene ya por guía el Norte y quedan privados del uso de la piedra imán sin poder por tan largo camino dejar de topar tierras no conocidas, de diferentes lenguas, religión y costumbres y de todo punto bárbaras y muy enemigas de los forasteros. Pero no obstante tantas dificultades, se han hecho tan familiares estas navegaciones que, donde primero gastan en el viaje diez meses de tiempo, le acaban hoy comúnmente, con mucho menores peligros, en seis.

Pero aún ha sido más maravillosa la navegación de los españoles, comenzada el año 1490 por invención de Cristóbal Colón, genovés, el cual, habiendo navegado muchas veces por el mar Océano y conjeturado por la observancia de unos vientos lo que después verdaderamente le sucedió, pidiendo a los reyes de España ciertos bajeles y navegando hacia el Occidente, descubrió al fin de treinta días, en la última parte de nuestro hemisferio, algunas islas de que primero no se tenía noticia alguna. Felices por el sitio del cielo, por la fertilidad de la tierra y porque excepto algunas poblaciones que se ceban con los cuerpos humanos, casi todos sus habitadores son simplicísimos en las costumbres, y contentos con lo que produce la benignidad de la naturaleza, no son atormentados por la ambición ni por la avaricia; pero infelicísimos, porque, no teniendo la gente ni religión cierta, ni noticia de letras, sin saber de artificios, ni de armas, ni de artes de la guerra, sin ciencia, ni experiencia alguna de las cosas, son casi todos, como animales mansos, facilísimo robo de cualquiera que los acometa, por lo cual atraídos los españoles por la facilidad de ocupar las tierras y de la riqueza del robo (porque se han hallado en ellas minas muy abundantes de oro), comenzaron muchos a habitar allí como en casa propia. Pasando Cristóbal Colón más adelante y después de él Américo Vespucio, florentino, y sucesivamente otros muchos, han descubierto otras islas y grandes países de tierra firme, y en algunas de ellas (aunque en casi todas ha sido lo contrario) han hallado en edificar pública y privadamente y en el vestir y hablar costumbres y estilos cortesanos, si bien toda la gente mansa y fácil de ser robada.

De tan gran espacio de tierras nuevas, que sin comparación son mayores que lo que primero había llegado a nuestra noticia que se habitaba, en las cua-

les, extendiéndose los españoles con nuevas gentes y nuevas navegaciones, unas veces sacando oro y plata de las minas que hay en muchos lugares y de las arenas de los ríos, otras comprándolo de los moradores por precio de cosas sin valor, y otras robando de los que ya tenían junto, han traído a España infinita cantidad, navegando privadamente muchos (si bien con la licencia del Rey y a su costa), pero dando todos al Rey la quinta parte de todo lo que sacan o de otra cualquier suerte que llega a su poder.

Así ha pasado tan adelante el atrevimiento de los españoles, que habiéndose extendido algunas naves cincuenta y tres grados hacia el polo Antártico, siempre a lo largo de la costa de tierra firme, y después entrado en un mar estrecho y desde él, navegando por un piélago muy extendido al Oriente, volviendo después por la navegación que hacen los portugueses, han rodeado toda la tierra, como se ve claramente. Dignos los portugueses y los españoles, y especialmente Colón, inventor de esta más maravillosa y peligrosa navegación, que con eternas alabanzas se celebre su inteligencia, industria, osadía, diligencia y trabajos, por los cuales ha llegado a nuestro siglo noticia de cosas tan grandes, no conocidas. Y fuera mucho más digno de ser celebrado su propósito, si no les hubiera inducido a tantos peligros y trabajos la sed grande del oro y de las riquezas, sino el deseo de darse a sí mismo y a los otros esta noticia, o de propagar la fe cristiana, aunque esto en algunas partes ha sucedido por consecuencia, porque, en muchos lugares, se han convertido los habitadores a nuestra religión.

Por estas navegaciones se ha manifestado que en el conocimiento de la tierra, se engañaron en muchas cosas los antiguos, como no poder pasar de la otra parte de la línea equinoccial, ni habitar toda la tórrida zona, y asimismo, contra su opinión, se ha comprendido por otros que se habita debajo de las zonas cercanas a los polos, debajo de los cuales afirmaban que no se podía habitar por los grandes fríos, en sitio tan apartado del curso del sol, y se ha manifestado lo que creían algunos de los antiguos y reprendían otros, que debajo de nuestros pies hay otros moradores llamados por ello antípodas.

III [25]

CORTÉS, Hernán: *Cartas. (Conquista de Méjico),* Carta Primera. [Atribuida]. Enviada a la Reina Doña Juana y al Emperador Carlos V, su hijo, por la justicia y regimiento de la rica villa de la Veracruz, a 10 de julio de 1519

Edición: *Cartas. (Conquista de Méjico),* Barcelona, Sarpe, 1985, pp. 34-36.

En un capítulo desta carta dijimos de suso que enviamos a vuestras reales altezas relación, para que mejor vuestras majestades fuesen informados, de las cosas desta tierra y de la manera y riquezas della, y de la gente que la posee, y de la ley o secta, ritos y ceremonias en que viven; y esta tierra, muy poderosos señores, donde ahora en nombre de vuestras majestades estamos, tiene cincuenta leguas de costa de la una parte y de la otra deste pueblo; por la costa de la mar es toda llana, de muchos arenales, que en algunas partes duran dos leguas y más. La tierra adentro y fuera de los dichos arenales es tierra muy llana y de

muy hermosas vegas y riberas en ellas, tales y tan hermosas, que en toda España no pueden ser mejores, ansí de apacibles a la vista, como de fructíferas de cosas que en ellas siembran, y muy aparejadas y convenibles, y para andar por ellas y se apacentar toda manera de ganados. Hay en esta tierra todo género de caza y animales y aves conforme a los de nuestra Naturaleza, ansí, como ciervos, corsos, gamos, lobos, zorros, perdices, palomas, tórtolas de dos y de tres maneras, codornices, liebres, conejos; por manera que en aves y animales no hay diferencia desta tierra a España, y hay leones y tigres a cinco leguas de la mar por unas partes, y por otras a menos. A más va una gran cordillera de sierras muy hermosas, y algunas dellas son en gran manera muy altas, entre las cuales hay una que excede en mucha altura a todas las otras, y della se ve y descubre gran parte de la mar y de la tierra, y es tan alta, que si el dia no es bien claro no se puede divisar ni ver lo alto della, porque de la mitad arriba está toda cubierta de nubes, y algunas veces, cuando hace muy claro día, se ve por encima de las nubes lo alto della, y está tan blanco, que lo juzgamos por nieve, y aun los naturales de la tierra nos dicen que es nieve; mas, porque no lo hemos bien visto, aunque hemos llegado muy cerca, y por ser esta región tan cálida, no lo afirmamos ser nieve; trabajaremos de saber y ver aquello y otras cosas de que tenemos noticia, para dellas hacer a vuestras reales altezas verdadera relación de las riquezas de oro y plata y piedras; y juzgamos lo que vuestras majestades podían mandar juzgar según la muestra que de todo ello a vuestras reales altezas enviamos. A nuestro parecer se debe creer que hay en esta tierra tanto cuanto en aquella de donde se dice haber llevado Salomón el oro para el templo; mas como ha tan poco tiempo que en ella entramos, no hemos podido ver más de hasta cinco leguas de tierra adentro de la costa de la mar, y hasta diez o doce leguas de largo de tierra por las costas de una y de otra parte que hemos andado desque saltamos en tierra, aunque desde la mar mucho más se parece y mucho más vimos viniendo navegando.

La gente desta tierra que habita desde la isla de Cozumel y punta de Yucatán hasta donde nosotros estamos es una gente de mediana estatura, de cuerpos y gestos bien proporcionada, excepto que en cada provincia se diferencian ellos mismos los gestos, unos horadándose las orejas y poniendo en ellas muy grandes y feas cosas y otros horadándose las ternillas de las narices hasta la boca, y poniéndose en ellas unas ruedas de piedra muy grandes, que parecen espejos, y otros se horadan los befos de la parte de abajo hasta los dientes, y cuelgan dellos unas grandes ruedas de piedras o de oro, tan pesadas que les traen los befos caídos y parecen muy deformes, y los vestidos que traen es como de almaizales muy pintados, y los hombres traen tapadas sus vergüenzas, y encima del cuerpo unas mantas muy delgadas y pintadas a manera de alquizales moriscos, y las mujeres y de la gente común traen unas mantas muy pintadas desde la cintura hasta los pies y otras que les cubran las tetas, y todo lo demás traen descubierto; y las mujeres principales andan vestidas de unas muy delgadas camisas de algodón muy grandes, labradas y hechas a manera de roquetes; y los mantenimientos que tienen es maíz y algunos cuyes, como los de las otras islas, y potu yuca así como la que comen en la isla de Cuba, y cómenla asada, porque no hacen pan della; y tienen sus pesquerías y cazas; crían muchas gallinas como las de Tierra Firme, que son tran grandes como pavos. Hay algunos pueblos grandes y bien concertados; las casas, en las partes que alcanzan piedra son de cal y canto, y los aposentos dellas, pequeños y bajos, muy amoriscados, y en las partes adonde no alcanzan piedra, hácenlas de adobes y encálanlos por encima, y las coberturas de encima son de paja. Hay casas de algunos principales muy frescas y de mu-

chos aposentos, porque nosotros habemos vistos más de cinco patios dentro de unas solas casas, y sus aposentos muy acorcertados, cada principal servicio que ha de ser por sí, y tienen dentro sus pozos y albercas de agua, y aposentos para esclavos y gente de servicio, que tienen mucha; y cada uno destos principales tienen a la entrada de sus casas, fuera della, un patio muy grande, y algunos dos y tres y cuatro muy altos, con sus gradas para subir a ellos, y son muy bien hechos, y con estos tienen sus mezquitas y adoratorios y sus andenes, todo a la redonda muy ancho, y allí tienen sus ídolos que adoran, dellos de piedra, y dellos de barro, y dellos de palos a cuales honran y sirven en tanta manera y con tantas ceremonias, que en mucho papel no se podría hacer de todo ello a vuestras reales altezas entera y particular relación; y estas casas y mezquitas donde los tienen son las mayores y menores más bien obradas que en los pueblos hay, y tienen las muy atumadas con plumajes y paños muy labrados y con toda manera de gentileza, y todos los días, antes que obra alguna comienzan, queman en las dichas mezquitas incienso, y algunas veces sacrifican sus mismas personas, cortándose unos las lenguas, y otros las orejas, y otros acuchillándose el cuerpo con unas navajas, y toda la sangre que dellos corre la ofrecen a aquellos ídolos, echándola por todas las partes de aquellas mezquitas, y otras veces echándola hacia el cielo, y haciendo otras muchas maneras de ceremonias; por manera que ninguna obra comienzan sin que primero hagan allí sacrificio. Y tienen otra cosa horrible y abominable y digna de ser punida, que hasta hoy visto en ninguna parte, y es que todas las veces que alguna cosa quieren pedir a sus ídolos, para que más aceptación tenga su petición, toman muchas niñas y niños y aun hombres y mujeres de más mayor edad, y en presencia de aquellos ídolos los abren vivos por los pechos y les sacan el corazón y las entrañas, y queman las dichas entrañas y corazones delante de los ídolos, ofreciéndoles en sacrificio aquel humo. Esto habemos visto algunos de nosotros, y los que lo han visto dicen que es la más terrible y más espantosa cosa de ver que jamás han visto. Hacen estos indios tan frecuentemente y tan a menudo, que, según somos informados, y en parte habemos visto por experiencia en lo poco que ha que en esta tierra estamos, no hay año que no maten y sacrifiquen cincuenta ánimas en cada mezquita, y esto se usa y tienen por costumbre desde la isla de Cozumel hasta esta tierra adonde estamos poblados; y tengan vuestras majestades por muy cierto que, según la cantidad de la tierra nos parece ser grande y las muchas mezquitas que tienen, no hay año que, en lo que hasta ahora hemos descubierto y visto, no maten y sacrifiquen desta manera tres o cuatro mil ánimas. Vean vuestras reales majestades si deben evitar tan gran mal y daño, y si cierto Dios Nuestro Señor será servido si por mano de vuestras reales altezas estas gentes fueran introducidas y instruidas en nuestra muy santa fe católica, y conmutada la devoción, fe y esperanza que en estos sus ídolos tienen, en la divina potencia de Dios; porque es cierto que si con tanta fe y fervor y diligencia a Dios sirviesen, ellos harían muchos milagros. Es de creer que no sin causa Dios Nuestro Señor ha sido servido que se descubriesen estas partes en nombre de vuestras reales altezas, para que tan gran fruto y merecimiento de Dios alcanzasen vuestras majestades mandando informar y siendo por su mano traidas a la fe estas gentes bárbaras que, según lo que dellos hemos concido, cremos que habiendo lenguas y personas que les hiciesen entender la verdad de la fe y el error en que están, muchos dellos, y aun todos, se apartarían muy brevemente de aquella ironía [sic] que tienen y vendrían al verdadero conocimiento, porque viven más política y razonablmente que ninguna de las gentes que hasta hoy en estas partes se ha visto. Querer dar a vuestra majestad todas las particularidades desta tierra y gente della podría ser que en algo se

errase la relación, porque muchas dellas no se han visto más de por informaciones de los naturales della, y por esto no nos entremetemos a dar más de aquello que por muy cierto y verdadero vuestras reales altezas podrán mandar tener dello. Podrán vuestras majestades, si fueran servidos, hacer por cosa verdadera relación a nuestro muy santo Padre para que en la conversión desta gente se ponga diligencia y buena orden, pues que dello se espera sacar tan gran fruto y tanto bien, para que su santidad haiga por bien y permita que los malos y rebeldes, siendo primero amonestados, puedan ser punidos y castigados como enemigos de nuestra santa fe católica, y será ocasión de castigo y espanto a los que fueren rebeldes en venir en conocimiento de la verdad, y evitarán tan grandes males y daños como son los que en servicio del demonio hacen; porque aun allende de lo que arriba hemos hecho relación a vuestras majestades de los niños y hombres y mujeres que matan y ofrecen en sus sacrificios, hemos sabido y sido informados de cierto que todos son sodomitas y usan aquel abominable pecado.

III [26]

LAS CASAS, Fray Bartolomé de: *Historia de las Indias*. Libro III, cap. IV: «De las predicaciones de los frailes sobre el buen tratamiento de los indios»

Edición: LAS CASAS, Fray Bartolomé de: *Historia de las Indias*. México: FCE, 1981 (2.ª ed., 1.ª reimpr.), 3 vols. (Biblioteca Americana. Serie de Cronistas de Indias; ed. de Agustín Millares Carlo y estudio introductorio de Lewis Hanke), vol. II, pp. 441-442.

Llegado el domingo y la hora de predicar, subió en el púlpito el susodicho padre fray Antón Montesino, y tomó por tema y fundamento de su sermón, que ya llevaba escripto y firmado de los demás: *Ego vox clamantis in deserto*. Hecha su introducción y dicho algo de lo que tocaba a la materia del tiempo del Adviento, comenzó a encarecer la esterilidad del desierto de las conciencias de los españoles desta isla y la ceguedad en que vivían; con cuánto peligro andaban de su condenación, no advirtiendo los pecados gravísimos en que con tanta insensibilidad estaban continuamente zambullidos y en ellos morían. Luego torna sobre su tema, diciendo así: «Para os los dar a cognoscer me he sobido aquí, yo que soy voz de Cristo en el desierto desta isla, y por tanto, conviene que con atención, no cualquiera sino con todo vuestro corazón y con todos vuestros sentidos, la oigáis; la cual voz os será la más nueva que nunca oísteis, la más áspera y dura y más espantable y peligrosa que jamás no pensasteis oír». Esta voz encareció por buen rato con palabras muy pugnitivas y terribles, que les hacía estremecer las carnes y que les parecía que ya estaban en el divino juicio. La voz, pues, en gran manera, en universal encarecida, declaróles cuál era o qué contenía en sí aquella voz. «Esta voz, dijo él, [es] que todos estáis en pecado mortal y en él vivís y morís, por la crueldad y tiranía que usáis con estas inocentes gentes. Decid, ¿con qué derecho y con qué justicia tenéis en tan cruel y horrible servidumbre aquestos indios? ¿Con qué autoridad habéis hecho tan detestables guerras a estas gentes que estaban en sus tierras mansas y pacíficas, donde tan infinitas

dellas, con muertes y estragos nunca oídos, habéis consumido? ¿Cómo los tenéis tan opresos y fatigados, sin dalles de comer ni curallos en sus enfermedades, que de los excesivos trabajos que les dais incurren y se os mueren, y por mejor decir, los matáis, por sacar y adquirir oro cada día? ¿Y qué cuidado tenéis de quien los doctrine, y conozcan a su Dios y criador, sean baptizados, oigan misa, guarden las fiestas y domingos? ¿Estos, no son hombres? ¿No tienen ánimas racionales? ¿No sois obligados a amallos como a vosotros mismos? ¿Esto no entendéis? ¿Esto no sentís? ¿Cómo estáis en tanta profundidad de sueño tan letárgico dormidos? Tened por cierto, que en el estado que estáis no os podéis más salvar que los moros o turcos que carecen y no quieren la fe de Jesucristo». Finalmente, de tal manera se explicó la voz que antes había muy encarecido, que los dejó atónitos, a muchos como fuera de sentido, a otros más empedernidos y algunos algo compungidos, pero a ninguno, a lo que yo después entendí, convertido.

Concluido su sermón, bájase del púlpito con la cabeza no muy baja, porque no era hombre que quisiese mostrar temor, así como no lo tenía, si se daba mucho por desagradar los oyentes, haciendo y diciendo lo que, según Dios, convenir le parecía; con su compañero vase a su casa pajiza, donde, por ventura, no tenían que comer, sino caldo de berzas sin aceite, como algunas veces les acaecía. Él salido, queda la iglesia llena de murmuro, que, según yo creo, apenas dejaron acabar la misa. Puédese bien juzgar que no se leyó lección de *Menosprecio del mundo* a las mesas de todos aquel día. En acabando de comer, que no debería ser muy gustosa la comida, júntase toda la ciudad en casa del Almirante, segundo en esta dignidad y real oficio, D. Diego Colón, hijo del primero que descubrió estas Indias, en especial los oficiales del rey, tesorero y contador, factor y veedor, y acuerdan de ir a reprender y asombrar al predicador y a los demás, si no lo castigaban como a hombre escandaloso, sembrador de doctrina nueva, nunca oída, y que había dicho contra el rey e su señorío que tenía en estas Indias, afirmando que no podían tener los indios, dándoselos el rey, y estas eran cosas gravísimas e irremisibles.

III [27]

LÓPEZ DE GÓMARA, Francisco: *Historia general de las Indias. II. Conquista de Méjico;* «De los conquistadores» y los dos epígrafes siguientes

Edición: LÓPEZ DE GÓMARA, Francisco, *Conquista de Méjico,* Madrid, M. Rivadeneira, 1852 (Biblioteca de Autores Españoles, tomo XXII); pp. 404-405.

De los conquistadores

Repartía siempre Cortés la tierra entre los que la conquistaban, según la costumbre de las Indias, y por confianza que tuvo de ser repartidor general en lo que conquistase, o por hacer bien a sus amigos, que los tuvo grandes; y como tuvo cédula del Emperador de poder encomendar y repartir la Nueva-España a los conquistadores y pobladores de ella, hizo grandes y muchos repartimientos, mandando a los encomenderos tener un clérigo o fraile en cada pueblo o

cabecera de pueblos, para enseñar la doctrina cristiana a los indios encomendados, y entender en la conversión, porque muchos de ellos pedían el bautismo. No dio a todos repartimientos, que fuera imposible y demasiado, ni tal como ellos deseaban y pretendían; por lo cual algunos se corrieron y otros se quejaron. Ninguna cosa indigna y mueve más a los conquistadores que los repartimientos, y por ninguna otra cosa han caído tanto en odio y enemistades los capitanes y gobernadores cuanto por esta; de suerte que, siendo el más necesario y honrado cargo, es el más dañoso y envidioso. Todos los reyes y repúblicas que señorearon muchas tierras, las repartieron entre sus capitanes y soldados o ciudadanos, haciendo pueblas para conservación y perpetuidad de su estado, y para galardonar los trabajos y servicios de los suyos, y en España se ha siempre usado y guardado después que hay reyes, y así lo hicieron los Reyes Católicos don Fernando y doña Isabel, y aún el Emperador, hasta que le aconsejaron al revés; ca en Madrid el año de 25 mandó dar los repartimientos perpetuos, que es mucho más, sobre acuerdo y parecer de su consejo de Indias y de muchos frailes dominicos y franciscanos, y de otros letrados que para ello juntaron, según muchos afirman. Trabajan y gastan mucho los que van a conquistas, y por eso los honran y enriquecen; y así, quedan nobles y afamados, y es buen privilegio ser caballero de conquista. Si la historia lo sufriese, todos los conquistadores se habían de nombrar; mas, pues no puede ser, hágalo cada uno en su casa.

De cómo trató Cortes la conversión de los indios

Siempre que Cortés entraba en algún pueblo, derrocaba los ídolos vedaba el sacrifio de hombres, por quitar la ofensa de Dios e injuria del prójimo, y con las primeras cartas y dineros que envió al Emperador después que ganó a Méjico, pidió obispos, clérigos y frailes para predicar y convertir los indios a su majestad y consejo de Indias. Después escribió a fray Francisco de los Ángeles, del linaje de Quiñones, general de los franciscos, que le enviase frailes para la conversión, y que les haría dar los diezmos de aquella tierra; y él le envió doce frailes con fray Martín de Valencia de Don Juan, provincial de San Gabriel, varón muy santo y que hizo milagros. Escribió lo mismo a fray García de Loaisa, general de los dominicos; el cual no se los envió hasta el año de 26, que fue fray Tomás Ortiz con doce compañeros. Tardaban a ir obispos, e iban pocos clérigos; por lo cual, y porque le parecía más expediente, tornó a suplicar al Emperador le enviase muchos frailes, que hiciesen monasterios y atendiesen a la conversión y llevasen los diezmos; empero su majestad no quiso, siendo mejor aconsejado, pedirlo al Papa, que ni lo hiciera ni convenía hacerlo. Llegó a Méjico en el año de 24 fray Martín de Valencia con doce compañeros, por vicario del Papa. Hízoles Cortés grandes regalos, servicios y acatamiento. No les hablaba vez sino con la gorra en la mano y la rodilla en el suelo, y besábales el hábito, por dar ejemplo a los indios que se habían de volver cristianos, y porque de suyo les era devoto y humilde. Maravilláronse mucho los indios de que se humillase tanto el que adoraban ellos; y así, les tuvieron siempre en gran reverencia. Dijo a los españoles que honrasen mucho a los frailes, especialmente los que tenían indios de cristianar, lo cual hicieron con grandes limosnas, para redimir sus pecados; bien que algunos le dijeron cómo hacía por quien los destruyese cuando se viesen en su reino; palabras que después se le acordaron hartas veces. Llegados pues que fueron aquellos frailes, se avivó la conversión, derribando los ídolos; y como había muchos clérigos y otros frailes en los pueblos encomendados, según que Cortés

mandara, hacíase grandísimo fruto en predicar, bautizar y casar. Hubo dificultades en saber con cuál de las mujeres que cada uno tenía se debían de velarlo que, bautizados, se casaban a puertas de iglesia, según ha de costumbre la madre santa Iglesia; ca, o no lo sabían ellos decir, o los nuestros entender; y así, juntó Cortés aquel mesmo año de 24 un sínodo, que fue el primero de Indias, a tratar de aquél y otros casos. Hubo en él treinta hombres; los seis eran letrados, mas legos, y entre ellos Cortés; los cinco clérigos, y los diecinueve frailes. Presidió fray Martín, como vicario del Papa. Declararon que por entonces casasen con la que quisiesen, pues no se sabían los ritos de sus matrimonios.

Del tiro de plata que Cortés envió al Emperador

Escribió tras esto Cortés al Emperador, besando los piés de su majestad por las mercedes y favor que le había hecho, desde Méjico a 15 de octubre del año de 24. Suplicóle por los conquistadores; pidió franquezas y privilegios para las villas que él tenía pobladas, y para Tlaxcallán, Tezcuco y los otros pueblos que le habían ayudado y servido en las guerras. Envióle setenta mil castellanos de oro con Diego de Soto, y una culebrina de plata, que valía veinticuatro mil pesos de oro; pieza hermosa, y más de ver que de valor. Pesaba mucho, pero era de la plata de Mechuacán. Tenía de relieve una ave fénix, con una letra al Emperador que decía:

Aquesta nació sin par;
Yo en serviros sin segundo;
Vos sin igual en el mundo.

No quiero contar las cosas de pluma, pelo y algodón que envió entonces, pues las deshacía el tiro; ni las perlas, ni los tigres, ni las otras cosas buenas de aquella tierra, extrañas acá en España. Mas contaré que este tiro le causó envidia y malquerencia con algunos de corte, por amor del letrero; aunque el vulgo lo ponía en las nubes, y creo que jamás se hizo tiro de plata sino éste de Cortés. La copla el mesmo se la hizo, que cuando quería no trovaba mal. Muchos probaron sus ingenios y vena de coplear, pero no acertaron. Por lo cual dijo Andrés de Tapia:

Aqueste tiro a mi ver
Muchos necios ha de hacer.

Y quizá porque costó de hacer más de tres mil castellanos. Envió veinticinco mil castellanos en oro y mil quinientos cincuenta marcos de plata a Martín Cortés, su padre, para llevarle su mujer, y para que le enviase armas, artillería, hierro, naos con muchas velas, sogas, áncoras, vestidos, plantas, legumbres y semejantes cosas, para mejorar la buena tierra que conquistara; pero tomólo todo el Rey con lo demás que vino entonces de las Indias. Con estos dineros que Cortés envió al Emperador, quedaba la tesorería del Rey vacia y él sin blanca, por lo mucho que había gastado en los ejércitos y armadas que, como la historia os ha contado, había hecho. Llegaron al mismo tiempo a Méjico muchos criados y oficiales del Rey, y de Ciudad Real Alonso de Estrada por tesorero; Gonzalo de Salazar, de Granada, por factor; Rodrigo de Albornoz, de Paradinas, por contador, y Peralmindez Cherino por veedor; que fueron los primeros de la Nueva

España, y aun muchos conquistadores que pretendían aquellos cargos, se agraviaron, quejándose de Cortés. Entraron en cuentas con Julián de Alderete y con los otros que Cortés y el cabildo tenían puestos para cobrar y tener el quinto, rentas y haciendas del Rey, y no les pasaban ciertas partidas que habían dado a Cortés, que serían sesenta mil castellanos; mas como él mostró haberlos gastado en servicio del Emperador, y pedía más de otros cincuenta mil que tenía puestos de suyo, se feneció la cuenta. Todavía quedaron aquellos oficiales en que Cortés tenía grandes tesoros, así por lo que en España oyeran sobre ello, y porque Juan de Ribera ofreció en su nombre al Emperador doscientos mil ducados, como porque no faltaba quien les decía al oído que cada día le traían los indios oro, plata, cacao, perlas, plumajes y otras cosas ricas; y que tenía escondido el tesoro de Moteczuma, y robado el del Emperador y conquistadores, con indios que de secreto lo sacaban de noche por el postigo de su casa; y así, no considerando lo que había enviado a Castilla y gastado en las guerras, escribieron a España, especial Rodrigo de Albornoz, que llevó cifras para avisar secretamente de lo que le pareciese, muchas cosas contra él acerca de su avaricia y tiranía; que, como no lo conocían y venían mal informados, y hallaban allí personas que no le querían bien, porque no les daba los repartimientos, o tantos repartimientos como ellos pedían, creían cuanto oían.

III [28]

LÓPEZ DE GÓMARA, Francisco: *Historia general de las Indias. II. Conquista de Méjico;* «Que libraron bien los indios en ser conquistados»

Edición: LÓPEZ DE GÓMARA, Francisco, *Conquista de Méjico,* Madrid, M. Rivadeneira, 1852 (Biblioteca de Autores Españoles, tomo XXII), p. 451.

Que libraron bien los indios en ser conquistados

Por la historia se puede sacar cuan sujetos y despechados eran estos indios; y por tanto, no hay mucho que contar aquí; mas para cotejar aquel tiempo con éste, replicaré algunas cosas. Los villanos pechaban, de tres que cogían, uno, y aun les tasaban a muchos la comida. Si no pagaban la renta y tributo que debían, quedaban por esclavos hasta pagar; y en fin, los sacrificaban cuando no se podían redimir. Tomábanles muchas veces los hijos para sacrificios y banquetes, que era lo tirano y lo cruel. Servíanse de ellos como de bestias en las cargas, caminos y edificios. No osaban vestir buena manta ni mirar a su señor!. Los nobles y señores tributan también al rey de Méjico en hacienda y en persona. Las repúblicas no podían librarse de la servidumbre, por causa de la sal y otras mercaderías; por manera que vivían muy trabajados, y como lo merecían en la idolatría, y no había año que no muriesen veinte mil personas sacrificadas, y aún cincuenta mil, según la cuenta que otros hacen, en lo que Cortés conquistó; pero, que fuesen diez mil, era gran carnicería, y uno solo gran inhumanidad. Ahora, que por la misericordia de Dios son cristianos, no hay tal sacrificio ni comida de hombres. No hay ídolos ni borracheras que saquen de seso. No hay sodomía,

pecado aborrecible, por todo lo cual deben mucho a los españoles que los conquistaron y convirtieron. Ahora son señores de lo que tienen con tanta libertad, que les daña. Pagan tan pocos tributos, que viven holgando; pues el Emperador se los tasa. Tienen hacienda propia, y granjerías de seda, ganados, azúcar, trigo y otras cosas. Saben oficios y venden bien y mucho las obras y las manos. No les fuerza nadie, que no le castiguen, a llevar cargas ni trabajar; si hacen algo, son bien pagados. No hacen nada sin mandárselo el señor que tienen indio, aunque lo mande el señor español a quien están encomendados, ni aunque lo mande el virrey; y esta es grandísima exención. Todos los pueblos, aunque sean del Rey, tienen señor indio que manda y veda, y muchos pueblos dos, y tres, y más señores; los cuales son del linaje que eran cuando fueron conquistados; y así, no se les ha quitado el señorío ni mando. Si faltan hombres de aquella casta, escogen ellos al que quieren, y confírmalo el Rey. Obedecenlos en grandísima manera y como a Moteczuma; así que nadie piense que les quitan los señoríos, las haciendas y libertad, sino que Dios les hizo merced en ser de españoles, que los cristianaron, y que los tratan y que los tienen ni más ni menos que digo. Diéronles bestias de carga para que no se carguen, y de lana para que se vistan, no por necesidad sino por honestidad, si quisieren, y de carne para que coman, pues les faltaba. Mostráronles el uso del hierro y del candil, con que mejoran la vida. Hanles dado moneda para que sepan lo que compran y venden, lo que deben y tienen. Hanles enseñado latín y ciencias, que vale más que cuanta plata y oro les tomaron; porque con las letras son verdaderamente hombres, y de la plata no se aprovechaban mucho ni todos. Así que libraron bien en ser conquistados, y mejor en ser cristianos.

III [29]

DÍAZ DEL CASTILLO, Bernal: *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*. Cap. CXXVIII: «Cómo acordamos de nos ir huyendo de México, y lo que sobre ello se hizo»

Edición: DÍAZ DEL CASTILLO, Bernal, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España,* Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo (CSIC), 1982 (Monumenta Hispano-Indiana, I; edición crítica por Carmelo Sáenz de Santamaría, sobre la ed. príncipe de 1632), pp. 282-283.

[...] Volvamos a nuestro cuento: que desque supimos el concierto que Cortés había hecho de la manera que habíamos de salir y llevar la madera para las puentes, y como hacía algo escuro, que había neblina y llovizna, y era antes de media noche, comenzaron a traer la madera e puente, y ponerla en el lugar que había de estar, y a caminar el fardaje y artillería y muchos de a caballo, y los indios tlascaltecas con el oro; y después que se puso en la puente, y pasaron todos así como venían, y pasó Sandoval e muchos de a caballo, también pasó Cortés con sus compañeros de a caballo tras de los primeros, y muchos otros soldados. Y estando en ésto, suenan los cornetas y gritos y silbos de los mexicanos, y decían en su lengua: «Taltelulco, Taltelulco, salid presto con vuestras ca-

noas, que se van los teules; atajadles en las puentes»; y cuando no me cato, vimos tantos escuadrones de guerreros sobre nosotros, y toda la laguna cuajada de canoas, que no nos podíamos valer, y muchos de nuestros soldados ya habían pasado. Y estando desta manera, carga tanta multitud de mexicanos a quitar la puente y a herir y matar a los nuestros, que no se daban a manos unos a otros; y como la desdicha es mala, y en tales tiempos ocurre un mal sobre otro, como llovía, resbalaron dos caballos y se espantaron, y caen en la laguna, y la puente caída y quitada; y carga tanto guerrero mexicano para acabarla de quitar, que por bien que peleábamos, y matábamos muchos de ellos, no se pudo aprovechar della. Por manera que aquel paso y abertura de agua presto se hinchó de caballos muertos y de los caballeros cuyos eran (que no podían nadar, y mataban muchos dellos) y de los indios tlascaltecas e indias y naborías, y fardaje y petacas y artillería; y de los muchos que se ahogaban, ellos y los caballos, y de otros muchos soldados que allí en el agua mataban y metían en las canoas, que era muy gran lástima de lo ver y oir, pues la grita y lloros y lástimas que decían demandando socorro: «Ayúdame, que me ahogo»; otros, «Socorredme, que me matan»; otros demandado ayuda a nuestra señora Santa María y al señor Santiago; otros demandaban ayuda para subir a la puente, y éstos eran ya que escapaban nadando, y asidos a muertos y a petacas para subir arriba, adonde estaba la puente; y algunos que habían subido, y pensaban que estaban libres de aquel peligro, había en las calzadas grandes escuadrones guerreros que los apiñaban e amorrinaban con unas macanas, y otros que les flechaban y alanceaban. Pues quizás había algún concierto en la salida, como lo habían concertado, ¡maldito aquél!, porque Cortés y los capitanes y soldados que pasaron primero a caballo, por salvar sus vidas y llegar a tierra firme, aguijaron por las puentes y calzadas adelante, y no aguardaron unos a otros; y no lo erraron, porque los de a caballo no podían pelear en las calzadas; porque yendo por la calzada, ya que arremetían a los escuadrones mexicanos, echábanseles al agua, y de la una parte la laguna y de la otra azoteas, y por tierra les tiraban tanta flecha y vara y piedra, y con lanzas muy largas que habían hecho de las espadas que nos tomaron, como partesanas, mataban los caballos con ellas, y si arremetía alguno de a caballo y mataba algún indio, luego le mataban el caballo; y así, no se atrevían a correr por la calzada. Pues vista cosa es que no podían pelear en el agua; y puestos sin escopetas ni ballestas y de noche, ¿qué podíamos hacer sino lo que hacíamos? Qué era que arremetiésemos treinta y cuarenta soldados, que nos juntábamos, y dar algunas cuchilladas a los que nos venían a echar mano, y andar y pasar adelante, hasta salir de las calzadas; porque si aguardáramos los unos a los otros, no saliéramos ninguno con la vida, y si fuera de día, peor fuera; y aun los que escapamos fue que nuestro señor Dios fue servido darnos esfuerzos para ello; y para quien no lo vio aquella noche la multitud de guerreros que sobre nosotros estaban, y las canoas que de los nuestros arrebataban y llevaban a sacrificar, era cosa de espanto. Pues yendo que íbamos cincuenta soldados de los de Cortés y algunos de Narváez por nuestra calzada adelante, de cuando en cuando salían escuadrones mexicanos a nos echar manos. Acuérdome que nos decían: «¡Oh, oh, cuilones!» que quiere decir: Oh putos, «¿aún aquí quedáis vivos, que nos han muerto los tiacahuanes?» Y como les acudimos a cuchilladas y estocadas, pasamos adelante. [...]

III [30]

ZURITA, Jerónimo: *Anales de la Corona de Aragón;* «Preámbulo»

Edición: ZURITA, Jerónimo, *Anales de la Corona de Aragón* Zaragoza, Instituto Fernando el Católico (CSIC), 1967 (edición preparada por Angel Canellas López, sobre edición de 1585, por Portonaris; con algunos complementos de la ed. de 1610 por Robles; la edición príncipe es de 1562), pp. 1-4.

[Preámbulo]

Símile. Suele acontecer a los que quieren escribir los principios y origen de algún reino o grande república, lo que vemos en la traza y descripción de algunas regiones que nos son muy remotas o nuevamente descubiertas; y generalmente, en el retrato y sitio de la tierra. Porque a donde no alcanza la industria y diligencia para dibujar, particularmente las postreras tierras y provincias del mundo, asientan en el remate de sus tablas ciertas figuras que nos representan ser aquellas regiones mucho más extendidas; y pintan algunas montañas tan altas que exceden a todas las otras del universo; y con esto figuran algunos grandes desiertos y partes inhabitables: porque por este dibujo les parece que se señala lo que no se basta a comprender.

De la misma manera sucede a los que emprenden escribir algunos principios de cosas muy olvidadas: porque en la relación dellas es forzado que pasen como quien atraviesa un gran desierto a donde corren peligro de perderse. De ahí resultó que los cuentos de la origen de muy grandes imperios y reinos, fueron a parar como cosas inciertas y fabulosas en diversos poetas que, como buenos pintores, dejaron dibujadas aquellas trazas y otras figuras monstruosas, porque por ellas se pudiese imaginar la distancia y grandeza de la tierra y la extrañeza del sitio y la ferocidad de las gentes. Lo demás quedó a cargo de los que emprendieron escribir verdaderas relaciones de las cosas pasadas, en lo que les fue lícito, poderlo afirmar por constante; y los que pasaron destos límites, perdieron del todo su crédito.

Dificultoso el tratar los principios destos reinos. Así sería, según yo entiendo, querer engolfarse por un muy grande desierto y arenoso, si habiendo de tratar de los principios y origen del reino de Aragón, diese muy particular cuenta de las naciones que primero poblaron en España, y de los extranjeros que aportaron a ella como a una India por la fama de sus riquezas. ¿Qué otra cosa serían los cuentos del rey Gargoris y las grandes aventuras de su nieto Habidis, y la sucesión de aquel reino y los ganados de los Geriones, por cuya codicia dicen que vino Hércules a España; y las armadas de los fenices, rodios, iberos y celtas y de las otras naciones orientales; y postreramente de los cartagineses y sus poblaciones y conquistas, sino dibujar un desierto lleno de diversas fieras, por donde no se puede caminar y son tan notorios los peligros?.

Por este recelo, yo me excusaré de repetir aquellos principios y aun dejaré de sumar las conquistas de los romanos que sujetaron a España y la redujeron debajo de las leyes de sus provincias; pues en lo que más importaba detenerme, que era dar cuenta de aquella tan furiosa entrada que hicieron los moros, y de las causas della y de la división de sus reinos —de donde convenía tomar el principio de nuestros anales—, me es forzoso recogerme y desviarme por otras sendas, como si hubiera de pasar los desiertos de Arabia y las lagunas de los caldeos.

[Memoria de lo sucedido] Y así, cuando propuse escribir las memorias de lo sucedido desde el principio de los reyes de Aragón, me determiné, que en lo que por mi propia diligencia no podía afirmar en las cosas antiguas por constante, se debía remitir a la fe y crédito que se debe a cada uno de los autores; mas en lo que no se ha podido averiguar por más cierto, de estar así recibido en común opinión, no conviene dilatarlo, como han hecho algunos que lo han querido ensalzar con importunos y vanos encarecimientos; porque a mi juicio se debe tener por edificio muy falso y de mal fundamento querer con pesado rodeo de palabras dejar mayor volumen de cosas cuya memoria está ya perdida.

Esto es lo que con tanta razón ofende a los que aborrecen que se trate de los hechos pasados con ambición y como en competencia, discurriendo con artificiosa contextura y ofuscando la verdad; y por eso hay algunos que estiman más las relaciones de las cosas antiguas como se escribieron en sus tiempos; y tienen más crédito y autoridad de la misma suerte que en la historia romana eran más reverenciados los anales de los pontífices y sus autos y memorias públicas, porque en ellos se descubrían como en pintura, los lejos *[sic]* de la antigüedad.

[Enseñanzas del pasado.] Esta fue muy acatada entre todas gentes: porque siempre convino tener presente lo pasado y considerar con cuanta constancia se debe fundar una perpetua paz y concordia civil, pues no se puede ofrecer mayor peligro que la mudanza de los estados en la declinación de los tiempos. Teniendo en cuenta con esto, siendo todos los sucesos tan inciertos a todos y sabiendo cuan pequeñas ocasiones suelen ser causa de grandes mudanzas, el conocimiento de las cosas pasadas nos enseñará que tengamos por más dichoso y bienaventurado el estado presente, y que estemos siempre con recelo del que está por venir.

III [31]

BODIN, Jean: *Methodus ad facilem historiarum cognitionem,* Cap.VII, «Refutación de la teoría de las cuatro monarquías y de los cuatro siglos de oro»

Edición: MESNARD, Pierre, *La Méthode de l'Histoire,* París-Argel, Les Belles Lettres, 1941, pp. 298-299.
Traducción [de este texto] de Fernando Sánchez Marcos.

Pero los Antiguos, se nos dirá, no por ello dejan de ser los inventores de todas las artes, y por este título bien han merecido su gloria. Estaremos de acuerdo, de muy buena gana, en que ellos han descubierto muchas ciencias útiles al género humano, comenzando por la acción de los cuerpos celestes; ellos han advertido así el curso regular de los astros (de todos o al menos de un cierto número), las trayectorias admirables de las estrellas y de los planetas; admirados de las obscuridades de la naturaleza, las han estudiado con cuidado y han encontrado la verdadera explicación de muchas cosas. Pero han dejado también sin explicar muchas otras que nosotros transmitimos hoy completamente aclaradas a

nuestros descendientes. Y si se mira más de cerca, no es dudoso que nuestros descubimientos igualan y a menudo sobrepasan los de los antiguos. ¿Existe por ejemplo alguna cosa más admirable que el imán?. Sin embargo los antiguos lo desconocieron como también su uso maravilloso, y tuvieron que acantonarse en la cuenca mediterránea, mientras que nuestros contemporáneos recorren cada año el contorno de la tierra en sus numerosas travesías y han, por decirlo así, colonizado un nuevo mundo. Así se nos han abierto los lugares más retirados y escondidos de América, y de ello se ha seguido, no solamente que el comercio, hasta hoy mezquino y poco desarrollado, se ha convertido en próspero y lucrativo, sino que todos los hombres están unidos de nuevo entre sí y participan maravillosamente en la República universal, como si no formasen más que una misma ciudad. Y el provecho que la geografía, una de las más bellas ciencias que existan, consigue de todo esto se calibra fácilmente por el hecho de que hoy conocemos con certeza esas Indias cuya existencia parecía en otro tiempo fabulosa a la mayoría (pues Lactancio y Agustín llegaron hasta tratar de locos a los que creían que las antípodas eran un continente habitado). Y si pasamos al movimiento de los astros errantes y a la inclinación del Gran Círculo, ¿qué cosa hay más admirable que esta αφαιρεσιζ, que esta abstracción que separa las formas de su materia? De este modo se han desvelado los secretos de la naturaleza y se han descubierto medicinas salutíferas. Y no hablo ya de este método que permite determinar la longitud celeste según la igualdad de la hora, lo que los antiguos no podían establecer sin gran error rigiéndose por el eclipse. Y dejo aparte igualmente sus catapultas y todas sus antiguas máquinas de guerra que en comparación con las nuestras no son más que juguetes de niños. Dejo, en fin, de lado las innumerables industrias relativas a los metales o a los vestidos que procuran a los hombres un alivio tan grande. El arte de la imprenta, por sí solo, podría fácilmente compensar todos los inventos de los antiguos. Por ello los que pretenden que los antiguos habían comprendido ya todo no se equivocan menos en su juicio que los que les discuten el antiguo dominio de numerosas disciplinas. Pues la naturaleza contiene en su seno tal tesoro de ciencias ocultas que ningún siglo llegará sin duda a agotarlo enteramente.

Puesto que es así y que la naturaleza parece sometida a una ley de eterno retorno, en la que cada cosa es objeto de una revolución circular de manera que el vicio sucede a la virtud, la ignorancia a la ciencia, el mal a la honestidad, las tinieblas a la luz, es pues un grave error creer que el género humano no cesa de degenerar. Y como los que lo cometen son generalmente ancianos es probable que recuerden el encanto desvanecido de su juventud, fuente siempre renaciente de alegría y de voluptuosidad, mientras que ahora se ven privados de todo placer, no conociendo de hecho más delicias que insoportables dolores y en lugar de frescas sensaciones no experimentan más que la debilidad creciente de sus miembros. Sucede entonces que abrumados por estos tristes pensamientos, y engañados por una representación inexacta de las cosas, se figuran que la buena fe y la amistad han desparecido de entre los hombres: y como si regresasen de una larga navegación a través de esos tiempos afortunados, se dedican a cultivar la juventud de la edad de oro. Pero su ilusión es semejante a la del viajero cuyo navío sale del puerto para ganar el alta mar y que se imagina que las casas y las ciudades se alejan de él: de este modo se persuaden de que el ocio, la civilización y la justicia han abandonado la tierra para refugiarse en los cielos.

III [32]

ACOSTA, José de: *Historia natural y moral de las Indias*. «Proemio al lector»

Edición: ACOSTA, José de, *Historia natural y moral de las Indias,* México, FCE, 1979, 1.ª reimpr. (Col. Biblioteca Americana, 38, Serie Cronistas de Indias; ed., con prólogo y anexos, de Edmundo O'Gormann, sobre la ed. príncipe de 1590), pp. 13-14.

PROEMIO AL LECTOR

Del Nuevo Mundo e Indias Occidentales han escrito muchos autores diversos libros y relaciones, en que dan noticia de las cosas nuevas y extrañas, que en aquellas partes se han descubierto, y de los hechos y sucesos de los españoles que las han conquistado y poblado. Mas hasta agora no he visto autor que trate de declarar las causas y razón de tales novedades y extrañezas de naturaleza, ni que haga discurso e inquisición en esta parte, ni tampoco he topado libro cuyo argumento sea los hechos e historia de los mismos indios antiguos y naturales habitadores del Nuevo Orbe. A la verdad ambas cosas tienen dificultad no pequeña. La primera, por ser cosas de naturaleza que salen de la filosofía antiguamente recibida y platicada, como es ser la región que llaman Tórrida, muy húmeda, y en partes muy templadas, llover en ella cuando el sol anda más cerca, y otras cosas semajentes. Y los que han escrito de Indias Occidentales, no han hecho profesión de tanta filosofía, ni aún los más de ellos han hecho advertencia en tales cosas. La segunda, de tratar los hechos e historia propia de los indios, requería mucho trato y muy intrínseco con los mismos indios, del cual carecieron los más que han escrito de Indias, o por no saber su lengua o por no curar de saber sus antigüedades; así se contentaron con relatar algunas de sus cosas superficiales. Deseando pues yo, tener alguna más especial noticia de sus cosas, hice diligencia con hombres pláticos y muy versados en tales materias, y de sus pláticas y relaciones copiosas pude sacar lo que juzgué bastar para dar noticia de las costumbres y hechos de estas gentes, y en lo natural de aquellas tierras y sus propriedades, con la experiencia de muchos años y con la diligencia de inquirir, y discurrir y conferir con personas sabias y expertas; también me parece que se me ofrecieron algunas que podría servir y aprovechar a otros ingenios mejores, para buscar la verdad o pasar más adelante, si les pareciese bien lo que aquí hallasen. Así que aunque el Mundo Nuevo ya no es nuevo sino viejo, según hay mucho dicho y escrito de él, todavía me parece que en alguna manera se podrá tener esta Historia por nueva, por ser juntamente historia y en parte filosofía y por ser no sólo de las obras de naturaleza, sino también de las del libre albedrío, que son los hechos y costumbres de hombres. Por donde me pareció darle nombre de *Historia Natural y Moral de Indias,* abrazando con este intento ambas cosas.

En los dos primeros libros se trata lo que toca al cielo y temperamento y habitación de aquel orbe; los cuales libros yo había primero escrito en Latín, y agora los he traducido usando más de la licencia de autor que de la obligación de intérprete, por acomodarme mejor a aquellos a quien se escribe en vulgar. En los otros dos libros siguientes se trata lo que de elementos y mixtos naturales, que son metales, plantas y animales, parece notable en Indias. De los hombres y de sus hechos (quiero decir de los mismos indios, y de sus ritos y costumbres, y gobierno y guerras y sucesos) refieren los demás libros, lo que se ha podido averiguar y parece digno de relación. Cómo se hayan sabido los sucesos y he-

chos antiguos de Indios, no teniendo ellos escritura como nosotros, en la misma Historia se dirá, pues no es pequeña parte de sus habilidades haber podido y sabido conservar sus antiguallas, sin usar ni tener letras algunas. El fin de este trabajo es, que por la noticia de las obras naturales que el Autor tan sabio de toda naturaleza ha hecho, se le dé alabanza y gloria al Altísimo Dios, que es maravilloso en todas partes. Y por el conocimiento de las costumbres y cosas propias de los indios, ellos sean ayudados a conseguir y permanecer en la gracia de la alta vocación del Santo Evangelio, al cual se dignó en el fin de los siglos traer gente tan ciega, el que alumbra desde los montes altísimos de su eternidad. Ultra de eso podrá cada uno para sí, sacar también algún fruto, pues por bajo que sea el sujeto, el hombre sabio saca para sí sabiduría y de los más viles y pequeños animalejos se puede tirar muy alta consideración y muy provechosa filosofía. Sólo resta advertir al lector, que los dos primeros libros de esta historia o discurso se escribieron estando en el Pirú, y los otros cinco después en Europa, habiendome ordenado la obediencia volver por acá. Y así los unos hablan de las cosas de Indias como de cosas presentes, y los otros como de cosas ausentes. Para que esta diversidad de hablar no ofenda, me pareció advertir aquí la causa.

III [33]

ACOSTA, José de: *Historia natural y moral de las Indias*. Libro VI, capítulo 1: «Que es falsa la opinión de los que tienen a los indios por hombres faltos de entendimiento»

Edición: ACOSTA, José de, *Historia natural y moral de las Indias,* México, FCE, 1979, 1.ª reimpr. (Col. Biblioteca Americana, 38, Serie Cronistas de Indias; ed., con prólogo y anexos, de Edmundo O'Gormann, sobre la ed. príncipe de 1590), pp. 280-281.

LIBRO SEXTO

CAPÍTULO 1

Que es falsa la opinión de los que tienen a los indios por hombres faltos de entendimiento.

Habiendo tratado lo que toca a la religión que usaban los indios, pretendo en este libro escrebir de sus costumbres y pulicia y gobierno, para dos fines. El uno, deshacer la falsa opinión que comunmente se tiene de ellos, como de gente bruta, y bestial y sin entendimiento, o tan corto que apenas merece ese nombre. Del qual engaño se sigue hacerles muchos y muy notables agravios, sirviéndose de ellos poco menos que de animales y despreciando cualquier género de respeto que se les tenga. Que es tan vulgar y tan pernicioso engaño, como saben bien los que con algún celo y consideración han andado entre ellos, y visto y sabido sus secretos y avisos, y juntamente el poco caso que de todos ellos hacen los que piensan que saben mucho, que son de ordinario los más necios y más confiados de sí. Esta tan perjudicial opinión no veo medio con que pueda mejor

deshacerse, que con dar a entender el orden y modo de proceder que éstos tenían cuando vivían en su ley; en la cual, aunque tenían muchas cosas de bárbaros y sin fundamento, pero había también otras muchas dignas de admiración, por las cuales se deja bien comprender que tienen natural capacidad para ser bien enseñados, y aún en gran parte hacen ventaja a muchas de nuestras repúblicas. Y no es de maravillar que se mezclasen yerros graves, pues en los más estirados de los legisladores y filósofos, se hallan, aunque entren Licurgo y Platón entre ellos. Y en las más sabias repúblicas, como fueron la romana y la ateniense, vemos ignorancias dignas de risa, que cierto si las repúblicas de los mexicanos y de los ingas se refirieran en tiempo de romanos o griegos, fueran sus leyes y gobierno, estimado. Mas como sin saber nada de esto entramos por la espada sin oílles ni entendelles, no nos parece que merecen reputación las cosas de los indios, sino como de caza habida en el monte y traída para nuestro servicio y antojo. Los hombres más curiosos y sabios que han penetrado y alcanzado sus secretos, su estilo y gobierno antiguo, muy de otra suerte lo juzgan, maravillándose que hubiese tanto orden y razón entre ellos. De estos autores es uno Polo Ondegardo, a quien comunmente sigo en las cosas del Pirú; y en las materias de México, Juan de Tovar, prebendado que fué de la Iglesia de México y agora es religioso de nuestra Compañía de Jesús; el cual por orden del Virrey D. Martín Enríquez, hizo diligente y copiosa averigüación de las historias antiguas de aquella nación, sin otros autores graves que por escrito o de palabra me han bastantemente informado de todo lo que voy refiriendo. El otro fin que puede conseguirse con la noticia de las leyes y costumbres, y pulicia de los indios, es ayudarlos y regirlos por ellas mismas, pues en lo que no contradicen la ley de Cristo y de su Santa Iglesia, deben ser gobernados conforme a sus fueros, que son como sus leyes municipales, por cuya ignorancia se han cometido yerros de no poca importancia, no sabiendo los que juzgan ni los que rigen, por dónde han de juzgar y regir sus súbditos; que además de ser agravio y sinrazón que se les hace, es en gran daño, por tenernos aborrecidos como a hombres que en todo, así en lo bueno como en lo malo, les somos y hemos siempre sido contrarios.

III [34]

MONTAIGNE [Michel EYQUEM], señor de: *Essais;* libro II, cap. X, «De los libros»

Edición: MONTAIGNE, Miguel de, *Ensayos,* Madrid, EDAF, 1971, pp. 408-412.

Los historiadores son mi pasión. Son gratos y sabrosos y en ellos se encuentra la pintura del hombre, conocimiento que siempre busco; el diseño es más vivo y más cabal en ellos que en cualquier otra clase de libros; en los historiadores se encuentra la verdad y variedad de las condiciones íntimas de la personalidad humana, en conjunto y en detalle; la diversidad de medios de sus uniones y los incidentes que las amenazan. Así, entre los que escriben las vidas de personas célebres, prefiero más los que se detienen en las consideraciones que en la relación de los sucesos, más en lo que deriva del espíritu que en lo que acontece por fuera; por eso, Plutarco es, por encima de todos, mi autor favorito. Lamento que no tengamos una docena de Laercios, o al menos que el que tene-

mos no sea más extenso y más explícito; pues me interesa por igual la vida de los que fueron grandes preceptores del mundo que el conocimiento de sus diversos dogmas y fantasías.

En punto a obras históricas, deben hojearse todas sin distinción; deben leerse toda suerte de autores, así los antiguos como los modernos, los franceses como los que no lo son, para tener idea de los diversos temas de que tratan. Julio César me parece que es singularmente digno de que se le estudie, y no ya sólo como historiador, sino también como hombre; tan grandes son su excelencia y perfección, cualidades en que supera a todos los demás, aunque Salustio sea también autor importante. Yo leo a César con reverencia y respeto mayores de los que generalmente se concede a las obras humanas; yo lo considero en sí mismo, en sus acciones y en lo fabuloso de su grandeza; yo reparo en la pureza y nitidez inimitable de su lenguaje, en que sobrepasó no sólo a todos los historiadores, como Cicerón dice, sino, en ocasiones, a Cicerón mismo. Habla tan sinceramente de sus enemigos que, salvo las falsas apariencias con que pretende revestir la causa que defiende y su ambición hedionda, entiendo que sólo puede reprochársele el que no hable más de sí mismo: tan innumerables hazañas no pudieron ser realizadas por él a no haber sido mucho más importante de lo que parece en su libro.

Entre los historiadores prefiero o los simples o los excelentes. Los primeros, al no poner nada suyo en los sucesos que enumeran, salvo la diligencia y el cuidado de incluir en su trabajo todo lo que llegó a su conocimiento, registrándolo de buena fe, sin selección ni discernimiento, dejan nuestro juicio pendiente del conocimiento de la verdad; por ejemplo el buen Froissard, el cual anduvo en su empresa de manera tan franca e ingenua que al incurrir en cualquier error no tiene inconveniente en reconocerlo y corregirlo una vez advertido; Froissard nos muestra la multiplicidad de los rumores que corrían sobre un mismo suceso y las diversas relaciones que se le hacían; compuso la historia sin adornos ni formas rebuscadas, y de sus crónicas todo el mundo puede sacar el provecho que se derive de su entendimiento. Los maestros en el género tienen la habilidad de escoger lo digno de saberse; aciertan a elegir de dos relaciones o testigos el más verosímil; de la condición y temperamento de los príncipes deducen máximas, atribuyéndoles palabras adecuadas, y proceden acertadamente al escribir con autoridad y acomodar nuestras ideas a las suyas, lo cual, en honor a la verdad, está en la mano de muy pocos. Los historiadores medianos, que son los más corrientes, todo lo estropean y disminuyen: quieren servirnos los trozos masticados, se permiten emitir juicios y, por consiguiente, inclinar la historia a su capricho, pues tan pronto como la razón se inclina de un lado ya no hay medio hábil de enderezarla del otro; permítense, además [escoger] los sucesos dignos de ser conocidos y nos ocultan con sobrada frecuencia tal frase o tal acción privada que sería más interesante para nosotros, omiten como cosas inverosímiles o increíbles todo lo que no comprenden, y acaso también por no saberlo expresar en buen latín o en buen francés. Lícito es que nos muestren su elocuencia y su estilo y que juzguen a su manera, pero también es el que nos consientan juzgar así que ellos lo hayan hecho, y mucho más el que no alteren nada ni nos dispensen de nada, por sus acortamientos y selecciones, de la materia sobre la que trabajan; deben mostrárnosla pura y entera en todas sus proporciones.

Con frecuencia se escogen para desempeñar esta tarea, sobre todo en nuestra época, a personas vulgares, por la exclusiva razón de que son atinadas en el bien hablar, como si en la historia prefiriéramos los méritos gramáticos. Y siendo ésta la razón que les llevó a empuñar la pluma, no teniendo otras armas que las de la charla, hacen bien en no cuidarse de otra cosa. Así, a fuerza de frases

armoniosas, nos sirven un lindo tejido de los rumores que seleccionan en las encrucijadas de las ciudades. Las únicas historias excelentes son las que fueron compuestas por los mismos que asumieron los negocios, o que tomaron parte en su ejecución, o siquiera por los que desempeñaron cargos análogos. Tales son casi todas las griegas y romanas, pues como fueron escritas por muchos testigos oculares (la grandeza y el saber encontrábanse comúnmente juntos en aquella época), si en ellos aparece un error, debe de ser muy pequeño y en cosas muy dudosas. ¿Qué luces puede esperarse de un médico que habla de la guerra o de un escolar que diserta sobre los designios de un príncipe? Si queremos convencernos del celo que los romanos ponían en estas cosas, bastará citar un ejemplo: Asinio Polión encontraba alguna falta en las obras de César, en que había caído por no poder dirigir la mirada a todas las partes de su ejército, por haber creído a los particulares que le comunicaban a menudo cosas no bastante verificadas o también por no haber sido suficientemente informado por sus lugartenientes sobre los asuntos que habían dirigido en su ausencia. Puede de lo dicho deducirse que la investigación de la verdad es cosa delicada, puesto que la relación de un combate no puede encomendarse a la ciencia de quien lo dirigió ni a soldados dispuestos a dar cuenta de los acontecimientos si, como en el caso de las informaciones judiciales, no se confrontan los testimonios y escuchan las objeciones cuando se trata de prestigiar los más nimios detalles de cada suceso. Con verdad, el conocimiento que de nuestro negocio tenemos, nos es fundamental; pero todo esto ha sido ya suficientemente tratado por Bodin y de acuerdo a mi manera de ver.

Para remediar en cierta manera la traición de mi memoria y su defecto, tan grande que más de una vez me ocurrió coger un libro leído por mí años antes escrupulosamente y emborronado con mis notas y considerarlo como nuevo, acostumbro desde hace bastante tiempo añadir al fin de cada obra (hablo de las que leo sólo una vez) la época en que terminé su lectura y el juicio que de ella formé en conjunto, a fin de representarme siquiera la idea general que formé de cada autor. Trancribiré aquí algunas de estas notas.

He aquí lo que puse hará unos diez años en mi ejemplar de Guicciardini (sea cual sea la lengua que mis libros empleen, yo les hablo siempre en la mía): «Es un historiador diligente, en el cual, en mi opinión, puede conocerse la verdad de los asuntos de su época con tanta exactitud como en cualquier otro, puesto que en muchos de ellos jugó un papel, y un papel honorífico. En él no se advierte nunca que por odio, favor o vanidad haya deformado los sucesos. Acredítandlo los juicios libres que emite sobre los grandes, principalmente sobre las personas que le ayudaron a alcanzar los cargos que desempeñó, como el papa Clemente VII. Por lo que se refiere a la parte de su obra de que parece prevalerse más, que son sus digresiones y discursos, los hay buenos y enriquecidos con bellos rasgos, aunque en ellos se complaciera demasiado, pues por no haber querido dejar nada en el tintero como su tema es tan llano y amplio y casi infinito, se vuelve flojo y huele algo a charla escolástica. He advertido también que entre tantas almas y acciones como juzga, entre tantos sucesos y pareceres, ni siquiera uno adjudica a la virtud, a la religión y a la conciencia, como si estos valores estuvieran en el mundo extinguidos por completo. De todas las acciones, por aparentemente hermosas que sean en sí mismas, adjudica la causa a alguna viciosa coyuntura o a algún provecho. Imposible resulta imaginar que entre el infinito número de sucesos que juzga no haya habido alguno emanado por vía de razón. Por tremenda que sea la corrupción de una época, existen gentes que escapan a su contagio: lo que me hace creer que haya algún vicio en su gusto. Acaso haya juzgado a los demás de acuerdo consigo».

En mi Philippe de Comines se lee lo que sigue: «Encontraréis en esta obra lenguaje dulce y amable, de sencillez ingenua; la narración es pura y en ella resplandece evidentemente la buena fe del autor, carente de vanidad cuando habla de sí mismo y de afección y envidia cuando se refiere al prójimo. Sus discursos y exhortaciones van acompañados más bien de celo y de verdad que de cualquier exquisita suficiencia. En todas sus páginas la gravedad y autoridad muestran al hombre bien nacido y educado en el comercio de los negocios importantes».

En las Memorias del señor du Bellay anoté: «Resulta grato ver las cosas relatadas por aquellos que por experiencia vieron cómo es preciso administrarlas; mas es evidente que en estos dos autores se descubre mucha falta de franqueza y no toda la libertad apetecible, como la que resplandece en los antiguos cronistas, en el señor de Joinville, por ejemplo, servidor de San Luis; Eginardo, canciller de Carlomagno, y más recientemente, en Philippe de Comines. Estas memorias son más bien una requisitoria en favor del rey Francisco contra el emperador Carlos V que una obra histórica. No puedo suponer que hayan cambiado nada de los hechos esenciales, pero sí que retocaron el juicio de lo sucesos con alguna frecuencia, y a veces con poco fundamento, en ventaja nuestra, omitiendo cuanto pudiera haber de escabroso en la vida de su señor. Lo demuestra el olvido en que quedaron las maquinaciones de los señores de Montmorency y de Brion y el nombre de la señora de Etampe, que ni siquiera figura para nada en el libro. Puede ocultarse las acciones secretas, pero callar lo que todo el mundo sabe, y sobre todo aquellos hechos que trascendieron de manera pública, es una falta importante. En resumen: para conocer por completo al rey Francisco y todo lo que ocurrió en su tiempo, búsquense otras fuentes, si se tiene en algo mi criterio. El provecho que de aquí puede sacarse reside en la relación de las batallas y expediciones guerreras en que los de Bellay tomaron parte, en algunas frases y acciones privadas de los príncipes de la época y en los asuntos y negociaciones despachados por el señor de Langeay, donde se encuentran muchas cosas dignas de ser sabidas y reflexiones poco vulgares».

III [35]

BOSSUET, Jacques Bénigne: *Discours sur l'Histoire universelle;* Tercera parte, cap. I

Edición: BOSSUET, *Discurso sobre la historia universal*, Barcelona, Cervantes, 1940 (Col. Príncipes de la Literatura, XXIX; traducción de Manuel de Montoliu, prólogo de B. Morales San Martín), pp. 423-429.

CAPÍTULO PRIMERO

Las revoluciones de los imperios están ordenadas por la Providencia y sirven para humillar a los Príncipes.

Aunque no haya nada comparable a esta continuidad de la verdadera Iglesia que os he representado, la continuidad de los imperios, que es preciso poneros

ahora ante los ojos, no es mucho menos provechosa, no diré solamente a los grandes príncipes como vos, sino también a los particulares que contemplan en estos grandes objetos los secretos de la divina Providencia.

Primeramente, estos imperios tienen en su mayor parte una ligazón necesaria con la historia del pueblo de Dios. Dios se sirvió de los asirios y babilonios para castigar a este pueblo; de los persas para restablecerlo; de Alejandro y de sus sucesores inmediatos para protegerlo; de Antíoco *el Ilustre* y de sus sucesores para ejercitarlo; de los romanos para sostener su libertad contra los reyes de Siria, que no pensaban más que en destruirla. Los judíos estuvieron hasta Jesucristo bajo el poder de los mismos romanos. Cuando lo desconocieron y crucificaron, estos mismos romanos prestaron sus manos, sin saberlo, a la venganza divina y exterminaron a este pueblo ingrato. Dios, que había resuelto reunir en el mismo tiempo al pueblo nuevo de todas las naciones, reunió primeramente las tierras y los mares bajo este mismo imperio. El comercio de tantos pueblos diversos, en otro tiempo extraños unos a otros, y luego reunidos bajo la dominación romana, fue uno de los más poderosos medios de que se valió la Providencia para dar curso al Evangelio. Si el mismo imperio romano persiguió durante trescientos años a este pueblo nuevo que nacía por todas partes en su recinto, esta persecución confirmó a la Iglesia romana e hizo brillar su gloria con su fe y su paciencia. Al fin cedió el Imperio romano: y habiendo encontrado algo más invencible que él, recibió apaciblemente en su seno a esta Iglesia a la que había hecho una guerra tan larga y cruel. Los emperadores emplearon su poder en hacer que se obedeciera a la Iglesia; y Roma ha sido la cabeza del imperio espiritual que Jesucristo quiso extender por toda la tierra.

Cuando llegó el tiempo en que el poder romano debía caer, y cuando este gran Imperio, que se había prometido vanamente la eternidad, había de sufrir el destino de todos los demás, Roma, convertida en presa de los bárbaros, conservó por la religión su antigua majestad. Las naciones que invadieron el Imperio romano aprendieron poco a poco la piedad cristiana, que suavizó su barbarie; y sus reyes, poniéndose cada cual en su nación en el puesto de sus emperadores, no encontraron otro título más glorioso que el de protectores de la Iglesia.

Pero es preciso en este punto descubriros los secretos juicios de Dios sobre el imperio romano y sobre la misma Roma: misterio que el Espíritu Santo reveló a San Juan y que este gran hombre, apóstol, evangelista y profeta explicó en el Apocalipsis. Roma, que había envejecido en el culto a los ídolos, experimentaba una pena extrema en deshacerse de ellos, incluso bajo los emperadores cristianos; y el Senado tenía a honor defender a los dioses de Rómulo, a los cuales atribuía todas las victorias de la antigua República (1). Los emperadores estaban cansados de las diputaciones de este gran cuerpo que pedían el restablecimiento de su ídolos y que creían que corregir a Roma de sus viejas supersticiones era hacer una injuria al nombre romano. Así es que esta asamblea, compuesta de cuanto el imperio tenía de más grande y una inmemsa muchedumbre popular en la que figuraban casi todos los más poderosos de Roma, no podían ser arrancados de sus errores por la predicación del Evangelio ni por un tan visible cumplimiento de las antiguas profecías, ni por la conversión de casi todo el resto del Imperio, ni, en fin, por la de los príncipes cuyos decretos autorizaban el cristianismo. Por el contrario, continuaban cargando de oprobios a la Iglesia de Jesucristo, a la que acusaban aún, a ejemplo de sus padres, de todas las desgracias

(1) Zosimo, lib. IV. Orat. Symm. apud Ambr.; t. V. lib V. Ep. XXX, nunc XVII; t. II, col. 828 y sigs. Ag. de Civit. Dei, lib. I, c. I, etc.; t. VII.

del Imperio, siempre dispuestos a renovar las antiguas persecuciones si no hubiesen sido reprimidos por los emperadores. Las cosas estaban aún en este estado en el siglo IV de la Iglesia, y cien años después de Constantino, cuando Dios se acordó finalmente de tantos sangrientos decretos del Senado contra los fieles y a la par de los gritos furiosos con que el pueblo romano, ávido de sangre cristiana había hecho resonar tan frecuentemente el anfiteatro. Entregó, pues, a los bárbaros esta ciudad *embriagada con la sangre de los mártires,* como dice San Juan (2). Dios renovó en ella los terribles castigos que había descargado sobre Babilonia: la misma Roma es llamada con este nombre. Esta nueva Babilonia, imitadora de la antigua, como ella engreída de sus victorias, triunfante en sus delicias y en sus riquezas, manchada con sus idolatrías y perseguidora del pueblo de Dios, sufre como aquélla una gran caída y San Juan canta su ruina (3). La gloria de sus conquistas, que ella atribuía a sus dioses, le es arrebatada: es presa de los bárbaros, tomada tres o cuatro veces, saqueada, destruida. La espada de los bárbaros sólo perdonó a los cristianos. Otra Roma completamente cristiana sale de las cenizas de la primera; y sólo después de la irrupción de los bárbaros termina enteramente la victoria de Jesucristo sobre los dioses romanos, que se ven no sólo destruidos, sino también olvidados.

Así es como los imperios del mundo han servido a la religión y a la conservación del pueblo de Dios: por esto este mismo Dios, que hizo predecir a sus profetas los diversos estados de su pueblo, les hizo predecir también la sucesión de los imperios. Habéis visto los pasajes donde Nabucodonosor está señalado como el que debía venir para castigar a los pueblos soberbios y, sobre todo, el pueblo judío, ingrato con su autor. Habéis oído nombrar a Ciro doscientos años antes de su nacimiento como el que debía restablecer el pueblo de Dios y castigar el orgullo de Babilonia. La ruina de Nínive fue predicha menos claramente. Daniel, en sus admirables visiones, hizo pasar en un instante ante vuestros ojos el imperio de Babilonia, el de los medos y el de los persas, el de Alejandro y los griegos. Las blasfemias y crueldades de un Antíoco *Epífanes* fueron profetizadas, así como las milagrosas victorias del pueblo de Dios sobre tan violento perseguidor. Se ve a estos famosos imperios caer unos tras otros; y el nuevo imperio que Jesucristo debía establecer, está marcado tan expresamente con sus propios caracteres, que no hay medio de desconocerlo. Es el imperio de los santos del Altísimo; es el imperio del Hijo del Hombre: imperio que debe subsistir en medio de la ruina de todos los demás y el único al cual ha sido prometida la eternidad.

Los juicios de Dios sobre el mayor de todos los imperios de este mundo, es decir, el Imperio romano, no nos han sido ocultados. Acabáis de aprenderlos por la boca de San Juan. Roma ha experimentado la mano de Dios, y ha sido como las demás un ejemplo de su justicia. Pero su suerte fue más feliz que la de las demás ciudades. Purgada por sus desastres de los restos de la idolatría, no subsiste más que por el cristianismo que anuncia a todo el universo.

Así es que todos los grandes imperios que hemos visto sobre la tierra concurrieron con diversos medios al bien de la religión y a la gloria de Dios, como el mismo Dios ha declarado por sus profecías.

Cuando Vos leéis tan frecuentemente en sus escritos que los reyes entrarán en masa en la Iglesia, y que ellos serán los protectores y sustentadores de la misma, reconoceréis en estas palabras a los emperadores y a los demás prínci-

(2) APOC. XVII, 6.
(3) APOC. XVIII.

pes cristianos; y como los reyes antepasados vuestros se señalaron más que los otros protegiendo y engrandeciendo la Iglesia de Dios, no vacilo en aseguraros que más que todos los reyes son ellos los anunciados más claramente en estas ilustres profecías.

Dios, pues, que tenía el designio de servirse de los diversos imperios para castigar, o para ejercitar, o para extender o para proteger a su pueblo, queriendo darse a conocer como autor de un consejo tan admirable, descubrió el secreto a sus profetas y les hizo predecir lo que había resuelto ejecutar. Por esto, como los imperios entraban en el orden de los designios de Dios sobre el pueblo que había escogido, la fortuna de estos imperios fue anunciada con los mismos oráculos del Espíritu Santo que predijeron la sucesión del pueblo fiel.

Cuanto más os acostumbréis a seguir las cosas grandes y a recordarlas en sus principios, más admiración os causarán estos designios de la Providencia. Importa que sobre esto tengáis desde muy pronto ideas, que se esclarecerán día tras día, cada vez más en vuestro espíritu, y que aprendáis a relacionar las cosas humanas con las órdenes de esta sabiduría eterna de que dependen.

Dios no declara todos los días su voluntad por medio de sus profetas respecto a los reyes y monarquías que levanta o destruye. Pero habiéndolo hecho tantas veces con esos grandes imperios de que acabo de hablaros, nos muestra, con esos ejemplos famosos, lo que hace con los demás; y enseña a los reyes estas dos verdades fundamentales: primeramente, que es Él el que forma los reinos para darlos a quien le place; y, en segundo lugar, que sabe hacer que sirvan, en el tiempo y en el orden que ha resuelto, los designios que tiene sobre su pueblo.

Esto es lo que debe mantener a todos los príncipes en una completa dependencia y hacerles siempre atentos a las órdenes de Dios con el fin de coadyuvar a lo que Él medita para su gloria en todas las ocasiones que les presenta.

Pero esta sucesión de imperios, aún considerándola más humanamente, tiene grandes utilidades, principalmente para los príncipes, puesto que la arrogancia, compañera ordinaria de una condición tan eminente, resulta tan vigorosamente humillada por este espectáculo. Por cuanto si los hombres aprenden a moderarse viendo morir a los reyes, ¿cuánto más impresionados se sentirán viendo extinguirse a los mismos reinos? ¿Y cómo recibir una más bella lección de la vanidad de las grandezas humanas?

De este modo, cuando veis pasar en un instante ante vuestros ojos, no digo a los reyes y emperadores, sino a esos grandes imperios que han hecho temblar a todo el universo; cuando veis a los asirios antiguos y nuevos, a los medos, los persas, griegos y romanos presentarse ante vos sucesivamente y caer, por decirlo así, unos sobre otros: este estruendo espantoso os hace sentir que no hay nada sólido entre los hombres y que la inconstancia y la agitación es la suerte propia de las cosas humanas.

III [36]

BOSSUET, Jacques Bénigne: *Discours sur l'Histoire universelle;* Tercera parte, cap. VII

Edición: BOSSUET, *Discurso sobre la historia universal,* Barcelona, Cervantes, 1940 (Col. Príncipes de la Literatura, XXIX; trad. de Manuel de Montoliu; prólogo de B. Morales San Martín), pp. 524-529.

CAPÍTULO VII

La explicación de la serie de cambios de Roma

[Tras exponer sintéticamente los principales acontecimientos de la historia de Roma, desde sus orígenes hasta Carlomagno, fundador del «nuevo imperio», Bossuet concluye así:]

Ahora resulta fácil conocer las causas de la elevación y de la caída de Roma. Veis que este Estado fundado en la guerra y por esto naturalmente dispuesto a dominar a sus vecinos, sometió a todo el universo bajo su yugo por haber llevado a su más alto grado la política y el arte militar

Conocéis las causas de las divisiones de la república, y, finalmente, su caída, por las rivalidades entre sus ciudadanos y por el amor a la libertad llevado hasta un exceso y una susceptibilidad insoportable.

No tenéis que esforzaros mucho para distinguir todos los tiempos de Roma, bien queráis considerarla en sí misma, bien la examinéis en relación con otros pueblos; y ya veis los cambios que debían sobrevenir por la disposición de los asuntos en cada tiempo.

La veis en sí misma al comienzo siendo un Estado monárquico establecido según sus leyes primitivas, luego en su libertad y luego sometida nuevamente al gobierno monárquico; pero por la fuerza y la violencia.

Se concibe fácilmente de qué modo se constituyó el Estado popular, después de los comienzos que tuvo desde los tiempos de la realeza; y veis con no menor evidencia cómo se establecían poco a poco en la libertad los fundamentos de la nueva monarquía.

Porque así como habéis visto el proyecto de erigir la república en la monarquía por Servio Tulio, que dio algo así como el primer gusto de la libertad al pueblo romano, también habéis observado que la tiranía de Sila, aunque pasajera, aunque corta, dio a entender que Roma, a pesar de su orgullo, era asimismo capaz de soportar el yugo que sufrían los pueblos que ella había avasallado.

Para conocer lo que produjo sucesivamente esta furiosa rivalidad entre los órdenes, sólo tenéis que distinguir los dos tiempos que os he señalado expresamente: uno, cuando el pueblo era contenido en ciertos límites por los peligros que lo rodeaban por todas partes, y, el otro, cuando, no teniendo que temer ya nada del exterior, se abandonó sin reservas a su pasión.

El carácter esencial de cada uno de estos dos tiempos es que en uno el amor a la patria y a las leyes contenía a los espíritus, y que, en el otro, se decidía por el interés y por la fuerza.

De esto se seguía también que, en el primero de estos dos tiempos, los hombres de mando, que aspiraban a los honores por la vía legítima, tenían a los soldados sujetos al freno y unidos a la república, mientras que, en el otro tiem-

po, en que la violencia se sobreponía a todo, no pensaban más que en contentarles para hacerles entrar en sus designios a pesar de la autoridad del Senado.

Por este último estado, la guerra era necesaria en Roma; y por el genio de la guerra el mando recaía necesariamente en las manos de un solo jefe; pero como en la guerra, en la que las leyes nada pueden, sólo decide la fuerza, era preciso que el más fuerte se erigiera en amo, y, por consiguiente, que el imperio recayese en el poder de uno solo.

Y las cosas se disponían por sí mismas de tal modo, que Polibio, que vivió en el tiempo más floreciente de la república, previó, basándose en la diposición de los asuntos, que Roma, a la larga, se convertiría en una monarquía (1).

La razón de este cambio fue que la división entre los órdenes sólo pudo cesar entre los romanos por la autoridad de un señor absoluto, y que, por otra parte, la libertad era demasiado amada para ser abandonada voluntariamente. Había, pues, que debilitarla poco a poco con pretextos especiales y hacer por este medio que pudiese ser arruinada por la fuerza.

El engaño, según Aristóteles (2), debía comenzar halagando al pueblo y ser seguido, naturalmente, por la violencia.

Pero por aquí se había de caer en otro inconveniente por el poder de las gentes de guerra, mal inevitable en este estado.

Efectivamente, la monarquía que formaron los Césares, erigida por las armas, hubo de ser totalmente militar; y por esto se estableció bajo el nombre de emperador, título propio y natural del mando de los ejércitos.

Por todo lo cual habéis podido ver que así como la república tenía su punto débil inevitable, esto es, la rivalidad entre el pueblo y el Senado, la monarquía de los Césares tenía también el suyo; y esta debilidad era la licencia de los soldados que los habían hecho.

Porque no era posible que los hombres de guerra que habían cambiado el gobierno y establecido a los emperadores, permaneciesen mucho tiempo sin advertir que eran ellos, en efecto, los que disponían del imperio.

Ahora podéis añadir al tiempo que acabáis de observar aquellos que os marcan el estado y el cambio de la milicia; aquél en que está sometida y unida al Senado y al pueblo romano; aquél en que los eleva al poder absoluto con el título militar de emperadores; aquél en que, dueño *[sic]* en cierto modo de sus propios emperadores, los creaba, los hacía y los deshacía a su antojo. De aquí la relajación, de aquí las sediciones y las guerras que habéis visto; de aquí, en fin, la ruina de la milicia con la del imperio.

Tales son los tiempos notables que nos señalan los cambios del estado de Roma considerada en sí misma.Aquellos que nos la hacen conocer en relación con otros pueblos, no son menos fáciles de discernir.

Hubo un tiempo en que combatió con sus iguales y en los que estuvo en peligro. Duró algo más de quinientos años y acabó con la ruina de los galos en Italia y con la del imperio de los cartagineses.

Hubo otro en que combatió, siempre más fuerte y sin peligro por grandes que fueran las guerras que emprendía. Duró doscientos años y llega hasta el establecimiento del imperio de los Césares.

Otro en que conservó su imperio y majestad. Duró cuatrocientos años y acaba con el reinado de Teodosio *el Grande*.

Y otro, en fin, en que su imperio, atacado por todas partes, cayó poco a

(1) POLIB. lib. VI, c. I y ss., c. 41 y ss.

(2) POLIB. lib. V, c. 4.

poco. Este estado, que duró también cuatrocientos años, comienza en los hijos de Teodosio y acaba en Carlomagno.

No ignoro, Monseñor, que se podría añadir a las causas de la ruina de Roma muchos accidentes particulares. Los rigores de los acreedores con sus deudores, provocaron grandes y frecuentes revueltas. La prodigiosa cantidad de gladiadores y esclavos en Roma e Italia, fueron causa de espantosas violencias y hasta de guerras sangrientas. Roma, agotada con tantas guerras civiles y extranjeras, creó tantos nuevos ciudadanos, por lucro o por razón, que apenas si podía reconocerse a sí misma entre tantos extranjeros como había naturalizado. El Senado se llenaba de bárbaros; la sangre romana se mezclaba; el amor a la patria, por el cual se había elevado Roma por encima de todos los pueblos del mundo, no era natural en estos ciudadanos venidos de fuera; y los demás se aleaban con la mezcla. Las parcialidades se multiplicaban con esta prodigiosa multiplicidad de nuevos ciudadanos; y los espíritus turbulentos hallaban nuevos medios de perturbar y actuar.

Mientras tanto, el número de pobres aumentaba incesantemente por el lujo, por la corrupción y por la ociosidad que se introducía. Cuantos se veían arruinados no tenían otro recurso que el de las sediciones, y, en cualquier caso, se preocupaban poco de que todo pereciese tras ellos. Se sabe cuál fue la causa de la conjuración de Catilina. Los ambiciosos y los miserables, como no tienen nada que perder, ven con gusto siempre el cambio. Estos dos géneros de ciudadanos prevalecían en Roma; y como el estado intermedio, que únicamente en los Estados populares es el fiel de la balanza, era el más débil, era preciso que la república cayese.

Se puede unir a esto, además, el humor y el genio particular de aquellos que causaron los grandes movimentos, me refiero a los Gracos, a Mario, Sila, Pompeyo, Julio César, Antonio y Augusto; pero me he consagrado a descubrir las causas universales de la verdadera raíz del mal, es decir, la rivalidad entre los dos órdenes, cuyas grandes consecuencias os importa a vos mucho considerar.

III [37]

HYDE, Edward, conde de CLARENDON: *History of the Rebellion and Civil Wars in England [Historia de la Rebelión y de las Guerras Civiles en Inglaterra]*; Libro I, Introducción*

Edición: HYDE, Edward, earl of CLARENDON, *Selections from «The History of the Rebellion» and «The Life by Himself»*, Oxford, Oxford University Press, 1978 (edit. por G. Huehns con una nueva introducción por Hugh Trevor-Roper), pp. 1-3.
Traducción [de este texto] de Ana Moya Gutiérrez.

Para que la posteridad no sea engañada, por la propicia perversidad de estos tiempos, y conciba la opinión de que nada menos que una confabulación

* Aunque la primera parte de esta obra fue escrita durante la guerra civil inglesa (1642-1649), fue publicada póstumamente en 3 vols. en 1702-1704. Edición estándar inglesa, Oxford, MacCray, W.D., 1888.

general y una apostasía universal de la religión y de la lealtad en toda la nación pudieran, en tan corto tiempo, haber producido una alteración y confusión tan total y prodigiosa en todo el reino; y así la memoria de esos pocos que, por conciencia y deber, se han opuesto y han resistido a ese torrente que les ha arrollado, pueda perder la recompensa debida a su virtud; y, habiendo sufrido las ofensas y oprobios de esta época, quizás no encuentre justificación en otra mejor; no será inútil, al menos para la curiosidad sino para la conciencia de los hombres, presentar al mundo una completa y clara narración de los motivos, circunstancias y artificios de esta rebelión. No sólo desde el tiempo en que la llama era visible en una guerra civil, sino, mirando más atrás, desde aquellos pasos previos, accidentes y acciones, mediante los cuales las semillas de las conspiraciones fueron concebidas y plantadas; desde donde las discordias han crecido sucesivamente hasta el punto máximo en que ahora se encuentran.

Y pues a pesar de que la mano y el juicio de Dios serán bien visibles, en la infatuación de un pueblo (ya maduro y preparado para la destrucción) con todas las acciones perversas de la furia y la locura, haciendo que los débiles contribuyan a los designios de los malvados, y sufriendo incluso que éstos, gradualmente, a causa de la conciencia de su culpa, se volvieran más malvados de lo que pretendían; dejando que los juiciosos fueran dominados por hombres sin entendimiento, y poniendo al inocente con la pereza y el sueño en el más visible peligro de muerte; uniendo a los despiadados, aún de las más diferentes opiniones, divididos intereses y distantes simpatías, en una firme y constante liga de turbulentos; y dividiendo a aquellos cuyas opiniones e intereses son los mismos, en faccion y emulación más peligrosas para el público que la traición de los otros; mientras los pobres, bajo la pretensión de celo por la religión, la ley, la libertad y los parlamentos (palabras de preciosa significación en su justo significado) son furiosamente empujados a acciones que introducen ateísmo y disuelven todos los elementos de la religión Cristiana; cancelando todas las obligaciones, y destruyendo todos los fundamentos de la ley y de la libertad; y haciendo, no solamente los privilegios, sino la misma existencia de los parlamentos desesperada e imposible: Y digo, aunque la inmediata ira y dedo de Dios deba ser reconocido en estas perplejidades y distracciones; aún así aquel que diligentemente observe las destemplanzas y coyunturas del tiempo, la ambición, orgullo y locura de las personas, y el súbito aumento en maldad, por falta de cautela y circunspección en las primeras impresiones, encontrará que toda esta miseria ha procedido y nos ha sido traída por las mismas causas y medios naturales que sobrevienen usualmente a los reinos, hinchados de gran riqueza, orgullo y desmesura, para algunas señaladas mortificaciones, y castigo del Cielo. Y puede ser, ante la consideración de la imposibilidad de prever muchas cosas que han sucedido y la necesidad de vigilar muchas otras cosas, que no encontremos la cura tan desesperada, sino que, por misericordia de Dios, las heridas puedan ser de nuevo vendadas, a pesar de que sin duda muchos deban antes morir desangrados; y así esta perspectiva quizá no haga la futura paz menos agradable y duradera.

Y me he persuadido gustosamente de llevar a cabo esta tarea desigual, con la esperanza de contribuir de alguna forma a ese fin; y aunque una obra de esta naturaleza (donde las debilidades de algunos y la malicia de otros, tanto cosas como personas, deben ser valerosamente observadas y mencionadas) quizás no llegue a publicarse, al menos en la época en que se ha escrito, con todo puede servir para informarme, a mí mismo y a otros, de lo que debemos hacer, así como para confortarnos de lo que hemos hecho, y pues posiblemente no será

muy difícil poner en orden una parte de este material, más apropiado y no sin utilidad para que lo vea el público. Y como que quizás no se me considere enteramente una persona incompetente para llevar a cabo esta comunicación, habiendo estado presente como miembro del parlamento en esos consejos antes de y hasta que estalló la rebelión, y habiendo desde entonces tenido el honor de estar próximo a dos grandes reyes gozando de su confianza, llevaré a cabo la misma con toda fidelidad e ingenuidad con igual observación de las faltas y debilidades de ambos bandos, y con sus defectos y descuidos al perseguir sus propios fines. Por otro lado, no mencionaré acontecimientos insignificantes e irrelevantes a no ser que constituyan introducciones a asuntos de la mayor importancia; ni tampoco hablaré de personas, de no ser que la mención de sus virtudes o defectos sea esencial para el trabajo entre manos: en el que como estaré destinado a ser sospechoso más bien por animadversión hacia muchos que por adulación a alguno, me guardaré, en verdad, de la menor mordacidad, que pueda proceder de animosidad privada, o de una indignación más pública, observando en todo las reglas que debe un hombre digno de fe.

En este viaje, para descubrir cómo hemos entrado en estos oscuros caminos, no llevaré a nadie más atrás del comienzo del reinado de este rey [Carlos I]. Pues no soy tan lince como esos, que han discernido que esta rebelión se tramó desde (si no antes de) la muerte de la reina Isabel, y fue fomentada por varios príncipes y grandes ministros de estado de la Cristiandad, hasta el tiempo que estalló. Tampoco miro tan atrás como para creer que el proyecto estuviera formado desde tan largo tiempo; (aquellos que han observado los varios accidentes, imposibles de ser ideados, que han contribuido a los distintos sucesos, y que conocen a las distintas personas que han sido los grandes instrumentos para este cambio, fácilmente les absolverán de tanta diligencia y previsión en su turbulencia) sino que [intento que] viendo el temperamento, disposición y hábito de aquella época, de la corte y del país, seamos capaces de discernir las mentes de los hombres preparadas, de algunos para llevar a cabo, y de otros para sufrir, todo lo que ha ocurrido desde entonces; el orgullo de este hombre y la popularidad de aquél; la ligereza de uno, y la morosidad de otro; el espíritu hábil y sutil en algunos, y la integridad ruda y tosca de otros, desdeñando demasiado la habilidad o el arte; al modo de muchos átomos contribuyendo juntamente a esta masa de confusión [que se encuentra] ahora ante nosotros.

III [38]

HYDE, Edward, conde de CLARENDON: *History of the Rebellion and Civil Wars in England* [Historia de la Rebelión y de las Guerras Civiles en Inglaterra]

Edición: HYDE, Edward, earl of CLARENDON, *Selections from «The History of the Rebellion» and «The Life by Himself»*, Oxford, Oxford University Press, 1978 (edit. por G. Huehns con una nueva introducción por Hugh Trevor-Roper), pp. 355-356.
Traducción [de este texto] de Xavier Gil Pujol.

[Al narrar la muerte de Oliver Cromwell, acaecida el 3 de septiembre de 1658, Clarendon hace una semblanza de la persona y carrera política del gran enemigo de Carlos I y Lord Protector de la República de Inglaterra.]

Era uno de esos hombres, *quos vituperare ne inimici quidem possunt, nisi ut simul laudent* [a quienes ni siquiera los enemigos pueden vituperar, sin alabarlos al mismo tiempo]; pues nunca hubiera podido cometer ni la mitad del daño que hizo sin grandes dotes de coraje, industria y discreción. Debió poseer un magnífico conocimiento de las naturalezas y los humores de los hombres, así como una gran destreza para aprovecharlo; [pues] desde un nacimiento privado y obscuro (aunque de buena familia), sin interés ni propiedad, alianza ni amistad, logró elevarse a sí mismo a semejante altura y componer y amasar tan opuestos y contradictorios ánimos, humores e intereses, en algo consistente que contribuyó a sus designios y a la propia destrucción de aquéllos; mientras, él mismo ganaba insensiblemente en poder, lo suficiente como para separarse de aquéllos mediante los cuales él había subido, en el momento en que [éstos] proyectaban demoler su propia construcción. Puede decirse muy justamente de él lo que Velleio Paterculo dijo de Cinna, *ausum eum, quae nemo auderet bonus; perfecisse quae a nullo, nisi fortissimo, perfici possent* [se atrevió a lo que ninguna persona buena se atreviera; logró llevar a cabo lo que nadie, de no ser muy fuerte, pudiera llevar a cabo]. Sin duda ningún hombre con más maldad logró nunca tanto o llevó a término lo que él deseó más malvadamente, más en contra y con desprecio de la religión, y de la honestidad moral; sin embargo, una maldad tan grande como la suya nunca habría conseguido esos trofeos, sin la ayuda de un gran espíritu, una circunspección y sagacidad admirables y una resolución sumamente magnánima.

Cuando apareció en el Parlamento por primera vez, parecía ser una persona en ningún modo agraciada, sin ornato de oratoria, sin ninguno de esos talentos que suelen ganarse el afecto de los presentes; pero conforme fue progresando en cargo y en autoridad, sus dotes parecían aumentarle, como si poseyera facultades escondidas hasta que tuvo ocasión de usarlas; y cuando iba a desempeñar el papel de un gran hombre, lo hizo sin ninguna indecencia, a pesar de la falta de costumbre.

Después de ser confirmado e investido como protector por la *humble petition and advice* [humilde petición y consejo], consultó con muy pocos sobre cualquier acción de importancia, y no comunicó ninguna empresa sobre la que hubiera resuelto a nadie más que aquellos que iban a tener cometidos importantes en su ejecución; y aún con éstos, no antes de que fuera absolutamente necesario. Una vez resuelto en algo, y no era precipitado en ello, no iba a ser disuadido ni toleraba ninguna contradicción a su poder y autoridad; sino que exigía obediencia a aquéllos renuentes a dársela.

III [39]

RICHELET, *Dictionnaire français*, Genève, 1680. Voces: «Histoire» (Historia) e «Historien» (Historiador)

Edición: reimpresion de ed. Slatkine, Genève, 1970.
Traducción [de estas voces] de Fernando Sánchez Marcos.

HISTOIRE.— s. f. C'est une narration continuée de choses vraies, grandes, & publiques, écrite avec esprit, avec éloquence & jugement pour l'instruction des particuliers & des Princes, & pour le bien de la societé civile. [La verité & l'exactitude sont l'âme de l'histoire. Ecrire l'histoire. Savoir l'histoire. Il y a de plusieurs sortes d'histoires, la sacré, la naturelle, la civile, la particulière, l'universelle, &c.]

(HISTORIA.— s. f. [substantivo femenino]. Es una narración continuada de cosas verdaderas, grandes y públicas, escrita con inteligencia y agudeza, con elocuencia y discernimiento para la instrucción de los particulares y de los Príncipes, y para el bien de la sociedad civil. [La verdad y la exactitud son el alma de la historia. Escribir historia. Saber historia. Hay varias clases de historia, la sagrada, la natural, la civil, la particular, la universal, etc.].)

HISTORIEN.— s. m. L'historien est celui qui écrit l'histoire. Il doit être exact, fidèle, éloquent, judicieux et d'un esprit grand, vaste & solide.

(HISTORIADOR.— s. m. [substantivo masculino]. El historiador es aquél que escribe la historia. Debe ser exacto, fiel, elocuente, juicioso, y de una inteligencia profunda, grande y sólida).

III [40]

DICCIONARIO DE AUTORIDADES (DE LA REAL ACADEMIA ESPAÑOLA DE LA LENGUA) [ed. Madrid, Francisco del Hierro, 1726]; Voces: «Historia» y derivadas

Edición facsímil [G. Cóndor], Madrid, Gredos, 1963 (Col. Biblioteca Románica Hispánica), v. 2 (D-Ñ), pp. 162-163.

HISTORIA. s.f. Relación hecha con arte: descripción de las cosas como ellas fueron por una narración continuada y verdadera de los sucesos más memorables y las acciones más celebres. Es voz Latina *Historia, ae:* FIGUER. Plaz. univ. Disc. 38. La *Historia* da forma a la vida política, y edifica la espiritual. SOLIS, Hist. de Nuev. Esp. lib. I, cap. I. Ha de salir de esta confusión y mezcla de noticias, pura y sencilla la verdad, que es el alma de la *historia*.

HISTORIA. Se llama también la descripción que se hace de las cosas naturales, animales, vegetales, minerales, & c., como la Historia de Plinio, la del P. Acosta, la de Dioscórides, &c. Lat. *Historia naturalis, seu rerum naturalium*

HISTORIA. Significa también fábula o enredo. Lat. *Commentum. Fabula*

HISTORIA. En la pintura se llaman los quadros y tapices que contienen algunos casos históricos. Lat. *Pictura historica*. OÑA, Postrim. lib. I, cap. I. disc. 5: Hay algunos Pintores que les pondréis tanto lienzo como una Iglesia para pintar una *historia*, y no se dan maña a pintarla. PALOM. Mus. Pict. lib. 7. cap. 2. & 2. También ha de procurar que la *historia* no esté toda sembrada de figuras.

Meterse en *historias*. Frase con que se da a entender que alguno se introduce en cosas que no entiende, o no son de su incumbencia ni le tocan. Lat. *Obstrusa evolvere, vel etiam historias*. CANC. Obr. poét. f. 35.

Y tu historia escribiré,
sin meterme en más historias.

HISTORIADOR. s. m. El que escribe y compone la historia. Lat. *Historicus*. OROZC. Epist. I, f. 7. Jenofonte, *Historiador* grave, dijo, que el oficio del Rey y del Pastor era todo uno. SOLIS, Hist. de Nuev. Esp. lib. I. cap. I. Este primor de entretejer los sucesos, sin que parezcan los unos disgresiones de los otros, es la mayor dificultad de los *Historiadores.*

HISTORIAL. s. m. Lo mismo que historiador. Es voz antigua. Lat. *Historicus.* MEN. Coron. Copl. 25. El cual Ortamo descendía, según la cuenta de los *Historiales,* del linaje del Rey Júpiter.

HISTORIAL. adj. de una term. Lo perteneciente a la historia. Lat. *Historialis, e*. GRAC. Mor. f. 141. Pues los ejercicios de cuestiones *historiales* y poéticas, algunos no sin gracia los llamaron segundas mesas. INC. GARCIL. Hist. de la Flor. Proem. Y Juan Coles tampoco puso su relación en modo *historial.*

HISTORIAR. v. a. Componer, narrar o escribir historias o acaecimientos pasados. Lat. *Historiam narrare, texere*. AYAL. Caíd. de Prínc. lib. 9. cap. 6. Y pues tanto trabajas en escribir las desventuras de todos los pasados, porqué dejarás de *historiar* las mías?. FR. L. DE GRAN. Symb. part. 3. cap. 24. &. 2. Cuya fortaleza y sufrimiento, cuyo esfuerzo y constancia, si quisiese *historiar,* a mi faltarían fuerzas.

HISTORIAR. Vale también pintar historias en cuadros y tapices. Lat. *Historias pingere.*

HISTORIADO, DA. part. pas. del verbo Historiar en sus acepciones. Lat. *Historia narratus, vel pictus*. ESQUIL. Rim. Marc. Antonio y Cleopatra, Oct. 21

Estaban las paredes historiadas
Con plumas de pinceles tan valientes,
Que Adonis era aquel, y enfrente Marte:
Tanto desmiente al natural el arte

HISTÓRICO. s. m. Lo mismo que Historiador. FIGUER. Plaz. univ. Disc. 38. En esta conformidad vemos haber sido, en los siglos pasados y presentes, muy provechosos al mundo los Históricos.

HISTÓRICO, CA. adj. Lo perteneciente a la Historia. Lat. *Historicus, a, um.* ESQUIL. Rim. Son. 132.

La locución veneras Asiática
Y de Livio la grave pluma historica.

HISTORIÓGRAFO. s. m. Lo mismo que Historiador. Lat. *Historiographus.* SQUARZAF. Vid. de Seyan. pl. 27. Timágenes *Historiógrafo* había escrito contra él, y su mujer, y hijos y casa.

HISTORIÓGRAFO, FA. adj. Lo perteneciente al escribir historias. Lat. *Historiographus, a, um.* BURG. Rim. Son. 45.

Y no para buscar Pueblos en Francia,
Que no tengo historiógrafo *designio.*

III.C. ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

1. **Estudios relativamente generales (en el sentido de que cubren buena parte de la problemática)**

AVIS, Paul: *Foundations of modern historical thought. From Machiavelli to Vico.* Londres, Croom Helm, 1986. (Se concentra en los autores y problemas clave.)

BUCK, August: *Geschichtsdenken der Renaissance,* Krefeld, Scherpe, 1957

BERTELLI, Sergio: *Ribelli, libertini e ortodossi nella storiografia barroca.* Firenze, 1973 (trad. castellana: Barcelona, Península, 1984). (Obra erudita y polémica que recopila diversos artículos especializados.)

BURKE, Peter: *The Renaissance Sense of the Past,* Nueva York, St. Martin's, 1969.

COCHRANE, Eric: *Historians and historiography in the Italian Renaissance,* Chicago, The University of Chicago Press, 1985, 2.ª ed. (Aporta copiosísima información ante todo, y directamente, sobre los historiadores italianos de los siglos XV y XVI, pero también, sobre la historiografía de otros países europeos. Instrumento de trabajo muy valioso en el estudio y la investigación especializadas.)

DUFAYS, J.-M.: «L'histoire de l'historiographie moderne: activités internationales et tendances récentes de la recherche (1970-1984)», *Revue belge d'histoire contemporaine / Belgisch Tijdsschrift voor Nieuwste Geschiedenis,* XV (1984), núms. 3-4, pp. 511-539.

FERGUSON, Wallace K.: *The Renaissance in Historical Thought,* Boston, Mass., Houghton Mifflin, 1948 (reimpr., Nueva York, AMS Press, 1981) [Trad. franc.: *La Renaissance dans la pensée historique,* París, Payot, 1950]. (Rica y clásica síntesis acerca de la evolución historiográfica de ese concepto *test* en la interpretación de la civilización europeo-occidental.)

FREDE, Carlo de: *Il metodo storico dall'Umanesimo all'età barocca,* Nápoles, 1982, 2.ª ed.

FRYDE, E. B.: *Humanism and Renaissance Historiography,* Londres, The Hambledon Press, 1983.

GILMORE, Myron P.: *Humanists and Jurists,* Cambridge (Mass.), The Beknap Press of Harvard University Press, 1963. (Recopilación de inteligentes ensayos sobre la cultura y sociedad de la Europa renacentista, en la que se presta atención a la historia.)

GRELL, Ch. y DUFAYS, J. M. (eds.): *Pratiques et concepts de l'histoire en Europe, XVI-XVIII siècles. Colloque tenu en Sorbonne les 22 et 23 mai 1989,* París, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1990. (Entre estas aportaciones, tienen quizás particular interés el estado de la cuestión, con abundante bibliografía, por Dufays; y la conclusión, por Grell.)

MOMIGLIANO, Arnaldo: *The Classical Foundations of Modern Historiography,* Berkeley, University of California Press, 1990. (Citamos de nuevo esta recopilación de ensayos porque trata diferentes aspectos ...como el tacitismo y la historia nacional... de la fuerte operatividad de la herencia historiográfica clásica durante los siglos XV-XVII.)

SÁNCHEZ MARCOS, F: *Invitación a la Historia. De Herodoto a Voltaire,* Barcelona,

PPV, 1988 (Dos terceras partes del libro se dedican a la historiografía de los siglos XV-XVIII).

TENENTI, Alberto: «La storiografia in Europa dal Quattro al Seicento», *Nuove Questioni di Storia Moderna,* Milán, Marzorati, 1972. (Síntesis bastante lograda, con extensa bibliografía.)

WEISINGER, Herbert: «Ideas of History during the Renaissance», *Journal of the History of Ideas,* VI, (1945).

2. **Estudios más bien monográficos**

2.1. POR PAÍSES O GRUPOS DE PAÍSES

2.1.1. *España y países hispánicos*

AMADO, Ma. T. de Araújo Silva: *Teoria da História em Francisco Manuel de Melo,* Lisboa, Plátano, 1984.

BALLESTERO GAIBROIS: *La novedad indiana,* Madrid, Alhambra, 1987.

BERMEJO CABRERO, José Luis: «Origenes del oficio de cronista real», *Hispania,* XL (1980), pp. 395-407.

CATEDRA, Pedro M.: *La historigrafía en verso en la época de los Reyes Católicos. Juan Barba y su «Consolatoria de Castilla»*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1989.

CEPEDA ADÁN, José: «La historiografía» en *El Siglo del Quijote (1580-1680).* t. XXVI, v. I de la *Historia de España Menéndez Pidal* (dirigida por J. M. Jover Zamora), Madrid, Espasa-Calpe, 1986.

CIROT, Georges: *Les historiens génerales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II,* Burdeos, Feret et Fils, 1905.

CIROT, Georges: *Etudes sur l'historiographie espagnole: Mariana historien,* Burdeos, Feret et Fils, 1905.

COMAS, Antoni: «L'interès per la història», *Historia de la Literatura Catalana,* v. V., Barcelona, Ariel, 1985 (4a. ed.), pp. 145-206.

ESTEVE BARBA, Francisco: *La historiografía indiana,* Madrid, Gredos, 1964 y 1992 (2a ed. revisada).

FERDINANDY, Michael de: *Die hispanischen Königsgesta. Portugiesische und spanische Geschichtsschreibung im Zeitalter der Renaissance.* Frankfort del Main/ Berna, 1984.

GIL PUJOL, Xavier: «Lupercio Leonardo de Argensola, historiador, en la historiografía de su época». (Introducción a la reed. facsímil de ARGENSOLA, Lupercio Leonardo: *Información de los sucesos del Reino de Aragón en los años de 1590 y 1591,* Zaragoza, Edizións de l'Astral y El Justicia de Aragón, 1991, pp. VII-XLVIII.)

MARAVALL, José Antonio: *Estudios de historia del pensamiento español. Siglo XVII,* Madrid, Cultura Hispánica, 1975.

MATEU LLOPIS, Felipe: *Los historiadores de la Corona de Aragón bajo los Austrias,* Barcelona, Horta, 1943.

MONTERO DÍAZ, Santiago: «La doctrina de la historia en los tratadistas españoles del Siglo de Oro», *Hispania,* n. 4, Madrid, 1941, pp. 3-37.

PUIGDOMENECH, Helena: *Maquiavelo en España,* Madrid, Fundación Universitaria Española, 1988.

QUESADA CASAJUANA, Santiago: *La idea de ciudad en la cultura hispana de la Edad Moderna,* Barcelona, PPU, 1992.

SÁNCHEZ ALONSO, Benito: *Historia de la historiografía española,* v. 2, Madrid, CSIC, 1944.

SÁNCHEZ MARCOS, F., y M. PÉREZ LATRE: «La historiografía de la época moderna (1474-1808) en la revista Hispania, 1940-1988». *Hispania,* L/3, n. 176, (1990), pp. 1031-1045.

SERRAO, Joaquim Verissimo: *A historiografia portuguesa. Doutrina e critica. I, Séculos XII-XVI; II, Século XVII.* Lisboa, 1972-1973.

VV.AA.: *Jerónimo Zurita. Su época y su escuela.* Zaragoza, Institución Fernando El Católico, 1986.

VIÑAZA, conde de la (MUÑOZ MANZANO, Cipriano): *Los cronistas de Aragón,* Madrid, discurso de ingreso en la Real Academia de la Historia, 1904. (Ed. facsímil, Zaragoza, Cortes de Aragón, 1986; introduc. de M. C. Orcástegui y G. Redondo.)

WILGUS, Alva Curtis: *The historiography of Latin America: a guide to historical writing, 1500-1800.* Metuchen (N.Y.), 1975.

2.1.2. *Francia*

CALVET, J. A.: *Bossuet.* París, 1968, 2.ª ed.

CARBONELL, Charles-Olivier: «Retour baroque a une histoire narrative. Les théoriciens de l'Histoire en France au XVII siècle (1599-1681)», VV.AA. *Etudes d'Historiographie,* Bucarest, Université de Bucarest, 1985, pp. 83-95.

DUBOIS, Claude-Gilbert: «Conscience et imaginaire historiques en France au XVIe. siècle», *Association des Historiens Modernistes, Bulletin n. 11* (Actes du Colloque de 1986. Histoire et conscience historique à l'époque moderne), París, PUF, pp. 19-40.

DUBOIS, Claude-Gilbert: *La conception de l'histoire en France au* XVI *siècle (1560-1610),* París, A.- G. Nizet, 1977.

FRANKLIN, Julian H.: *Jean Bodin and the Sixteenth-Century Revolution in the Methodology of Law and History,* West Port (Conn.), Greenwood Press, 1977 (reimpr. ed. Nueva York, Columbia University Press, 1963).

HUPPERT, G.: *The Idea of Perfect History. Historical Erudition and Historical Philosophy in Renaissance France,* Urbana (Ill.), University of Illinois Press, 1970 [Trad. franc. *L'idée de l'histoire parfaite,* París, Flammarion, 1973].

KELLEY, Donald R.: *Foundations of Modern Historical Scholarship. Language, Law and History in the French Renaisance,* Columbia, University Press, 1970.

JOUANNA, Arlette: «Histoire et polémique en France dans la deuxième moitié du XVI siecle», *Storia della Storiografia,* 2, (1982), pp. 57-75.

LECLERQ, H.: *Mabillon.* París, 1953.

NEVEAU, B.: *Un historien a l'école de Port-Royal. Sebastien Le Nain de Tillemont, 1637-1698,* La Haya, 1966.

RANUM, Orest: *Artisans of glory. Writers and historical thought in seventeenth-century France,* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980.

SÁNCHEZ MARCOS, Fernando: «La selección bodiniana de historiadores de los españoles», VV. AA.: *Antonio Agustí i el seu temps,* Barcelona, 1990, pp. 485-494.

VV.AA.: *La Monarchie absolutiste et l'histoire en France: théories du pouvoir, propagandes monarchiques et mythologies nationales,* París, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1987.

VV.AA.: *Histoire et conscience historique à l'époque moderne. Actes du Coloque de 1986. Association des Historiens Modernistes des Universités. Bulletin, n. 11.* París, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1987.

2.1.3. *Gran Bretaña*

FERGUSON, Arthur B.: *Clio unbound. Perception of the social and cultural past in Renaissance England*, Durham, 1979.

FUSSNER, F.: Smith *The Historical Revolution. English Historical Writing and Thought, 1580-1640,* Londres, Routledge, 1962.

HALE, J. R.: *The Evolution of British Historiography: from Bacon to Namier,* Londres, Macmillan, 1967.

HAY, Denis: *Polydore Vergil,* Oxford, 1952.

HAY, Denis: «The Historiographer Royal in England and Scotland», *Scottish Historical Review,* XXX, (1951), pp. 16-29.

KENYON, John: *The History Men. The Historical Profession in England since the Renaissance,* Londres, Weidenfeld, 1983.

LEVINE, J. M.: *Humanism and History: Origins of Modern English Historiography*. Cornell University Press, Ithaca/Londres, 1987.

LEVY, F. J.: *Tudor Historical Thought,* San Marino, Ca., 1967.

OLLARD, Richard: *Clarendon and his Friens,* Oxford, Oxford University Press, 1988.

TREVOR-ROPER, Hugh: *Queen Elizabeth's First Historian,* Londres, Jonathan Cape, 1971.

2.1.4. *Estados italianos*

BRODRICK, J.: *Robert Bellarmine, Saint and Scholar,* Londres, 1961.

BOUWSMA, William J.: «Three types of historiography in post-Renaissance Italy», *A usable Past. Essays in European Cultural History,* Berkeley-Los Ángeles-Londres, 1990.

CAPRARIIS, Vittorio: *Francesco Guicciardini dalla Politica alla Storia,* Bari, 1950.

GAETA, Franco: *Lorenzo Valla, Filologia e Storia nell'Umanesimo Italiano,* Nápoles, 1955.

GILBERT, Felix: *Machiavelli and Guicciardini. (Politics and History in Sixteenth-Century Florence),* Princeton, Princeton University Press (N. J.), 1973.

HANDSCHIN, Werner: *Francesco Petrarca als Gestalt der Historiographie. Seine Beurteilung in der Geschichtsschreibung vom Frühhumanismus bis zu Jacob Burckhardt,* Basilea, 1964.

PHILLIPS, Mark: *Francesco Guicciardini. The Historians's Craft,* Toronto, University of Toronto Press, 1977.

POMPEO, Giannantonio: *Lorenzo Valla, filologo e storiografo dell'Umanesimo,* Nápoles, Liguori, 1972.

STRUEVER, Nancy S.: *The language of history in the Renaissance. Rhetoric and historical consciousness in Florentine humanism* Princeton, Princeton University Press, 1970.

ULLMANN, B. L.: «Leonardo Bruni and Humanist Historiography», *Studies in the Italian Renaissance,* Roma, 1955, pp. 321-344.

WILCOX, D. J.: *The development of Florentine humanistic historiography in the fifteenth century,* Cambridge (Mass.), 1969.

2.1.5. *Países germánicos*

FRIEDENSBURG, Walter: *Der Geschichtsschreiber und die Schicksalmächte der Reformationszeit,* Leipzig, 1935.

HAITSMA MULLER, Eco O. G.: «A repertory of Dutch early modern historiograpy. Some considerations on intentions and content», *Storia della Storiografia,* 20 (1991), pp. 113-126.

JANSEN, A. E. M.: «Grotius als Geschichtschreibers», *The World of Hugo Grotius (1583-1645). Proceedings of the International Colloquium organized by the Grotius Commitee of the Royal Netherlands Academy of Arts and Sciences. Rotterdam, 6-9 April, 1983,* Amsterdam/Maarseen, Holland University Press, 1984, pp. 161-178.

JOACHIMSEN, P.: *Geschichtauffasung und Geschichtschreibung in Deutschland unter der Einfluss der Humanismus,* Berlín/Leipzig, 1910 (reimpr. Aalen, 1968).

SCHEEL, G.: «Leibniz als Historiker des Welfenhauses», en W. TOTOK y C. HAASE (eds.): *Leibniz: sein Leben —sein Wirken —seine Welt.* Hannover, 1966, pp. 227-266.

VOGELSTEIN, Ingeborg: «Johann Sleidan's Commentaries: New Insigths from an Old History», *Storia della Storiografia,* 11 (1987), pp. 5-21.

2.2. CRITERIO MÁS BIEN TEMÁTICO

BARRET-KRIEGEL, Blandine: *Les historiens et la Monarchie: I. Jean Mabillon,* París, PUF, 1988.

BIETENHOLZ, Peter-G.: *History and Biography in the Work of Erasmus of Rotterdam,* Ginebra, Droz (Travaux d'Histoire et Renaissance, LXXXVII).

BORGHERO, Carlo: *La certeza e la storia. Cartesianismo, pirronismo e conoscenza storica.* Milán, Franco Angeli, 1983

BURKE, Peter: «A Survey of the Popularity of Ancient Historians, 1450-1700», *History and Theory,* V, (1966).

BURKE, Peter: «Structural History in the Sixteeenth and Seventeenth Centuries», *Storia della Storiografia,* n. 10 (Milán, 1986), pp. 71-76.

COCHRANE, Eric: «The Transition from Renaissance to Baroque: The Case of Historiography», *History and Theory,* XIX (1980).

CHIANTELLA, Raffaello V.: *Storiografia e pensiero politico nel Rinascimento,* Turín, Societa Editrice Internazionale, 1973.

COTRONEO, Girolamo: *I tratatisti del «Ars historica».* Napoli, 1971.

DELEHAYE, H.: *L'oeuvre des Bollandistes: 1615-1915* (Subsidia Hagiografica, 13). Bruselas, 1959 (2.ª ed.).

FOSSIER, F.: «A propos du titre d'historiographe sous l'Ancien Régime», *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine,* 1985, XXXII, pp. 361-417.

FOSSIER, François: «La place de l'érudition nationale dans l'historiographie de l'âge classique», *Association des Historiens Modernistes Bulletin n. 11,* París, PUF, pp. 41-58.

FRANKL, Víctor: *El «Antijovio» de Gonzalo Jiménez de Quesada y las concepciones de realidad y verdad en la época de la Contrarreforma y el Manierismo,* Madrid, Cultura Hispánica, 1963.

FUMAROLI, Marc: «Historiographie et épistémologie à l'époque classique», en GADOFFRE, G. (ed.), *Certitudes et incertitudes de l'Histoire,* París, PUF, 1987, pp. 87-104.

GARCÍA CÁRCEL, Ricardo: *La leyenda negra. Historia y opinión,* Madrid, Alianza, 1992.

GILMORE, Myron: «Freedom and Determinism in Renaissance Historians», *Studies in the Renaissance,* III, (1956).

GONZÁLEZ RODRÍGUEZ, Jaime: *La idea de Roma en la historiografía indiana (1492-1550).* Madrid, CSIC-Instituto Fernández de Oviedo, 1981.

GRELL, Ch., y Christian MICHEL: *L'Ecole des princes ou Alexandre Disgracié. Essai sur la mythologie monarchique de la France absolutiste,* París, Les Belles Lettres, 1988.

HASSINGER, Erich: *Empirisch-rationaler Historismus. Seine Ausbildung in der Literatur Westeuropas von Guicciardini bis Saint-Evremond.* Berna/Munich, 1978.

KELLEY, Donald R.: «Johan Sleidan and the Origins of History as a Profession» *Journal of Modern History,* 52 (1980), pp. 573-598.

KESSLER, E.: *Theoretiker humanistischer Geschichtsschreibung. Nachdruck exemplarischer Texte aus dem 16. Jahrhundert,* Munich, 1971.

LANDFESTER, Rüdiger: *Historia magistra vitae. Untersuchungen zur humanistischen Geschichtstheorie des 14. bis 16. Jahrhunderts,* Ginebra, 1972.

LAPLANCHE, François: *L'Ecriture, le sacré et l'histoire. Erudits et politiques protestants devant la Bible en France au XVI siècle,* Amsterdam y Maarsen, 1986.

MARAVALL, José Antonio: *Antiguos y modernos. La idea del progreso en el desarrollo inicial de una sociedad,* Madrid, Sociedad de Estudios y Publicaciones, 1966.

NEDDERMEYER, Uwe: *Das Mittelalter in der deutschen Historiographie vom 15 bis zum 18. Jahrhundert. Geschichtsgliederung und Epochenverständnis in der frühen Neuzeit,* Colonia/Viena, Böhlau, 1988.

PAGDEN, Anthony: *La caída del hombre natural.El indio americano y los orígenes de la etnología comparativa,* Madrid, Alianza, 1988.

PEETERS, P.: *L'oeuvre des Bollandistes. Nouvelle édition augmentée d'une notice bio-bibliographique des PP. H. Delehay et P. Peeters,* Bruselas, 1961.

POLMAN, P.: «Flacius Illyricus, historien de l'Eglise», *Revue d'histoire ecclésiastique,* XXVII (1931), pp. 27-73.

REY CASTELAO, Ofelia: *La Historiografía del Voto de Santiago,* Santiago, Universidad de Santiago de Compostela, 1985.

RANUM, Orest (ed.): *National consciousness, history and political culture in Early Modern Europe,* Baltimore-Londres, John Hopkins University Press, 1975.

SÁNCHEZ MARCOS, Fernando: «Historia e historiadores en la Europa de los siglos XVI y XVII: panorámica bibliográfica», *Pedralbes. Revista d'Història Moderna,* n. 7 (Barcelona, 1987), pp. 29-41.

SCHÖFFER, Ivo: «The Batavian Myth during the Sixteenth and Seventeenth Centuries», en J. S. BROMLEY y E. H. KOSSMANN (eds.): *Britain and the Netherlands,* V. 's- Gravenhage, 1975.

SCHEIBLE H. (ed.): *Die Anfänge der reformatorischen Geschichtsschreibung. Melanchton, Sleidan, Flacius und die Magdeburger Zenturien.* Gütersloh, 1966.

SCREECH, Michael: «Verité historique et vérité révelée chez Erasme», en GADOFFRE, G. (ed.), *Certitudes...,* pp. 69-76.

WAGNER, Fritz: *Die Anfänge der Moderne Geschichtswissenschaft im 17. Jahrhundert,* Munich, 1979.

WAQUET, Francoise: «Res et Verba. Les érudits et le style dans l'historiographie de la fin du XVII siècle», *Storia della Storiografia,* 1985, 8, pp. 98-109.

WEBER, Hermann: «Jean Bodin et la vérité historique», en GADOFFRE, G. (ed.), *Certitudes...,* pp. 77-86.

WORMALD, B. H. G.: *Clarendon: Politics, Historiography and Religion, 1640-1660,* Cambridge, 1964. (Reimpr., Chicago, 1976.)

3. **Orientación sobre ediciones de fuentes historiográficas**

Centraremos nuestro comentario en las corrientes historiográficas a las que aludimos en el estudio introductorio y, sobre todo, en aquellos autores presentes en la antología de textos. Nos referiremos especialmente a las ediciones o traducciones al castellano.

En general, abundan más las ediciones de dos tipos de obras: aquellas que han adquirido la categoría de clásicos del pensamiento y aquellas que han sido escritas por autores españoles o cuyo contenido se vincula más a la historia de España. Prototipo de las primeras serían *El Príncipe,* de Maquiavelo, o los *Ensayos* de Montaigne, disponibles en muchas de las grandes colecciones editoriales y reeditados ininterrumpidamente hasta hoy. De forma menos clara, podría añadirse Bossuet. Ejemplo de las segundas, de autores o implicaciones hispánicas, serían tanto las obras más destacadas de la historiografía indiana como la *Historia de Italia* de Guicciardini.

Por lo que respecta a la historiografía indiana, las *Cartas de relación* (entre ellas las de Cortés), las obras de B. de Las Casas, la *Historia general de las Indias* (de F. López de Gómara) y la *Historia verdadera de la conquista de Nueva España* (de B. Diaz del Castillo), han sido publicadas, entre otras muchas obras, en numerosas ediciones y colecciones. Entre las colecciones se puede destacar la *Biblioteca de Autores Españoles* (por la editorial Rivadeneira), iniciada en el siglo pasado, y la reciente y ambiciosa publicación de *Crónicas de América,* emprendida por la editorial Historia 16, en el horizonte del «Quinto Centenario» de 1492. También en la *Biblioteca de la Historia* de la editorial Orbis (Barcelona) se han publicado en los últimos años algunas importantes obras de la historiografía indiana. Al otro lado del Atlántico, la editorial mexicana Fondo de Cultura Económica es una de las que más atención ha concedido a la cuidada publicación de fuentes historiográficas en la «Serie de Cronistas de Indias» de su Biblioteca Americana.

La conmemoración del V centenario de 1492 ha impulsado numerosas iniciativas institucionales de edición de obras historiográficas, aisladas o agrupadas, y de fuentes en general. Entre estas últimas quizás quepa destacar la publicación de *America Pontificia primi saeculi evangelizationis, 1493-1592,* que recopila los documentos del Archivo Secreto Vaticano relativos a la acción de la Iglesia católica en el Nuevo Mundo. Por lo demás, el nuevo atractivo de la historia antropológica ha incrementado el interés por autores como Acosta y Sahagún. Puede encontrarse una recopilación global de textos, en parte historiográficos, relativos a la América hispánica, seleccionados y presentados por G. Céspedes del Castillo, en la *Historia de España* (dirigida por M. Tuñón de Lara), v. XIII, Barcelona, Labor, 1986.

En cuanto a Guicciardini, se ha seguido reeditando hasta el siglo pasado, por ejemplo en la *Biblioteca Clásica* (de editorial Hernando), a la que aludimos en el capítulo sobre historiografía grecorromana. Para Zurita y sus *Anales de la Corona de Aragón,* la edición crítica, relativamente reciente, de Ángel Canellas se ha sumado a las realizadas desde fines del siglo XVI.

Por lo que respecta al *Methodus* de J. Bodin y a las demás obras de la *histoire parfaite* francesa de la segunda mitad del siglo XVI, no conozco ediciones en cas-

tellano, aunque sí existen de otras obras de Bodin, especialmente de *La República*. El *Methodus* se ha traducido, en cambio, al inglés. En francés, naturalmente, hay varias ediciones. También en la extensa antología de textos de historiadores franceses incluida en la obra *L'Histoire*, de J. Ehrard y J. P. Palmade, se pueden leer algunos fragmentos de E. Pasquier y H. de La Popelinière, así como de Mézeray y otros autores del siglo XVII.

Tampoco parece haberse publicado —o al menos yo no la conozco— ninguna edición en castellano de las obras de Clarendon. De su *History of the Rebellion and Civil Wars in England* se han realizado, por fortuna, varias traducciones en francés, desde principios del siglo XVIII.

La consulta de los diccionarios de época, útiles testimonios de la atención conferida y de los sentidos asignados a las voces derivadas de «Historia», se ha visto considerablemernte facilitada por las reediciones facsimilares o reimpresiones llevadas a cabo por editoriales como Slaktine (en Ginebra) o Gredos (en Madrid).

Capítulo IV

CLÍO ENTRE LOS FILÓSOFOS
LA HISTORIOGRAFÍA EN LA ÉPOCA DE LA ILUSTRACIÓN

IV.A. INTRODUCCIÓN

1. **La historia en el siglo XVIII. ¿El inicio de la historiografía moderna?**

«La Antigüedad, la Edad Media, el Renacimiento pesan sobre nosotros; pero somos los descendientes directos del siglo XVIII».[1] ¿Tenía razón Paul Hazard cuando escribía estas palabras? Hoy, cincuenta años más tarde, arriesgaríamos aún una respuesta afirmativa, aunque más matizada. La semántica parece confirmarla: razón, civilización, tolerancia, progreso; todas esas ideas fuerza de la *Weltanschauung* (visión del mundo) ilustrada, siguen siendo un patrimonio axiológico ampliamente compartido. No es ningún despropósito afirmar que los albores de la modernidad se sitúan en el siglo XVIII y es difícil sobrevalorar la importancia hoy, de la herencia ilustrada, incluso en países ajenos en aquella época al movimiento cultural de las Luces. Aunque la modernidad, en estos últimos años, sea seriamente cuestionada desde diversas perspectivas.[2] Si pocos testimonios hay tan reveladores de la cultura y sociedad de una época como la imagen que ésta se forma de su pasado, veámos qué nos enseña, sobre la sociedad europea de la Ilustración, la historia que se escribe y se lee en el siglo XVIII.[3] Ciertamente, hemos de estar atentos a múltiples registros. Por una parte, a las innovaciones específicas —la modernidad— de esa historia que hacen Montesquieu, Voltaire y Gibbon; por otra, a la continuidad profunda en la manera de escribir y pensar el pasado, si nos atenemos a las obras de la mayoría de los historiadores. Hemos de prestar atención a la unidad de esa república de las letras que tiene en el francés su lengua internacional y a la diversidad europea no menos patente, sobre todo en niveles culturales inferiores.[4] Además, si bien la Europa del siglo XVIII cambia lentamente, como en general la de todo el Antiguo Régimen, no es igual el panorama de los primeros decenios de

1. Paul Hazard en la introducción de su obra *El pensamiento europeo en el siglo XVIII*, Madrid, Alianza, 1985, p. 9. La edición original francesa es de 1946.

2. Es un signicativo testimonio de este nuevo clima que G. G. Iggers se haya interrogado sobre «Das Ende der Aufklärung?» [¿El fin de la Ilustración?] en el epígrafe conclusivo de su recentísimo libro *Geschichtswissenschaft im 20. Jahrhundert*. Gotinga, Vandenhoeck Ruprecht,1993.

3. Resulta oportuno reiterar aquí una de las citas que figuran en el frontispicio de esta obra: «Une société ne se dévoile jamais si bien que lorqu'elle projette derrière elle sa prope image»: Carbonell, Charles-Olivier: *L'historiographie*, París, 1981, p. 4.

4. Testimonios muy expresivos de esa hegemonía del francés son las cuestiones que la Academia de Berlín proponía como tema de premio para el año 1784: «Qué ha hecho de la lengua francesa la lengua universal de Europa? ¿Por qué merece esa prerrogativa? ¿Es de suponer que la conserve?».

la centuria (en los inicios de la Ilustración) que el del crepúsculo del siglo, cuando el clima cultural respira ya romanticismo y los nacionalismos plantan cara abiertamente al cosmopolitismo galocéntrico.

Esta introducción y los textos escogidos que el lector encontrará después, deben contribuir a un mejor conocimiento de la Europa ilustrada. Pero también, a la inversa, refrescando nuestro conocimento de ese contexto histórico global, comprenderemos mejor esa historiografía. En la visión del pasado de la historiografía ilustrada se expresa toda la autoconfianza y el espíritu de conquista a la vez de una élite europea, de procedencia aristocrática o burguesa casi siempre, que quiere reformar o transformar la sociedad. Esa confianza se acrecienta con la contemplación de la expansión del comercio y la navegación, el notable avance científico, una relativa paz (al menos en comparación con las extenuantes y prolongadas crisis bélicas del siglo XVII) y la progresión europea en dominios geográficos que hasta entonces eran *terra incognita* (Australia, por ejemplo). Cuando, por otra parte, algunos intelectuales incoan un proceso al Cristianismo, la historia se torna, necesariamente, también, la palestra en la que se pone a prueba la «nueva fe» de los *philosophes* y su optimista confianza en la perfectibilidad indefinida de la naturaleza humana *per se* y en su capacidad, también, para construir una sociedad perfecta, purificada de la ganga de las tradiciones «irracionales».

¿En qué medida la historiografía ilustrada es innovadora? Esta cuestión se relaciona con otra más general: ¿cuándo ha comenzado la historia moderna, en el sentido de la forma moderna de escribir historia? Hay varias respuestas posibles a esta pregunta. Bernard Guenée ha sintetizado felizmente los pareceres más extendidos.[5] Para unos, fueron los profesores del siglo XIX quienes la sostuvieron en las fuentes bautismales; para otros, fueron los filósofos y eruditos del siglo XVIII; para otros, incluso, los juristas de la segunda mitad del siglo XVI; y para muchos, los humanistas del Renacimiento.[6]

«Los filósofos y eruditos del siglo XVIII» y la historia: ese es nuestro tema prioritario ahora. Numerosos e importantes especialistas han afirmado que «el nacimiento de la historiografía moderna» tuvo lugar en la época de la Ilustración.[7] ¿Por qué? Porque en esa época surgió una forma de pensar y escribir la historia que combinaba, de manera convin-

5. Guenée, Bernard: *Histoire et culture historique à l'Occident médiéval*, París, Aubier-Montaigne, 1980, p. 366. La traducción es mía.

6. A la «paternidad» de Ranke se refiere, por ejemplo, Felix Gilbert en su inteligente artículo sobre «What Ranke Meant», *The American Scholar*, 56 (1987), pp. 393-397. Los apologistas de la «historia perfecta», como G. Huppert, serían algunos de los defensores de los juristas de la segunda mitad del siglo XVI. Y Fueter, por citar un reconocido autor en nuestra disciplina, comienza su *Historia de la Historiografía Moderna* con los humanistas italianos del Renacimiento.

7. Así, *La naissance de l'historiographie moderne*, denominó su curso, luego publicado como libro de título idéntico, Georges Lefebvre. Fueter, a pesar de lo escrito antes, parece

cente, la erudición precisa y sólida del especialista en antigüedades (apoyada en pruebas y evidencias de muy diversa naturaleza, no únicamente narrativa), la interpretación de conjunto realizada con un enfoque filosófico y un talento narrativo. Ciertamente sólo en el último tercio del siglo, en las obras de los británicos Robertson y Gibbon de forma paradigmática, puede decirse que aparece cuajado tal empeño. A esa nueva maestría contribuyen también el acrecentado nivel cultural de las élites europeas y la mayor independencia de los intelectuales, que dependen ya menos de un patronazgo regio burocratizado y más del sostén de una opinión pública naciente.[8] Debemos seguir el desarrollo de la erudición en el siglo de las Luces. Un siglo que nos ha legado numerosos e importantes monumentos de erudición que aún hoy utilizamos con provecho. Pero la clave más característica de la historiografía del siglo XVIII es, probablemente, la relación entre la historia y los «filósofos». Una relación compleja que se hace ineludible clarificar. ¿No es acaso en el corazón de la época ilustrada cuando surge el término de *philosophie de l'histoire*?[9] Historia y filosofía. No teología. Ni sociología, al menos en sentido estricto, ya que nos encontramos aún en la época anterior a Comte. No es irrelevante, por otra parte, que *filosofía de la historia* se acuñe en francés. La relación entre la concepción ilustrada de la historia y la hegemonía de la lengua y cultura francesas es otra problemática importante.

2. **La historia racionalista en Francia. Montesquieu y Voltaire**

En el siglo de la Ilustración la historia fue cultivada por algunos filósofos —en el sentido restringido y más usual de la palabra— como David Hume, quien más destacó como historiador. Pero no es esto lo más significativo, sino el nuevo medio sociocultural al que pertenecen la mayoría de los historiadores más acreditados y el peculiar talante con el que éstos abordan su aproximación al pasado. Los historiadores ilustrados más prestigiosos no se encuentran en los medios cortesanos. Son hombres de letras (juristas, escritores, profesores) de amplia cultura que, con una cierta independencia del poder monárquico, aspiran a estudiar y reformar «a la luz de la razón» el mundo social. Su dedicación a la historia forma parte de su empeño por contribuir a la causa de la libertad y del progreso de la civilización. En la era del racionalismo, en la

compartir en algún momento esa opinión, puesto que califica a *Le siècle de Louis XIV* como «el primer libro de historia moderna» (*Historia*..., t. 2, Buenos Aires, 1953). Denis Hay subraya también esa modernidad de la historiografía del siglo XVIII en su *Annalists and Historians* (Londres, Weidenfeld, 1977), en el propio título del capítulo correspondiente al siglo XVIII.

8. Véase Orest Ranum: *Artisans of Glory*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, pp. 21-24.

9. Ese neologismo, *philosophie de l'histoire*, aparece por primera vez, en la pluma de Voltaire, en 1765.

que el paradigma del conocimiento está en los modelos físico-naturales, les urge revisar la historiografía recibida, con un fuerte componente retórico-moral, y reconstruir la visión del pasado para justificar su proyecto, la sociedad perfecta del futuro, y/o para edificar una ciencia de la sociedad humana.[10]

Existe sin duda una *Preilustración* con un fuerte sabor inglés, pero en la historiografía ilustrada han sido probablemente los autores franceses los más influyentes, sobre todo como difusores. En este dominio cultural francés, Charles Louis de Secondat (1689-1755), barón de Montesquieu (y más conocido por este nombre), es la primera figura significativa por su marcada impronta en la historiografía y porque testimonia un clima mental.[11] Montesquieu, al igual que Maquiavelo, apenas escribió obras propiamente de historia. Sin embargo, sus análisis político-sociales se apoyan con frecuencia en referencias históricas, aún de segunda mano, y están sembrados de consideraciones de conjunto, a veces excesivamente ambiciosas, sobre importantes procesos históricos.

Montesquieu busca y propone causas generales, en una aproximación al pasado que tiene algo de física social. Su *Espíritu de las Leyes* (1748) —se ha escrito con cierta justificación— encarna todas las virtudes y todos los defectos de la aplicación del racionalismo a las instituciones humanas.[12]

Presentamos tres textos de Montesquieu que nos parecen ilustrativos de su aproximación al pasado. El primero de ellos, el [41], es un fragmento de sus *Consideraciones* (remarquemos esta palabra) *sobre las causas de la grandeza de los romanos y de su decadencia* (1734). En estas meditaciones sobre la decadencia de su bien amada Roma, escritas en un estilo severo y conciso, el jurista del parlamento de Burdeos aplica su tipología político-constitucional (libertad *versus* despotismo) y transparenta su moderantismo. Retomando un gran tema, ya examinado por Bossuet, aduce como causas fundamentales de la decadencia de Roma (la cual hace equivaler a la pérdida de su libertad) la desmedida grandeza del imperio y de la propia urbe, sin referencia alguna a designios trascendentes.

Los otros dos textos pertenecen al *Espíritu de las Leyes*, la más importantes obra de Montesquieu, y, como el anterior, nos ofrecen también nuevos razonamientos, más que nuevos datos e informaciones. El texto [42] forma parte del libro XVII de la mencionada obra y en él

10. Se ha afirmado, con razón, que Hume veía la historia como un medio alternativo para propagar sus ideas filosóficas, o incluso quizás como un anexo esencial de la filosofía (John Kenyon: *The History Men*, Londres, Weidenfeld, 1983, p. 41). Esta aseveración podría extenderse a los historiadores ilustrados en su conjunto.

11. La amplia influencia historiográfica de Montesquieu ha llevado a Fueter a considerarle como cabeza de una escuela cuyo exponente más notable sería el historiador alemán Heeren, del que nos ocuparemos más adelante (*Historia...*, t. 2, Buenos Aires, 1953, pp. 56-62).

12. James W. Thompson: *A History of Historical Writing*, v. II, Gloucester (Mass.), Peter Smith, 1967, p. 62.

Montesquieu reflexiona, con una perspectiva comparativa, sobre la permanente influencia del clima en los regímenes políticos y defiende la tesis de que tanto la libertad política como el despotismo asíatico, tienen causas generales climáticas, como claves explicativas. El texto resulta muy revelador pues, además de ilustrar ese *quasi*-determinismo geográfico (muy característico del pensamiento de Montesquieu, a diferencia de Voltaire), pone de manifiesto, en sus líneas finales, la continuidad que aquél establece entre la «mecánica» y la «política»: en ambas pueden descubrirse «leyes» («relaciones necesarias que se derivan de la naturaleza de las cosas»).[13]

El gran tema considerado por Montesquieu en el segundo texto del *Espíritu de las Leyes* que presentamos, el [43], es el balance de la experiencia americana para España y Europa. El comercio como tema y la conveniencia de su libertad como tesis, ilustran bastante bien la importancia que estaban adquiriendo las actividades económicas en la realidad y en el pensamiento de la época, así como el interés por las Indias occidentales de un hombre que contempla el mundo desde un puerto francés del Atlántico.

El rey sin corona de la Europa de la Ilustración no fue Montesquieu, sino Voltaire, seudónimo de François Marie Arouet (1694-1778), hijo de un notario de París, anglómano y crítico polémico de la Francia del *Ancien Régime,* el cual emblematiza a la vez, en cierto sentido, la figura del *philosophe* y la del historiador del racionalismo ilustrado, siendo uno de los candidatos al honroso título de padre o iniciador de la historiografía moderna. Voltaire, en efecto, dedicó bastante atención a la historia y escribió, en un estilo elegante tamizado de ironía (mediante la cual elude, a veces, problemas conceptuales), varias obras extensas y numerosos ensayos breves. Suman muchos cientos de páginas que constituyen, en conjunto, una relevante aportación a la historiografía occidental.

En la temprana *Historia de Carlos XII* (de Suecia), 1731, Voltaire apenas ofrece un enfoque de la obra histórica distinto al tradicional. Sus aspiraciones a un nuevo enfoque y su insatisfacción con la historia habitual se manifiestan ya, en cambio, claramente, en el opúsculo de 1744 *Nuevas consideraciones sobre la historia*. En el texto [44] encontrará el lector esas enjundiosas reflexiones que significan, en cierto modo, el programa historiográfico de la Ilustración. Dejemos por el momento las burlas de Voltaire sobre la excesiva credulidad de los historiadores antiguos. Ya trataremos más adelante de la cuestión de la crítica de los testimonios. Ahora, llamamos la atención, más bien, sobre la ampliación de las curiosidades temáticas propuesta por Voltaire en esas líneas; el ensanchammiento, en definitiva, desde una historia político-diplomática y de los acontecimientos, a una historia más global, de la civilización

13. Escribimos *quasi*-determinismo y no determinismo porque, en otro pasaje, Montesquieu reconoce que hay varios factores morales «que gobiernan los hombres» además del clima (cap. XIX, IV). El *Espíritu de las Leyes* comienza justamente con la definición de «leyes» que hemos entrecomillado.

(sin que emplee todavía esta palabra). Junto al gran objeto de estudio de la historia, los cambios en las costumbres y en las leyes, debía abarcarse también, la evolución de las realidades demográficas y económicas. («¿Qué diferencia de población tenía [España] en tiempos de Carlos V y en los de Felipe IV?» «¿Cómo y hasta qué punto se ha enriquecido [una nación] en un siglo?») Sólo esta ampliación temática podía satisfacer la curiosidad e instruir a quienes, como Voltaire, desearan leer la historia «como ciudadanos y como filósofos».

Es interesante ver cómo pensó Voltaire que debía aplicar en sus obras historiográficas posteriores las directrices que había trazado en sus *Nuevas consideraciones*. Puesto que *El Siglo de Luis XIV,* publicado ya en su versión completa en 1751, es la más importante de aquellas obra, hemos incluido en nuestra selección, texto [45], el célebre prólogo de este libro.[14] Sin romper totalmente con la historia narrativa y política, en su *Siglo de Luis XIV*, Voltaire ensancha su temática (respecto a su trabajo anterior sobre Carlos XII), concediendo una notable atención a la cultura, para seguir los progresos del espíritu humano. Es una historia de la cultura o de la civilización la que, en buena parte, se realiza (y no simplemente se propugna). Una historia en la que no se trata únicamente de «pintar para la posteridad las acciones de un sólo hombre» (el rey Sol), sino el espíritu y las costumbres de los hombres «en el siglo más ilustrado que haya habido jamás», uno de esos escasos siglos felices de la historia —según Voltaire— en los que el poder político trabajó por la cultura. Por otra parte, la síntesis que Voltaire nos ofrece en ese prólogo de la historia de Francia es todo un test interpretativo.

La interpretación de conjunto de la andadura humana, la «filosofía de la historia» de Voltaire que impregna *El siglo de Luis XIV*, aparece más desarrollada, explícita y combativa, en su famoso *Essai sur l'esprit et les moeurs des nations,* el cual tiene un tono más polémico. El título completo es, en realidad, *Ensayo sobre las costumbres y el espíritu de las naciones, y sobre los principales hechos de la Historia desde Carlomagno a Luis XIII* (1756 y 1769 en su versión definitiva). Este *Ensayo* aspira a ser, a la vez, una continuación y una refutación de la interpretación teológico-política de la historia que Bossuet había expuesto decenios antes en su *Discurso sobre la Historia universal.* De ahí que Voltaire retome la reflexión, a partir de la época en la que finalizaba la de Bossuet, para presentar su concepción del progreso de la humanidad, a través de los siglos, hacia la razón y la libertad, superando los obstáculos de la pasión y del fanatismo (también, y con frecuencia, del fanatismo religioso). El racionalismo anticristiano de Voltaire permea todas las reflexiones de su *Ensayo* y explica su incapacidad para apreciar justamente la Edad Media. Para él, la Edad Media es un error a refutar, no una época a comprender.[15]

14. En 1766 apareció otra nueva y definitiva redacción de *El Siglo de Luis XIV*. Ya nos hemos referido antes a la alta valoración de esta obra por Fueter.

15. Paul Hazard: *El pensamiento europeo...*, p. 214.

En las obras que hemos citado y algunas otras más breves (como algunos artículos escritos para la *Encyclopédie*, la enciclopedia por antonomasia), Voltaire propugna y aplica unos criterios de verosimilitud histórica muy restrictivos para distinguir en el pasado lo verdadero de lo falso. Esos criterios suponen, de hecho —como Ch.-O. Carbonell ha subrayado— erigir en baremo absoluto las opiniones sobre lo verosímil y, en el fondo, la experiencia directa de los hombres de esa época y ese medio sociocultural. Lo que «puede» haber sucedido en el pasado queda circunscrito por los límites, ciertamente estrechos, que tiene la naturaleza humana para los ilustrados. Como hombres cultos, con experiencia del mundo —viven en las principales capitales europeas— y en concordancia con sus teorías epistemológicas sensistas, se creen con razones suficientes para rechazar, por principio, lo extraordinario, lo que excede a la experiencia sensible directa (intervención divina incluida).

Algunas de esas ideas de fondo sobre lo verosímil en historia, con su anverso y su reverso, se nos muestran en el breve fragmento que hemos escogido del *Ensayo sobre las costumbres y el espíritu de las naciones,* texto [46], el cual pone de manifiesto también el desprecio de Voltaire por la Edad Media. La ampliación que Voltaire postula en cuanto a los temas de estudio del historiador (de la historia político-bélica a la historia de la civilización o cultura), tiene su correlato en su intento de ensanchar los ámbitos geográficos contemplados. En su *Ensayo sobre las costumbres* el marco de reflexión, profundizando en una línea ya insinuada antes (en Bodin, por ejemplo), no está constituido sólo por Europa y los países del próximo Oriente, vinculados ya desde antaño a ella. Incluye también América, la civilización china y, en menor medida, otras áreas asiáticas. Ello es debido, en parte, como anticipamos, a que esas culturas han entrado ya, como consecuencia de los recientes contactos transoceánicos, en el horizonte mental de los europeos y suscitan una acrecentada curiosidad. En parte, también, en el caso de Voltaire, a un *arrière pensée*, una motivación subyacente y previa: al encomiar los logros de unas civilizaciones (China especialmente), al margen del judeocristianismo, se quiere aminorar el peso de éste en la evolución de la humanidad y acentuar las limitaciones de la filosofía de la historia de Bossuet, muy centrada en la relación entre el cristianismo y Roma.

El interés por la historia universal no es privativo, por lo demás, de Voltaire ni de los autores franceses. Se observa simultáneamente en toda la Europa ilustrada. Son buena muestra de ello la *Universal History* escrita por los historiadores ingleses Guthrie y Gray (entre 1736 y 1765) y la *Allgemeine Weltgeschichte,* publicada (desde 1764) por los historiadores de la escuela universitaria alemana de Gotinga, sobre la que volveremos más tarde. En el fondo, constituyen el nuevo resultado de una aspiración ya antigua, la aspiración que había guiado a Polibio y llevado a escribir, en la Edad Media, las Crónicas universales. Pero ahora el principio universalizador, que trata de integrar el conocimiento de los diversos pueblos y épocas, no es tanto la expansión del Cristianismo cuanto

el progreso de la civilización, según la interpretación del racionalismo filantrópico.

Por lo demás, en Voltaire, y en otros destacados historiadores de la Ilustración, se visualiza un cambio importante, respecto a la historiografía acortesada de la época barroca, en cuanto a su relación con el poder establecido. Tienen una actitud de mayor independencia en varios sentidos. De una parte, porque la Corte y los grandes patronos individuales han dejado de monopolizar el patronazgo. Empieza a haber autores —Voltaire es uno de los primeros— que dependen, en cuanto a su prestigio e ingresos, de un público lector ya numeroso, más que de la Corte y de los grandes patronos individuales.[16]

La mayor independencia respecto al poder político, a la que antes aludíamos, radica también en su visión de la historia como instrumento para la transformación de la sociedad. Estriba en el deseo de Voltaire (y la historiografía ilustrada en general) de leer —y dar a leer— la historia «como ciudadanos y filósofos», para inculcar, no sólo ni principalmente sabiduría a los gobernantes, sino una conciencia de la necesidad de reformas en la opinión pública de las ciudades. Así pues, las transformaciones culturales, sociopolíticas e historiográficas nos aparecen, una vez más, estrechamente imbricadas. Cuando Voltaire, en el artículo «Historia» de su *Diccionario filosófico* (1764), reclama de nuevo un cambio en el protagonismo historiográfico (la nación ha de sustituir a los reyes como tema de estudio) está postulando, simultáneamente, un cambio análogo en el protagonismo político de su presente.

Hemos visto, anteriormente, distintos aspectos en los que Voltaire nos aparece como innovador por su manera de entender la labor historiográfica. En otro aspecto, al menos, resulta más tradicional, por cuanto no cita explícita y cuidadosamente sus fuentes de información. Sí lo harán otros coetáneos, especialmente —según veremos— Robertson el cual, por lo demás, presenta afinidades importantes con la concepción volteriana de la historia. Esta característica o carencia de Voltaire ha llevado a conceptuarle, a veces, más como un gran divulgador que como un historiador, en el pleno sentido de la palabra, con una amplia erudición documental.[17]

16. Aunque a Voltaire se le concedió el título de historiógrafo real (de Luis XV), este hecho pesó poco en él. Para la evolución del patronazgo historiográfico véase la nota 8. La actitud de dependencia respecto del público queda de manifiesto en las palabras finales del Prólogo de Robertson a la *Historia del reinado de Carlos V* (texto [51]): «al público toca hoy juzgar del mérito de la ejecución; juicio que aguardaré no sin inquietud, pero al cual me someteré con respetuoso silencio» (Barcelona, 1839, p. 4).

17. Tal opinión es sustentada, por ejemplo, por Denis Hay, en *Annalists and Historians*, pp. 172-173.

3. **El desarrollo de la tradición erudita y su aportación a la historiografía. Muratori**

Dijimos anteriormente que la utilización de una amplia y sólida erudición al servicio de la interpretación filosófica fue, tal vez, la clave de la modernidad de la historiografía ilustrada. Es hacia los progresos de la erudición donde nos volvemos ahora. Progresos, porque ya en los decenios finales del siglo XVII, según indicamos, había habido importantes conquistas.

Las disciplinas instrumentales y básicas de la historia siguen desarrollándose en el siglo XVIII. En ese sentido, es relevante la publicación, en 1750, de *L'art de vérifier les dates* (El arte de verificar las fechas), por los benedictinos franceses de San Mauro. El mejor conocimiento de las fuentes se ve facilitado, asimismo, por los avances en el área filológica, por el mejor conocimiento de las lenguas; tanto de las clásicas y modernas como de otras menos próximas, hasta entonces, al bagaje cultural europeo. Los diccionarios, gramáticas y *thesauri* que se multiplican, resultan instrumentos preciosos para los historiadores. En el conocimiento del mundo clásico grecorromano —herencia europea compartida— hay un esfuerzo redoblado. Alemanes, franceses, británicos e italianos, compiten por descubrir las antigüedades artísticas, literarias y arqueológicas.[18]

La erudición se aplica y se incrementa notablemente, también, en el Siglo de las Luces, mediante los trabajos de publicación de grandes recopilaciones jurídico-políticas, historiográficas y eclesiásticas, que cubren los distintos estados europeos de la época. En Francia, la *Académie des inscriptions et des Belles-Lettres* editó, entre 1723 y 1790, catorce volúmenes recopilando las *Ordonnances des rois de France* y un número similar de volúmenes comprendía el *Recueil des historiens des Gaules et de France* —interrumpido por la Revolución— que prepararon los benedictinos Dom Bouquet y Dom Brial.[19] En muchos de los territorios germánicos se publican recopilaciones de historiadores análogas a la que Leibniz había realizado para Brunswick (1707). En cuanto a la política exterior, la colección de veinte volúmenes (desde 1704) en la que Thomas Rymer, historiógrafo real inglés, reunió los tratados de paz y alianza de los reyes de Inglaterra, tiene su correlato en el resto de Europa en numerosas obras.[20] La producción erudita en el dominio de la historia eclesiásti-

18. Algunos testimonios: para los investigadores del mundo clásico los «tesoros» (recopilaciones) como el *Thesaurus Antiquitatum Romanorum* (Tesoro de antigüedades romanas), editado por J. G. Graevius, en 1732, acercaban todo un cúmulo de fuentes. Entre las gramáticas y diccionarios de lenguas orientales, que abrían nuevas posibilidades a los historiadores, pueden citarse los de la lengua china redactados por Etienne Fourmont, miembro de la Academia de las Inscripciones francesa.

19. Esta recopilación historiográfica realizada por dom Bouquet y dom Brial, ha sido ampliamente utilizada por los historiadores posteriores. En el propio siglo XVIII, Robertson, como veremos más adelante, hace frecuentes referencias a ella.

20. Para España, en la obra de J. A. Abreu y Bertodano: *Colección de los Tratados de paz, alianza, neutralidad, garantía...*, Madrid, 1740-1752, 12 vols.

ca siguió siendo muy extensa y variada, versando sobre temas más acotados (como alguna de las órdenes religiosas) o bastante amplios.

Dada la importancia, cuantitativa y cualitativa, de la erudición eclesiástica, nos extenderemos un poco más en ella y presentamos al lector un par de textos de una de sus grandes manifestaciones: las *Acta sanctorum* (Hechos de los santos), las cuales muestran, a la vez, la continuidad y las importantes mutaciones en los trabajos hagiográficos respecto a la Edad Media. Esta colección historiográfica es una recopilación y descripción crítica, basada en fuentes auténticas, de las vidas de todos los santos mencionados en el Martirologio romano, ordenadas según su celebración litúrgica a lo largo del año. Ha sido llevada a cabo por un grupo de jesuitas belgas, agrupados inicialmente en torno a Jean Bolland, del cual se deriva el nombre de bolandistas con el que son conocidos.

La importancia de las *Acta sanctorum* puede calibrarse desde varios parámetros. Sin duda, por la duración y amplitud de la obra realizada. Desde 1643, y hasta 1770 se publicaron 50 volúmenes (posteriormente, hasta su culminación en 1940, 17 volúmenes más).[21] También por su irradiación y porque los debates suscitados, desde el inicio de la publicación, sobre los criterios adecuados para la verificación de la autenticidad de las fuentes, estuvieron muy relacionados con los progresos de las ciencias instrumentales de la historia, a los que nos referimos en el capítulo anterior. Pero le dedicamos más atención ahora, porque la mayoría de los volúmenes publicados en la primera etapa (hasta 1770) aparecieron en el siglo XVIII y, entre ellos, también el que incluye los textos que ofrecemos.

Ambos textos pertenecen al tomo V, de los correspondientes a agosto y, más en concreto, a la vida de san Luis, rey de Francia (Luis IX). El primero de ellos, texto [47], está constituido por unos párrafos del larguísmo «Comentario previo» en el que se discute, de modo muy pormenorizado, la autenticidad y transmisión de cada una de fuentes. Se trata, en este caso, de la vida escrita por un amigo del rey y testigo de muchas de sus acciones (Joinville), una de las tres que fueron redactadas, poco después de su muerte. Quisiéramos llamar la atención aquí sobre cómo los razonamientos críticos incorporan un sentido del anacronismo y un notable familiaridad con numerosas otras obras eruditas (lingüísticas e históricas) así como un amor a la precisión en las referencias. Estamos lejos de la mentalidad histórica que había guiado a G. de la Vorágine en su *Leyenda Aurea*.

El otro texto de la vida de san Luis de Francia, el [48], es un fragmento breve pero también iluminador sobre el contenido y enfoque de las *Acta Sanctorum*. Es un relato —basado en la vida escrita por el confesor de la reina viuda— que testimonia la misericordia del santo al enterrar personalmente a unos muertos que hedían, superando la natural repug-

21. Las *Acta Sanctorum* (y ello es significativo de su cotización como obra relevante) es una de las colecciones completas que ofrece, en microficha, la empresa especilizada IDC, con sede en Leiden (Holanda).

nancia; y pone de manifiesto, a la vez, ideas de los cristianos de la Edad Media respecto a las cruzadas. Los hechos narrados tuvieron lugar en el verano de 1253, en Tierra Santa.[22]

Las *Acta Sanctorum* son un monumento de erudición en el dominio de la historia eclesiástica, pero no él unico. En el ámbito español, por ejemplo, cabe destacar la *España Sagrada,* del jesuita padre Flórez, sobre la que volveremos más tarde.

Aunque los trabajos eruditos del siglo de la Ilustración tuvieron como ámbito de investigación, en muchos casos, el conjunto de una nación o estado, en otros se dedicaron a aportar pruebas para el conocimiento del pasado de ámbitos geográficos más limitados, como una provincia u otro pequeño territorio, próximo casi siempre —en algún sentido— al autor.[23]

Deliberadamente hemos omitido en los párrafos anteriores sobre los progresos de la erudición, la referencia a obras italianas. Ello no se debe a que éstas sean irrelevantes, sino todo lo contrario. Italia, políticamente desunida y sometida en el siglo XVIII, no ha quedado, tras su momento cenital renacentista, en las cunetas de la historia. Sigue teniendo un notable protagonismo cultural e historiográfico. Y resulta conveniente reivindicar, en cierta medida, ese papel italiano, frente al galocentrismo antes imperante, el cual veía en la Ilustración (y también en la historiografía de la Ilustración) poco más que la irradiación de la cultura francesa al resto de Europa.

Por eso, retomando la problemática del desarrollo de la erudición y ligándolo con el de la presencia italiana en la vida intelectual europea, me referiré al significado, en la historiografía de la época, de Ludovico Antonio Muratori (1672-1750). Muratori, sacerdote y bibliotecario de la casa ducal de Este (en Módena), es una de las grandes figuras de la historia de la Ilustración y fue muy valorado ya por sus coetáneos, incluso por los historiadores racionalistas británicos Robertson (calvinista durante toda su vida) y Gibbon (agnóstico en la época de su plenitud de historiador), sobre los que influyó.[24]

22. La compilación hagiográfica más actualizada y seria, con la que pueden cotejarse las demás, es la *Bibliotheca Sanctorum,* publicada, en italiano, por el Istituto Giovanni XXIII de la Pontificia Universidad Lateranense de Roma. Se estudian allí, más o menos sintéticamente, las fuentes, vida, culto, folklore e iconografía de cada uno de los santos, ordenados alfabéticamente. Por lo demás, puede encontrarse material hagiográfico suplementario en las revistas *Analecta Bollandiana* y *Subsidia hagiographica* y en numerosas publicaciones, especialmente eclesiásticas.

23. Tenemos algunos datos importantes sobre el gran volumen de trabajos históricos ya disponibles en el siglo XVIII. Así, en 1728, por ejemplo, C. Rawlinson en su *New Method of Studying History,* presenta una relación de 3500 autores, algunos con media docena de obras o más.

24. Denis Hay ha estudiado la influencia de Muratori en los historiadores británicos en su contribución al Congreso internacional sobre *L. A. Muratori Storiografo,* Florencia, 1975. Dupront se ha ocupado de la relación muratoriana con los principales núcleos intelectuales europeos y Antonio Mestre de «Muratori y la cultura española», en *La Fortuna di Muratori (Atti del Covegno Intern..),* III, Florencia, 1975.

Muratori, heredero de la erudición de los mauristas y gran admirador de Mabillon, llevó a cabo un asombroso trabajo histórico como infatigable investigador y escritor. Entre 1723 y 1751 publicó, en 25 gruesos volúmenes *in folio,* una recopilación de *Rerum Italicarum Scriptores* (escritores o fuentes literarias sobre temas italianos). En su obra posterior *Antiquitates Italicae medii aevi,* 6 volúmenes, (1738-1742), más original y creativa, Muratori trata en 75 *disertaciones* temáticas un buen número de problemas relativos a la Italia medieval, muy descuidada por la historiografía anterior. Se apoya en un gran trabajo de archivo y en vestigios arqueológicos (medallas, monedas, etc.). La traducción al italiano de esta obra, realizada por él mismo, fue publicada inmediatamente después de su muerte. La última de las grandes obras de Muratori, escrita directamente en italiano, fueron sus *Annali d'Italia* (12 volúmenes, desde 1744 a 1749), que tienen una estructura estrictamente cronológica, a diferencia de sus disertaciones sobre la Italia medieval. En ellas utiliza todas las fuentes conocidas, en buena parte por su trabajo, logrando que Italia tuviera, sin lugar a dudas, «la más completa y científicamente documentada historia de cualquier país europeo».[25]

Para que el lector pueda formarse una idea algo más precisa del contenido y estilo de las obras de Muratori, incluimos dos textos suyos en la sección antológica. En el primero de ellos, el [49], que pertenece a las *Disertazione sopra le Antichità Italiane* trata específicamente de la naturaleza y límites del reino longobardo de Italia. En él podemos apreciar la consistencia documental en sus afirmaciones y cómo la erudición sirve al patriotismo italiano. Hemos creído conveniente traducir sus abundantes citas latinas porque la familiaridad de nuestros coetáneos —incluso los cultos— con esa lengua no es, ni de lejos, la que tenían los contemporáneos de Muratori.

El texto siguiente, el [50], de los *Annali d'Italia,* corresponde al año 1701. Tiene un cierto interés diferencial hispánico, puesto que se refiere a los orígenes europeos de la Guerra de Sucesión y a las frustradas gestiones del papa Clemente XI para evitarla. Desde la perspectiva de los géneros historiográficos, es, a la vez, un testimonio de la larga continuidad del género analístico e incluso de unos sistemas de datación combinada (año de Cristo, indicción, del emperador y papa) que trasparentan una importante continuidad en Italia del mundo clásico. Remarquemos, *en passant,* que también se incluye la referencia a los años transcurridos (43) del reinado del emperador germánico (austríaco) Leopoldo I. El clima en Italia, entonces, no era el de la época del *Risorgimento.*

Los textos, con todo, ofrecen una pálida imagen de este autor, que no fue un mero coleccionista de «vejeces», sino un pensador cristiano ilustrado que escribió, por ejemplo, contra el escepticismo y en favor de la fuerza del entendimiento humano. En Muratori, piedad, cultura, laboriosidad, sentido común y moderantismo temperamental, se aunaron de modo encomiable e infrecuente.

25. D. Hay: *Annalists...,* p. 182.

4. **La historiografía ilustrada británica**

En la época de la Ilustración «una misma corriente circula a través de toda Europa occidental, realizando una unidad espiritual comparable a la del Renacimiento, del Humanismo y, después, del Romanticismo».[26] En esta república europea de las letras, Gran Bretaña tiene un puesto de honor, también por lo que respecta a la historiografía. En Gran Bretaña, precoz en su evolución social, tras la Revolución de 1688 se habían hecho ya realidad, en buena medida, algunas de las aspiraciones que los *philosophes* franceses expresaban a mediados del siglo XVIII: la tolerancia religiosa, la libertad de prensa, la limitación del poder monárquico por la acción del Parlamento, el protagonismo político compartido también por la burguesía y la promoción del comercio. Y esta constatación de una importante evolución social influirá poderosamente en la confiada interpretación de la historia de los ilustrados británicos, en Hume, Robertson y Gibbon, por citar sólo los tres más destacados historiadores de la época. A veces se ha incluido a la tríada británica en la escuela de Voltaire. Así lo hace Fueter. Hay algunas razones para ello, como veremos, pero esta inclusión implica subrayar unilateralmente una influencia o dependencia de los mencionados autores del pensador francés. Sin embargo, la cuestión es más compleja. Porque, por una parte, Voltaire —que pasó tres años de su vida en Inglaterra— fue un anglómano y un difusor, desde Francia, de la nueva filosofía inglesa empirista y liberal. Por otro lado, en los historiadores británicos, en Hume y Robertson sobre todo, influyeron mucho también los trabajos y orientaciones historiográficas de Muratori. Ciertamente, por su enfoque interpretativo global, los historiadores británicos no resultan demasiado originales ni creativos respecto a Montesquieu y Voltaire,[27] y en cuanto a la utilización de una amplia apoyatura erudita, siguen de cerca los pasos de Muratori. Sus mayores logros radican, probablemente en que, por vez primera, combinan satisfactoriamente, de forma bastante integrada, ambas facetas: una sólida y documentada erudición con una exposición narrativa elegante y presidida por un enfoque interpretativo racional y unitario.

En cuanto al cañamazo de su interpretación, los historiadores británicos del siglo XVIII, al igual que Voltaire, ven el desarrollo histórico como historia de la civilización. En ellos el análisis de cada época y de la evolución de cada pueblo, se sitúa en el contexto global del progreso de los hombres hacia el conocimiento racional. El presente se distingue del pasado por un más alto grado de desarrollo cultural y organización política. *Liberty and letters* (libertad política y cultural), en palabras que Gibbon tomó de Shaftesbury, son las conquistas fundamentales del mundo

26. Rudolf Mertz: «Les amitiés françaises de Hume et le mouvement des idées», *Revue de Littérature comparée*, 1929. (Citado por P. Hazard: *El pensamiento europeo...*, p. 388).

27. Habría que exceptuar quizás las *Letters on the Study and Use of History* de Henry St. John Bolingbroke, en las que teoriza sobre la utilidad y la función práctico-pedagógica de la investigación histórica.

moderno. Pero en estos historiadores hay un interés mayor que en Voltaire por explicar las especificidades del desarrollo político-social de los distintos países y el sistema de equilibrio entre las potencias de Europa. En función de ello, la actitud de descriminación crítica frente al pasado, no se expresa en una toma de posición polémica, sino en un esfuerzo de explicación cara a la gestación del presente. La diferente actitud hacia la edad media, resulta particularmente reveladora. Para Voltaire, como ya hemos indicado, la Edad Media era un error que había que refutar, no un período que era necesario comprender. Para los historiadores británicos, sobre todo para Robertson, la Edad Media, es una etapa importante a clarificar para explicar la formación de las estructuras sociales y políticas del mundo moderno.[28]

Veamos ahora, de forma más concreta, la personalidad y aportación a la historia de cada uno de los grandes autores británicos. El escocés David Hume (1711-1776), es el primero cronológicamente. Hume se formó, al igual que Robertson, en el ambiente intelectual abierto y estimulante de Edimburgo. Frecuentó sus bien provistas bibliotecas y tuvo diversos empleos, mientras escribía las obras que le harían célebre como filósofo empirista, reacio a la metafísica. Una celebridad sobre todo póstuma. Ha sido llamado el Newton de la psicología. Hume, que pasó algún tiempo en Francia, se dedicó a la historia, muy influido por Montesquieu, en una segunda etapa de su vida.[29] Y lo hizo con éxito hasta convertir sus libros de historia en *best-sellers*. Con la interpretación global antes mencionada, propia de un filósofo ilustrado, Hume publicó diversas obras dedicadas a la evolución social y política de Gran Bretaña, en la época de los Estuardos (1754-1756), de los Tudor (1759) y de la Edad Media (1761), con significativas prioridades temático-cronológicas. Poco después aparecieron agrupadas bajo el título *England from the invasion of Julius Caesar to the Revolution of 1688* (Inglaterra desde la invasión de Julio César, hasta la Revolución de 1688). En esta obra, Hume ofrece una historia de los sucesivos cambios estructurales de la Constitución inglesa, desde la anarquía medieval hasta el régimen constitucional («the government by law», el gobierno por la ley) salido de la revolución de 1688.

En cuanto a su técnica expositiva y apoyaturas eruditas, Hume, no sólo escribía bien, sino que citaba sus autoridades y fuentes tanto en el texto como en notas a pie de página. Para no recargar demasiado de erudición sus capítulos narrativos, concentra ésta especialmente en los apéndices correspondientes, a modo de disertaciones monográficas mu-

28. En mi exposición de la historiografía británica me apoyo, en buena parte, en el estudio de Pietro Rossi sobre la Ilustración y el mundo de la historia, en *Nuove questioni di Storia Moderna,* v. II, Milán, Marzoratti, 1972, pp. 1299 y ss.

29. Para el contexto, influencias y características del enfoque político de las obras históricas de Hume, véase, por ejemplo, John Kenyon: *The History Man,* pp. 41-57. Kenyon resalta la influencia de Montesquieu y la perspectiva filosófica de Hume al aproximarse a la historia con el deseo de conocer los resortes regulares del comportamiento humano.

cho más documentadas y cuajadas de referencias a los autores previamente aludidos. La solución implica, sin embargo, —como D. Hay ha remarcado— la persistencia, en alguna medida, de esa dicotomía entre erudición y literatura que había alcanzado su clímax en el siglo XVII.[30]

William Robertson (1721-1793), escocés como Hume, ministro de la iglesia presbiteriana (calvinista), tuvo un importante cargo en la universidad de Edimburgo e imprimió un sello muy profesional a su importante y valiosa producción histórica. También él se propuso explicar el proceso de formación del estado moderno. Pero, con una perspectiva menos insular que Hume, amplió su horizonte de investigación, al análisis del sistema político europeo, tal como se había ido configurando a través del surgir de las monarquías absolutas modernas. Tras escribir una *Historia de Escocia* (1759), publicó en 1769 su obra capital: *History of the Reign of the Emperor Charles V* (Historia del reinado del emperador Carlos V), la cual incluye una extensa introducción que sintetiza los «progresos de la sociedad europea desde la decadencia del Imperio romano hasta los comienzos del siglo XVI», cuando se inició el reinado de Carlos V. Esta introducción, obra maestra, constituye un verdadero resumen de la historia de la Edad Media. De ella ha escrito Fueter que es «quizás por la ejecución la obra más notable del análisis histórico de la Ilustración».[31] Sin embargo, Robertson no alcanzó —tampoco Gibbon— el éxito popular de Hume, pese a demostrar su sensibilidad hacia las grandes cuestiones que interesaban a la opinión pública de su tiempo —especialmente a la británica— al publicar, más tarde, dos obras históricas dedicadas, respectivamente, a América (1777, en el año siguiente al de la declaración de independencia de los Estados Unidos) y a la India (1779, cuando avanzaba en ella la penetración colonial británica).

He seleccionado dos textos de la *Historia del reinado de Carlos V*, para que el lector pueda introducirse a los propósitos, contenido y algunas características destacables del trabajo de Robertson. En el primero de ellos, el prólogo del autor, texto [51], Robertson justifica la elección de ese período «en que el estado político de Europa empezó a tomar forma» y advierte del enfoque general de su historia «de los progresos» o «del progreso», expuesta a través de los acontecimientos de efecto general. Manifiesta ya aquí su voluntad de dedicar una obra específica a América, por la importancia del tema, y testimonia su respeto por la opinión pública cultivada a la que se dirige el libro y cuyo juicio aguarda el autor «no sin inquietud».

El texto siguiente, el [52], pertenece a un tipo menos habitual, pero no menos aleccionador, para la historia de la historiografía, y requiere una aclaración algo más pormenorizada. Está constituido, en su gran mayoría, por una de esas extensas *Pruebas e Ilustraciones*, colocadas al final de la Introducción, que algunos lectores —en ello confiaba

30. Por lo demás, Hume trató en algunos de sus *Ensayos* de temas político-sociales con notable perspectiva y erudición históricas, así sobre la población de la antigüedad.

31. E. Fueter: *Historia...*, v. II, p. 40.

Robertson— podrían encontrar como la parte más curiosa e interesante de su obra. La escogida es la penúltima de las XXX notas (o *Pruebas*) correspondientes a la primera sección de la introducción, dedicada a «los progresos de la sociedad europea relativos al gobierno interior, a las leyes y a las costumbres», con términos de claras resonancias ilustradas. Para que el lector pueda ver cómo se articula el texto expositivo principal y la nota pertinente, he incluido también el párrafo correspondiente a ésta, relativo al influjo del comercio en las costumbres y gobierno. La extensa prueba en cuestión aduce un variado repertorio de testimonios históricos sobre la escasa comunicación cultural y comercial que existía entre los pueblos de la Edad Media.

La nota XXIX de Robertson antes mencionada presenta un gran interés, a nuestro juicio, porque, a su vez, testimonia (o «prueba») varias cosas. Por una parte, la continuidad en el trabajo historiográfico y el interés de su autor en justificar cuidadosamente sus afirmaciones mencionando numerosas recopilaciones documentales de textos narrativos y jurídicos, fruto del esfuerzo erudito al que no ha mucho aludíamos en este capítulo, con referencias a autores citados ya, como Pasquier, Bouquet y Rymer.[32] Por último, para Italia, Robertson toma a Muratori como guía seguro, al igual que hará después Gibbon. Por otra parte, la referencia a los trabajos análogos de Montesquieu, confirma la conocida influencia de éste en la historiografía ilustrada británica. Por lo demás, la nota en cuestión muestra la internacionalidad de la república de las letras históricas (son mencionados autores británicos, franceses, alemanes, italianos...) y la ausencia (al menos en esta nota concreta) de autoridades españolas, aún cuando sabemos que Robertson valoraba altamente los *Anales de la Corona de Aragón* de Zurita.

El cosmopolitismo de la historiografía ilustrada aparece más claramente, aún, en Edward Gibbon (1737-1794), el último, cronológicamente hablando, de los grandes historiadores británicos del siglo XVIII. Gibbon, un acomodado gentilhombre inglés, recaló en Suiza tras sus años de estudio y estancia en Inglaterra, y eligió Roma como su gran tema. *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (Historia de la decadencia y caída del Imperio romano), la monumental y gran obra de Gibbon, se publicó en tres fragmentos, en 1776, 1781 y 1788. Según la opinión de la mayoría de los especialistas, constituye una obra maestra de la historiografía ilustrada y acredita a su autor como uno de los mejores historiadores narrativos en lengua inglesa de los últimos dos siglos. Para algunos, Gibbon supone el clímax de dicha historiografía, originada en Montesquieu y Hume.[33]

32. Aludiendo a esta característica, J. W. Thompson afirma que Robertson excede a Voltaire y Hume por su forma de trabajar a conciencia todas las fuentes impresas y archivísticas. (*A History...*, v. II, p. 72) y D. Hay remarca también, por su parte, esta sensación de profesionalidad que desprende la obra de Robertson.

33. Tal es el punto de vista de J. W. Thompson, (*A History...*, V. II, p. 75), mientras Fueter se muestra bastante más crítico y menos entusiasta respecto a Gibbon y considera a éste inferior a Robertson.

La cuestión central de la *Historia* de Gibbon, es explicar las diferencias y el paso del mundo antiguo al mundo moderno a través de los siglos de la Edad Media. Su ámbito cronológico se extiende desde la época de Augusto hasta el fin del Imperio romano de Oriente, en el siglo XV. El problema del derrumbamiento del Imperio romano —particularmente desafiador para una interpretación, como la ilustrada, centrada en el progreso— había sido ya abordado, como hemos visto, por Montesquieu. Gibbon lo retoma desde una perspectiva más amplia y considera la importancia de la crisis espiritual. Entre las tesis que sostiene en su *Decadencia y caída del Imperio romano,* una de las más conocidas, y justamente controvertidas, es que la expansión del Cristianismo fue una causa que contribuyó poderosamente al derrumbamiento del Imperio romano, obra maestra de civilización, para dar paso a la época de la religión y de la barbarie. Pero esta provocativa tesis ha polarizado demasiado la atención en una obra que tiene múltiples facetas y que ha dado origen a diferentes aproximaciones.

Ante todo, quizás convenga señalar que la novedad y, en cierto sentido, la contribución más importante de Gibbon a la historia, no reside en esta tesis explicativa, por lo demás, ya sostenida anteriormente por Voltaire. Reside en la forma en que Gibbon acierta a integrar, como ya anticipamos, su extraordinaria erudición sobre la historia del mundo romano y medieval, con una interpretación unitaria, al modo de los filósofos, plasmada en un relato lleno de encanto. Para expresarlo en palabras certeras de un gran conocedor de nuestro autor, «Gibbon fue innovador, no por las ideas sobre la decadencia de Roma, sino porque ofreció los tesoros de la erudición a la contemplación del historiador filosófico».[34] Sin que aportara nuevos métodos a la crítica de fuentes, conocía éstas muy bien (autores clásicos, cronistas medievales, historiadores modernos, fuentes numismáticas y epigráficas).[35]

A partir de un amplio conocimiento de las fuentes, los hechos —algo desdeñados por otros historiadores ilustrados— son presentados cuidadosamente y en función de una interpretación global. Esa interpretación nos ofrece, en el fondo, una imagen nueva y relativamente tranquilizadora de la civilización moderna, con progresos adquiridos que dificilmente podrán ya desvanecerse.

La obra de Gibbon, un gran cuadro interpretativo de la Edad Media —aunque sesgado— es a la vez un reflejo del autor, su medio cultural y sus compromisos políticos. Como se ha puesto de relieve, refleja, por ejemplo, los mitos de Roma en la cultura inglesa. Así, la interpretación de la historia «whig» y polibiana que quería hacer de Inglaterra una nueva

34. Arnaldo Momigliano: «La contribución de Gibbon à la méthode historique», en *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne,* París, Gallimard, 1983, p. 334.

35. En este amplio bagaje, Gibbon, que se ocupaba al fin y al cabo, en buena parte, de Italia, reservaba un lugar privilegiado para Muratori, a quien cita expresamente como su excelente guía y maestro para la historia de la península (*Decline and Fall...,* ed. J. H. Bury, 7 vols., Londres, 1897-1902, vii; 216, n.).

Roma, virtuosa, republicana, conquistadora y civilizadora. Al exaltar la herencia de la Roma antigua y considerar la razones de su decadencia, Gibbon, implícita o explicitamente, aboga por el Imperio inglés y la cultura de las Luces, y defiende ambos de la nueva barbarie que podría amenazarlos. *La decadencia y ruina del Imperio romano* hay que ponerla en relación, aunque no de un modo simplista, con la decadencia y caída del primer Imperio colonial británico.[36]

Ofrecemos al lector dos textos de la célebre obra de Gibbon en la única traducción, de 1842, publicada en España. Pensamos que la relativa dificultad que supone el arcaísmo de algunas palabras, queda compensada por una gran riqueza léxica. Los párrafos iniciales del capítulo primero, sobre el Imperio en la época aúrea de los Antoninos (s. II d. de C.), constituyen el primer texto, el [53]. Testimonian ya el arte narrativo de Gibbon y su aproximación al tema por su clara contraposición entre la civilización de Roma y la barbarie de los otros pueblos. La familiaridad del autor con los historiadores clásicos queda de manifiesto en las notas eruditas, bastante más breves que las de Robertson. Por último, el tono de las alusiones que hace en aquéllas —a propósito de la conquista de Bretaña— a irlandeses y escoceses («Caledonios»), transparentan la sensibilidad inglesa y los conflictos nacionales en la Gran Bretaña coetánea de Gibbon, cuando el «jacobitismo» era algo más que un recuerdo. Es el matiz o contrapunto necesario a una falaz imagen, demasiado cosmopolita e internacional, de Gibbon. En el segundo texto de Gibbon que hemos seleccionado, el [54], éste efectúa unas sustanciosas *Observaciones generales sobre la ruina del imperio romano en el Occidente,* incluidas tras el capítulo XXXVIII, que cierran la primera parte de su obra. Las «observaciones» de conjunto de Gibbon, como el lector comprobará, son muy ricas de contenido y exponen algunas de sus grandes tesis sobre el pasado y el futuro de la civilización por excelencia: la de «la gran república europea» (notemos el término); con la esperanza de que «quizás las mismas reflexiones ilustrarán la ruina de aquel imperio poderoso [Roma], y explicarán las causas probables de nuestra seguridad presente». Llamaremos la atención, de modo más concreto, aunque brevemente, sólo sobre algunas ideas fuerza del texto.

Aunque con algunas referencias a los «efectos benéficos» de la expansión del Cristianismo entre los bárbaros, encontramos en estos párrafos la tesis de que el «predominio, o al menos el abuso del Cristianismo» contribuyó a la decadencia y ruina del imperio romano. Afloran aquí los prejuicios antieclesiásticos de Gibbon, un ilustrado inglés reacio entonces a la Iglesia romana, que ha descrito con detalle, a lo largo de su obra, las flaquezas de los cristianos y ha mostrado poco interés y sensibilidad

36. Resumo aquí ideas y perspectivas del artículo de Momigliano citado en nota 34 y, especialmente, de la gran tesis de Michel Baridon, *Edward Gibbon et le mythe de Rome, histoire et idéologie au siècle des Lumières,* París, Champion, 1977, a través de la recensión de esta obra publicada por Charles-Olivier Carbonell en *Storia della Storiografia,* n. 3 (Milán, 1983), pp. 146-147.

por la gran aportación de éstos a la vida de la sociedad europea, una aportación más extendida a partir de la transición del mundo antiguo a la edad media.[37] Pero, por encima del debate sobre una interpretación concreta, con Gibbon se reanuda y adquiere matices nuevos una aproximación a la historia europea que aspira a clarificar las relaciones entre religión y civilización como tema crucial. Los historiadores liberales del siglo XIX (como Guizot) serán quizás, de modo especial, los herederos de esa aproximación.[38]

Destaca también —a nuestro juicio— en los párrafos finales de estas «Observaciones» de Gibbon, su confiada y consoladora seguridad respecto al futuro terrenal de la humanidad y respecto a la superioridad de la civilización europea.[39] Pero su optimismo ilustrado queda matizado por el «quizás» que Gibbon utiliza para referirse al progreso ético. Importante matización que, desgraciadamente, se ve corroborada con los datos nuevos que nosotros, los hombres de fines del siglo XX, poseemos.

5. **La historiografía germánica y el nuevo clima romántico**

Dejemos ahora a Gibbon trabajando y envejeciendo en su apacible villa de Lausana y pasemos el Rin, para ocuparnos de la historiografía germánica. Dentro del marco de referencia común, la cultura europea del siglo XVIII, se disciernen en ella algunas características peculiares. Es una historiografía más policéntrica, en varios sentidos, que la francesa y británica. Más policéntrica desde el punto de vista geográfico-político porque surge en lugares más variados —en correlación con la gran fragmentación del mundo germánico de la época— aunque la universidad de Gotinga, creada en 1734, en el electorado de Hannover, destaque como aglutinador de una interesante escuela historiográfica. Esta, significa, sobre todo, un paso importante en la profesionalización de los historiadores y anticipa la hegemonía de la historia académica (Clío en las cátedras) que será característica del «siglo de la historia»: el XIX.[40] La historiografía germánica es más policéntrica, más plural también, desde el punto de vista ideológico. En ella a la interpretación ilustrada a lo Voltaire, siendo importante, hay que añadir otras interpretaciones al mar-

37. Momigliano ha hecho notar, por ejemplo, las escasas referencias de Gibbon a la influencia creadora de Casiodoro y san Benito, tras el derrumbamiento del reino ostrogodo en Italia. («La contribution de Gibbon...», pp. 337-338).

38. François Guizot, el autor de una importante *Historia de la Civilización en Europa*, 1828-1830, fue asimismo el gran traductor de Gibbon al francés. Quizás sería interesante investigar el contexto histórico de la traducción castellana de Mor Fuentes.

39. J. Ferrater Mora se ha referido a esa faceta capital de «consolaciones por la historia» que tienen muchas de las grandes visiones o filosofías de la historia, como las que él estudia (entre las que se encuentra Voltaire). Gibbon sería un ejemplo de ello.

40. Véase el artículo de Georg G. Iggers, «The University of Göttingen and the Transformation of Historical Scholarship», en *Storia della Storiografia*, n. 2 (Milán, 1982), pp. 11-37.

gen, e incluso en abierta oposición, a la teoría ilustrada de la historia: las que encarnan, por ejemplo, Winckelmann, Möser o, más aún, Herder como heraldo ya del historicismo y del romanticismo, en el último tercio de la centuria. Por lo demás, la producción histórica germánica, más amplia que la francesa e inglesa, careció de la irradiación de éstas, en parte por el escaso conocimiento del alemán fuera de las tierras del Imperio. Sus grandes autores resultaban en Europa occidental, y continúan resultando hoy, bastante menos conocidos que un Voltaire, Gibbon o Muratori. Aunque, desde luego, sería injusto minusvalorarlos, relegándolos simplemente al campo de la erudición, por importantes que hayan sido las aportaciones germánicas en este último aspecto, a partir de los trabajos pioneros de Leibniz, ya aludidos en este mismo capítulo.

La aproximación ilustrada a la historia, siguiendo las huellas de Montesquieu y Voltaire, tuvo cultivadores de relieve en Alemania.[41] Así August Ludwig Schlözer (1735-1809), uno de los profesores de Gotinga, que aplica los esquemas ilustrados a la historia política de la Europa central y oriental y diseña una inacabada historia universal. De sabor más plenamente ilustrado son las obras del último exponente de la escuela de Gotinga, Arnold Hermann Ludwig Heeren (1760-1842). Heeren, de origen hanseático, retoma y desarrolla la tesis de la conexión entre comercio y civilización. Tras estudiar el comercio en los estados de la Antigüedad (1799), a principios ya del siglo XIX ofrece un manual (que se convertirá en clásico) con este título significativo y de resonancias robertsonianas: *Handbuch der Geschichte des europäischen Staatensystems und seiner Kolonien* (Manual de Historia del sistema europeo estatal y sus colonias).

Bastante más discutible es, en cambio, la adscripción a la historiografía ilustrada de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768).[42] Pero innegable, en todo caso, su aportación germinal a la historia del arte, con su *Geschichte der Kunst des Altertums* (Historia del arte de la Antigüedad). La historia del arte, no sólo en la Antigüedad, era expuesta ahora, a la vez, mediante una lógica interna y como producto de la cultura de cada época, más que como un conjunto de vidas de artistas. Una obra escrita con el fuego interior y la poesía de «un sacerdote que habla de su Dios» (la belleza).[43] La dimensión estética es la que priva aquí doblemente (por temática y enfoque) sobre la intelectual y ético-política, entre esas tres (ético-política, intelectual y estética) que se pueden discernir siempre en la historia, aunque sean, en el fondo, indisociables.

41. Fueter dedica incluso un par de epígrafes de su clásica obra a las respectivas «escuelas» de Voltaire y Montesquieu en Alemania. Entre los historiadores de la primera destaca a Schlözer y Spittler. (*Historia...*, v. II, pp. 44-55). En la nota 10 nos referimos ya a la segunda.

42. La adscripción de Winckelmann a la historiografía ilustrada es afirmaba por P. Rossi, por el nexo en la interpretación de aquel entre arte y libertad política, pero es negada por Fueter.

43. Fueter, *Historia...*, v. II, p. 66.

Es justamente en la dimensión ético-política de su quehacer donde encontramos una de las discrepancias entre Justus Möser y Voltaire. Möser (1720-1794), el historiador de Osnabrück, por origen y tema, y fundador, tal vez, de la historia socio-institucional, no comparte la apuesta de Voltaire por el despotismo ilustrado en un estado fuerte. El aboga por el retorno a la antigua libertad; a favor de los distintos territorios históricos, de las ciudades y de los propietarios. Su «corazón alemán», su patriotismo o nacionalismo difícilmente podían casar, por lo demás, con el cosmopolitismo teórico y hegemonismo práctico de la cultura ilustrada francesa.[44]

En Möser aparece algo que se manifestará más claramente en Herder: una fuerte conciencia nacionalista, bajo el cosmopolitismo y la relativa unidad de la república europea de las letras. En la Alemania de Federico II (el Grande, como escribe Heeren) esta conciencia nacionalista se ve reforzada por el orgullo de su pasado y la constatación de su creciente protagonismo, cultural y político-militar, en Europa. Johann Gottfried Herder (1744-1803), en su teoría de los caracteres nacionales específicos de los pueblos, concebidos cada uno como un todo orgánico y anímico (la teoría del *Volkgeist,* del espíritu del pueblo) expresa esa conciencia con fuerza y la legará a la interpretación romántica de la historia. Hay que precisar, sin embargo, que el nacionalismo de Herder puede verse, como ha hecho Georg G. Iggers, como un nacionalismo cultural y, en cierto sentido, cosmopolita (por su reconocimiento de que todas las naciones contribuyen a la riqueza de la humanidad). Los enfrentamientos derivados de la dominación napoleónica de Alemania contribuyeron poderosamente a modificar ese nacionalismo alemán, durante los decenios siguientes, en un sentido más exclusivista y político.[45]

Herder expresa, a la vez, un cambio de clima filosófico cultural. Este se manifiesta, por una parte, en la búsqueda de un modelo científico (el buffoniano, por ejemplo) alternativo a la interpretación mecanicista en la que se inspiraba la física social, la «física histórica ilustrada».[46] El nuevo clima cultural se hace patente también en las acrecentadas dudas respecto a la

44. El nacionalismo cultural de Möser quedó bien de manifiesto en su intervención en el debate sobre el empleo de la lengua francesa en Alemania, a raíz del concurso convocado por la Academia de Berlín, en 1784 (al que hemos hecho referencia en la nota 4). Si los alemanes estaban culturalmente retrasados, pensaba Möser, era por haber imitado demasiado a Francia y no haberse inspirado suficientemente en su propio genio. (P. Hazard, *El pensamiento...,* p. 403). El mismo espíritu animó las colaboraciones de Möser en la revista *Patriotische Phantasien* (Fantasías patrióticas), entre 1774 y 1778.

45. Este nacionalismo que divide, queda reflejado, de modo sobrecogedor, en las palabras sobre la patria alemana del poeta Ernst Moritz Arndt, del invierno de 1812-1813. Esta se encontraba, decía, «donde todo francés es llamado enemigo y todo alemán es llamado amigo». Véase *The German Conception of History,* Middletown (Conn.), 1983, pp. 35-43 y nota 46, cap. 2, p. 303.

46. Sobre este nuevo contexto científico del siglo XVIII y su influencia historiográfica, véase Peter Hans Reill, «Narration and Structure in Late Eighteenth Century Historical Thought», *Storia della Storiografia,* n. 10 (Milán, 1986), pp. 77-90. La expresión «física de la historia» aparece en la propia obra de Herder, *Auch eine Philosophie...,* (*Obra selecta,* Madrid, Alfaguara, 1982, p. 342).

superioridad de la civilización europea frente al primitivismo. Todo ello favorece nuevas reflexiones globales sobre la evolución histórica de la humanidad, como las que Rousseau y Herder estaban dando a conocer.

Hemos pensado que era interesante ofrecer al lector algunos textos de Herder, poco conocidos por lo general. Los dos pertenecen a su ensayo *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit* (Otra filosofía de la historia para la educación de la humanidad). Este ensayo casi visionario, publicado en 1774, que representa el punto culminante de su etapa juvenil, constituye una réplica llena de fuerza a la interpretación ilustrada de la historia, expresando de forma extrema, y a veces polémica, puntos de vista que moderaría posteriormente en su obra de madurez *Ideeen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (Ideas sobre la filosofía de la historia de la humanidad), 1784-1791.[47]

En su ensayo juvenil Herder hace una lectura de la evolución de la humanidad muy diferente de la que hemos encontrado en las correspondientes obras de Hume, Robertson y Voltaire (a las que se refiere con frecuencia). Propone además una aproximación a la historia distinta, utilizando también ampliamente la simpatía y el sentimiento para captar la especificidad y singularidad de cada pueblo y época estudiada, una aproximación historicista, en definitiva. Su lenguaje tiene la vibración y el color del romanticismo: «caro, agotado, fastidioso, inútil librepensamiento, sustituto de lo único que quizás les haría falta [al espíritu de algunos países]: ¡corazón, calor, sangre, humanidad, vida».[48]

En el primero de los textos de Herder, el [55], el lector puede encontrar, además del estilo y el talante de su ensayo juvenil, algunas de sus ideas sobre el modo de aproximación a la historia y a los caracteres nacionales. En el segundo, el [56], Herder retoma y comenta —irónica, poética y polémicamente— algunas de las valoraciones y conceptos centrales de la historiografía ilustrada sobre el progreso diferencial de la civilización europea en el siglo de Luis XIV: el sistema comercial y el modo de vida y costumbres. Sus reticencias a la hegemonía de la cultura francesa, su idea de que una Europa ahogada en la opulencia y la cultura ha perdido la virtud y la naturaleza, su odio al despotismo... no son cuestiones baladíes. Herder, que no niega «lo grande, lo bello, lo singular de nuestro [su] siglo» desea ofrecer un cierto contrapunto a las «exageradas declaraciones laudatorias que se encuentran en todos los libros de moda, especialmente en los franceses».[49]

47. Las etapas en el pensamiento histórico de Herder han sido estudiadas por Meinecke en un extenso capítulo (el IX) de su influyente libro sobre los orígenes del historicismo. Este pensamiento es tratado, asímismo, sintética y lúcidamente, por Georg G. Iggers, en *The German Conception*... La obra de Iggers supone, de hecho, una cierta revisión de la interpretación del historicismo propuesta por Meinecke. Carlo Antoni, en *Lo Storicismo,* Roma, 1957, estudia también la interrelación de ideas, instituciones y fuerzas políticas en el pensamiento histórico del siglo XVIII. Para la bibliografía específica sobre Herder, remito al libro de Iggers.

48. Herder, *Obra selecta,* Madrid, 1982, p. 325.

49. Herder, *ibidem,* p. 331.

6. **La evolución de la historia en España**

Dejemos ya la historiografía germánica para referirnos a la evolución de la historia en España. ¿Qué características específicas cabe destacar dentro del contexto global europeo? A diferencia de Alemania, no se observa en España —ni siquiera a fines del siglo— una profesionalización de los estudios históricos similar a la que emblematizan la escuela de historiadores universitarios de Gotinga. Habrá que esperar, para ello, a la centuria siguiente. Los autores de los más apreciados estudios históricos son más bien juristas y/o eclesiásticos que comparten, en mayor o menor medida, los valores y proyectos ilustrados. Una buena parte de los hombres más significativos de la Ilustración española (como Campomanes, Capmany y Jovellanos) cultivaron los estudios históricos y nos han aportado valiosos trabajos en los que se combinan erudición y pensamiento.

En esta misma dimensión de los condicionamientos sociológicos del trabajo intelectual y respecto al patronazgo, apenas existe la posibilidad de autores (como Voltaire o Gibbon) que dependan y se apoyen en un público lector relativamente numeroso, formado por grupos urbanos económicamente acomodados. La realidad sociológica, cultural e institucional española de la época, hacía bastante exiguas esas posibilidades. En este aspecto, pervive, en mayor medida, el patronazgo individual y el de las instituciones gubernamentales o eclesiásticas. Un patronazgo que se solapa con la vigilancia coercitiva que sigue desempeñando la Inquisición, aunque de forma atemperada —sobre todo en el último tercio de siglo— respecto a otros tiempos.

Desde el punto de vista ideológico, dado el mayor arraigo en España de la vivencia católica y de la filosofía tomista (la cual implica realismo epistemológico y ética objetivista de fundamentación transcendente), el pensamiento ilustrado y su aplicación a la historia cobran acentos específicos. La Ilustración cristiana es su resultante: una Ilustración que busca aunar Cristianismo con progreso moral y material. Si a esto sumamos el poder de los eclesiásticos españoles, encontraremos explicable que una buena parte de la producción historiográfica continúe siendo historia eclesiástico-religiosa.

Pero junto a estas características específicas, se observa en la historiografía española del siglo XVIII, aunque con un cierto *décalage* cronológico, los mismos desarrollos y fenómenos que resultan más destacables en el pensamiento y en la escritura de la historia, a nivel general europeo-occidental (a los que ya nos hemos referido). Los retomaremos enseguida, aludiendo a manifestaciones hispánicas de esas mismas realidades. Pero antes, quisiéramos destacar que esa evolución historiográfica similar, no fue potenciada sólo por las influencias o los acrecentados contactos culturales con Francia, lógicamente reforzados por el establecimiento de la dinastía gala de los Borbones en el trono de España desde 1700/1714. Los tradicionales vínculos culturales con Italia siguieron operando espe-

cialmente en los reinos levantinos de la Corona de Aragón; y, en menor medida, también las conexiones británicas y germánica.[50]

La multiplicación, desde principios de siglo, de los trabajos eruditos sobre el pasado, a los que se aplica crecientemente el utillaje de la crítica documental, es una importante realidad también en España. Esta erudición rara vez está presidida por un desinterés total. No es casualidad que el vasto plan de publicación de fuentes diplomáticas —tratados de paz de la Monarquía hispánica, etc.— concebido por Abreu y Bertodano, comenzara por el siglo XVII;[51] ni que sea un eclesiástico, el padre Enrique Flórez, el autor de la *España Sagrada,* una obra que, pese a algunas importantes deficiencias, constituye uno de los monumentos de la historiografía española del siglo. De hecho, más bien que una historia eclesiástica (de España) es «una colección de monografías y de materiales para componerla», en palabras de B. Sánchez Alonso.[52] En cuanto a las obras de erudición colectiva, la Real Academia de la Historia, con sede en Madrid, se propuso un ambicioso plan de investigaciones que sólo se realizó en una pequeña parte. En Barcelona, los trabajos de la Academia de Buenas Letras se orientaron en gran medida hacia la elaboración de memorias o discursos históricos, pero la aportación catalana a la historiografía no se reduce a ellos. A partir de Valencia, la gran figura intelectual de Gregorio Mayans se proyectó también fuertemente en la historiografía española.[53]

Por otra parte, a lo largo del siglo, y de manera muy palpable en su último tercio, se observa la tendencia a un ensanchamiento del campo de la historia. Se preconiza (algunos años más tarde que Voltaire en sus

50. La importancia de estos vínculos culturales ha sido estudiada y resaltada en varios trabajos por Antonio Mestre, quien ha prestado particular atención a los contactos de Gregorio Mayans con Muratori y diversos intelectuales europeos. Estos contactos pueden seguirse en el riquísimo epistolario de Mayans, en curso de publicación sistemática bajo la dirección de A. Mestre.

51. La monumental obra de José Antonio Abreu y Bertodano, marqués de la Regalía, *Colección de Tratados de paz, alianza...* (Madrid, 1740-1752), había de retrotraerse, en principio, a la época medieval, pero por presión de Felipe V —en función de la utilidad política— comenzó por el período posterior al reinado de Felipe III, sin que llegara a completarse con documentación anterior al siglo XVII.

52. Sánchez Alonso, Benito: *Historia de la historiografía española,* v. III, Madrid, CSIC, 1950, p. 110. Como sucede en muchas otras obras de la época, el título íntegro de la *Hispania Sagrada* ofrece una útil y precisa aproximación a su contenido. He aquí el de la primera edición, modificado ligeramente: *Theatro geographico histórico de la Iglesia de España. Origen, divisiones, y términos de todas sus Provincias. Antigüedad, traslaciones, y estado antiguo presente de sus Sillas [episcopales], en todos los dominios de España y Portugal. Con varias disertaciones críticas, para ilustrar la Historia Eclesiástica de España,* Madrid (1747). Flórez es el único autor español del siglo XVIII que aparece en el índice analítico de la obra de J. W. Thompson.

53. Para la aportación catalana y su relación con Valencia, véanse, especialmente, los trabajos de Miquel Batllori. El pensamiento y método histórico de Mayans, así como su proyección en la historiografía española han sido estudiados en la importante obra de Antonio Mestre, *Historia, fueros y actitudes políticas. Mayans y la historiografía del siglo XVIII,* Valencia, Ayuntamiento de Oliva, 1970. En ella se analizan también las insuficiencias del método crítico de Flórez y sus relaciones con Mayans.

Nuevas consideraciones) y se realiza —en menor medida— una historia de la civilización o historia civil, bastante más amplia que la historia político-militar. Los textos de Antonio de Capmany y Juan Pablo Forner, que enseguida introduciremos, son muy expresivos de una preocupación que no es únicamente suya, sino compartida por los ilustrados que se dedican, de una forma u otra, a la historia. Así hablaba Jovellanos en su discurso de recepción en la Academia de la Historia: «¿dónde está una historia civil que explique el origen, progresos y alteraciones de nuestra constitución, nuestra jerarquía política y civil, nuestra legislación, nuestras costumbres, nuestras glorias y nuestras miserias».[54]

Las *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona,* de Antonio (o Antoni) de Capmany y de Montpalau (1779 y 1792), son una de las obras que más claramente manifiestan por su sentido crítico, su temática, enfoque y solidez documental, una nueva y moderna etapa de la historiografía española.[55] Presentamos dos textos de ellas en nuestra antología, por su valor intrínseco —las *Memorias* son, sin duda, una de las más valiosas historias económicas publicadas en Europa en el siglo XVIII, equiparables a la historia urbana de Möser— y por la entidad de la producción global de su autor.

El catalán Antoni de Capmany (1742-1813), escritor polifacético y hombre de acción, es una de las más vigorosas personalidades de su generación. Una generación que accede a la escena histórica en el reinado de Carlos III (momento de plenitud del reformismo ilustrado en España), y termina su vida (tras un viraje acentuado en la etapa crítica de la Revolución francesa y la dominación napoleónica), en un clima cultural diferente. De la Ilustración al romanticismo: esa es la trayectoria intelectual e historiográfica que ejemplifica Antonio de Capmany. Esa evolución se manifiesta, desde luego, en sus obras de carácter más netamente histórico, sean preferentemente documentales o interpretativas, y también en aquellas —muy abundantes— en que prima la aproximación filológica.[56] Pero estas diversas facetas no son elementos aislados. En Capmany la razón crítica, la erudición histórica y filológica, y el compromiso político sirvieron al mismo proyecto: un regeneracionismo nacional basado en la Ilustración cristiana y dinamizado por el reto del desprecio de los *philosophes* (Montesquieu, Voltaire, Masson de Morvilliers) hacia España.

Las *Memorias históricas* de Capmany son un estudio amplio (cuatro volúmenes), bien estructurado y documentado, de la actividad manufacturera, comercial y marítima de Barcelona, en el período medieval, sobre todo, y en el marco europeo. Fueron publicadas para impulsar la expan-

54. Citado por B. Sánchez Alonso: *Historia...*, v. III, p. 188.

55. Hay un amplio consenso entre los estudiosos en esta alta valoración de Capmany (R. Grau, F. Lopez, E. Lluch, P. Molas, B. Sánchez Alonso, P. Vilar). «Capmany est, du moins, sans conteste, l'Espagnol qui montre en ce temps la meilleure intelligence du passé de l'Espagne et plus généralment de la méthode historique» (François Lopez: *Juan Pablo Forner et la crise de la conscience espagnole au XVIII siècle,* Burdeos, 1976, p. 429).

56. De hecho, fueron sus trabajos filológicos los que dieron mayor prestigio a Capmany, en vida.

sión económica exterior catalana y potenciar su identidad histórica.[57] Capmany se identifica con la historia de Cataluña y sus instituciones autónomas, sobre todo con los gremios. Los gremios como encarnación orgánica del pueblo, considerado como elemento trabajador y productivo.[58] Ve en ellos manifestaciones del carácter secular de los catalanes, de su aprecio a la laboriosidad y al trabajo manual, lo que era, en parte, una idealización.

Hemos escogido un texto de las *Memorias históricas* de Capmany, el [57], que nos parece puede ilustrar el sentido crítico, la erudición y la aproximación de Capmany a su tema, con una perspectiva amplia que sobrepasa con creces, con frecuencia, el ámbito estricto de la historia de la ciudad condal. Capmany expone en él «las dudas que me [le] han ocurrido con la lectura de nuestros autores políticos, sobre la tan decantada industria de los siglos pasados [en España], no menos exagerada que la población y agricultura de aquel tiempo, que sin el menor examen estiman algunos por incomparablemente mayor que la moderna; sin advertir que si hoy se hallan obstáculos físicos y políticos para ser más aventajada, mayores subsistían entonces». En sus razonamientos, Capmany demuestra claramente que es plenamente consciente de la continua interacción histórica entre evolución de la población y evolución de la actividad económica, así como entre éstas y las realidades político-morales. Es la suya, pues, una interpretación compleja en la que se hace justicia al condicionamiento climático, pero sin llegar al *quasi*-determinismo a lo Montesquieu.

Por otra parte, remarquemos que la cuestión que Capmany afronta aquí —y desarrolla más ampliamente en otra obra posterior— no es meramente erudita. Es una cuestión de gran calado interpretativo y político: el progreso de España en la época de los Borbones y el balance del reformismo de Carlos III.[59]

En la obra de Capmany hay también, ya lo anticipamos, elementos románticos, cuyo peso se acrecienta en su trayectoria intelectual. Capmany había expuesto una teoría de la nación y del carácter nacional en el tomo I de su *Teatro histórico-crítico de la elocuencia española* (1786). Afir-

57. En la publicación de las *Memorias* de Capmany desempeñó un importante papel el mecenazgo institucional de la recién creada Junta de Comercio de Barcelona, y la colaboración de Caresmar y otros eruditos catalanes que aportaron fuentes. Capmany utilizó también ampliamente obras de Muratori. Sobre la influencia de éste en Capmany, véase el estudio de I. Ribas citado en la bibliografía específica. Por nuestra parte, nos hemos interesado (junto con M. Pérez Latre) por el papel de la Junta de Comercio de Barcelona en la gestación y difusión de las *Memorias* de Capmany en una comunicación (en prensa) al Congreso sobre la burguesía española en la Edad Moderna (Madrid, 1991).

58. Las reflexiones e informaciones de Capmany sobre los gremios de Barcelona han sido analizadas ampliamente por Pere Molas Ribalta en su importante libro sobre *Los gremios barceloneses del siglo XVIII*, Barcelona, CECA, 1970.

59. Ese es un trasfondo de indagación al que no era ajena, desde luego, la célebre descalificación de España y su gobierno por Masson de Morvilliers en la *Enciclopedia metódica*. En la respuesta de Capmany se hace patente no sólo el historiador, sino también el hombre que había colaborado en ese proyecto reformista (en la repoblación de Sierra Morena, por ejemplo).

maba que el pueblo era el detentador del ingenio y del carácter nacional, y que la verdadera literatura (como en el Siglo de Oro) había de nutrirse de esa savia.[60] Mantiene, pues, una postura análoga a la de Möser. Pensaba también que, gracias al pueblo, España podría regenerarse. Algunos años más tarde, en el tomo III de sus *Memorias históricas,* Capmany completará sus observaciones con algunas páginas en las que volverá sobre la noción de carácter nacional. Hablará ante todo de su Cataluña natal y se preguntará por las razones de la tradicional inclinación al trabajo de los catalanes. Pensamos que su razonamiento, en el que se descartan explicaciones externas o circunstanciales, tiene un gran interés y por eso lo ofrecemos al lector en el texto [58].

Hemos querido que el lector complete su idea de la historiografía ilustrada española con un breve texto de Juan Pablo Forner que compendia muchas de las características de aquélla y refleja el contexto vital y político de su autor. Forner, extremeño de nacimiento, de familia valenciana, estudió en la universidad de Salamanca. Se forjó una sólida cultura jurídica, filosófica y lingüística. En cierto sentido, es continuador —por la atmósfera cultural de su familia— de la tradición humanística de los ilustrados valencianos de la primera mitad de siglo, entre los que descuella Gregorio Mayans. Como Capmany, del que es coetáneo, Forner prestó gran interés a las cuestiones filológicas y literarias. Con un talante bastante más polémico que aquél («gladiador literario», le llamó M. Menéndez Pelayo) participó de lleno en buena parte de los debates culturales de su tiempo, tanto intrahispánicos como de alcance europeo. Su famosa *Oración apologética por (la) España y su mérito literario,* de 1786, en réplica a Masson de Morvilliers, ha hecho que la rica y recia personalidad de Forner haya quedado demasiado reducida, con frecuencia, al papel de apologista oficial de la aportación hispánica a la cultura europea. Sin embargo, Forner es también el autor de un espléndido *Discurso sobre el modo de escribir y mejorar la historia de España* (1792), al que pertenece el texto que hemos seleccionado.

El *Discurso* sobre la historia de Forner constituye una de las más importantes piezas de la Ilustración española y nos da una imagen mucho más completa de su estatura intelectual. Cala hondo en las cuestiones teóricas y metodológicas. Muestra familiaridad con las principales obras de la historia europea de su siglo y una gran cultura historiográfica general.[61] La enjundia de sus reflexiones se percibe desde la inicial *Adver-*

60. «Los cortesanos y los literatos de todos los países son muy parecidos, porque todos aprenden en un mismo libro, aunque en diversa lengua. No sucede lo mismo con el pueblo». (Citado por François Lopez, *Juan Pablo Forner...*, p. 425).

61. François Lopez, en su *thèse d'Etat* publicada *Juan Pablo Forner et la crise de la conscience espagnole au XVIIIè. siècle,* Burdeos, 1976, dedica bastantes páginas del epígrafe «Forner, citoyen de Séville. Un discours sur le méthier d'historien et une théorie du 'nationalisme intégral'», a estudiar las reflexiones de Forner sobre el oficio de historiador. Véase, especialmente, pp. 518-542. Trata también de las razones por las que Forner no logró publicarlo. Véase asimismo la introducción de F. Lopez a su reciente edición del *Discurso* de Forner.

tencia al lector, que incluimos en nuestra antología, como texto [59]. Subrayaremos, únicamente, algunas ideas: su insistencia en la dimensión utilitaria o pragmática de la historia, el énfasis en la necesidad de fuentes fiables y originales, el ensanchamiento del campo temático respecto a la historia bélica, y su visión de la historia como estudio de los «progresos» del Estado y de cada uno de los grupos que lo componen. Hay en él, pues, una clara preeminencia de las dimensiones intelectual y ética, en consonancia con el programa historiográfico de la Ilustración, que ya conocemos.[62]

Pero también existen en los pensamientos que Forner expone en su *Advertencia,* interesantes matices que responden, en parte, a una coyuntura política específica. El sesgo radical de la Revolución francesa habrá contribuido a esa visión del Estado como escenario de la conflictividad entre las clases o grupos políticos que lo componen (cuyos orígenes, evolución y derechos han de ser estudiados cuidadosamente). ¿La función de la historia?: ser útil a los ciudadanos (como quería Voltaire), sin duda; «pero principalmente a los monarcas y a los hombres públicos». Es la historia en la visión de un ilustrado reformista, no de un revolucionario igualitario. Así y todo, el tema era vidrioso en aquella coyuntura. Algunos pensaron que demasiado... y el *Discurso* hubo de esperar para su publicación tiempos menos conflictivos.

Por lo demás, en las afirmaciones de Forner respecto a la exhaustividad en el uso de las fuentes (como pruebas sólidas), puede verse el doble eco de la tradición erudita valenciana y de la profesión jurídica de su autor; y en el firme realismo epistemológico de la «Advertencia» al lector (y de todo el *Discurso*), la formación escolástica de aquél.

62. «En esta ocasión me propuse escribir cosas, no frases», dirá Forner. Así, se decanta claramente frente a una cuestión (si ha de primar la verdad o la elocuencia en la historia) que muchos otros autores o tratadistas se habían planteado. Montaigne también había combatido la hegemonía de los «méritos gramáticos». Justamente *Res et verba,* se titula (respondiendo a su contenido) un excelente artículo de F. Waquet, en *Storia della Storiografia,* (n. 8, 1985) que estudia la opción de los eruditos franceses de fines del siglo XVII, ante esa polaridad.

IV.B. TEXTOS

IV [41]

MONTESQUIEU: *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, 1734; cap. IX

Edición: MONTESQUIEU, *Grandeza y decadencia de los romanos*, Madrid, Espasa-Calpe, 1962, 4.ª ed. (Col. Austral, 253; traducción de Matilde Huici, pp. 59-63.

Capítulo IX

Dos causas de la pérdida de Roma

Cuando el territorio dominado por Roma se limitaba a Italia, [la república] podía subsistir fácilmente. Todo soldado era ciudadano al mismo tiempo; cada cónsul reclutaba un ejército, y otros ciudadanos iban a la guerra bajo el mando de quien le sucedía. No siendo excesivo el número de las tropas, se cuidaba de no recibir en la milicia más que a gentes con bienes suficientes para que tuviesen interés en la conservación de la ciudad. Por último el Senado veía de cerca la conducta de los generales, y les quitaba la intención de hacer nada contra su deber.

Pero cuando las legiones pasaron los Alpes y el mar, los hombres de guerra, obligados a permanecer durante muchas campañas en los países que sometían, perdieron poco a poco el espíritu de ciudadanos; y los generales, disponiendo de los ejércitos y de los reinos, adquirieron el sentimiento de su fuerza y no pudieron ya obedecer.

Los soldados empezaron, pues, a no conocer más que a su general, a fundar en él todas sus esperanzas, y a ver a la ciudad cada vez más lejana. No fueron ya soldados de la república, sino soldados de Sila, de Mario, de Pompeyo, de César. Roma no pudo saber, desde entonces, si el jefe de su ejército en una provincia era su general o su enemigo.

Mientras que el pueblo de Roma no tuvo más corruptores que sus tribunos, a quienes no podía dar sino su propio poder, el senado pudo defenderse fácilmente, porque obraba con continuidad, en tanto que el pueblo pasaba, sin cesar, del entusiasmo más fogoso a la extrema debilidad. Pero cuando el pueblo pudo dar a sus favoritos formidable autoridad en el exterior, toda la sabiduría del Senado resultó inútil, y la república se perdió.

Los Estados libres duran menos que los que no lo son; y es porque los éxitos y las desgracias que les ocurren les hacen casi siempre perder la libertad; mientras que los éxitos y desgracias de un Estado en que el pueblo está sometido confirman igualmente su servidumbre. Una república prudente no debe aventurar nada que la exponga a la buena o mala fortuna: el solo bien al que debe aspirar es la perpetuidad de su institución.

Si la grandeza del imperio perdió a la república, no contribuyó a ello menos la extensión que dieron a la ciudad. Roma había sometido todo el universo con ayuda de los pueblos de Italia, a los que concedió en diferentes épocas diversos privilegios. La mayor parte de estos pueblos no se cuidaron al principio del derecho de ciudadanía entre los romanos; y algunos prefirieron conservar sus propios usos. Pero cuando este derecho fue el de la soberanía universal, cuando en el mundo no se era nada si no se era ciudadano romano, y con este título se era todo, los pueblos de Italia resolvieron perecer o ser romanos; no pudiendo conseguirlo por la súplica ni por la intriga, recurrieron a las armas. Se sublevaron en toda la costa del mar Jónico; y los otros aliados iban a seguirlos. Roma, obligada a combatir contra los que eran, por decirlo así, las manos con que encadenaba al universo, estaba perdida; veíase reducida a sus murallas: decidió conceder este derecho tan deseado a los aliados que habían sido fieles; poco a poco lo concedió a todos.

Desde entonces Roma no fue ya la ciudad en que el pueblo no había tenido sino un solo espíritu, un mismo amor por la libertad, un mismo odio por la tiranía, donde aquella envidia del poder del Senado y de las prerrogativas de los grandes, siempre mezcladas de respeto, no era sino amor a la igualdad.

Cuando los pueblos de Italia fueron todos ciudadanos romanos, cada ciudad aportó su genio, sus intereses particulares, y su dependencia de algún gran protector. La ciudad, desgarrada, no formó un todo unido; y como el ser ciudadano sólo era una especie de ficción, ya no eran los mismos magistrados, las mismas murallas, los mismos dioses, los mismos templos, las mismas sepulturas; ya no miraban a Roma los mismos ojos, ya no hubo el mismo amor a la patria, y los sentimientos romanos dejaron de existir.

Los ambiciosos hicieron venir a Roma ciudades y naciones enteras para perturbar los sufragios o comprarlos; las asambleas fueron verdaderas conjuras; se llamó *comicios* a una tropel de sediciosos; las autoridades del pueblo, sus leyes, el pueblo mismo, se convirtieron en cosas quiméricas, y la anarquía fue tal que no se pudo saber si el pueblo había dado una orden o no.

Los historiadores hablan sólo de las divisiones que perdieron a Roma; pero no ven que esas divisiones eran necesarias, que siempre habían existido y existirían en lo sucesivo. El poderío de la república fue el que envenenó la situación y convirtió en guerras civiles los tumultos populares. Por fuerza tenía que estar Roma dividida; aquellos guerreros tan orgullosos, tan audaces y terribles, combatiendo fuera de la ciudad, no podían ser muy dulces y moderados dentro de ella. Pretender que haya en un Estado libre gentes atrevidas en la guerra y tímidas en la paz, es pretender lo imposible; y, por regla general, siempre que en un Estado que lleva el nombre de república reine tranquilidad absoluta, puede asegurarse que la libertad no existe allí.

Lo que en un cuerpo político se llama unión, es algo muy equívoco; la verdadera unión es armonía, por la cual todas las partes, por opuestas que nos parezcan, concurren al bien general de la sociedad, como las disonancias en la música concurren al concierto total. Puede existir la unión en un Estado en que no parece haber sino tumultos; es decir, puede haber una armonía de la que resulte la felicidad, que es la única paz verdadera. Ocurre lo mismo que en las partes del universo, que están eternamente unidas por la acción de unas y la reacción de otras.

Pero en el concierto reinante en el despotismo asiático, es decir en todo gobierno [no] moderado, hay siempre una división real. El labrador, el guerrero, el negociante, el magistrado, el noble, no están unidos sino unos oprimen a los

otros, sin hallar resistencia; y la unión visible no es unión de ciudadanos, sino de cuerpos muertos sepultados unos cerca de otros. Es cierto que las leyes de Roma llegaron a ser impotentes para gobernar la república; pero siempre se ha visto que las leyes buenas que han convertido una república pequeña en grande, se tornan grave carga cuando el Estado se ha engrandecido, porque eran buenas para engrandecer al pueblo, pero no para gobernarlo.

Hay mucha diferencia entre las buenas leyes y las leyes convenientes, como entre las que hacen que un pueblo domine a los demás y las que mantienen y conservan la potencia adquirida.

Hay ahora en el mundo una república que casi nadie conoce, y que, en el secreto y el silencio aumenta a diario sus fuerzas. Es seguro que si algún dia consigue llegar al grado de magnitud a que su prudencia la destina, cambiará necesariamente sus leyes, y este cambio no será obra de un legislador, sino de la corrupción misma.

Roma estaba hecha para engrandecerse; sus leyes eran admirables para tal objeto. Así es que, bajo cualquier régimen de gobierno, bajo el poder de los reyes, bajo los aristócratas o la democracia, nunca cejó en sus empresas, a prueba de constancia, y venció. No se encontró un dia repentinamente a mayor altura de prudencia que los demás Estados de la tierra; fue obra de esfuerzo continuado; con la misma superioridad se sostuvo en sus comienzos, en la época de su medianía y en la de su esplendidez; no tuvo éxitos de los que no se aprovechase, ni fracasos que no le reportaran alguna utilidad.

Terminó su obra, y llegó demasiado pronto a la meta. Por eso perdió su libertad.

IV [42]

MONTESQUIEU: De l'esprit des Lois, 1748; libro XVII, caps. I-III y VI-VIII

Edición: MONTESQUIEU, *Espiritu de la leyes,* Madrid, Imprenta Marcos Bueno, 1845 (Biblioteca Auxiliar del Jurisconsulto y Publicista, n. 1, vol. I; traducción de Narciso Buenaventura Selva), pp. 330-338.

Las leyes de la servidumbre política relativas a la naturaleza del clima

Capítulo I: *De la servidumbre política*

La servidumbre política no depende menos de la naturaleza del clima que la civil y la doméstica según voy a demostrar.

Capítulo II: *Diferencias de los pueblos con relación al valor*

He dicho antes que el excesivo calor enerva las fuerzas y el valor de los hombres, y que en los climas fríos tienen cierto vigor de cuerpo y de espíritu, que los hace capaces de las acciones largas, penosas, grandes y atrevidas, y esto se observa no sólamente entre nación y nación, sino también dentro de un mis-

mo país y entre una y otra de sus provincias. Los pueblos del norte de la China son más valientes que los del mediodía; y los del mediodía de la Corea no lo son tanto como los del norte.

No hay pues por ello motivo alguno para admirarse que la cobardía de los pueblos de los climas cálidos los haya hecho esclavos casi siempre, ni de que el valor de los que habitan en países fríos los haya conservado casi siempre libres. Esto es efecto de una causa natural. Lo mismo sucedía en América: los imperios despóticos de Méjico y el Perú estaban hacia la línea, y casi todos los pequeños pueblos libres estaban y están todavía hacia los polos.

Capítulo III: *Del clima de Asia*

[Tras describir la geografía física y humana de «la Siberia» y «la gran Tartaria» mediante citas de las obras del P. Duhalde, Montesquieu concluye:]

En vista, pues de estos hechos permítaseme razonar de este modo. El Asia propiamente hablando, carece de zona templada, y sus lugares situados en países fríos se tocan inmediatamente con los excesivamente cálidos, como son la Turquía, la Persia, el Mogol, la China, la Corea y el Japón.

La zona templada por el contrario es muy extensa en Europa, aún cuando se halle situada en climas muy diferentes entre sí, y aún cuando no hay relación alguna entre los climas de España e Italia con los de Noruega y Suecia. Pero como el clima se va haciendo insensiblemente frío caminando del mediodía al norte poco más o menos en proporción de la latitud de cada país, sucede que cada uno de ellos es muy semejante al que le está vecino, que no hay entre ellos una diferencia notable, y que según he dicho anteriormente, la zona templada es en ella muy extensa. El resultado de todo esto es, que en el Asia las naciones están opuestas entre sí desde la fuerza a la debilidad, que los pueblos guerreros, valientes y activos se rozan inmediatamente con los afeminados, perezosos y tímidos, y que es absolutamente preciso que los unos sean conquistados y los otros conquistadores. En Europa por el contrario las naciones están opuestas de fuerte a fuerte, y todas las que se aproximan tienen con muy poca diferencia el mismo valor. Véase pues, ya la razón de la debilidad del Asia y de la fuerza de Europa, de la libertad de ésta y de la esclavitud de aquélla; causa que yo no comprendo cómo no se ha descubierto antes. Este es el motivo de que en Asia jamás se aumente la libertad, cuando en Europa se aumenta o se disminuye en proporción con las circunstancias.

Poco importa que un príncipe moscovita haya reducido a servidumbre la nobleza de aquel país: siempre se verán en él indicios de impaciencia que no ofrecen los climas del mediodía. ¿No hemos visto nosotros establecido allí el gobierno aristocrático por algún tiempo? Cuando un pueblo del norte pierde sus leyes, todo lo remedia el tiempo; porque jamás puede perderlas de una manera irrevocable.

[...]

Capítulo VI: *Nueva causa física de la esclavitud del Asia y de la libertad de Europa*

En Asia se han conocido siempre grandes imperios; pero jamás han podido subsistir en Europa. Y esto consiste en que el Asia que nosotros conocemos, tiene extensísimas llanuras que se hallan cortadas en grandes pedazos por mon-

tañas y por mares, y en que como está al mediodía, las fuentes se agotan con facilidad, las montañas están poco cubiertas de nieve, y los ríos apenas caudalosos forman barreras pequeñas.

El gobierno por lo tanto debe ser siempre despótico en ella, porque si la esclavitud no fuese extremada, se haría desde luego una división que la naturaleza del país hace incompatible. Más en Europa, la división natural forma muchos estados de una mediana extensión, en los cuales el gobierno de las leyes y su conservación no son incompatibles, pues es aquél tan favorable a ésta, que el estado en donde no existiera, incurriría en decadencia, y se haría inferior a todos los demás.

Y esta es la causa también de que haya en ella ese espíritu de libertad, que hace tan difícil subyugar alguna de sus partes y someterla a una fuerza extranjera, de otro modo que por las leyes y por la utilidad de su comercio.

En Asia por el contrario, reina un espíritu de servidumbre que jamás la abandonó, y que hace imposible encontrar en sus historias el indicio más mínimo de un alma libre, ni otra cosa que no sea el heroísmo de su esclavitud.

Capítulo VII: *De África y de América*

Véase aquí lo único que puedo decir de África y de América. La primera tiene un clima semejante al del mediodía del Asia, y está en la misma esclavitud. La América destruida, y nuevamente repoblada por las naciones de Europa y de Africa, no puede manifestar por ahora su propio carácter, aunque lo que sabemos de su antigua historia está muy conforme con nuestros principios.

Capítulo VIII: *De la capital del Imperio*

Una de las consecuencias de lo que acabo de exponer, es que le importa sobremanera a un buen príncipe elegir acertadamente la corte de su imperio. El que la coloque en el mediodía se verá en peligro de perder el norte, y el que la coloque en el norte conservará facilmente el mediodía. No hablo de los casos particulares, la mecánica tiene siempre algunos accidentes que cambian o detienen con frecuencia los efectos de la teoría, y también la política tiene los suyos.

IV [43]

MONTESQUIEU: *De l'Esprit des Lois*, 1748; libro XXI, caps. XXII y XXIII

Edición: MONTESQUIEU, *Espíritu de las leyes*, Madrid, Imprenta Marcos Bueno, 1845 (Biblioteca Auxiliar del Juriconsulto y Publicista, n. 1, t. II; traducción de Narciso Buenaventura Selva), pp. 71-76.

[El libro XXI ofrece una panorámica de la historia del comercio internacional, desde la Antigüedad hasta los tiempos modernos. En su conclusión Montesquieu presenta el paradójico caso del efecto de las riquezas de las Indias en España y efectúa sustanciosas consideraciones sobre las verdaderas riquezas de las naciones.]

De las riquezas que España saca de [la] América

Cuando la Europa (1) ha obtenido tantas ventajas con el comercio de América, lo más natural es creer que la España ha recibido las mayores, por cuanto ha sacado de ella tanto oro y plata, que todo cuanto antes se conocía no puede servir para comparación. Pero (lo que jamás hubiera podido sospecharse), la miseria la agobió inmediatamente, y la hizo desgraciada en sus empresas por todas partes. Felipe II, que sucedió a Carlos V, se vio precisado a hacer la memorable bancarrota que todos sabemos, y jamás ha existido príncipe que haya sufrido tantas murmuraciones de la insolencia y revoluciones de sus tropas constantemente mal pagadas.

Desde entonces la monarquía española caminó en decadencia continua, y este fue el efecto de un vicio físico interior inherente a la naturaleza de aquellas riquezas que las hacía inútiles, y que se aumentó sucesivamente.

El oro y la plata son una riqueza ficticia o de signo; y estos signos son muy durables y se destruyen muy poco, según conviene a su naturaleza. Asi es que cuanto más se multiplican, tanto más pierden de su valor, porque representan menos cosas.

Cuando conquistaron a Méjico y el Perú los españoles, abandonaron las riquezas naturales para acopiar riquezas de signo que se envilecen por sí mismas. El oro y la plata eran muy raros en Europa, y España, dueña repentinamente de una cantidad prodigiosa, concibió esperanzas que no había tenido nunca. Las riquezas que se encontraron en los países conquistados, no eran sin embargo proporcionadas a las de sus minas. Los indios habían ocultado una parte, y como además no usaban del oro y la plata sino para el adorno de sus templos y palacios, no los buscaban con igual avaricia que nosotros, ni poseían el secreto de extraer el metal de todas las minas, y sí sólamente de aquellas en que la separación se hacía por el fuego, porque no conocían el modo de emplear el mercurio, y tal vez ni el mercurio mismo.

Sin embargo, el dinero se duplicó muy pronto en Europa, y esto se advirtió en que se dobló el precio de todas las cosas.

Los españoles abrieron las minas, cavaron los montes, inventaron máquinas para extraer las aguas, quebrantar el mineral y separarlo, y como se burlaban de la vida de los indios, los hacían trabajar sin descanso. El dinero se duplicó inmediatamente en Europa, pero su provecho disminuía constantemente una mitad para España que no tenía al fin del año sino la misma cantidad de un metal, que se había hecho la mitad menos precioso. En doble tiempo volvió a doblar el dinero, y su provecho se disminuyó otra mitad progresivamente.

Todavía disminuyó más de la mitad, y véase cómo.

Para extraer el oro de las minas, prepararlo y conducirlo a Europa, se necesitaba un dispendio cualquiera que fuese. Yo supongo que fuese como 1 a 64: cuando el dinero dobló una vez y se hizo por consiguiente una mitad menos precioso, el dispendio fue como 2 a 64. Así fue que las flotas que los condujeron a España, portearon una cosa que realmente valía una unidad menos y que envolvía duplicados gastos. Si se sigue pues la progresión duplicando y

NOTAS. (Del autor y observaciones escogidas de Dupin, Crevier, Voltaire, Mably, L'Harpe, Servan y otros varios). [Reproducimos también, en este caso, las notas que no son del autor, por su especial interés historiográfico].

(1) Esto se demostró hace más de 20 años en una memoria del autor, que casi está refundida en esta obra.

disminuyendo, se hallará la causa de la impotencia de las riquezas de España.

Van ya muy cerca de doscientos años que se trabaja en las minas de las Indias, y yo supongo que la cantidad de dinero que existe actualmente en el mundo que comercia, sea con relación al que había antes del descubrimiento como 32 es a 1, es decir que se haya duplicado cinco veces: en doscientos años más la misma cantidad será con relación a la que había antes como 64 es a 1, es decir, que duplicará todavía. Y como al presente cincuenta (2) quintales de mineral para oro dan cuatro, cinco o seis onzas de oro, cuando en ellas no haya más que dos, el minero no sacará los gastos y dentro de doscientos años cuando no haya más que cuatro, no los compensará tampoco, y habrá por consiguiente muy escaso provecho en extraer el oro. El mismo raciocinio puede aplicarse a las minas de plata. con la sola diferencia de que su trabajo es algo más ventajoso que en las de oro.

Y es de tal naturaleza este beneficio, que si se descubriesen minas de oro que produjesen algo más, cuanto mayor fuese su abundancia, más pronto acabarían sus provechos.

Los portugueses han encontrado en el Brasil (3) tanto oro, que necesariamente disminuirán sus beneficios para ellos y para los españoles.

He oído censurar muchas veces la ceguedad de Francisco I, que rechazó a Cristóbal Colón que le propuso el descubrimiento de las Indias (4). Pero a mi entender hizo por imprudencia una cosa prudentísima. La España que lo aceptó, es una imagen de aquel rey, que suplicó a los dioses que todo cuanto él tocara se convirtiese en oro, y que luego después se vió precisado a rogarles que pusieran término a su miseria.

Las compañías y los bancos que muchas naciones han establecido, han acabado de envilecer el oro y la plata en calidad de signos, por cuanto los han multiplicado tanto con nuevas ficciones, que aquellos metales no los representan mas que en una parte, y se han hecho menos preciosos. Por ello pues y ocupan-

(2) Véanse los viajes de *Freiser*.

(3) Según Milord Auson, la Europa recibe todos los años del Brasil dos millones sterlinos de oro que se encuentra en la arena al pie de las montañas o en el fondo de los ríos. Cuando escribí la obrita de que hablo en la primera nota de este capítulo se necesitaba todavía mucho para que los retornos del Brasil fueran tan importantes como en el día.

(4) Cuando Colón hizo proposiciones, Francisco I no había nacido. Colón no proponía ir a las Indias, sino encontrar tierras al ir a ellas, caminando de Occidente a Oriente. Montesquieu se une aquí además al cúmulo de censores que comparan a los reyes de España, poseedores de las minas de Méjico y el Perú, con Midas pereciendo de hambre en medio del oro. Pero yo no se si debemos compadecer a Felipe II porque (gracias al viaje de Colón) tuvo con qué comprar a toda la Europa. Las conquistas de Méjico y el Perú enriquecieron muchísimo en un principio a los reyes de España: pero las malas leyes les han impedido después sacar todas las ventajas posibles de sus colonias. Montesquieu no tenía ningún conocimiento de los principios políticos relativos a las riquezas manufacturadas, hacienda y comercio. Estos principios todavía no estaban descubiertos, y el carácter de su genio no era el más propio para unas investigaciones, que exigen una meditación profunda, y un análisis riguroso y continuo. Tan imposible le hubiera sido escribir el tratado de las riquezas de Smith, como los principios matemáticos de Newton. Ningún hombre reúne todos los conocimientos, y esto es lo que no quieren comprender los entusiastas y panegiristas. (Volt.) Fácil es que algunos errores cronológicos y geográficos se hayan deslizado entre tantas investigaciones y observaciones. Más importante hubiera sido la falta de apoyarse con demasiada frecuencia en las costumbres de algunas naciones o poco civilizadas, o poquísimo conocidas, si Montesquieu las citase como fundamento de sus principios: pero como no se trata sino de observaciones particulares y locales, el inconveniente, si lo hay, es más que ligero. (L. H. II).

do el crédito público el mismo lugar que las minas, se ha minorado el provecho de los españoles.

No obstante, es una verdad que el comercio que los holandeses hacían en las Indias orientales, daba algún valor a la mercancía de aquellos; porque como conducían dinero para cambiarlo por géneros, aliviaban en Europa a los españoles de una parte de los metales que poseían con demasiada abundancia, y que este comercio al parecer indirecto para la España, le era tan ventajoso como a las demás naciones que de él se ocupaban.

Por todo cuanto acabo de exponer, se puede juzgar de la ley que en España prohíbe usar del oro y la plata para dorados y otras superfluidades; ley que es igual a la que prohibiese en Holanda el uso de la canela (5).

Mi raciocinio no se extiende empero a todas las minas. Las de Alemania y Hungría de que se saca muy poco metal que exceda a los gastos, son utilísimas, porque a la vez que se encuentran en el estado principal, ocupan muchos millares de hombres, que consumen los géneros superabundantes, y son por lo tanto una manufactura del país.

Las minas de Alemania y Hungría hacen valer la cultura *[sic]* de las tierras, y las de Méjico y el Perú contribuyen a destruirla.

Las Indias y la España son dos potencias que obedecen a un mismo dueño, pero aquellas son la principal y esta la accesoria; y es en vano que la política se empeñe en convertir la principal en la accesoria, porque las Indias llaman siempre la España a ellas.

De muy cerca de cincuenta millones de mercancías que se remiten anualmente a las Indias, apenas provee la España dos y medio: luego las Indias hacen un comercio de cincuenta millones, y la España de dos y medio.

No hay una especie peor de riqueza, que un tributo accidental y que no depende ni de la industria de la nación, ni del número de sus habitantes, ni del cultivo de sus tierras: las grandes sumas que percibe el rey de España de su aduana de Cádiz, no hacen otra cosa de él que un particular muy rico en un estado muy pobre. Todo cuanto contribuyen los extranjeros se transmite a él sin participación alguna de sus súbditos; y este comercio es independiente de la buena o de la mala fortuna de su reino.

Si algunas provincias en Castilla le diesen una suma igual a la que le produce la aduana de Cádiz, su poder sería mucho mayor, por cuanto sus riquezas serían el efecto de las del país, y dichas provincias animarían a las demás, haciendo que todas a la vez se encontrasen más en estado de soportar las cargas respectivas, y en lugar de tener un tesoro grande, podría tener un gran pueblo.

Capítulo XXIII

Problema

No me toca a mí resolver, si ya que no puede España hacer por sí misma el comercio de las Indias, debería dejarlo enteramente libre a los extranjeros. Diré sin embargo, que le conviene oponerle los menos obstáculos que su política pueda permitirle. Cuando las mercancías que diferentes naciones llevan a las Indias cuestan caras, los indios dan mucha cantidad de las suyas que son el oro y la plata

(5) Los españoles no tenían manufacturas, y se hubieran visto precisados a comprar las telas preciosas del extranjero. Los holandeses por el contrario son los solos poseedores de la canela: y lo que era racional en España, hubiera sido absurdo en Holanda. (Volt.)

en cambio de poca porción de aquellas; pero sucede todo lo contrario, cuando se venden a bajo precio. Por ello pues, sería tal vez útil, que las naciones se perjudicasen unas a otras y los géneros estuviesen siempre baratos. Véase pues los principios que es forzoso examinar sin separarlos de otras consideraciones: la seguridad de las Indias, la utilidad de una sola aduana, los peligros de una gran mudanza, y los inconvenientes que se preveen, y que son con frecuencia menos peligrosos que los imprevistos.

IV [44]

VOLTAIRE: *Nouvelles considérations sur l'histoire,* 1744

Edición: VOLTAIRE, *Opúsculos satíricos y filosóficos,* Madrid, Alfaguara, 1978 (Col. Clásicos Alfaguara; traducción y notas de Carlos R. de Dampierre. Prólogo de Carlos Pujol), pp. 176-179.

Tal vez suceda pronto con la manera de escribir la historia lo que ha sucedido con la física. Los nuevos conocimientos han proscrito los antiguos sistemas. Se querrá conocer el género humano con ese detalle interesante que constituye hoy día la base de la filosofía natural.

Empezamos a respetar muy poco la aventura de Curcio que cerró una sima arrojándose a ella con su caballo. Nos burlamos de los escudos descendidos del cielo y de todos los hermosos talismanes que los dioses regalaban con tanta liberalidad a los hombres, y de las vestales que ponían un barco a flote con su cinturón, y de todo ese montón de tonterías célebres de que son pródigos los antiguos historiadores. Tampoco nos satisface mucho que en su historia antigua el señor Rollin nos hable con toda seriedad del rey Nabis que permitía a aquellos que le traían dinero que abrazasen a su esposa y arrojaba a aquellos que se lo negaban en los brazos de una linda muñeca de un exacto parecido con la reina y armada de puntas de hierro bajo su corpiño. Nos reímos cuando vemos que tantos autores repiten, uno tras otro, que el famoso Otón, arzobispo de Maguncia, fué asaltado y devorado por un ejército de ratas en el año 698; que unas lluvias de sangre inundaron la Gascuña en 1017; que dos ejércitos de serpientes lucharon cerca de Tournai en 1059. Los prodigios, las predicciones, las pruebas del fuego, etc... ocupan actualmente el mismo rango que los cuentos de Heródoto.

Quiero hablar aquí de la historia moderna, en la que no encontramos ni muñecas que abrazan a los cortesanos ni obispos comidos por ratas.

Se pone gran cuidado en decir en qué día se dió una batalla, y se tiene razón. Se imprimen los tratados, se describe la pompa de una coronación, la ceremonia de imposición de un birrete, e incluso la entrada de un embajador, en que no se olvida ni a su ujier ni a sus lacayos. Es bueno que haya archivos de todo a fin de poderlos consultar en caso necesario; y yo considero hoy en día todos los gruesos volúmenes como diccionarios. Pero después de haber leído tres o cuatro mil descripciones de batallas y el contenido de varios centenares de tratados, encontré que en el fondo no estaba mejor informado que antes. Sólo aprendía en ellos acontecimientos. No conozco mejor a los franceses y a los

sarracenos por la batalla de Carlos Martel que a los Tártaros y a los turcos por la victoria que obtuvo Tamerlán sobre Bayaceto. Confieso que después de leer las memorias del cardenal de Retz y de la señora de Monteville, sé todo lo que la reina madre dijo, palabra por palabra, al señor de Jersai; me entero de qué forma el coadjutor contribuyó a las barricadas; puedo hacerme una idea de los largos discursos que dirigía a la señora de Bouillon: es mucho para mí curiosidad es, para mi instrucción, muy poca cosa. Hay libros que me enteran de las anécdotas, auténticas o falsas, de una corte. Todo el que ha visto las cortes, o ha deseado verlas, está tan ansioso de esas ilustres bagatelas como una provinciana de conocer las noticias de su pequeña ciudad: en el fondo es la misma cosa, y tiene la misma importancia. Se contaban, bajo Enrique IV, anécdotas del tiempo de Carlos IX. Todavía se hablaba del duque de Bellegarde en los primeros años del reinado de Luis XIV. Todas esas pequeñas miniaturas se conservan una o dos generaciones y luego se olvidan para siempre.

Sin embargo, se descuida por ellas otros conocimientos de una utilidad más evidente y duradera. Me gustaría conocer las fuerzas de que disponía un pais antes de una guerra, si esa guerra las aumentó o las mermó. ¿Era España más rica antes de la conquista del Nuevo Mundo que hoy? ¿Qué diferencia de población tenía en tiempos de Carlos V y en los de Felipe IV? ¿Por qué Amsterdam contaba apenas veinte mil almas hace doscientos años? ¿Por qué tiene hoy doscientos cuarenta mil? ¿Y cómo se sabe esto positivamente? ¿En cuánto ha aumentado la población de Inglaterra con repecto a la que tenía bajo Enrique VIII? ¿Será verdad lo que se dice en las *Cartas persas* de que le faltan hombres a la tierra y que está despoblada en comparación con los habitantes que tenía hace dos mil años? Es cierto que Roma tenía entonces más ciudadanos que hoy. Confieso que Alejandría y Cartago eran grandes ciudades ; pero París, Londres, Constantinopla, el gran Cairo, Amsterdam, Hamburgo, no existían. Había trescientas naciones en las Galias, pero esas trescientas naciones no valían lo que la nuestra, ni en número de habitantes ni en industria. Alemania era un bosque: hoy está cubierta de cien ciudades opulentas. Parece como si el espíritu crítico, cansado de perseguir únicamente detalles, hubiese tomado por objeto el universo. Se proclama sin cesar que este mundo está degenerado y se quiere, además, que se despueble. ¡Cómo!, ¿Tendremos que echar de menos los tiempos en que no había camino real de Burdeos a Orleans y en los que París era una pequeña ciudad en la que las gentes se degollaban entre sí? Por mucho que se diga lo contrario, Europa tiene hoy más hombres que entonces y esos hombres valen más que aquellos. Dentro de pocos años se podrá saber a cuánto asciende la población de Europa; porque en casi todas las grandes ciudades, se publica el número de nacimientos al cabo del año, y basándonos en la regla exacta y segura que acaba de establecer un holandés tan hábil como incansable se conoce el número de habitantes por el de nacimientos. Aquí tenemos ya uno de los objetos de la curiosidad del que quiere leer la historia como ciudadano y como filósofo. Estará muy lejos de limitarse a este conocimiento; tratará de averiguar cuáles han sido el vicio radical y la virtud dominante de una nación; por qué ha sido débil o poderosa en el mar; cómo y hasta que punto se ha enriquecido desde hace un siglo; los registros de las exportaciones pueden decírnoslo. Querrá saber cómo se han establecido las artes, las manufacturas; las seguirá en su paso y en su vuelta de un pais a otro. En fin, los cambios en las costumbres y en las leyes serán su gran tema. Se sabría así la historia de los hombres en vez de conocer una pequeña parte de la historia de los reyes y de las cortes.

Leo en vano los anales de Francia: nuestros historiadores callan sobre todo estos detalles. Ninguno ha tenido por divisa: *homo sum, humani nil a me alienum puto* [hombre soy, nada humano juzgo ajeno a mí]. Sería pués preciso, me parece, incorporar con arte esos acontecimientos útiles a la trama de los acontecimientos. Creo que es la única manera de escribir la historia moderna como verdadero político y como verdadero filósofo. Ocuparse de la historia antigua es, me parece, amalgamar algunas verdades con mil embustes. Esa historia sólo puede ser útil de la misma manera que lo es la fábula: para los grandes acontecimientos que constituyen el tema perpetuo de nuestros cuadros, nuestros poemas, nuestras conversaciones y de los que se sacan ejemplos de moral. Hay que conocer las proezas de Alejandro como se conocen los trabajos de Hércules. En fin, esa historia antigua me parece, con respecto a la moderna, como lo que son las viejas medallas en comparación con las monedas corrientes; las primeras permanecen en las vitrinas de los gabinetes; las segundas circulan por el mundo para el comercio de los hombres.

Pero para emprender semejante obra se precisan hombres que conozcan algo más que los libros. Hace falta que sean estimulados por el gobierno, tanto, por lo menos, por lo que harán como lo fueron los Boileau, los Racine, los Valincour, por lo que no hicieron; y que no se diga de ellos lo que decía de aquellos caballeros un alto funcionario del Tesoro Real, hombre de mucho ingenio: «Todavía no hemos visto de ellos más que sus firmas».

IV [45]

VOLTAIRE: *Le Siècle de Louis XIV,* 1751; Cap. I, introducción

Edición: VOLTAIRE, *El Siglo de Luis XIV*, México, Fondo de Cultura Económica, 1954 (traducción de Nelida Orfila Reynal), pp. 7-11.

Capítulo I

Introducción

No me propongo escribir tan sólo la vida de Luis XIV; mi propósito reconoce un objeto más amplio. No trato de pintar para la posteridad las acciones de un solo hombre, sino el espíritu de los hombres en el siglo más ilustrado que haya habido jamás.

Todos los tiempos han producido héroes y políticos, todos los pueblos han conocido revoluciones, todas las historias son casi iguales para quien busca solamente almacenar hechos en su memoria; pero para todo aquél que piense y, lo que todavía es más raro, para quien tenga gusto, sólo cuentan cuatro siglos en la historia del mundo. Esas cuatro edades felices son aquellas en las que las artes se perfeccionaron, y que, siendo verdaderas épocas de la grandeza del espíritu humano, sirven de ejemplo a la posteridad.

El primero de esos siglos, al que la verdadera gloria está ligada, es el de Filipo y de Alejandro, o el de los Pericles, los Demóstenes, los Aristóteles, los

Platón, los Apeles, los Fidias, los Praxiteles; y ese honor no rebasó los límites de Grecia; el resto de la tierra entonces conocida era bárbara.

La segunda edad es la de César y de Augusto, llamada también la de Lucrecio, Cicerón, Tito Livio, Virgilio, Horacio, Ovidio, Varrón y Vitrubio.

La tercera es la que siguió a la toma de Constantinopla por Mahomet II. El lector recordará cómo por aquel entonces, en Italia, una familia de simples ciudadanos hizo lo que debían emprender los reyes de Europa. Los Médicis llamaron a Florencia a los sabios expulsados de Grecia por los turcos; eran tiempos gloriosos para Italia; las bellas artes habían cobrado ya nueva vida; los italianos las honraron dándoles el nombre de virtud, como los primeros griegos las habían caracterizado con el nombre de sabiduría. Todo iba hacia la perfección.

Las artes, trasplantadas de nuevo de Grecia a Italia, encontraron un terreno favorable en el que fructificaron rápidamente. Francia, Inglaterra, Alemania, España, quisieron a su vez poseer esos frutos: pero o no llegaron a crecer en esos climas, o degeneraron demasiado pronto.

Francisco I estimuló a los sabios, que fueron meros sabios; tuvo arquitectos, pero no tuvo un Miguel Angel o un Palladio; en vano quiso fundar escuelas de pintura: los pintores italianos que llamó no hicieron alumnos franceses. Nuestra poesía se reducía a unos cuantos epigramas y algunos cuantos libros. Rabelais era nuestro único libro de prosa a la moda en tiempos de Enrique II.

En una palabra, sólo los italianos lo tenían todo, si se exceptúan la música, que todavía no había llegado a su perfección, y la filosofía experimental, desconocida por igual en todas partes hasta que la dio a conocer Galileo.

El cuarto siglo es el llamado de Luis XIV, y de todos ellos es quizá el que más se acerca a la perfección. Enriquecido con los descubrimientos de los otros tres, ha hecho más, en ciertos géneros, que todos ellos juntos. Es cierto que las artes no sobrepasaron el nivel alcanzado en tiempos de los Médicis, los Augusto y los Alejandro; pero la razón humana, en general, fue perfeccionada. La sana filosofía no se conoció antes de ese tiempo, y puede decirse que partiendo de los últimos años del cardenal de Richelieu hasta llegar a los que siguieron a la muerte de Luis XIV, se efectuó en nuestras artes, en nuestros espíritus, en nuestras costumbres, así como en nuestro gobierno, una revolución general que será testimonio eterno de la verdadera gloria de nuestra patria. Esta feliz influencia ni siquiera se detuvo en Francia; se extendió a Inglaterra, provocó la emulación de que estaba necesitada entonces esa nación espiritual y audaz; llevó el gusto a Alemania, las ciencias a Rusia; llegó incluso a reanimar a Italia que languidecía, y Europa le debe su cortesía y el espíritu de sociedad a la corte de Luis XIV.

No debe creerse que esos cuatro siglos hayan estado exentos de desgracias y de crímenes. La perfección de las artes que pacíficos ciudadanos cultivan no les impide a los príncipes ser ambiciosos, a los pueblos sediciosos, a los sacerdotes y a los monjes revoltosos y bribones a veces. Todos los siglos se parecen por la maldad de los hombres; pero sólo conozco esas cuatro edades que se hayan distinguido por los grandes talentos.

Antes del siglo que llamo de Luis XIV, y que comienza aproximadamente con la fundación de la Academia Francesa, los italianos llamaban bárbaros a todos los trasalpinos, y hay que confesar que en cierto modo los franceses se merecían esta injuria. Sus antepasados unían la galantería novelesca de los moros a la rudeza gótica. Casi no poseían artes amables, prueba de que las artes útiles estaban descuidadas; porque, cuando se ha perfeccionado lo que es necesario, se encuentra enseguida lo hermoso y lo agradable; y no es de extrañar que la pintura, la escultura, la poesía, la elocuencia, la filosofía, fuesen casi desconoci-

das por una nación que, teniendo puertos sobre el Océano y sobre el Mediterráneo, carecía sin embargo de flota, y que, amando excesivamente el lujo, contaba apenas con algunas toscas manufacturas.

Judios, genoveses, venecianos, portugueses, flamencos, holandeses e ingleses hicieron alternativamente el comercio de Francia, la cual ignoraba sus principios. Luis XIII, al subir al trono, no tenía un solo barco: París no llegaba a las cuatrocientas mil almas, y apenas la adornaban cuatro hermosos edificios; las demás ciudades del reino se asemejaban a esas villas que se ven más allá del Loira. La nobleza, acantonada en el campo, vivía en torres rodeadas de fosos y oprimía a los que cultivaban la tierra. Los caminos reales eran punto menos que intransitables; las ciudades carecían de policía, el estado de dinero, y el gobierno rara vez tenía crédito en las naciones extranjeras.

No hay que ocultar que Francia, que rara vez gozó de un buen gobierno, languideció de esa debilidad desde la decadencia de la familia de Carlomagno.

Para que un estado sea poderoso, es menester que la libertad del pueblo esté fundada en las leyes, o que la autoridad soberana sea indiscutible. En Francia el pueblo fue esclavo hasta los tiempos de Felipe Augusto, los señores tiranos hasta el reinado de Luis XI, y los reyes, ocupados constantemente en mantener la autoridad sobre sus vasallos, jamás tuvieron tiempo de pensar en la felicidad de sus súbditos, ni el poder de hacerlos felices.

Luis XI, que hizo mucho por el poder real, no hizo nada, en cambio, por la felicidad y la gloria de la nación. Durante el reinado de Francisco I nacieron el comercio, la navegación, las letras y todas las artes; pero no tuvo la suerte de hacerlos arraigar en Francia y todo desapareció con su muerte. Enrique el Grande, que comenzaba a sacar a Francia de las calamidades y la barbarie en la que la habían hundido treinta años de discordia, fué asesinado en su capital, en medio del pueblo cuya dicha comenzaba a hacer. El cardenal Richelieu, absorbido por la tarea de abatir la casa de Austria, el calvinismo y la fuerza de los grandes, no gozó de un poder lo bastante pacífico para reformar la nación; pero inició, cuando menos, esa obra feliz.

Así, pues, durante novecientos años, el genio de los franceses se vió casi siempre oprimido por un gobierno gótico, a merced de las divisiones y las guerras civiles, sin leyes ni costumbres fijas, y con un idioma que no obstante ser renovado cada dos siglos seguía siendo grosero; sus nobles indisciplinados no conocían más que la guerra y el ocio; los eclesiásticos vivían en la relajación y en la ignorancia; y el pueblo, sin industria, estaba sumido en su miseria.

Los franceses no participaron ni en los grandes descubrimientos ni en los inventos admirables de las demás naciones; la imprenta, la pólvora, los espejos, los telescopios, el compás de proporción, la máquina neumática, el verdadero sistema del universo, no se les pueden atribuir en lo absoluto; celebraban torneos, mientras los portugueses y los españoles descubrían y conquistaban nuevos mundos al oriente y al occidente del mundo conocido. Carlos V prodigaba en Europa los tesoros de México, antes de que algunos súbditos de Francisco I descubrieran la región inculta del Canadá; pero incluso por lo poco que realizaron los franceses a comienzos del siglo XVI, se vió de todo lo que son capaces cuando se les guía.

Nos proponemos mostrar lo que fueron durante el gobierno de Luis XIV. Al igual que en el cuadro de los siglos anteriores, no debe esperarse encontrar aquí la relación sin cuento de las guerras, de los ataques a ciudades, tomadas y recuperadas por las armas, entregadas y devueltas por tratados. Mil circunstancias interesantes para los contemporáneos se pierden a los ojos de la posteridad, y

desaparecen para dejar tan sólo los grandes acontecimientos que han fijado el destino de los imperios. No todo lo acontecido merece ser escrito. En esta historia me interesaré sólo por lo que merece la atención de todos los tiempos, que puede pintar el genio y las costumbres de los hombres, servir de ejemplo y fomentar el amor a la virtud, a las artes y a la patria.

Ya hemos visto lo que eran Francia y los demás estados de Europa antes del nacimiento de Luis XIV; describiré ahora los grandes acontecimientos políticos y militares de su reinado. El gobierno interior del reino, el tema de mayor importancia para el pueblo, será tratado aparte. Hablaré ampliamente de la vida privada de Luis XIV, las particularidades de su corte y su reinado. Dedicaré otros capítulos a las artes, las ciencias y los progresos del espíritu humano en ese siglo. Por último, hablaré de la Iglesia, ligada desde hace tiempo al gobierno, que tan pronto lo inquieta como lo fortalece, y que instituida para enseñar la moral, se deja arrastrar frecuentemente por la política y las pasiones humanas.

IV [46]

VOLTAIRE: *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations,* 1769, cap. CXCVII

Edición: VOLTAIRE, *Ensayo sobre las costumbres y el espíritu de las naciones,* Buenos Aires, Librería Hachette, 1959 (Col. Biblioteca Hachette de Filosofía; traducción de Hernán Rodríguez. Estudio preliminar de Francisco Romero), pp. 1155-1156.

Resumen de toda esta historia hasta los comienzos del bello siglo de Luis XIV

[Antes de sintetizar la historia anterior al siglo de Luis XIV y extraer sus conclusiones, Voltaire trata, de modo breve pero contundente, de la crítica de los testimonios. He aquí unos párrafos:]

[...]

Los monumentos no prueban los hechos sino cuando esos hechos verosímiles nos son transmitidos por contemporáneos ilustrados.

Las crónicas de los tiempos de Felipe Augusto y de la abadía de la Victoria son pruebas de la batalla de Bouvines; pero cuando veáis en Roma el grupo del Laoconte, ¿creeréis por ella la fábula del caballo de Troya? Y aunque veáis en el camino de Paris las horrendas estatuas de un San Dionisio, ¿os probarán tales monumentos de barbarie que dicho santo, después de decapitado, caminó una legua entera llevando su cabeza entre los brazos y besándola de vez en cuando?

La mayor parte de los monumentos, cuando han sido erigidos mucho después de la acción, sólo prueban errores consagrados; hasta hay que desconfiar a veces de las medallas acuñadas al propio tiempo de un acontecimiento. Hemos visto a los ingleses, engañados por una noticia falsa, grabar en una medalla: Al almirante Vernon, vencedor de Cartagena; y apenas fué acuñada tal medalla se supo que el almirante había levantado el sitio. Si una nación en la cual hay tan-

tos filósofos ha podido arriesgarse a engañar así a la posteridad, ¿qué debemos pensar de los pueblos y épocas abandonados a la grosera ignorancia?

Creamos en los acontecimientos atestiguados por los registros públicos, por el consenso de los autores contemporáneos, que vivían en una capital, recíprocamente ilustrados, y que escribían bajo la observación de los principales de su país. Pero en cuanto a todos esos pequeños, obscuros y novelescos sucesos escritos por hombres igualmente obscuros en el fondo de alguna provincia ignorante y bárbara; en cuanto a esos cuentos cargados de circunstancias absurdas, a esos prodigios que deshonran la historia en lugar de embellecerla, remitámoslos a Vorágine, al jesuíta Caussin, a Mainbourg y a sus semejantes.

IV [47]

PIEN, J., G. CUYPERS y J. STILTINCK: *Acta Sanctorum, Augusti [Hechos de los Santos, Agosto]*, t. V, 1741; «Sancto Ludovico, confessore»; Commentarius praevius, n. 18-21 y 28-29. [El autor de la vida de san Luis es J. STILTINCK]

Edición: PIEN, J., G. CUYPERS y J. STILTINCK, *Acta Sanctorum, Augusti,* t. V, París y Roma, Victor Palmé, 1866 (ed. Juan Carnandet), pp. 279-281.
Traducción [de este texto] del P. Francesc Solà S. I.

18. Pero no faltan quienes dudan de si tenemos hoy la Historia de Joinville, tal como él la compuso. Porque piensan que está hoy escrita con un estilo más elegante de lo que corresponde a su tiempo. Por cuanto que con esta opinión se tambalea la autoridad de la Historia de Joinville, creemos necesario que esta cuestión se discuta sometiéndola a minucioso examen. Esta historia la editó por primera vez Pedro Antonio de Rieux, el cual en la carta dirigida al rey Francisco I de Francia (citada en el anteriormente mencionado Jacobo le Long, pág. 358) confiesa que él ha cambiado el orden y el estilo de la Historia. Menardo, el año 1617, editó la misma Historia en base al manuscrito y en el estilo en el que, según pensó, había sido escrito por Joanville. Du Cange el año 1668 editó de nuevo en París la edición de Menardo, con más abundantes observaciones que éste y también la ilustró con disertaciones; pero en el prólogo advierte al lector que él no puede convencerse de que esta Historia fuese escrita por Joinville con un vocabulario tan pulido para el tiempo en que vivía el autor, y esto por las razones que asigna en el elogio que hace de Joanville (part. 2 operis, pag. 19 y 20). Ya sea la autoridad, ya sean las razones de Du Cange, indujeron al autor del *Diario de eruditos* a que, en 23 de enero del año 1668, tratando de la edición de Du Cange, afirmara ser cierto que la mencionada Historia de Joanville no había sido escrita en aquel estado en que hoy la tenemos. A esto asiente Baillet (tom. 2, en la tabla crítica de Autores, a 25 de Agosto), Jacobo le Long (en el lugar citado), y otros muchos. Pero, a pesar de las razones de Du Cange, a las que nada encuentro añadido, no puedo, con todo, asentir a la opinión de aquéllos.

19. Primeramente dice Du Cange que ello se puede inferir de lo que afirma el señor de la Croix du Maine (en *Bibliotheca scriptorum Francorum*) que esta Historia estaba escrita en idioma antiguo. Pero este argumento no convence en

modo alguno contra la edición de Menardo. Porque aquella *Bibliotheca* del señor de la Croix du Maine fue impresa en París el año 1580, es decir, 33 años antes de la edición de Menardo, hecha el año 1617.

¿Por qué, pues, no pudo decir, vista la edición Pictaviense [de Poitou] en la que el estilo estaba cambiado, que para él la Historia de Joanville se había escrito en idioma antiguo, aunque hubiese tenido el mismo manuscrito de Menardo? Cierto, el propio Menardo dice que él lo ofrece *conforme al original antiguo del autor* (suivant l'original ancien de l'Autheur). ¿Por qué, pues, no pudo ser igual el juicio de Francisco Grude [señor de La Croix du Maine] acerca de su manuscrito?

20. Enseguida Du Cange añade otro argumento con el que supone que todo esto queda liquidado, asintiendo también el mencionado autor del Diario de los eruditos. El peso del argumento es éste: Joanville escribió el año 1315 al rey de Francia Luis el Obstinado la carta que copia; es así que aquella carta está escrita con un estilo y lenguaje más antiguo que la Historia de S. Luis; luego, ésta, en un estilo y lenguaje tan pulido, como está ahora, no fue compuesta por Joanville.

Confieso que este razonamiento no ha de ser despreciado. Intentaremos ver, sin embargo, si esta dificultad es del todo insoluble. Retomo el tema que traté un poco antes. Claudio Fleury en el discurso al principio del tomo XVII de la Historia eclesiástica, pág. IV, tratando del estudio gramatical de los siglos XII y XIII enseña que el estudio gramatical en aquel tiempo estaba tan descuidado en cuanto al lenguaje vernáculo, que los vocablos se escribían de una u otra manera aún en un mismo autor, como puede verse en la Historia de Villehardouin, sobre la conquista de Constantinopla.

Lo mismo observé en la Vida de S. Luis escrita por el confesor de la Reina; esto mismo podrá ver el lector conmigo por varios documentos citados en las notas de Menardo a la Vida de S. Luis. Nos place aducir un solo ejemplo. En la p. 356 presenta los documentos que entregó S. Luis a su hija. Consideremos de cuán diversas maneras la palabra tan sencilla Dios está escrita en francés: Primeramente Diu, luego Dieu, de nuevo Dieu, finalmente Diex. La misma palabra Dios en la carta de Joinville en Du Cange se escribe Dex, como frecuentemente en otras partes. Este misma diversidad se observa fácilmente en muchos otros vocablos. Y esto no era costumbre sólamente de aquel tiempo, sino que aún hoy mismo, principalmente en las cartas, escritas en el idioma belga o en el francés, observarás frecuentemente una gran variedad en la forma de escribir ciertos vocablos, ya sea por ignorancia o negligencia de la ortografía, ya sea porque suelen expresarse con cierta diversidad de unión de las letras. Esto es lo primero que hemos de decir.

21. Lo segundo que quiero observar —dice el mismo señor Fleury, en el lugar citado— es que era tanta la ignorancia de las letras entre los seglares, aún los nobles, que la mayor parte no sabían ni leer ni escribir; por lo cual cuando se había de escribir alguna carta, lo hacían por medio de algún eclesiástico que escribía en su nombre. Y demuestra esto con las cartas de Pedro Blois, entre las que aparecen no pocas escritas en nombre de hombres y mujeres principales. De esto infiero sin duda que aquellos que sabían algo de letras, pero no eran peritos en ortografía, cuando querían escribir algo que había de ser juzgado por ojos de eruditos, usaban de algún eclesiástico o de alguien, si lo había que fuese especialista en ortografía, para que corrigiese los defectos ortográficos lo más correctamente que pudiere; lo cual supongo que nadie negará que aún hoy día lo hacen aun varones eruditos.

[...]

[En los epígrafes siguientes, 22-27, continúa la discusión crítica, exponiéndose y rebatiéndose las distintas objeciones sobre la autenticidad de la *Historia* de Joinville, para concluir, finalmente, en los siguientes términos:]

28. Toda la obra de Joinville, tal como ahora la tenemos, fue escrita en el mismo estilo y con la misma ortografía. Si alguien pues hubiese cambiado el estilo o aun solamente corregido la ortografía sería menester que ésto hubiera sido hecho con gran trabajo y habilidad por un hombre no falto de preparación. Ahora bien, ello hubo de ser hecho o en el mismo siglo XIV en que escribió Joanville o en el siglo XV o después. Pero nada de esto es para mí verosímil o creíble. Porque en el siglo XIV no tenían los oídos tan delicados como para que algún erudito se tomase tanto trabajo en corregir un libro escrito no mucho antes. Si alguien sospechase que esto se hizo en el siglo XV un poco más tarde; tampoco eso es creíble porque si se hubiera hecho en ese tiempo por algún erudito, no habría dejado tantos errores ortográficos que no se encuentran fácilmente en las obras eruditas del siglo XV. Por lo demás se puede ciertamente objetar que en la Historia de Joinville no se encuentran ciertas partículas empleadas en su tiempo ni algunas palabras antiguas que aparecen en los documentos. Respondo que tampoco se encuentran en otros documentos del mismo tiempo; de modo que ésto hay que atribuirlo a la variedad de ortografía o de dialectos, como quiera pues que no se prueba que el estilo de Joinville fuese cambiado en la edición de Menardo y ni siquiera ésto parece verosímil, hay que tener la historia editada mediante su trabajo como verdadera y genuina obra de Joinville, tal como Menardo pensó de ella. El cual la tomó de un manuscrito para oponerla a la edición pictaviense [de Poitou] interpolada y viciada. Con todo, también en aquella edición escaparon aquí y allá algunas erratas como probaremos en su momento. Ahora vamos a examinar el tiempo en que se escribió esta historia.

Du Cange en el citado elogio de Joinville demuestra que la Historia de S. Luis fue escrita por aquél en el reinado de Felipe el Hermoso, deduciéndolo de sus mismas palabras: «Después de esto, el buen Rey (Luis) llama... a Felipe (III) padre del rey actualmente reinante» (Felipe el Hermoso). Luego prueba el loado Du Cange que la Historia la terminó ciertamente después de 1305, puesto que recuerda la muerte de Guido de Dampierre ocurrida en aquel año de 1305. Estas cosas son suficientemente ciertas. En cuanto al año en que terminó la Historia, no lo podemos determinar con igual certeza; sin embargo lo asignaremos con probabilidad. En la edición de Menardo precede a la Historia una Carta dedicatoria, dirigida a Luis Rey de Francia y Navarra, al que llama hijo de S. Luis. No puede ser éste otro que Luis el Obstinado, o décimo, si la dedicatoria es verdadera; pero que sea verdadera lo probaremos más adelante en las notas a la carta, publicada con la Historia de Joinville, en donde rebatiremos las objeciones. Puesto que Luis el Obstinado obtuvo el Reino a fines del año 1314, pudo Joinville ofrecer su Historia al nuevo Rey hacia los inicios del año 1315, para que en ella aprendiera a imitar más las gestas de abuelo quede su padre. Baste esto, porque para que adquiera credibilidad la Historia poco importa que haya sido escrita unos pocos años antes o después. Por lo demás, publicaremos como tercera vida de S. Luis, después de las otras dos, la Historia de Joinville, traducida al latín de forma que el lector fácilmente advertirá que nosotros pusimos mayor cuidado en consignar todos los dichos de Joinville que en pulir su estilo.

IV [48]

PIEN, J., G. CUYPERS y J. STILTINCK: *Acta Sanctorum, Augusti* [Agosto], 1741; «Sancto Ludovico, confessore», cap. LVIII, n. 727 [El autor de la vida de san Luis es J. STILTINCK]

Edición: PIEN, J., G. CUYPERS y J. STILTINCK, *Acta Sanctorum,* t. V, *Augusti,* París y Roma, Victor Palmé, 1866 (ed. Juan Carnandet), pp. 436-437.
Traducción [de este texto] del P. Francesc Solà, S. I.

727. El autor de la Vida segunda, n. 110 y siguientes, ilustra egregiamente la eximia caridad del santo al procurar la sepultura de aquellos cuerpos. Me place insertar en este lugar, tomándolo de Nangio [Le Nain de Tillemont] página 360, este hecho tan insigne e inusitado, más en un varón principal: «Restauradas las murallas de Joppe, pasó a edificar fuertes murallas alrededor de la ciudad de Sidón. Y yendo de camino, en un descampado no lejos de Sidón, encontró una grandísima muchedumbre de cristianos, decapitados por los alfanjes de los sarracenos, que yacían insepultos hacía tres o cuatro días (mejor dicho semanas) que yacían así asesinados y decapitados. Era tanto y tan intolerable el hedor que desprendían los cadáveres que casi nadie podía detenerse en aquel lugar. Viendo lo cual y doliéndose el piadosísimo rey, llamando al cardenal mandó que se hiciese y consagrase en el sitio un cementerio. Hecho lo cual, el mismo piadoso rey con sus propias manos metía en sacos los miembros y cuerpos malolientes de los muertos para que los trasladasen al lugar de la sepultura, como lo ejecutaron sus criados; (trabajo) que apenas querían aceptar pobres bien remunerados. Durante cuatro o cinco días estuvo ocupado en este trabajo. Por la mañana, después de la Misa, iba al lugar aquel y decía a sus soldados: «venid y enterremos a los mártires de Cristo, que han sufrido por el Señor más que nosotros». Así obró el Rey verdaderamente santo, del cual se leen muchas acciones semejantes en su Vida, sobre todo en la segunda.

IV [49]

MURATORI, Lodovico Antonio: *Dissertazioni sopra le Antichità Italiane* 1738-1742 [ed. original en latín]; Dissertazione seconda: del Regno d'Italia, e de' suoi confini

Edición: MURATORI, Lodovico Antonio, *Dissertazioni sopra le Antichità Italiane,* Milán, Giambatista Pasquali, 1751, pp. 10-11.
Traducción [de este texto] de Elena Clavaguera.

Ahora conviene indagar en que consistía y hasta donde llegara el Reino Longobardo, o sea Itálico. Sin duda fue éste muy digno de consideración. Pavía era la Corte y el centro. Por la parte del Septentrión sabemos con certeza que la ciudad de Trento con sus alrededores era parte de este Reino, y con el tiempo tuvo el título de Marca, o sea de confín con la Germania. También las ciudades

de Bérgamo, Brescia, Verona, Vicenza, Padua, Trivigis y Aquilea, aunque destruida, y otras menores junto con todo el Friul, pertenecían al Reino Italiano, y el territorio de algunas discurría hasta las Tierras Germánicas. Hacia el Occidente la gran barrera de los Alpes dividía a la Lombardía de Francia y Borgoña, aunque *Aosta (Augusta Praetoria)* fue sometida por un tiempo al gobierno de los borgoñones: allí donde el Testamento de Carlomagno la hace dependiente del Reino de Italia. Hacia el Mediodía por la parte Occidental el Rio Varo, como en la actualidad, también antiguamente dividía a la Galia de Italia, cuya primera Ciudad era Niza. Luego proseguía el Reino por la Provincia actualmente llamada la *Riviere de Genova*, antes *Littus Italicum*. Continuaba el Ducado de Toscana, que discurría hasta los confines del Ducado Romano, es decir aquella parte del país que con Roma siempre se mantuvo fiel a los Griegos Augustos.

Pero por la parte del Oriente ya no fueron tan estables los confines del Reino Longobardo. De este Reino quedaba excluida Venecia con sus Islas, y con el territorio que a ella le corresponde en Tierra firme [en el continente]. De un Diploma de los Pactos establecidos en el Año 983 entre Otón II Augusto y Tribuno Dux de Venecia, publicado por mí en la Exposición Completa, se recoge que en tiempos del Rey Liutprando se habían fijado los confines entre aquel Ducado y el Reino de Italia. *De finibus* (se lee allí) *Civitatis Novae statuimus, ut terminatio, quae a tempore Liutprandi Regis facta est inter Paulucionem Ducem, et Marcellum Magistrum militum, deinceps manere debeat, id est de Plavi majori usque in Plavim siccam*. [Sobre los límites, se lee allí, de la Ciudad Nueva, determinamos que la delimitación, que se hizo en tiempo del Rey Liutprando, entre el Duque Paulucio y el mariscal Marcelo, debe continuar en adelante, a saber, desde Plavi mayor hasta Plavi seca]. Pero Andrea Dandolo, que luego fue Dux de Venecia en el 1342, en su Crónica, impresa por mí en el Tomo XII *Rer. Ital.* habla así en el Lib. VII Cap. I *Hic Paulucius Dux amicitiam cum Liutprando Rege contraxit, et pacta inter Venetos et Longobardos fecit, per quae sibi et Populo suo immunitates plurimas acquisivit, et fines Haracliae* (de cuyas ruínas surgió después Città nuova) *cum Marcello Magistro Militum terminavit videlicet a Plave majori ad Plavisellam*. [Este Duque Paulucio contrajo amistad con el Rey Luitprando, e hizo pactos entre los vénetos y los longobardos, por los cuales adquirió muchas immunidades para sí y para su pueblo y determinó los límites de Heraclea (de cuyas ruínas surgió después Città Nuova) con el mariscal Marcelo, a saber desde Plave mayor a Plavisella]. En un Diploma de Berengario y Adelberto Reyes de Italia, correspondiente a la casa de los Condes de Collalto, encontramos en el Año 960. *Cortem unam, quae nuncupatur Livadina, jacentem in Comitatu Tarvisino non longe a Flumine, quod nuncupatur Plave*. [Una Corte que se denomina Livadina, situada en el Condado Tarvisino no lejos del río llamado Plave]. Du Cange en el Apéndice al Glosario Latino interpreta *Plavim* por *Planitiem*, citando como prueba de ello la Crónica del Dandolo. Aquel escritor tan atento no observó que había un río de este nombre. Otra partición de confines se recuerda en un Diploma de Federico I Emperador, concedido en el año 1177 a Leonardo Obispo de Torcello, con estas palabras: *Cum Fossato, quo statutus est terminus tempore Carolis inter Veneticos et Longobardos, unum caput exiens in flavio Siclae, et aliud in fluvio Tarso*. [Con el foso, en el que en tiempos de Carlos se estableció el límite entre Vénetos y Longobardos, saliendo un extremo en el río Sicla y' otro en el río Tarso]. Abrazaba la diócesis de Torcello Altino, Ciudad desmantelada en la antigüedad por los Longobardos.

Desde los confines de Istria viniendo por la orilla del Mar hasta la de Ravena, incluido también Comacchio, con excepción de algunos lugares situados entre

las zonas pantanosas, y pertenecientes al Ducado de Venecia, todo aquel país obedecía a los Reyes Longobardos, y no se conoce que éstos, a excepción de alguna correría, penetraran nunca en la jurisdicción de los vénetos. Pero en los tiempos de Carlomagno se atacó con gran fuego en aquellas partes, por la discordia de los Griegos con los Francos a causa del Imperio traspasado a estos últimos, y mucho más por la ambición de Pipino hijo de éste Carlos, constituido Rey de Italia en el Año 781. En torno a aquella guerra, [están] no menos en guerra los Escritores modernos con los antiguos. Por lo que parece no se debería dudar de que, después del año 800, los Francos, dominando a Italia con la fuerza de las armas, extendieron su dominio en Istria y Dalmacia, y en algunas de las Islas que poseían los Vénetos.

IV [50]

MURATORI, Lodovico Antonio: *Annali d'Italia. (Dal principio dell'era volgare fino all'anno 1749 compilati da —)*, t. XII, 1749. Anales del año 1701

Edición: MURATORI, Lodovico Antonio, *Annali d'Italia,* t. XII, Nápoles, Giuseppe Ponzelli, 1755, pp. 3-4.
Traducción [de este texto] de Elena Clavaguera y María Luisa Gómez.

AÑO DE CRISTO MDCCI [1701]. INDICCION IX.
DE CLEMENTE XI, PAPA, 2
DE LEOPOLDO EMPERADOR, 43

En cuanto subió a la Cátedra de S. Pedro *Clemente XI* manifestó cuán sabiamente habían obrado los sacros Electores al conferirle el gobierno de la Iglesia de Dios y del Estado Eclesiástico. Ya presentía la feroz tempestad, que amenazaba a Europa, y en calidad de Padre común puso en seguida en acción su celo, y su singular elocuencia, para exhortar a los Potentados Cristianos a que llegasen a tratados de paz, antes de [en vez de] empuñar las armas. Con este propósito mandó Breves fervorosísimos, hizo hablar a sus ministros en las Cortes, propuso su mediación, y también la de la República Véneta. Predicó a los sordos, y si bien el Emperador se inclinara a escuchar propuestas de acuerdo, ya no se encontró la misma disposición en quien lo poseía todo, y ni tan sólo una migaja quería dejar a los demás. Presionaron mucho los ministros del nuevo Rey de España, *Felipe V*, secundados por los del Rey Cristianísimo, *Luis XIV*, para lograr la investidura de los Reinos de Nápoles y de Sicilia, como [en calidad de] feudos de la Santa Romana Iglesia. Se consultó este escabroso punto con los más sabios cardenales; y puesto que el Emperador *Leopoldo* hacía tal petición, a tenor de sus pretensiones y razones; el Santo Padre, para no perjudicar el derecho de ninguna de las partes, suspendió su juicio; y por más súplicas y amenazas que manifestaran Franceses y Españoles, no se dejó disuadir en absoluto de su propósito.

Entonces los Imperiales empezaron la batalla con unos manifiestos, en los que expusieron las razones de la Augusta Familia sobre los reinos de España,

alegando los testamentos de aquellos Monarcas en favor de los Austríacos de Alemania, y las solemnes renuncias hechas por las dos Infantas *Ana* y *María Teresa*, Reinas de Francia. Por la otra parte se respondió a éstos que tenía que prevalecer sobre los demás testamentos, la última voluntad del reinante Rey Carlos II no habiéndose de tomar en consideración las mencionadas renuncias, ya que las madres no pueden privar de su derecho a los hijos: pretensión que a muchos pareció extraña, no pudiéndose fiar ya más en lo sucesivo de actos parecidos, y volviéndose con ello ilusorios los pactos y los juramentos. Pero quizás nunca se ha visto que los papeles decidan los litigios de los Príncipes, a no ser cuando a ellos les faltan fuerzas y armas para sostener sus pretensiones, sean justas o injustas. No se pensó en otra cosa que en hacer la guerra tal como todos preveían; y la primera escena de esta terrible tragedia le tocó a la pobre Lombardía.

IV [51]

ROBERTSON, William: *History of the Reign of the Emperor Charles V*, 1769; prólogo del autor

Edición: ROBERTSON, William, *Historia del reinado de Carlos V*, Barcelona, Libr. de J. Oliveras y Gavarró, 1839 (trad. de J. María Gutiérrez de la Peña), pp. I-IV.

PRÓLOGO DEL AUTOR

Cuando se estudia la historia de su propio país no hay época que no interese por algunos respectos, pues todos los acontecimientos dan a conocer los progresos de su constitución, de sus leyes y costumbres, y merecen una atención seria; aún los hechos más remotos y de poca importancia pueden satisfacer este sentimiento de curiosidad innato en los hombres. No así al tratarse de la historia de los paises extraños, pues entonces el deseo de instruirse está más limitado. El progreso general de las ciencias, de dos siglos a esta parte, junto con el desarrollo de la imprenta, han producido en Europa tantas historias, y a la vez tantas memorias para escribirla, que la vida humana es corta para leerlas, cuanto más para estudiarlas; así que, no sólo los hombres que deben administrar los negocios públicos, sino hasta los que se dedican exclusivamente a la historia, deben contentarse con ideas generales sobre lo acaecido en épocas distantes, y deben limitar su estudio y sus meditaciones a ese período en que se unieron íntimamente las potencias de Europa, y en que los acontecimentos de un estado han influido tanto en los de otro, que han regulado, por decirlo así, su política y su respectivo gobierno.

Necesario sería pues fijar unos límites que señalasen con certeza la separación de estos varios períodos. Una época hay en la historia, antes de la cual cada país tenía aparte sus anales, porque no admitía alianzas ni relaciones con sus vecinos; posteriormente los acontecimientos de cada pueblo instruyen e interesan a los demás. Era pues indispensable determinar cuál fue esa época.

Llevado de esta mira he resuelto escribir la historia del emperador Carlos V, puesto que en su tiempo los gobiernos de Europa concibieron un vasto sistema político, merced al cual adquirió cada uno su rango, conservado después con mayor estabilidad de la que podía preveerse, si se consideran los violentos sacudimientos que han dado origen a tantas revoluciones interiores y a tantas guerras de nación a nación. Los grandes acontecimientos que entonces tuvieron lugar no han consumido todavía su fuego creador; aún se experimentan algunos efectos de los principios políticos que por aquella época se establecieron, y los fundamentos de un equilibrio de poder que se crearon o se generalizaron, no han cesado de influir en las operaciones políticas de los estados de Europa.

Puede afirmarse pues que el siglo de Carlos V es el período en el que el estado político de Europa empezó a tomar nueva forma. Al componer el cuadro que presento en esta obra he formado en cierto modo una introducción para la historia de Europa posterior a aquel reinado. Muchísimos biógrafos se han ocupado en describir las acciones y cualidades personales del Emperador Carlos V; los historiadores de varios países cuentan algunos hechos que sólo tuvieron consecuencias locales o pasajeras: mas yo me he propuesto recoger únicamente de su reinado los grandes acontecimientos cuyos efectos fueron generales y que se experimentan aún hoy día.

Empero como mis lectores sacarían sólo una instrucción incompleta si no tuviesen algunos conocimientos en punto al estado de Europa, anterior a la época que describo, he pensado suplir esta falta por medio de una introducción que abraza un tomo preliminar en que indico y aclaro las causas y los acontecimientos cuya acción ha producido todas las revoluciones acaecidas en Europa desde la ruina del imperio romano hasta principios del siglo XVI. Expongo a los ojos del público una pintura de los progresos de la sociedad en lo que concierne no sólo a la administración interior, a las leyes y costumbres, sino también al ejercicio de la fuerza nacional reclamada por las operaciones del gobierno en el exterior: en fin, describo la constitución política de las principales naciones de Europa en el momento en que Carlos V subió al trono.

Me he visto obligado a entrar en discusiones críticas más propias del jurisconsulto que del historiador; por esto las he colocado al fin de la introducción con el título de *Pruebas* e *Ilustraciones*. Muchos lectores harán poca atención en ello, mas otros las mirarán tal vez como la parte más curiosa e interesante de mi obra.

Debo advertir que indico con esmero las fuentes de donde he sacado los hechos, y cito a los escritores cuya autoridad he adoptado; acaso lo hago con una exactitud tal que algunos tomarán por afectación; mas no ha de ser así, si se considera que no puede hacerse vano alarde de haber leído muchos libros y entre ellos algunos que jamás hubiera abierto si no me hubiese impuesto la obligación de comprobar cuidadosamente todo cuanto expongo a los ojos del público.

Mis investigaciones me han conducido no pocas veces a oscuros o poco trillados senderos, por cuanto me he visto obligado a remitirme siempre a los autores que me daban luz; esto me ha parecido necesario no sólo para dar más peso a los hechos en que se apoyan mis juicios, sino también para dar un norte a los que quisieran recorrer la misma senda y ponerlos en estado de hacer más fáciles, y felices averiguaciones.

Los atentos e ilustrados lectores observarán en mi obra una omisión cuyo motivo debo de todos modos explicar. Consiste en que no hago mención de las conquistas de Méjico y del Perú ni de la fundación de las colonias españolas en el continente e islas de América. Al principio pensé extenderme mucho sobre tan memorables acontecimientos; pero cuando hube examinado maduramente esta

parte de mi plan, conocí que el descubrimiento de la América y su influencia en los sistemas políticos o comerciales de Europa, eran objetos harto brillantes y de muy alta importancia para que pudiesen tratarse superficialmente; por otra parte, si les hubiese dado toda la extensión que merecen, el episodio hubiese sido más extenso que la obra. He aquí porqué he reservado estos detalles para otra historia particular que me propongo escribir si la presente merece la aceptación pública.

Sin embargo, aunque suprimiendo del reinado de Carlos V, unos asuntos tan considerables, si bien que separados del objeto principal, haya reducido mi obra a más estrecho círculo, estoy persuadido que mis lectores hallarán todavía el plan sobrado extenso y la empresa demasiado atrevida, si se toma en cuenta lo que he creído conveniente exponer acerca la naturaleza e intento de mi obra. No pocas veces me he visto poseído yo mismo de este mismo sentimiento; pero persuadido de la utilidad incontestable de una historia como la presente, he resuelto ser constante en mi primer designio. Al público toca hoy juzgar del mérito de la ejecución; juicio que aguardaré no sin inquietud, pero al cual me someteré con respetuoso silencio.

IV [52]

ROBERTSON, William: *History of the Reign of the Emperor Charles V,* 1769; «Cuadro de los progresos de la sociedad europea, desde la destrucción del imperio romano, hasta principios del siglo XVI»: Sección primera, «Progresos de la sociedad europea, relativos al gobierno interior, a las leyes y a las costumbres» y nota XXIX

Edición: ROBERTSON, William, *Historia del reinado de Carlos V,* Barcelona, Libr. de J. Oliveras y Gavarró, 1839 (trad. de J. María Gutiérrez de la Peña), pp. 75-76 y 273-276.

SECCIÓN PRIMERA

Progresos de la sociedad europea, relativos al gobierno interior, a las leyes y a las costumbres

Influjo del comercio en las costumbres y gobierno

Adelantando cada dia más el comercio concurrió también a civilizar a los europeos y a introducir una sana jurisprudencia, una policía regular y altos principios de humanidad. En el nacimiento y origen primitivo de la sociedad, son tan reducidas las necesidades del hombre que fácilmente se contenta con las producciones naturales de su clima y de su suelo, y con lo que su sencilla y grosera industria puede añadir a ellas: no tiene nada superfluo que dar ni nada necesario que pedir. Cada pequeña comunidad subsiste con la porción de tierra que le pertenece, está satisfecha con ello, y o no tiene noticia de las naciones vecinas o está en guerra con ellas. Para abrir libre comunicación entre distintos pueblos, preciso es que la sociedad y las costumbres hayan adquirido cierto grado de

perfección y que existan reglamentos capaces de afianzar el orden público y la seguridad personal. Vemos también que el primer efecto del establecimiento de los bárbaros en el imperio romano fue dividir las naciones unidas por el poder de aquella república; repartióse la Europa en distintos estados, y por espacio de muchos siglos permanecieron éstos casi enteramente incomunicados; los piratas cubrían los mares y hacían peligrosa la navegación, y cuando entraban en puertos extranjeros , ningún socorro ni seguridad podía esperarse de parte de pueblos feroces; los habitantes de provincias apartadas de un mismo reino podían con dificultad comunicarse; un viaje algo largo era una expedición arriesgada, en la que se debía temer la violencia de los bandidos que infestaban los caminos y las exacciones insolentes de los barones acaso no menos temibles que aquéllos: de esta suerte, encadenados la mayor parte de los europeos en el lugar de su nacimiento por todas estas circunstancias reunidas, ignoraban hasta los nombres, la situación, el clima, y las producciones de los países lejanos del suyo. (XXIX)

[Nota XXIX, correspondiente a la sección I, p. 76]

La gran variedad de asuntos que he procurado ilustrar, y la extensión de aquellos en que voy a entrar me autorizan a adoptar los propios términos de Montesquieu cuando empieza a hablar del comercio. «Las materias que siguen merecen ser tratadas extensamente, pero la naturaleza de esta obra no lo permite: quisiera ser llevado por un arroyo tranquilo, y me siento arrastrado por un torrente.»

Hállanse en la historia muchas pruebas de la poca comunicación que existía entre los pueblos en la edad media. Como el conde Bouxard quisiese a fines del siglo diez fundar un monasterio en Saint-Maur- des-Joisses, junto a París, fue a buscar en Borgoña a cierto abad de Cluny, famoso por su santidad, para suplicarle que le enviase algunos monjes. Singular es el lenguaje con que se dirigió a este santo varón. Díjole que habiendo emprendido tan largo y penoso viaje, cuya distancia le había cansado en extremo, confiaba que no le negaría su petición y que no en vano habría venido a un país tan remoto. Todavía es más extraña la respuesta del monje, pues se negó redondamente bajo pretexto de que sería fatigoso el ir con él a una región extraña y desconocida. *Vista Burxardi venerabilis comitis, ab Bouquet. Rec. des hist. v. 10, p. 351.* A principios del siglo doce los monjes de Ferrieres en la diócesis de Sens, ignoraban que existiese en Flandes una ciudad llamada Tournay así como los monjes de San Martín de Tournay, no sabían donde estaba Ferrieres. Un asunto relativo a los dos conventos les obligó a comunicarse un poco, y su mutuo interés a buscarse recíprocamente: en fin, después de largas averiguaciones, que se han individualizado mucho, se hizo el descubrimiento por casualidad. HERIMANNUS, *abbas de restauratione sancti Martini Tornacensis ab Daxer; Spicit. v. 12, p. 400.* La ignorancia de la edad media sobre la situación de los países distantes y su geografía, es aún más notable: el más antiguo mapa geográfico que se conoce, se halla en un manuscrito de la crónica de San Dionisio, y subsiste como monumento del estado de esta ciencia en Europa en aquella época. Vense en ella las tres partes de la tierra entonces conocidas, con tal disposición que Jerusalén está en medio del globo, y Alejandría tan cerca de la ciudad santa como Nazareth. *Mem. de l'acad. des belles lettres, tom, 16 in 8 p. 585.* Parece que en aquellos siglos bárbaros no había posadas para recibir a los viajeros. MURAT, *Antiq. Ita. v. 3 p. 581.* Esta es una prueba del ningún comercio que existía entre las varias naciones. La hospitalidad es virtud de primer orden entre los pueblos de sencillas costumbres que rara vez ven a los

extranjeros: así que, en un estado social tan imperfecto como el de la edad media, era un deber esencial que no se colocaba entre aquellos que el hombre puede practicar o descuidar según su inclinación o generosidad, sino que la hospitalidad estaba prescrita por ley, y quedaban sujetos a penas los que la negaban. *Quicumque hospiti venienti lectum, aut focum negaverit, trium solidorum intatione multetur*. Leg. Burgund. tit. 38, 82. *Si quis homini aliquo pergenti in itinere mansione vetaverit, sexaginta solidos componat in publico*. Capit. lib 6. 82. No es indiferente observar este aumento de penas pecuniarias en un tiempo posterior en mucho a aquél en que se publicó la ley de los borgoñones, y en una época en que debía haberse perfeccionado la cultura. Otras leyes del mismo tenor han sido recopiladas por Jo Fred Polac, *sistema jurisprud. germanicae, libs.* 1733, p. 55. Eran todavía más rigurosas que las mencionadas por este autor las penas de los esclavones, pues ordenaban la confiscación de muebles y la quema de la casa que hubiese negado la hospitalidad, y aun llevaron el celo y la humanidad para con los extranjeros hasta el grado de permitir que robase el dueño de una casa para agasajar a un huésped. *Quod notu furatus fueris, cras appone hospitibus. Rerum Mecleburgicar. lib. 8, a Mat. Jo Beerh. Libs. 1751, p. 50.* En consecuencia de estas leyes, o del estado social que las hacía necesarias, estuvo en vigor la hospitalidad, mientras tuvieron entre sí pocas relaciones los hombres, y se aseguraba de esta suerte al viajero una benigna acogida bajo el techo en que se albergaba. Lo que más claramente prueba que eran raras las comunicaciones de nación a nación es que inmediatamente que empezaron a abrirse, degeneró una carga lo que hasta entonces había sido un placer, y se hizo del recibimiento de los viajeros un ramo de especulación.

Pero las leyes de la edad media dan todavía más convincentes pruebas de la falta de comunicacion entre las naciones. El espíritu del feudalismo, lo mismo que los celos, que acompañan siempre a la ignorancia, contribuía a alejar a los hombres de que se avecindasen en país extranjero. Si alguien se trasladaba de una provincia del mismo reino a otra, estaba obligado al cabo de un año y un dia a confesarse vasallo del barón en cuyos dominios se había establecido, y si descuidaba esta formalidad incurría en una multa: en caso de morir sin dejar cierto legado al señor del lugar, eran confiscados todos sus bienes. Todavía más insoportables eran los rigores contra los que se domiciliaban en país extraño. Antiguamente el señor de un territorio, en el cual se hubiese establecido un extranjero, podía apoderarse de su persona y retenerle cautivo. Ofrécenos la historia singulares ejemplos de esta barbarie; las crueles rapiñas de los normandos en el siglo nono obligaron a muchos habitantes de las costas de Francia a que huyesen al interior del reino; pero en lugar de ser recibidos con la humanidad que reclamaba su infortunio, se les esclavizó. Entrambos poderes, civil y eclesiástico a la vez, creyeron deber unirse para lograr la abolición de uso tan bárbaro. POTGIESSER, *De statu servorum. lib 1, cap. 1. 16*. En otros países permitían las leyes a los habitantes de las orillas del mar el reducir a servidumbre a los desgraciados marinos cuyos buques se estrellaban contra ellos. *Ibid. 17.* Reinaba en muchas tierras de Europa este uso bárbaro, y parece haberse adoptado generalmente el de apropiarse los intereses de los náufragos, y confiscarlos a beneficio del señor territorial en cuyos dominios era arrojado el buque. *De Westphalen Monum. inedita, Rerum Germ. v. 4 p. 907, etc.* DU CANGE, *voc. Laganum*. BEERH, *Rer. Mecleb., l... p. 512.* Entre los antiguos welches o naturales del país de Gallas había tres clases de personas que se podía matar impunemente, los dementes, los extranjeros y los leprosos *Leges. Hoel. Dda.* citada en las *Observations on the statutes, etc.* p. 22. Cita Lauriere bastantes actas en que se demuestra que todo

extranjero en muchas provincias de Francia quedaba esclavo del señor de la heredad en la cual hubiese vivido por un año y un dia. *Coutum. de Beauv. c. 45, p. 254.* Pero, como no podía ser duradera una práctica tan inhumana, creyeron los magnates deber contentarse con exigir de los extranjeros cierta contribución anual, o con imponerles algún extraordinario servicio. Sin embargo, cuando fallecía un extranjero, no le era dado legar nada por testamento y todos sus bienes indistintamente eran entregados al rey o señor feudal con exclusión de los herederos naturales: a esto se llamó en Francia *droit d'aubaine*. LAURIERE, *Préf. des Ordonn. t. 1, p. 15.* BRUSSEL, t. 2, p. 944. DU CANGE, *voc. Albani.* PASQUIER, *Recherches,* p. 367. Es muy antiguo este uso de confiscar los bienes de los extranjeros que no se han naturalizado: trata de ello, si bien que obscuramente, una ley de Carlomagno del año 813. *Cap. edit. Baluz., p. 157, 5.* No solo estaban sujetos a este derecho los extranjeros sí que también los que permanecían en otro distrito que el suyo. BRUSSEL, *vol. 2, p. 947, 949.* No es posible imaginar una ley más contraria a las relaciones mutuas de los pueblos; no obstante, en las antiguas leyes de las naciones de Europa se encuentra alguna cosa parecida: tocante a Italia, consúltese a MURATORI, *Antiq. Ital. vol. 2, p. 14.* No es poca mancha para el gobierno francés el que subsista aún a mediados del siglo XVIII una costumbre tan contraria a la humanidad y a la sociabilidad en una nación tan civilizada.

El desorden consecuente a un gobierno tan débil, que era incapaz de establecer o ejecutar leyes saludables, hacía en extremo peligrosa la comunicación entre las varias provincias de un mismo reino. En una carta de Loup, abad de Terrieres en el siglo nueve, se ve que estaban entonces tan infestados de ladrones los caminos reales, que se veían obligados los viajeros a reunirse en caravanas para imponer a los malhechores. BOUQUET, *Recueil des hist. vol 7, p. 515.* En el mismo siglo demuestran los edictos de Carlos el Calvo cuan frecuentes eran estos actos de violencia; y se habían en efecto generalizado hasta el punto de que muchos apenas los reputaban crímenes, motivo por el cual los jueces inferiores llamados *centuriones* debían jurar que no cometerían robo alguno ni protegerían a los ladrones. *Capitul. edit. Baluz. vol. 2, p. 63. 68.* Patéticamente hablan de tales desórdenes los historiadores de los siglos nueve y diez, y pueden leerse algunos notables pasajes en BEERH., *rer. Mecl. l. 8, p. 603.* Por último, se generalizaron tanto, se cometieron con atrevimiento tal estos atentados, que la autoridad de la magistratura civil no tuvo ya fuerza bastante para reprimirlos. Imploróse el auxilio del poder eclesiástico, celebráronse solemnemente concilios, trasladáronse a ellos los cuerpos santos, y fulmináronse en presencia de estas reliquias anatemas contra los ladrones y demás que perturbaran la tranquilidad pública. BOUQUET, *Recueil des hist. t. 10, p. 360. 431. 536.* Se ha conservado una de esas fórmulas de excomunión que se lanzó en 988, y es tan extraordinaria, y tan particular su género de elocuencia, que merece copiarse.

Después de la introducción de costumbre y del pormenor de las violencias que habían dado lugar al anatema, dice así: (1) *Obtenebrescant oculi vestri, qui concupiverunt; arescant manus, quae rapuerunt; debilitentur omnia membra, quae adjuverunt. Semper laboretis, nec requiem inveniatis, fructuque vestri labo-*

(1) *Oscurézcanse vuestros ojos por codiciosos; séquense vuestras manos que robaron, y pierdan su vigor todos vuestros miembros que cooperaron al crimen. Que trabajeis incesantemente sin que recojáis el fruto de vuestrad fatigas. Que os embarguen el pavor y el espanto a vista del enemigo persígaos o no, y que el miedo os abata y consuma; Sea vuestro destino estar junto a Judas el traidor, en la tierra de muerte y de tinieblas hasta que se conviertan y hagan penitencia vuestros corazones! Que no se alejen de vosotros estas maldiciones ni cesen de atormentaros mientras estéis sepultados en el pecado de depravación! Así sea, amen.*

res privemini. Formidetis et paveatis, a facie persequentis, et non persequentis hostis, ut tabescendo deficiatis. Sit portio vestra cum Juda traditori Domini, in terra mortis et tenebrarum; donec corda vestra ad satisfactionem plenam convertantur...Ne cessant a vobis haec maledictiones, vestrorum persecutrices, quamdiu permanebitis in peccato pervasionis. Amen. Fiat, fiat. BOUQUET, *Recueil, p. 517.*

IV [53]

GIBBON, Edward: *History of the Decline and Fall of the Roman Empire;* cap. I, 1776

Edición: GIBBON, Edward, *Historia de la decadencia y ruina del imperio romano,* 8 tomos, Madrid, Turner, 1984. T. I, *Desde los Antoninos a Diocleciano (Años 96 a 313).* (Reproducción facsimilar de la ed. de Barcelona, 1842, en traducción de José Mor Fuentes); pp. 19-22 y notas (pp. 37-39).

CAPÍTULO PRIMERO

Extensión y fuerza militar del Imperio en tiempo de los Antoninos

En el segundo siglo de la era cristiana, abarcaba el imperio de Roma la parte más florida de la tierra y la porción más civilizada del linaje humano. Resguardados los confines de tan dilatada monarquía con la fama antigua y el valor disciplinado, el influjo apacible y eficaz de leyes y costumbres había ido gradualmente hermanando las provincias. Disfrutaban y abusaban sus pacíficos moradores de las ventajas del caudal y el lujo, y conservábase todavía con decoroso acatamiento la imagen de una constitución libre. Poseía al parecer el senado romano la autoridad soberana, y trasladaba a los emperadores la potestad ejecutiva del gobierno. Por el espacio venturoso de más de ochenta años, manejó la administración pública el pundonoroso desempeño de Nerva, Trajano, Adriano y los dos Antoninos; y tanto en éste como en el siguiente capítulo, vamos a describir la prosperidad, y luego, desde la muerte de Marco Antonino, a puntualizar las circunstancias más abultadas de su decadencia y ruina: trastorno para siempre memorable y todavía perceptible entre las principales naciones del orbe.

Las grandiosas conquistas de los romanos fueron obra de la república, y los emperadores se solían dar por satisfechos con afianzar los dominios granjeados por la política del senado, la emulación de los cónsules, o el marcial entusiasmo del pueblo. Rebosaron los siete siglos primeros de incesantes y ostentosos triunfos; pero quedaba reservado para Augusto el orillar el ambicioso intento de ir avasallando la tierra entera y plantear el sistema de la moderación en los negocios públicos. Propenso a la paz por temple y situación, érale obvio el echar de ver que a Roma ensalzada a la cumbre le cabían muchas menos esperanzas que zozobras en el trance de las armas. Y que en el empeño de lejanas guerras, dificultábase más el avance, aventurábase más el éxito, y resultaba la posesión en extremo contingente cuanto menos provechosa. La experiencia de Augusto

fue dando gravedad a estas benéficas reflexiones, y vino a persuadirle que con el atinado brío de sus disposiciones afianzaría desde luego cuanto rendimiento requiriesen el señorío y la salvación de Roma por parte de los bárbaros más desaforados. Ajeno de exponer su persona y sus legiones a los flechazos de los Partos, consiguió, por medio de un tratado honorífico, la restitución de los pendones y los prisioneros cogidos en la derrota de Craso (1).

Intentaron sus generales, en el primer tercio de su reinado, sojuzgar la Etiopía y la Arabia Feliz, y marcharon más de trescientas leguas al sur del trópico; pero luego el ardor del clima rechazó la invasión y apadrinó a los desaguerridos moradores de tan arrinconadas regiones (2). El norte de Europa no era acreedor a los gastos y fatigas de la conquista; pues las selvas y pantanos de Germania hervían con una casta brava, despreciadora de la vida sin libertad, y aunque en el primer encuentro aparentaron ceder al empuje del poderío romano, luego, por un rasgo de desesperación, recobraron su independencia, y recordaron a Augusto las vicisitudes de la suerte (3). Al fallecimiento de aquel emperador, leyóse públicamente en el senado su testamento, que dejaba por herencia de entidad a sus sucesores el encargo de ceñir el Imperio en aquellos confines que la naturaleza había colocado al parecer como linderos o baluartes permanentes; al poniente, el piélago Atlántico; el Rín y el Danubio al norte, y los arenales desiertos de la Arabia y el Africa por el mediodía (4).

Felizmente para el sosiego humano, acosados de vicios y zozobras, aviniéronse sus inmediatos sucesores al plácido sistema reencargado por la cordura de Augusto. Embargados en sus liviandades y tiranías, apenas asomaron los primeros Césares por sus ejércitos ni provincias, ni les era genial el tolerar que sus lugartenientes entendidos y esforzados se engriesen con unos triunfos que desatendía su flojedad. La nombradía militar de un súbdito llevaba visos de invasión desmandada contra las ínfulas imperiales; y todo general romano, a impulsos de su obligación y de su interés, tenía que resguardar los confines que le competían, sin aspirar a conquistas cuyo paradero no fuese menos aciago para él mismo que para los bárbaros avasallados (5).

El único aumento que cupo al Imperio en el primer siglo de la era cristiana se redujo a la provincia de Bretaña. Sólo en este caso, los sucesores de César y de Augusto se dejaron llevar por las huellas del primero antes que por el man-

(1) Dión Casio (l. LIV, p. 736) con las anotaciones de Reimaro, que ha ido agolpando cuanto la vanagloria romana dejó sobre este particular. El mármol de Ancira, sobre el cual esculpió Augusto sus propias hazañas, atestigua que precisó a los Partos a que le devolvieran las insignias de Craso.

(2) Estrabón (l. XVI, p. 780), Plinio el Mayor (Hist. Nat., l. VI, c. 32 y 35), y Dión Casio (l. LIII, p. 723 y l. LIV, p. 734) nos particularizan curiosamente aquellas guerras. Los Romanos se enseñorearon de Mariaba o Merab, ciudad de la Arabia Feliz, muy conocida entre los orientales (véase Abulfeda y la geografía Nubiense, p. 52). Llegaron hasta tres jornadas del país de la especiería, objeto ansiado de su expedición.

(3) Con la matanza de Varo y de sus tres legiones. Véase el libro primero de los anales de Tácito, Suetón in August., c. 23, y Veleyo Patérculo, l. II, c. 117, etc. No recibió Augusto la aciaga nueva con la entereza y el comedimiento que correspondía a su temple.

(4) Tácito, Anal., l. II, Dión Casio, l. LVI, p. 833, y la arenga del mismo Augusto en los Césares de Juliano. Queda muy despejada con las notas eruditas de su traductor francés Mr. Spanheim.

(5) Germánico, Suetonio Paulino y Agrícola, siempre atados y luego depuestos en la carrera de sus victorias; Corbulon, quitado de enmedio, acreditan el dicho admirablemente expresado por Tácito de que toda sobresalencia militar era en su sentido estrechísimo *imperatoria virtus*.

dato del segundo. Su inmediación a la costa de la Galia estaba convidando a sus armas; y el concepto halagüeño, aunque dudoso, de una pesquería de perlas cebaba su codicia (6); y como la Bretaña se aparecía allá como un mundo aislado y diverso, apenas se miraba su conquista como excepción del general sistema del arreglo continental. Tras una guerra como de cuarenta años, entablada por el más negado (7), sostenida por el más disoluto, y terminada por el más medroso de los emperadores, quedó la mayor parte de la isla sujeta al yugo romano (8). Las diferentes tribus de Bretones poseían denuedo sin tino, y ansia de libertad sin concordia. Tomaron las armas con bravío desenfreno, y las arrojaron luego, o bien las volvieron unos contra otros, y mientras peleaban separadamente y sin tesón, vinieron a quedar avasallados todos. Ni la fortaleza de Caráctaco, ni la desesperación de Boadicea, ni el fanatismo de los druidas acertaron a evitar la servidumbre de su patria, ni a contrarrestar el ahínco de los caudillos imperiales que seguían afianzando la gloria nacional, mientras horrorizaba el trono la afrenta de la más rematada bastardía. Al propio tiempo que Domiciano, emparedado en su alcázar, adolecía del pavor que estaba infundiendo, sus legiones, a las órdenes del pundonoroso Agrícola, arrollaron a las hacinadas fuerzas de los Caledonios, a las faldas de la serranía Grampia, y sus escuadrillas, arrojándose a navegaciones azarosas y desconocidas, ostentaron las armas romanas en torno de toda la isla. Conceptuábase ya coronada la conquista de Bretaña, y era el intento de Agrícola el acabalar y afianzar su logro con el allanamiento muy obvio de la Irlanda, para lo cual bastaba una legión sola con algunos auxiliares (9). Podía aquella isla occidental encumbrarse a posesión apreciable y los Bretones se avendrían con menos repugnancia a cargar con su cadena, en retrayendo de su vista la presencia ejemplar de la independencia.

Pero la esclarecida sobresalencia de Agrícola motivó luego su remoción del gobierno de Bretaña, y acarreó para siempre el malogro de aquel atinado y grandioso plan de avasallamiento. Antes de separarse el cuerdo adalid, había providenciado el afianzamiento de aquel dominio, pues hecho cargo de que la isla viene a quedar dividida en dos porciones iguales por los golfos contrapuestos, llamados en el día los Freos de Escocia, atravesando el corto trecho de unas doce leguas, fue planteando una línea fortificada de puntos militares, que se robusteció, en el reinado de Antonino Pío, con un malecón de césped, alzado sobre un cimiento de piedra (10). La muralla de Antonino, a corta distancia al frente de las ciudades modernas de Edimburgo y de Glasgow, vino a ser el lindero de la provincia romana. Los Caledonios siguieron conservando, al extremo septentrional de la isla, su desaforada independencia, que estribaba no menos en sus escaseces que en su denuedo. Rechazáronse con repetidos escarmientos sus

(6) El mismo César encubre aquel móvil tan ruín, pero lo menciona Suetonio, c. 47. Eran sin embargo las perlas bretonas de poquísimo valor, por su matiz empañado y cárdeno; y Tácito repara fundadamente que era un defecto inherente. «Ego facilius crediderim, naturam margaritis deesse quam nobis avaritiam».

(7) Claudio, Nerón y Domiciano. Asoma en Pomponio Mela, l. III, c. 6, que escribía en tiempos de Claudio, allá una esperanza de que, progresando las armas romanas, la isla y sus salvajes luego se llegarían a conocer mejor. Hace harta gracia el estar leyendo tales pasos en medio de Londres.

(8) Véase el compendio asombroso que trae Tácito en la vida de Agrícola, ilustrado copiosa, aunque no tan cabalmente, por nuestros anticuarios Camden y Horsley.

(9) Los escritores irlandeses, siempre quisquillosos en timbres nacionales, se amostazaron sobremanera por este motivo con Tácito y con Agrícola.

(10) Véase Horsley's Britannia Romana, l. I, c. 10.

correrías, mas nunca vino a quedar el país sojuzgado (11). Los dueños de climas amenos y colmados daban con menosprecio la espalda a serranías lóbregas azotadas por aguaceros tempestuosos, a lagos encapotados con cerrazón parduscа, y a unos yermos helados y yertos sobre los cuales huían acosadas las alimañas del bosque por una cuadrilla de bárbaros desnudos (12).

IV [54]

GIBBON, Edward: *History of the Decline and Fall of the Roman Empire;* cap. XXXVIII, «Observaciones generales sobre la ruina del imperio romano en el Occidente»

Edición: GIBBON, Edward, *Historia de la decadencia y ruina del imperio romano,* 8 tomos, Madrid, Turner, 1984. T. IV, *Invasiones de los Bárbaros (Años 395 a 582),* (reproducción facsimilar de la ed. de Barcelona, 1842, en traducción de José Mor Fuentes); pp. 403-409.

[Para que el texto no sea demasiado largo hemos prescindido de los párrafos iniciales, en los que Gibbon alaba las «meditaciones filosóficas» de Polibio sobre el encumbramiento de Roma e introduce el tema de las causas de su decadencia, descartando que fuera decisiva la fundación de Constantinopla (división más que traslación del Imperio)]

Como la bienaventuranza *venidera* es el objeto grandioso de la religión, bien podremos oir sin extrañeza ni escándalo que el predominio, o a lo menos el abuso del Cristianismo tuvo su influjo en la decadencia y ruina del imperio romano. Anduvo el clero predicando con éxito la doctrina de la paciencia y de la pusilanimidad; desmerecieron las prendas gallardas de la sociedad, y los restos postreros de la bizarría militar se empozaron en el claustro; consagróse parte crecida de la riqueza pública y particular a las peticiones bienquistas de la caridad y la devoción, y la paga del soldado se vinculó en la muchedumbre inservible de ambos sexos, en galardón de la abstinencia y la castidad, sus únicos realces (a). La fe, el celo, el fervor y las pasiones más terrenas de la ambición y la malignidad, encendieron la llama de la discordia teológica; bandos religiosos tras-

(11) El poeta Buchanan encarece con brío y elegancia (véase su Silvae V) la independencia intacta de su patria; pero si el testimonio único de Ricardo de Cirencester bastase para formar una provincia romana de la Vespasiana al norte de la Valla, aquella independencia quedaría reducida a estrechísimos ámbitos.

(12) Véase Apiano (in Proaem), y la uniforme lobreguez de las Poesías de Osian, que bajo todos conceptos son parto de un Caledonio castizo.

NOTAS correspondientes a las observaciones generales sobre la ruina del imperio romano en el Occidente.

(a). Podría ser una especulación extraña, tanto como lo permitese la pura moral de los verdaderos cristianos, en la población del imperio romano, el retiro de tan gran número en inactivo e improductivo celibato.— (M. [Milman])

tornaron la iglesia y el estado, con reyertas, a veces sangrientas, y siempre implacables; desviaron los emperadores su ahínco de los campamentos para encaminarlo a los sínodos; tiranía nueva acosó el orbe romano, y las sectas perseguidas pararon en enemigas de su patria. La discordia sin embargo, aunque perniciosa y disparatada, viene a redundar parcialmente en hermandad. Clamaban los obispos en dos mil púlpitos por la obediencia pasiva al soberano legítimo y ortodoxo; sus juntas frecuentes y correspondencia incesante sostenían la asociación de las iglesias lejanas, y el temple benévolo del Evangelio se robustecía, aunque se limitaba con la hermandad espiritual de los Católicos. Un siglo servil y afeminado se enamoró devotamente de la poltronería sagrada de los monjes; mas aun cuando la superstición no franqueara aquel retiro decoroso, los mismos vicios indujeran a los bastardos Romanos a desamparar, por motivos aún más ruines, los pendones de la república. Obvia es la obediencia a preceptos religiosos, cuando halagan y santifican la propensión de los devotos; mas el influjo puro y genuino del Cristianismo campea en sus benéficos efectos, aunque imperfectos, en los convertidos bárbaros del Norte. Si la conversión de Constantino atropelló la decadencia de su imperio, la religión victoriosa quebrantó la violencia de su ruina, y fue suavizando el destemple feroz de los conquistadores.

Aquella revolución extraordinaria tiene su cabida provechosa en la instrucción del siglo presente. Todo patriota tiene que anteponer y ensalzar exclusivamente los intereses y la gloria de su patria; mas corresponde a un filósofo ensanchar sus miras y conceptuar la Europa a fuer de una gran república, cuyos variados moradores han venido a encumbrarse al mismo nivel de instrucción y de cultura. Seguirá el equilibrio del poder con sus vicisitudes, y alternativamente sobrepujará la prosperidad en nuestro reino o en alguno de los inmediatos; mas tales acontecimientos parciales no alcanzarán a dañar esencialmente al estado general de bienandanza, al sistema de artes, leyes y costumbres con que tanto descuellan en el orbe los Europeos y sus colonias. Las naciones montaraces del globo son enemigas comunes de la sociedad civil; y podemos inquirir ansiosamente si está todavía amagando a la Europa una repetición de aquellas desventuras que aniquilaron las armas e instituciones de Roma. Quizás las mismas reflexiones ilustrarán la ruina de aquel imperio poderoso, y explicarán las causas probables de nuestra seguridad presente.

Ignoraban los Romanos lo sumo de su peligro, y el número de sus enemigos. Allende el Rín y el Danubio, hervía el Norte de Europa y Asia con tribus innumerables de cazadores y vaqueros, pobrísimos, voraces y desaforados; denodados en la guerra y desalados tras los productos de la industria. Arremolinábase el orbe bárbaro con el ímpetu de la guerra, y allá las revueltas lejanas de la China estaban ya estremeciendo los ámbitos pacíficos de la Italia y de la Galia. Ahuyentados los Hunos por un enemigo victorioso, encaminaron su rumbo hacia el Occidente, y el raudal iba siempre creciendo con el refuerzo incesante de cautivos y aliados. Las tribus fugitivas, arrolladas por los Hunos, se entonaron luego como conquistadoras, allá se agolpaba la columna interminable de bárbaros con redoblado empuje sobre el imperio romano, y aun cuando feneciesen los batidores, reemplazábanlos ejecutivamente los nuevos asaltadores. No arrojará ya el Norte emigraciones tan formidables, y este sosiego dilatado, que se atribuye a la despoblación, es el resultado venturoso de las artes y la agricultura. En vez de toscas aldeas, desparramadas allá por selvas y pantanos, sobresale ahora la Germania con dos mil y trescientos pueblos murados; se han ido planteando los reinos cristianos de Dinamarca, Suecia y Polonia, y los mercaderes hanseáticos y caballeros teutónicos han ido dilatando sus colonias por la costa del Báltico hasta

el golfo de Finlandia; y desde allí hasta el Océano oriental, ostenta la Rusia las muestras de un imperio poderoso y civilizado. Se avecindaron ya el arado, el telar y la fragua en las orillas del Volga, del Obi y del Lena, y hasta las rancherías más bozales de la Tartaria han tenido que temblar y obedecer. Estrechísimamente reducido queda ahora el reino del Barbarismo, y los residuos de Calmucos y Uzbekes, cuyas fuerzas casi pueden contarse, no alcanzan a causar género de zozobra a la gran república europea (6). Mas esta seguridad aparente no debe ocultarnos que pueden brotar nuevos enemigos con peligros desconocidos, por parte de algún pueblo arrinconado, apenas perceptible en el mapa del mundo. Los Arabes y Sarracenos, que fueron explayando sus conquistas desde la India hasta España, vivieron en el desamparo y menosprecio hasta que Mahoma alentó sobre aquellos cuerpos bozales el alma del entusiasmo.

Estribaba firmísimamente el imperio de Roma en la hermandad singular y cabal de sus individuos; las naciones súbditas, deshauciadas y aun desabridas de toda independencia, abrazaron el carácter de ciudadanos romanos; y así las provincias occidentales quedaron traspasadas de quebranto al verse desmembradas de su madre patria por los bárbaros (7). Mas costó aquella unión la libertad nacional y el denuedo militar, y las provincias rastreras y exánimes cifraban su salvamento en las tropas asalariadas y en los gobernadores que obraban a impulsos de una corte lejana. La felicidad de cien millones estaba pendiente del mérito personal de uno o dos hombres, quizás niños estragados con la educación, el lujo y el despotismo. Las grandes llagas encarnaron en lo íntimo del imperio con las minorías de los hijos y nietos de Teodosio; y al asomar a la mocedad estos entes menguados, fueron entregando la iglesia a los obispos, el estado a los eunucos, y las provincias a los bárbaros. Divídese actualmente la Europa en doce reinos poderosos, aunque desiguales, tres repúblicas respetables, y varios estados menores, pero independientes: las suertes para el desempeño ministerial y real son más crecidas, a lo menos con respecto a los gobernantes; y puede reinar un Juliano y una Semíramis en el Norte, mientras Arcadio y Honorio se adormecen de nuevo en los tronos del Mediodia. El influjo mutuo de zozobra y rubor enfrena los abusos tiránicos; descuellan el orden y la entereza en las repúblicas; ha trascendido a las monarquías el sesgo de la libertad, o a lo menos de la moderación, y con las costumbres dominantes de la época, el pundonor y la justicia asoman aun en las instituciones más defectuosas. Prosperan las luces y la industria en la paz con la emulación de competidores eficaces, y las fuerzas de Europa se ejercitan en la guerra con sus contiendas decorosas e indecisas. Si se arrojase un conquistador bravío de los yermos de la Tartaria, tendría que vencer a los forzudos campesinos de Rusia, a las crecidas huestes de Germania, a la nobleza esforzada de Francia y al paisanaje libre y denodado de [Gran] Bretaña, confederándose tal vez para la defensa común. Aun cuando los bárbaros victoriosos llegasen esclavizando y asolando hasta las playas del Atlántico, diez mil bajeles transportarían fuera

(6). Los editores franceses e ingleses de la Historia Genealógica de los Tártaros han añadido una descripción interesante, aunque imperfecta, de su actual estado. Podríamos interrogar la independencia de los Calmucos, o Elutos, desde que han sido vencidos recientemente por los Chinos, quienes en el año 1759, sujetaron la Bucaria baja, y se adelantaron en el país de Badakshan, cerca del nacimiento del Oxo (Mémoires sur les Chinois, tom. I, p. 325-400). Pero estas conquistas son insignificantes ni me atreveré a responder de la seguridad del imperio chino.

(7). El lector juicioso determinará cuanto influye en esta proposición general la sublevación de los Isaurios, la independencia de Bretaña y Armórica, las tribus moras, o los Bagaudae de Galia y España (vol. I, p. 255, vol.IV, p. 98, 141, 226).

de su alcance los restos de la sociedad civilizada, y la Europa florecería y descollaría en el mundo americano, cuajado ya con sus colonias e instituciones (8).

El frío, la miseria, peligros y afanes robustecen y envalentonan al bárbaro; y así en todos tiempos han ido avasallando a las naciones pacíficas y cultas de la China, India y Persia, que se desentendieron, como ahora mismo, de contrapesar aquella prepotencia natural con los recursos de la pericia guerrera. Los estados belicosos de la antigüedad, la Grecia, la Macedonia y Roma, educaban una generación de soldados, ejercitaban sus cuerpos, disciplinaban su denuedo, redoblaban sus fuerzas con evoluciones arregladas, y convertían el hierro que poseían en armas pujantes y provechosas. Mas esta superioridad fue menguando imperceptiblemente al par de sus leyes y costumbres, y la política apocada de Constantino y sucesores armó y amaestró a los bárbaros bozales para el exterminio del imperio que asalariaba su arrimo! Varió el arte militar con la invención de la pólvora, con la cual avasalla el hombre los dos agentes más poderosos de la naturaleza, el aire y el fuego. Matemáticas, química, maquinaria y arquitectura acuden a tributar su auxilio a la guerra, y las partes opuestas se están oponiendo mutuamente sus modos más exquisitos de ataque y defensa. Bien podrán reparar los historiadores en que los preparativos de un sitio costearían la fundación y el mantenimiento de una colonia (9), mas no debemos llevar a mal que el exterminio de una ciudad sea costoso y arduo, y que un pueblo industrioso logre escudarse con las artes que sobreviven y suplan al menoscabo de la pujanza guerrera. Artillerías y plazas atajan sin arbitrio la caballería tártara; y la Europa queda afianzada contra toda irrupción de bárbaros, puesto que para vencer tienen que dejar de serlo. Sus pasos, más o menos largos en la ciencia militar, no pueden menos de llevar consigo, como lo estamos viendo en Rusia, mejoras proporcionadas en las artes de la paz y de la política civil; y entonces ya se hacen acreedores a su colocación entre las naciones cultas que van sojuzgando.

Aun cuando tales cómputos pareciesen dudosos o descarriados, quedaría aún otro manantial más humilde de consuelo y esperanza. Los descubrimientos de navegantes antiguos y modernos, y la historia y tradición doméstica de las naciones más ilustradas, representan el *salvaje humano* desnudo de cuerpo y alma y careciendo de leyes, artes, conceptos y casi de habla (10). De tan rastrero des-

(8). Hoy en dia América contiene seis millones de europeos y descendientes suyos; y en el Norte, al menos, su número aumenta continuamente. Cualesquiera que sean los cambios que sobrevengan en su situación política, siempre conservarán las costumbres europeas; y debemos reflexionar con placer, que el idioma inglés se extenderá probablemente sobre un inmenso continente.

(9). On avait fait venir (para el sitio de Turín) 140 pièces de canon; et il est à remarquer que chaque gros canon monté revient à environ 2.000 écus: il y avait 100.000 boulets; 106.000 cartouches d'une façon, et 300.000 d'une autre; 21.000 bombes; 27.000 grenades, 15.000 sacs à terre, 30.000 instruments pour le pionage; 1.200.000 livres de poudre. Ajoutez à ces munitions le plomb, le fer et le fer-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espèce. Il est certain que les frais de tous ces préparatifs de destruction suffiraient pour fonder et pour faire fleurir la plus nombreuse colonie. Voltaire, Siècle de Louis XIV, c. XX en sus Obras, tom. XI, p. 391.

(10). Sería una tarea fácil, aunque fastidiosa, el citar las autoridades de poetas, filósofos e historiadores. Por consiguiente me ceñiré a apelar al testimonio auténtico y decisivo de Diodoro Sículo (tom. I, l. I, p. 11, 12, l. III, p. 184, etc. edic. Weseling). El Ichtiofaji, que en su tiempo vagaba por las orillas del Mar Rojo, solo puede compararse con los naturales de Nueva Holanda (Viajes de Dampier, vol. I, p. 464-469). La imaginación o quizá la razón, puede aun suponer un estado absoluto de la naturaleza muy inferior al de estos salvajes, que habían adquirido algunas artes e instrumentos.

amparo (quizás el estado primitivo y universal del hombre) se ha ido pausadamente encumbrando hasta señorear a todos los vivientes, fertilizar la tierra, surcar el piélago y medir el cielo. Su garboso adelantamiento en potencias y en agilidad (11) ha sido vario y desigual; pausado al principio; fue luego redoblando la marcha; siglos de trabajosa subida pararon en rápido derrumbamiento, y los varios climas de Europa y del globo han ido padeciendo las vicisitudes del esplendor y de la lobreguez. Mas la experiencia de cuatro mil años debe esperanzarnos y alentarnos. No cabe deslindar hasta qué punto ha de encumbrarse el género humano en su rumbo hacia la suma perfección; mas se debe racionalmente suponer que ningún pueblo, mientras no dé un vuelco la naturaleza entera, se reempozará en su barbarie primitiva. Bajo tres aspectos se pueden conceptuar las mejoras de la sociedad: 1. El poeta y el filósofo ilustran su siglo y su patria con los vuelos de un entendimiento *sólo;* mas esta sobresalencia de alcances y de fantasía escasea y brota por sí misma, y el númen de Homero, el de Cicerón o de Newton causarían menos asombro, si fuesen parto del albedrío de un príncipe o de las lecciones de un maestro. 2. Los beneficios de las leyes y la política, del comercio y manufacturas, de las artes y las ciencias son más sólidos y permanentes; y cabe a *muchos* individuos habilitados en la educación y enseñanza el engrandecer por sus respectivos rumbos los intereses de la generalidad. Pero esta coordinación grandiosa es el resultado del afán y de la maestría, y la máquina intrincada se puede desmoronar con el tiempo, o venir a estrellarse con la violencia. 3. Por dicha de los hombres, las artes provechosas, o sea las más necesarias, pueden desempeñarse por alcances adocenados y subordinación nacional, sin *uno* que descuelle, ni *muchos* que se asocien. Aldea, familia o individuo, todos poseerán siempre maña y afición para perpetuar el uso del fuego (12) y de los metales, la propagación y el empleo de los animales domésticos, la habilidad de cazar y pescar, la navegación obvia, el cultivo llano del trigo y otras semillas nutritivas, y la mera práctica de los oficios. Fenecerán tal vez el númen personal y el desempeño público; pero aquellas plantas briosas se erguirán siempre tras la tormenta, y ahondarán sus raíces eternas aún en el terreno más árido. La cerrazón de la ignorancia nubló los reinados esplendorosos de Augusto y de Trajano, y la barbarie derribó al par las leyes y los alcázares de Roma; pero la hoz, invención o emblema de Saturno (13), siguió anualmente segando las mieses de Italia, y los banquetes inhumanos de los Lestrogones (14) ya no se renovaron por la costa de Campania.

Desde el descubrimiento de las artes, la guerra, el comercio y el fervor religioso han ido dilatando, hasta por los bozales del mundo antiguo y nuevo, aquellos dones imponderables; cundieron prósperamente y nunca fenecerán. Tene-

(11). Véase la obra erudita del presidente Goguet, de l'Origine des Lois, des Arts et des Sciences. Delinea de algunos hechos o por conjeturas (tom. I, p. 147-337, edic. 12.ª) los primeros pasos de la invención humana.

(12). Es cierto, aunque muy extraño, que muchas naciones han desconocido el uso del fuego. Aún los ingeniosos naturales de Otáherte, que carecen de metales no han inventado ninguna vasija de barro capaz de resistir la acción del fuego, y comunicar el calor a los líquidos que contiene.

(13). Plutarco, Quaest. Rom. in tom. II, p. 275. Macrobio, Saturnal, l. I, c. 8, p. 152, edic. Londres. La llegada de Saturno (de su adoración religiosa) en un buque, indica, que la costa salvaje del Lacio fue primero descubierta y civilizada por los Fenicios.

(14). En los libros nueve y diez de la Odisea, Homero embelleció los cuentos de los marineros tímidos y crédulos que transformaban los caníbales de Italia y Sicilia en monstruosos gigantes.

mos pues que aunarnos en la conclusión halagueña de que todos los siglos engrandecieron y están siempre engrandeciendo la riqueza efectiva, el bienestar, los conocimientos, y quizás las virtudes del linaje humano (15).

IV [55]

HERDER, Johann Gottfried: *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit, [Otra filosofía de la historia para la educación de la humanidad],* 1774; Sección primera, I

Edición: HERDER, J. H., *Obra selecta,* Madrid, Alfaguara, 1982 (Col. Clásicos Alfaguara; traducción, prólogo y notas de Pedro Ribas), pp. 295-297.

I. Nadie en el mundo siente más que yo la debilidad de las caracterizaciones generales. Pintamos un pueblo entero, una época, una región, ¿a quién hemos pintado? Resumimos los pueblos y las épocas que se suceden en una alternancia infinita, como las olas del mar, ¿a quién hemos pintado? ¿A quién se refiere la palabra que describe? En definitiva, no los resumimos más que con una palabra general con la que cada uno piensa y siente acaso lo que quiere. ¡Imperfecto medio de descripción! ¡Con qué facilidad podemos ser entendidos de forma equivocada!

¿Quién ha observado que es imposible expresar la peculiaridad de un ser humano, señalar su distintivo distinguiéndolo, el modo como siente y como vive, la diferente y peculiar manera de apropiarse de todas las cosas una vez que su ojo las ve, que su alma las compara, que su corazón las siente? ¡Qué profundidad reside simplemente en el carácter de una nación! Por muy a menudo que la hayamos percibido y nos hayamos asombrado de ella, huye de la palabra y, al menos en ésta, ocurre tan pocas veces que todo el mundo reconozca que la comprende y comparte. Si es así, ¿qué sucederá al pretender abarcar el océano de todos los pueblos, épocas y países, al pretender resumirlos en una mirada, en un sentimiento, en una palabra? ¡Pálidos e incompletos reflejos las palabras! A ellas debiera seguir, o bien preceder, el cuadro completo y vivo del modo de vida, de las costumbres, necesidades y peculiaridades del país y de su cielo. Para sentir una sola tendencia o acción de una nación, para sentir el conjunto de las mismas, debiera comenzarse por simpatizar con esa nación, encontrar una palabra en cuya plenitud pensáramos todo eso; de lo contrario, leemos... una palabra.

(15). Con frecuencia el mérito de un descubrimiento ha sido manchado por la avaricia, la crueldad y el fanatismo; y la relación entre las naciones ha producido el malestar y la preocupación. Una excepción extraña se debe a la virtud de nuestros tiempos y país. Los cinco grandes viajes emprendidos por orden del actual monarca fueron inspirados por el desinteresado amor de la ciencia y del género humano. El mismo príncipe, mirando por el bien de todas las clases de la sociedad, fundó en su capital una escuela de pintura; e introdujo en las islas del Mar del Sur los vegetales y animales más útiles para la vida humana.

Todos nosotros pensamos poseer aún los instintos paternales, familiares y humanos del oriental; pensamos ser capaces de conservar la fidelidad y el celo artístico del egipcio, la actividad fenicia, el amor a la libertad de los griegos, el alma fuerte de los romanos. ¿Quién no cree sentirse dispuesto a todo ello si el tiempo y la ocasión...?; pero mira, lector, ahí es donde nos encontramos. El más cobarde malvado sigue indudablemente poseyendo una lejana disposición y capacidad para convertirse en héroe generoso, pero entre éstas y «el sentimiento completo del ser, de la existencia según ese carácter» ...¡un abismo! Por lo tanto, aunque no te faltara más que el tiempo y la ocasión para transformar en habilidad y en instinto genuino tu disposición para seguir al oriental, al griego, al romano, ¡un abismo! No se trata más que de instintos y de habilidades. Hay toda una naturaleza anímica que domina sobre todo, que modela todas las demás inclinaciones y facultades del alma de acuerdo consigo misma, que colorea incluso los actos más indiferentes; para compartir tales cosas, no basta que respondas de palabra; introdúcete en la época, en la región, en la historia entera; sumérgete en todo ello, sintiéndolo; sólo así te hallas en camino de entender la palabra, pero de esta forma se desvanecerá también el pensamiento, «como si tú mismo fueses todo eso tomado en particular o en su conjunto». ¿Tú todo eso en su conjunto? ¿Tú quintasencia de todas las épocas y de todos los pueblos? Ello pone de manifiesto, por sí sólo, la insensatez de la pretensión.

¡Carácter de las naciones! Sólo los datos de su constitución y de su historia deben decidir. Aparte de las inclinaciones que asignas a un patriarca, ¿no tuvo, no pudo tener acaso otras distintas? A ambas preguntas respondo simplemente: por supuesto que sí; por supuesto que tuvo otras, rasgos secundarios que se desprenden por sí solos de lo que he dicho o de lo que no he dicho, rasgos que yo conozco en la palabra, y conmigo quizá otros que tienen presente la historia patriarcal; es preferible que pueda tener otros muchos rasgos, en otro lugar, conforme a la época, al progreso de la cultura, bajo otras circunstancias. ¿Por qué no iban a ser elegantes hombres de nuestro siglo un Leónidas, un César, un Abraham? ¿Por qué no podrían serlo? ¡Pero no lo fueron! De esto se trata; sobre ello hay que preguntar a la historia.

Así me dispongo igualmente a las insignificantes contradicciones extraídas del gran detalle de los pueblos y de las épocas: que ningún pueblo continuó siendo lo que fue, ni podía serlo; que cada uno, al igual que todo arte y toda ciencia —¿y qué excepción hay en el mundo?— , ha tenido su periodo de auge, de florecimiento y de decadencia; que cada uno de esos cambios no ha durado más que el tiempo que la rueda del destino humano podía otorgarle; que, finalmente, no hay en el mundo dos momentos que sean idénticos; que, por consiguiente, tampoco los egipcios, ni los romanos, ni los griegos, fueron iguales en todo tiempo. Me estremezco pensando en las objeciones que pueden presentar a este respecto las personas sabias, especialmente los conocedores de la historia. Grecia se componía de múltiples países: atenienses y beocios, espartanos y corintios, estaban muy lejos de ser iguales. ¿No se practicaba ya en Asia la agricultura? ¿No llegaron los egipcios a comerciar tan bien como los fenicios? ¿No fueron los macedonios tan conquistadores como los romanos? ¿No fue acaso Aristóteles una cabeza tan especulativa como Leibniz? ¿No superan en bravura a los romanos nuestros pueblos nórdicos? ¿Eran todos los egipcios, griegos y romanos, iguales, lo son todas las ratas y ratones? ¡No!, pero son ratas y ratones.

IV [56]

HERDER, Johann Gottfried: *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit, [Otra filosofía de la historia para la educación de la humanidad],* 1774; Sección segunda, V

Edición: HERDER, J. H., *Obra selecta,* Madrid, Alfaguara, 1982 (Col. Clásicos Alfaguara; traducción, prólogo y notas de Pedro Ribas), pp. 335-338.

¡Nuestro sistema comercial! ¿Puede imaginarse algo más refinado que esta ciencia que lo abarca todo? ¡Qué miserables eran los espartanos, que empleaban a sus ilotas para la agricultura! ¡Qué miserables los romanos, que encerraban a sus esclavos en prisiones subterráneas! En Europa se ha suprimido la esclavitud (1), porque se ha calculado cuánto más costarían y cuánto menos aportarían los esclavos que la gente libre. Sólo una cosa nos hemos seguido permitiendo: utilizar tres continentes como esclavos, traficar con ellos, desterrarlos a las minas de plata y fábricas de azucar. Pero no son europeos, no son cristianos, y nosotros obtenemos a cambio plata, piedras preciosas, especias, azucar y... enfermedades internas: todo ello, pues, a causa del comercio, en favor de la mutua ayuda fraternal y la comunidad de los países.

«¡Sistema comercial!» Es evidente la grandeza, el carácter único de esta organización. Tres continentes asolados y organizados por los europeos, nosotros, en cambio, despoblados, castrados, por ellos, hundidos en la opulencia, el desollamiento y la muerte; esto se llama traficar rica y felizmente. ¿Quién no toma parte en la gran nube de la que chupa Europa, quién no penetraría en ella y vendería, a falta de otros, a sus propios hijos como supremo comerciante? El antiguo nombre, «pastor de los pueblos», se ha convertido en el de monopolizador; si la nube rompe en mil vientos huracanados, ¡gran dios Mammon, al que todos servimos ahora, socórrenos!

«¡Modo de vida y costumbres!» ¡Qué miserable época, cuando había todavía naciones y caracteres nacionales! (2), ¡Qué odio y aversión recíprocos frente a los extranjeros, qué limitación al alma propia, qué prejuicios ancestrales, qué apego al terruño donde hemos nacido y en el que nos pudriremos, qué mentalidad local, qué estrecho círculo de ideas, qué eterna barbarie! Entre nosotros han desaparecido, gracias a Dios, todos los caracteres nacionales; todos nos amamos, o mejor: nadie necesita amar al otro; tenemos relaciones, somos iguales: educados, corteses, felices, no tenemos patria, no tenemos gentes «nuestras», para las que vivir, pero somos, en cambio, amigos de la humanidad y cosmopolitas. Todos los gobernantes de Europa, todos nosotros, pronto hablaremos francés. Y entonces, ¡felicidad!, la edad de oro vuelve a comenzar, «toda la tierra hablaba la misma lengua, habrá un sólo rebaño y un sólo pastor». Caracteres nacionales, ¿dónde estáis?.

«¡Modo de vida y costumbres de Europa!» ¡Qué virtudes góticas: la modestia, la timidez juvenil, el pudor! (3). Nos deshacemos pronto del equívoco e inútil manto de la virtud; tertulias, mujeres (que ahora son las que más prescinden del pudor y las que, también es cierto, menos lo necesitan). Incluso nuestros padres lo borran pronto de nuestras mejillas y, si no ellos, los maestros de

(1) Millar: *Diferencia entre las clases sociales,* cap. V.

(2) Hume: *Escritos diversos,* parte 4, cap. XXIV.

(3) Hurd: *Diálogos sobre los viajes.*

buenas costumbres. Si vamos de viaje, ¿quén llevará de nuevo el vestido de la infancia, una vez que se ha quedado pequeño, pasado de moda y fuera del buen gusto? Nosotros tenemos osadía, tono social, facilidad para servirnos de todo, bella filosofía, «delicadeza de gusto y de pasión» (4). ¡Qué gusto más tosco poseían todavía los griegos y romanos! No tenían la menor gentileza en el trato con el bello sexo. Platón y Cicerón pudieron escribir tomos enteros de diálogos sobre metafísica y artes viriles sin que hablara nunca una mujer. ¿Quién soportaría entre nosotros una obra sin amor, aunque se tratara de Filoctetes en su isla desierta? Voltaire, pero véase la seriedad con que él mismo advierte sobre las consecuencias. Las mujeres son nuestro público, nuestras Aspasias del gusto y de la filosofía. Nosotros sabemos poner un corsé a los torbellinos cartesianos y a la atracción newtoniana; escribimos la historia, los sermones y qué sé yo cuántas cosas más para las mujeres y como mujeres. Queda demostrada la fina delicadeza de nuestro gusto.

«¡Bellas artes y ciencias!» (5). Las más toscas pudieron ser desarrolladas por los antiguos, por la miserable y agitada forma de gobierno de las pequeñas repúblicas. Pero he ahí cuán tosca es la elocuencia de Demóstenes, cuán tosco es el teatro griego, cuán toscos son los mismos antiguos, tan celebrados. Su pintura y su música no han sido más que fantasías y voces infladas. La refinada flor de las artes ha esperado hasta la feliz monarquía. En la corte de Luis copió Corneille sus héroes y Racine sus sentimientos; se inventó un tipo enteramente nuevo de verdad, de emoción y de gusto, un tipo del que nada supieron los antiguos con sus fábulas, su frialdad, su falta de solemnidad; la ópera. ¡Loor a tí, ópera, punto donde se congregan y compiten todas nuestras bellas artes!

Fue en la feliz monarquía donde se produjeron aún invenciones (6). En lugar de las viejas y pedantes universidades, se descubrieron las brillantes academias. Bossuet inventó una historia, consistente en pura declamación , sermón y registro cronológico, que era muy superior a la simplicidad de Jenofonte y de Tito Livio. Bourdaloue inventó su género oratorio, ¡cuán superior al de Demóstenes! Se descubrió una nueva música, armonía, que no necesitaba melodía; una nueva arquitectura, cosa que todo el mundo había creído imposible, una nueva columna, y lo que más admirará a la posteridad, una arquitectura sobre la superficie y con todas las producciones de la naturaleza: la jardinería, llena de proporciones y simetría, llena de eterna fruición y una naturaleza enteramente nueva, sin naturaleza. ¡Dichosos nosotros ! ¡Lo que hemos podido descubrir bajo la monarquía tan sólo!

La filosofía fue lo último en comenzar (7). Y ¡con qué novedad!, sin sistema ni principios, de forma que tuviese libertad para crear también lo contrario en otra ocasión; sin pruebas, recubierta de ingenio, pues «jamás una filosofía severa ha mejorado el mundo» (8). Finalmente —¡magnífico invento!— en forma de memorias y diccionarios, donde todo el mundo puede leer lo que quiere y cuanto quiere; y el más soberbio de los descubrimientos, el diccionario, la enciclopedia de las ciencias y artes todas. «Si ocurriera un día que el fuego y el agua hicieran

(4) Hume: *Ensayos políticos,* l, 17, 23.

(5) Hume: *Ensayos,* parte 4, cap. XVI, XVII; Voltaire, *Siècle de Louis XIV,* cap. XV y XX; y el ejército de panegiristas de la literatura moderna.

(6) Voltaire: *Siècle de Louis XIV.*

(7) *Discurso preliminar a la Enciclopedia,* Voltaire, *Tableau encyclopédique des connaissances humaines.*

(8) Hume: *Ensayos,* parte I, tratado 1.

desaparecer todos los libros, las artes y las ciencias, el hombre extraerá de tí, Enciclopedia, y lo hallará todo en tí». Lo que la imprenta ha sido para las ciencias, lo ha sido la Enciclopedia para la imprenta (9): cumbre suprema de la difusión, exhaustividad y conservación eterna.

Debería celebrar todavía lo mejor, nuestros enormes progresos en la religión: hemos empezado incluso a recontar las variantes de la Biblia; en los principios del honor, desde que hemos suprimido la ridícula caballería y hemos convertido las órdenes en cintas para niños y para regalos cortesanos. Y, sobre todo, debería celebrar la cima alcanzada en materia de virtudes humanas, paternales, femeninas e infantiles. Pero, ¡quién puede celebrar todo en un siglo como el nuestro! Basta; somos «el vértice del árbol que se mueve en el aire; la edad de oro se acerca».

IV [57]

CAPMANY Y DE MONTPALAU, Antonio de: *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona,* vol. III, parte III, capítulo II (Madrid, Sancha, 1792), pp. 363-366

Edición: CAPMANY Y DE MONTPALAU, Antonio de, *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona*, vol. 1, Barcelona, Cámara Oficial de Comercio y Navegación, 1961, pp. 910-913 (reedición y notas a cargo de E. Giralt y C. Batlle)*

[En el epígrafe *Dudas sobre la antigua industria de España* (pp. 905-913), Capmany aduce diversos hechos y testimonios de la literatura histórico-política de los siglos XVI y XVII (incluyendo los de destacados arbitristas), difíciles de compaginar con el viejo cliché de una prosperidad económica y manufacturera anterior al siglo XVIII, especialmente durante los reinados de los Reyes Católicos, Carlos V y Felipe II. Tras ello, prosigue:]

Los pasajes hasta aquí recopilados, y otros que se podrían citar de escritores nuestros de aquellos tiempos, vienen a formar un testimonio general de que la nación debe de haber padecido en todos tiempos algún vicio radical, en las leyes o en las costumbres, que le impidió ser tan industriosa como era necesario para competir con las extranjeras, o a lo menos para proveer sus propios consumos. Pero yo no entro a examinar aquí las causas inmediatas porqué se acabaron nuestras antiguas fábricas, que son muchas, y piden un tratado histórico y político trabajado de intento por una pluma sólida, franca e imparcial. Lo que yo desearía es que algún ilustrado y celoso patricio me desvaneciese con buenas razones

(9) *Discurso preliminar a la Enciclopedia y Mélanges de littérature* de d'Alembert, I, 4.

* Dados los propósitos de esta antología, hemos prescindido de las notas de los autores de la reedición que incluyen referencias bibliográficas recientes sobre las cuestiones a las que se refiere Capmany.

algunas dudas que me combaten y embarazan, reduciéndose las principales a las cuestiones siguientes: ¿Cómo una nación que despreciaba el trabajo mecánico pudo adelantar las artes del país con sus propias manos? ¿Por qué, ya que supongan que las abrazó a los principios sin repugnancia, vino a perder no sólo la memoria, sino la afición a ellas, como si las causas morales porque después las aborreció, no hubiesen subsistido mucho tiempo antes? ¿Cómo, dado que sólo tuviese aversión al trabajo manual, dejaba en poder de los extranjeros todos los ramos de negociación, trato, cambios y asientos, que no podían desdorar a las familias? ¿Cómo se podían conciliar el amor a los oficios y la calificación de viles y bajos con que varias leyes del tiempo de Felipe II distinguen a los zapateros, herreros, curtidores, zurradores, etc..., viniendo en su ayuda algunos capítulos de las ordenanzas de las Órdenes militares, que tratando de las informaciones les dan igual dicterios, incluyendo a otras profesiones más decentes? En fin, ¿cómo pudo avenirse la aplicación a las artes con las pruebas de limpieza de sangre, tan generales y antiguas en Castilla, para entrar en cuerpos privilegiados, cuyos requisitos debían influir directamente en la desestimación del trabajo manual, pues se contaba éste en el número de las notas que manchaban a los linajes después de los borrones de morisco y judaizante? ¿Cómo, pues, podía el antiguo español, altivo y pundonoroso, dedicarse voluntariamente a las penalidades y humildad de los oficios, cuando hoy, en que se van combatiendo y desterrando con escritos, y con reales declaraciones y privilegios muchas de estas preocupaciones antipolíticas, todavía conserva el común de las gentes una conocida repugnancia a las ocupaciones mecánicas?

Estas son las dudas que me han ocurrido, con la lectura de nuestros autores políticos, sobre la tan decantada industria de los siglos pasados, no menos exagerada que la población y agricultura de aquel tiempo, que sin el menor examen estiman algunos por incomparablemente mayor que la moderna; sin advertir que si hoy se hallan obstáculos físicos y políticos para ser más aventajada, mayores subsistían entonces. ¿Por ventura en el tiempo en que se refiere la gran prosperidad de España, tenía ésta caminos, canales o ríos navegables (12) para facilitar más que ahora las comunicaciones de unas provincias a otras, y del país interior a las costas, lo que abarataría los portes para la circulación, saca y entrada de los géneros y frutos?.

El terreno de España ¿era en otros tiempos diferente del actual, esto es, era menos cortado por cordilleras áridas e inhabitadas, puertos y montes enriscados, que dificultan los tránsitos, y por lomas y elevadas mesetas que no admiten riegos? ¿Las leyes agrarias, y el sistema de arbitrios y contribuciones eran más benéficas que ahora? ¿Y el clima era menos ardiente y más lluvioso, menos sujeto a sequías y hambres, de que nos hacen frecuente mención nuestras historias en todos los siglos, sin excluir los fabulosos, hasta haber quedado por proverbio en Toledo (13), centro de la península: Dios te libre de la enfermedad que baja de Castilla y de la hambre que sube de Andalucía? En nuestras crónicas se leen con

(12). Es de notar que los ríos mayores de España van a desaguar en Portugal, que es justamente donde son útiles por su caudal y comunicación con el mar, y ninguno atraviesa la península, pues salen del centro, o lomo, y van a morir a la circunferencia; por consiguiente, son de un breve curso y corto caudal, comparados con los grandes del resto de Europa, que hacen comerciantes a tantos pueblos. Los nuestros todos nacen dentro de casa; y bajo este respecto España se debe considerar como una isla, que ni recibe aguas de otro país ni las envía.

(13). Alemán: *Vida y hechos del pícaro Guzmán de Alfarache,* lib. II, cap. II. Sus aventuras corresponden al tiempo de Felipe II.

bastante frecuencia los apuros que padecían los Reyes de Castilla para mantener muchos meses los reales en los asedios de plazas y castillos, quienes más de una vez tuvieron que alzar el campo por falta de pan y mantenimientos; siendo así que las mayores huestes de que se trata, no solían exceder de seis u ocho mil hombres. Esta penuria, ciertamente no da de la agricultura una idea tan magnífica como se pretende ponderar; si ya no era la causa, como la experiencia lo ha enseñado, de que el país de trigo está más sujeto a las hambres, por ser la cosecha única y más incierta.

Por otra parte me inclino a creer que el establecimiento ambulante de la Santa Hermandad, y su fuero y constitución primitiva de hacer justicia en los yermos, no suponían los caminos muy pasajeros, ni los lugares muy frecuentes, ni las tierras por consiguiente bien pobladas y cultivadas. Tampoco la pastoría reglamentada de la Mesta, sus fueros y los de la Cabaña Real entonces eran tampoco compatibles con un estado floreciente de cultivo y de población rural.

Si en tiempo de Felipe III, dice Sancho de Moncada, que se contaban en España seis millones de personas, de ocho a nueve que había contado antes, es de presumir que el autor hablaba aquí del mayor auge de la población cuando lo recuerda para contrastarlo con el estado de decadencia que ya se experimentaba en su tiempo. ¿De donde, pues, se forjó la común tradición de los diez y ocho millones del tiempo de los Reyes Católicos? Sin embargo no se puede negar que la población actual de ambas Castillas es muy inferior a la que debió de tener en el siglo décimo sexto, pues están patentes los testimonios de esta desolación en los muchos lugares que se encuentran yermos, y en los grandes recintos de ciudades y villas, hoy vacías de gente, tráfico y riqueza. Pero esta disminución se ha compensado superabundantemente en este siglo con el crecimiento que han recibido y reciben otras provincias, principalmente las marítimas; sin contar Cataluña y Valencia en la Corona de Aragón, cuyo vecindario ha subido a un tercio más de cincuenta años a esta parte. ¿Qué eran a principios de este siglo Cartagena, Cádiz, la Isla de León, Puerto Real, el Puerto de Santa María, la Coruña y el Ferrol? ¿Qué era la Sierra Morena antes de las nuevas poblaciones, obra inmortal de la grandeza y beneficiencia de Carlos III? ¿Qué era, en fin la España toda antes de que entrase a ocupar el trono la Augusta Casa de Borbón? Un cuerpo cadavérico, sin espíritu ni fuerza para sentir su misma debilidad.

De todo esto concluyamos que la industria y comercio activo de Castilla, hayan sido éstas u otras las causas, nunca fue capaz de competir con el de los extranjeros, y que Cataluña no pudo en tiempo alguno dejar de serles tributaria en los géneros nobles, de invención y comodidad.

IV [58]

CAPMANY Y DE MONTPALAU, Antonio de: *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona*, vol. III, parte III (introducción), Madrid, Sancha, 1792, pp. 315-317

Edición: CAPMANY Y DE MONTPALAU, Antonio de, *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona*, vol. 1, Barcelona, Cámara Oficial de Comercio y Navegación, 1961, pp. 865-868 (reedición y notas a cargo de E. Giralt y C. Batlle)

ANTIGUAS ARTES DE BARCELONA

En el tomo I de estas Memorias, se trató, con toda la extensión que prestó de sí la materia, de las artes de Barcelona, de su origen, de su antigüedad, de las causas de su arraigo y propagación en aquella capital y demás ciudades de Cataluña, del establecimiento de la industria y su clasificación, de la política gremial de los cuerpos de artesanos de su perpetuidad, y causas de la estimación y honor que han conservado por espacio de cinco siglos. Aquí bastará presentar al lector algunos nuevos datos y observaciones, a que convida el mismo asunto, para ilustrar o confirmar la verdad de ciertos hechos.

Por cualquier lado que se considere la propagación y conservación de las artes entre los catalanes, se hallan nuevos motivos para admirar la sabia conducta de sus antepasados. Pero si atendemos a las causas morales, si pensamos el influjo que tienen las leyes en la conducta pública y privada de los hombres, cesará esta admiración. En vano se esfuerzan algunos en atribuir al clima, a la situación geográfica, a la montuosidad del país y a la necesidad de subsistir, las costumbres laboriosas de aquellos naturales, pues no advierten que estas mismas causas, que también concurren en otras provincias no producen en ellas iguales efectos. Más errados han andado otros, que ignorando que en Cataluña las artes y oficios son tradicionarios desde el s. XIII, han creído que las guerras de sucesión de principios de éste, y el acantonamiento de las tropas, animaron la industria y las manufacturas sin reparar en que de los innumerables ramos de artes que florecen en aquel Principado, sólo cinco o seis tienen relación con el vestuario, armamento y fornitura de la milicia y que el vasto comercio y navegación en que igualmente lleva una incomparable ventaja a las demás provincias en este siglo, de ningún modo depende del decantado acantonamiento de las tropas pudiéndose aplicar las mismas reflexiones con respecto al admirable estado de la agricultura en todos sus ramos. Además, estas mismas guerras, y los acontecimientos que posteriormente se han verificado en otras partes de esta península para varias expediciones militares, no han excitado a sus moradores a estimar el trabajo, a codiciar los frutos de la industria y por consiguiente todos los tesoros, derramados en algunas de ellas con el armamento de inmensas escuadras y reunión de tropas, no han hecho establecer un telar nuevo, ni producir una espiga más de trigo. Los ejércitos suelen fomentar y enriquecer a un país, es cierto, pero es al que tiene ya industria, espíritu de economía y amor al trabajo al paso que asuelan a los demas, y asi los temen como carga o castigo sus moradores. Tan contrarios efectos bien se pueden comparar con los del riego, que fertiliza las tierras preparadas y estercoladas, y esteriliza y disipa a las que no tienen antes los abonos necesarios para recibir el agua. Luego será preciso atribuir el ejercicio constante de las artes en Cataluña a otras causas, que aunque

hoy no subsistan vivas, su impulso continua obrando por el ejemplo, la tradición y la educación doméstica, y constituyen un carácter nacional, mas no individual. Un catalán de tierna edad, criado o transplantado en país de haraganes, se vuelve haragán, y contrae los vicios o falsas ideas de los que le rodean. Este, como lo ha enseñado ya la experiencia, fuera de la vista de los suyos perderá aquella actividad y afán de sus paisanos, aquella codicia de las ganancias de la vida laboriosa, y aquel deseo de gozar de las comodidades que ésta ofrece o promete al artesano. Los catalanes son industriosos por espíritu de imitación, reunidos en pueblo, en comunidad nacional, es decir, en el seno de sus familias, a la vista de otros que les ayuden con su ejemplo semejantes a los castores, cuya industria maravillosa queda reducida a un instinto puramente pasivo, cuando se les dispersa y desune de su sociedad.

Donde no hay amor al trabajo, todo el dinero del erario, o de los particulares, ciertamente no lo infundirá; y si para mayor desgracia este trabajo es mirado con desprecio, y como destino de canalla o de advenedizos extranjeros, todas las gracias y privilegios tampoco le darán estimación. La experiencia dias ha que nos lo enseña en varias provincias de estos reinos y ojalá no fuese verdad. Son inmensas las sumas, grandes las exenciones, que se dispensan por el Gobierno de cuarenta años a esta parte para animar la industria y las fábricas nacionales pero yo no veo que las artes sean abrazadas por las gentes que las despreciaban antes, ni que los hijos del artesano sigan el oficio del padre, ni que el que tuvo a su padre o abuelo artesano confiese sin rubor tales ascendientes.

Algunas fábricas se establecen, y apenas nacen cuando mueren; algunos talleres se abren con magníficas esperanzas, y a los tres años desaparecen. Todo es celo, exortaciones y conversaciones de industria de parte de los que no la ejercen ni honran a los que la profesan; esto es, todos blasonan de ser protectores de ejercicios en que se avergonzarían haber tenido algún abuelo. Es moda tratar, escribir y disertar de industria, pero moda loable; las ideas se han mudado, es verdad, mas sólo entre los escritores; en general, la opinión de los magistrados y de los poderosos se ha trocado, mas la del pueblo subsiste siempre inmutable. Y así, como ésta lucha con la de los predicadores especulativos, por eso son tan escasos, o ningunos, los frutos que se cogen con visible y duradera utilidad.

El lugar en que se contaban cien mendigos, y doscientos descamisados ahora treinta años, los mismos cuenta hoy: su propia miseria no los levanta, ¿y los levantarán los discursos? ¡Dios nos libre que esta miseria sea heredada! Que entonces, no solo no desea el hombre sacudirla, sino que la ama, se connaturaliza, y aun se honra con ella. A semejantes gentes habituadas y bien halladas con esta tranquilidad, esto es, de no discurrir, de no desear, ¿qué móvil será bastante para darles actividad y energía? Antes de establecer fábricas y de promover las artes, quisiera yo que se estableciesen costumbres laboriosas y que se enderezase la opinión popular. Sin estos dos preliminares, vanos serán todos los esfuerzos para infundir amor al trabajo y deseos de mejorar cada uno su suerte. Mientras el pueblo menosprecie los oficios, no por lo que tienen de penosos, sino por el desdoro que teme de ellos, dejará todos los ramos de la industria en manos de extranjeros, Y cuando por medio de éstos se estableciesen mil fábricas, mil talleres, nunca diríamos que los españoles son industriosos sino que en España hay industria: que son dos cosas muy diferentes. Pero como esta industria es precaria, o como forzada, no se arraiga, no forma escuela, y así no deja discípulos; por consiguiente, sufre contratiempos, transmigra, cae, y al fin desaparece. Léase nuestra historia económica de un siglo acá.

Mientras el pueblo no llegue a conocer que vale algo por sí mismo, que la nobleza es distinta de la honra, que ésta no se pierde por algún ejercicio honesto y útil a la patria, que, en fin, un individuo de la sociedad puede ser honrado sin que sea noble, y que el honor es patrimonio de todos los hombres, y los honores son privilegios de pocos, jamás saldrá de sus errores, ni de la pereza y desaliento que le inspira ese vulgar y perjudicial temor.

IV [59]

FORNER, Juan Pablo, *Discurso sobre el modo de escribir y mejorar la historia de España*. «Advertencia del autor». 1792 (1843)*

Edición: FORNER, Juan Pablo, *La crisis universitaria. La historia de España. (Dos discursos),* Barcelona, Labor, 1973 (Col. Textos Hispánicos Modernos, n. 23; ed. François Lopez), pp. 63-65.

ADVERTENCIA DEL AUTOR

Mi objeto en las reflexiones que contiene este escrito no ha sido formar un plan de la historia de España conforme a la opinión que sigo del modo de escribirla. Semejante plan no puede formarse sino en vista de todos los documentos que deben servir de materiales a la fábrica o composición de la historia. El diseño, que es propiamente el método, economía y forma que ha de tener la obra en toda su amplitud, ha de ajustarse por precisión a los hechos y a los motivos que los ocasionaron; y como la mayor parte de los instrumentos que contienen los intereses políticos y económicos de la nación, ya en la soberanía ya en las clases y cuerpos de la república, yacen hundidos y desconocidos en los archivos, me sería tan imposible formar un plan de historia proporcionado a la idea y constitución que propongo en este discurso, como lo sería al geógrafo delinear una carta de un terreno que no conociese individualmente.

Lo que hay impreso bastaría sin duda para la época de los romanos; pero esta época debe ocupar pocas páginas en una historia que no haya de atenerse principalmente a describir batallas y asolamientos de pueblos y provincias. De los tiempos siguientes, esto es del de los godos, árabes y erección de los varios reinos que se fueron formando en la guerra sarracénica, es también mucho lo que hay impreso dentro y fuera de España; pero como en la historia política de una nación cristiana no se puede prescindir de los progresos e influjo de la jerarquía eclesiástica y monacal, y como estos progresos e influjo comenzaron a tomar fuerza en la dinastía de los godos, y crecieron sucesivamente en los peligros y turbulencias de las guerras con los africanos, aunque en lo impreso se logran noticias muy importantes para seguir los pasos al clero en la adquisición de sus bienes y autoridad, es todavía mucho más, sin comparación, lo que hay oculto

* La versión definitiva, escrita en 1792, no fue publicada hasta 1843. Sin embargo, anteriormente, en 1816, se había editado ya la primera redacción del *Discurso* la cual data de 1787-88.

en los archivos de varias catedrales y monasterios; pues sólo del de Toledo sacó el docto jesuíta Andrés Burriel gran número de documentos no conocidos que copiados por su dirección paran hoy, según he oído, en la Biblioteca Real. En la historia, más que en otro género de escritura, es de absoluta necesidad acudir a las fuentes de las cosas. Ella es la que hace existir en algún modo los siglos y hombres que ya no existen; y si esta representación de existencia no corresponde a la que verdaderamente tuvieron los siglos y hombres pasados, entonces deja de ser historia y entra en la clase de las novelas. Fuera de esto, como los intereses de muchas clases que existen actualmente vienen derivados de los sucesos que hubo en los siglos que nos antecedieron, si la historia, destinada a conservar la memoria de estos sucesos, los representa mal, agraviará igualmente a vivos y a difuntos; a éstos, por no expresarlos como fueron, a aquéllos, porque verán adulterados los orígenes de lo que son. La ambición humana ha hecho que en los estados civiles haya siempre discordia y competencia continua entre las clases que los componen; lo que se dice en favor de los derechos de la una ofende a la otra, porque todas apetecen exclusivamente el derecho de dominar. El historiador que no funde sus narraciones en los documentos auténticos pertenecientes a cada clase, se expondrá a ser desmentido con ferocidad por los que tengan interés en desacreditarle y hacerle callar. Grande atención y grande trabajo son menester para formar una historia que pueda triunfar de las persecuciones de la ambición; pero nunca se labran a menos costa las obras que sirven a la utilidad e inmortalidad de las naciones. Por esto decía Zurita a su antagonista Santa Cruz que había escrito sus Anales no de otro modo que extiende el escribano sus escrituras, de suerte que no recelaría poner en ellas el signo con su *en testimonio de verdad* como aquéllos practican.

Mis reflexiones, pues, no se fundan más que en aquellas nociones generales que bastan para dar a entender la forma que puede recibir nuestra historia para que sea útil no sólo a los ciudadanos pero principalmente a los monarcas y a los hombres públicos. Las proezas y hazañas de los héroes guerreros están ya sobradamente ensalzadas en millares de tomos; falta representar la vida política y ver en los tiempos pasados los orígenes de lo que hoy somos, y en la sucesión de las cosas los progresos, no de los hombres en individuos, sino de las clases que forman el cuerpo del Estado.

Una historia de esta naturaleza no es imposible en la ejecución, facilitando auxilios y removiendo obstáculos. Los auxilios consisten en el escrutinio y uso de todos los documentos necesarios y convenientes. Los obstáculos se vencen restaurando las plazas de cronistas bien dotadas y confiriéndolas a personas cuyo único empleo sea escribir las cosas de la nación. El reinado de Felipe II fue la época más gloriosa de nuestra historia porque este monarca tuvo tino singularísimo para elegir historiadores aptos y supo hacer que esta aptitud no quedase estéril.

No he puesto gran cuidado en el estilo de este discurso. He vertido simplemente mis pensamientos conforme se me venían a la imaginación: mi buen deseo de ser útil en lo poco que alcanzo hará disculpables mis incorrecciones. En esta ocasión me propuse escribir cosas, no frases. Por lo demás, la prudencia y suma penetración de aquél a quien se ofrece hará de él, como lo hace en todo, el uso más conveniente para la utilidad común.

IV.C. ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

1. **Obras generales**

ANTONI, Carlo: *Lo Storicismo*, Roma, 1957. (Estudia, en su primera parte, la conexión entre ideas, instituciones y fuerzas políticas en el pensamiento histórico del siglo XVIII.)

BLACK, J. B.: *The Art of History. A Study of four great Historians of eighteenth Century*, Londres, 1926. (Sobre Voltaire, Hume, Robertson y Gibbon.)

DIAZ, Furio: «Une ré-évaluation de l'histoire des Lumières», *Storia della Storiografia*, n. 10 (Milán, 1986), pp. 91-106. (Sintética interpretación y reivindicación de la historiografía ilustrada como iniciadora de la historia científica, por un gran conocedor y admirador de Voltaire.)

DILTHEY, W.: «Das achtzehnte Jahrhundert und die geschichtliche Welt» *Gesammelte Schriften*, III, Gotinga, Vandenhoek & Ruprecht, 1962 (3.ª ed.), pp. 207-275. (Ensayo ya clásico de este influyente teórico del conocimiento histórico.)

GARGALLO DI CASTEL LENTINI, Gioacchino: *Storia della Storiografia Moderna. Il Settecento*, Roma, Bulzoni, 1972. (Libro sugestivo e importante, de notable complejidad conceptual y sabor crociano.)

GUSDORF, Georges: *Les sciences humaines et la conscience ocidentale*, t. VI, *L'avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, París, Payot, 1985. (Estudio amplio y profundo que permite comprender las interrelaciones entre la historia y las otras ciencias humanas en una etapa clave.)

HAZARD, Paul: *El pensamiento europeo en el siglo XVIII*, Madrid, Alianza, 1985 (1.ª ed., 1946). (Lúcida panorámica, de renovada actualidad, sobre la evolución del clima intelectual europeo.)

HAZARD, Paul: *La crisis de la conciencia europea*, Madrid, Pegaso, 3.ª ed., 1975. (Una obra de tesis, ya célebre, que acentúa la crucialidad de la etapa 1680-1715 en la evolución espiritual de Europa.)

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, y Manfred TIETZ (eds.): *Lectures de Raynald. L'Histoire des deux Indes en Europe et en Amerique au XVIII siècle. Actes du Colloque de Wolfenbüttel*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991. (*Case study* de la difusión y de la recepción de una obra histórica emblemática de la ideología ilustrada.)

MEINECKE, Friedrich: *El historicismo y su génesis.* México, FCE, 1983 (ed. orig. alemana, 1936). (Dado el sentido amplio que se da al «Historicismo», en esta obra se revisan, de hecho, una buena parte de los problemas historiográficos y de los autores claves del siglo XVIII, con particular atención a Herder.)

REILL, Peter Hanns: «Narration and Structure in Late Eighteenth Century Historical Thougt», *Storia della Storiografia*, n. 10 (Milán, 1986), pp. 77-90. (Se centra en las implicaciones, para la historiografía, del cambio de paradigma científico: del mecanista al organicista.)

ROSSI, Pietro: «L'Illuminismo e il mondo de la Storia», *Nuove questioni d'Storia Moderna*, v. II, Milán, Marzoratti, 1972, pp. 1285-1341. (Síntesis inteligente y bien estructurada. Puede ser útil para completar mis referencias, quizás insuficientes, a la historiografía italiana (sobre Giannone, por ejemplo) aunque este trabajo adopta una perspectiva general europea.).

TREVOR-ROPER, Hugh: «The Historical Philosophy of the Enlightement», *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, XXVII.

2. **Obras más específicas**

2.1. LA HISTORIA EN FRANCIA

ALTHUSSER, Louis: *Montesquieu, la política y la historia*, Madrid, Ciencia Nueva, 1968.

BENREKASSA, Georges: *La politique et sa mémoire*, París, Payot, 1982.

BRUMFITT, J. H.: *Voltaire historian*, Londres, Oxford University Press, 1958 (reimpr., Westport [Conn.], Greenwood Press, 1985).

DIAZ, Furio: *Voltaire storico*, Turín, Einaudi, 1958.

POMEAU, René: *Voltaire. Oeuvres historiques*, París, Gallimard, 1962.

POMEAU, René: *Voltaire par lui-même*, París, Seuil, 1955.

RIHS, Charles: *Voltaire. Recherches sur les origines du matérialisme historique*, Ginebra, Droz, 1962.

GROSPERRIN, Bernard: *La representation de l'histoire de France dans l'historiographie des Lumières*, 2 vols. Lille, Athelier national thèses, 1982.

MARION, Michel: *Les Bibliothèques privées à Paris au milieu du XVIII siècle (1750-1759)*, París, Bibliothèque Nationale, 1978.

SHACKLETON, R.: *Montesquieu. A critical Biography*, Oxford, 1961 (trad. francesa, Grenoble, 1977).

2.2. LOS PROGRESOS DE LA ERUDICIÓN, LA HISTORIOGRAFÍA ITALIANA Y LA APORTACIÓN DE MURATORI

BARRET-KRIEGEL, Blandine: *Les Académies de l'histoire. (Les historiens et la monarchie, III)*, París, PUF, 1988.

BARRET-KRIEGEL, Blandine: *La défaite de l'erudition. (Les historiens et la monarchie, IV)*, París, PUF, 1988.

BERTONI, C.: *Ludovico Antonio Muratori*, Roma, 1926.

GIARRIZO, Giuseppe: *Vico, la politica e la storia*, Nápoles, Guida, 1981.

RICUPERATTI, Giuseppe: *I volti della pubblica felicità. Storiografia e politica nel Piemonte settecentesco*, Turín, A. Meyner, 1989.

VV.AA.: *Atti del Convegno Internazionale di Studi Muratoriani, Modena, 1972 (Vol. I, Muratori e la cultura contemporanea; Vol. II, L. A. Muratori Storiografo; Vol. III. La fortuna di L. A. Muratori*, Florencia, Leo S. Olschke, 1975.

VENTURI, Franco: *Settecento riformatore. Da Muratori a Beccaria*, Turín, Einaudi, 1969.

2.3. LA HISTORIOGRAFÍA BRITÁNICA

BARIDON, Michel: *Edward Gibbon et le mythe de Rome, histoire et idéologie au siècle des Lumières*, París, H. Champion, 1977.

DAWSON, Christopher: «Edward Gibbon», *Proceedings British Academy*, XX, 1934.

GIARRIZO, G.: *David Hume, politico e storico*, Turín, 1963.

GOGARTEN, H.: «David Hume als Geschichtsschreibers. Ein Beitrag zur Englischen Historiographie des 18. Jahrhunderts», *Archiv fur Kulturgeschichte*, 61 (1979), pp. 120-153.

GRAUBARD, S. R. (ed.): *E. Gibbon and the Decline and Fall of the Roman Empire*, *Daedalus*, v. 105, 1976 (Actas coloquios del bicentenario).

KENYON, John: *The History Man*, Londres, Weidenfeld, 1983.

MOMIGLIANO, Arnaldo: «La contribution de Gibbon à la méthode historique», *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, París, Gallimard, 1983.

SWAIN, J. W.: *Edward Gibbon the Historian*, Londres/Nueva York, Macmillan/ St. Martin's P., 1966.

WEXLER, V. G.: *David Hume and the History of England. (Memoirs of the American Philosophical Society*, 131), Filadelfia, 1979.

2.4. LA HISTORIOGRAFÍA GERMÁNICA Y EL NUEVO CLIMA ROMÁNTICO

BÖDEBER, H. E., G. G. IGGERS, J. B. KNUDSEN y P. H. NEILL (eds.): *Aufklärung und Geschichte. Studien zur deutschen Geschichtswissenschaft im 18. Jahrhundert*, Gotinga, Vandenhoek &a Ruprecht, 1986 (Contribuciones al Coloquio Internacinal de Gotinga, 1981).

BOOCKMANN, Hartmut, y Hermann WELLENREUTHER (eds.): *Geschichtswissenschaft in Göttingen*, Gotinga, Vandenhoek & Ruprecht, 1987.

IGGERS, Georg G.: *The German Conception of History*, Middletown (Conn.), Wesleyan University Press, 1983.

IGGERS, Georg G.: «The University of Göttingen, 1760-1800, and the Tansformation of Historical Scholarship», *Storia della Storiografia*, n. 2 (Milán, 1982), pp. 11-37.

GOTTLOB, Michael: *Geschichtsschreibung zwischen Aufklärung und Historismus. Johannes von Müller und Friedrich Christoph Schlosser*, Frankfurt del Main, Peter Lang, 1989.

HERRLITZ, Hans-Georg, y Horst KERN: *Anfäge Göttinger Sozialwissenschaft*, Gotinga, Vandenhoek & Ruprecht, 1987.

KRAUS, Andreas: *Vernunft und Geschichte. Die Bedeutung der deutschen Akademien für die Entwicklung der Geschichtswissenschaften im späten 18. Jahrhundert*, Freiburg i. B., 1963.

MARKS, Ulrich: *Philosophie im Spannungsfeld zwischen Historiographie und Historismus. Studien zu Kant, Johannes von Müller und Dilthey*, Frankfurt del Main, Peter Lang, 1988.

REILL, Peter H.: *The German Enligthtenment and the Rise of Historicism*, Berkeley, University of California Press, 1975.

ROBERTSON, G. J.: *Studies in the Genesis of Romantic Theory in the Eighteenth Century*, Cambridge, 1923.

TORTAROLO, Edoardo: *La ragione sulla Sprea. Coscienza storica e cultura politica nell'Illuminismo berlinese*, Bolonia, Il Mulino, 1989.

VALERA, Gabriella: *Scienza dello stato e metodo storiografico nella Scuola storica di Gotinga*, Nápoles, Edizioni Scientifiche Italiane, 1980.

2.5. La historia en España

Batllori, Miquel: «Alguns moments d'expansió de la història i de la cultura valencianes», *A través de la historia i la cultura*, Monserrat, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1979, pp. 109-128.

Batllori, Miquel: *La cultura hispano-italiana de los jesuitas expulsos, 1767-1814*, Madrid, Gredos, 1966.

Grau, Ramón, y Marina López Guallar: «El pensament historiogràfic d'Antoni de Capmany: de la Il.lustració al Romanticisme», *Actes Primer Congrés d'Història Moderna de Catalunya*, v. II, Barcelona, 1984, pp. 589-596.

Lopez, François: *Juan Pablo Forner et la crise de la conscience espagnole au XVIIIe. siècle*, Burdeos, Université, Institut d'Etudes Ibéro-americaines, 1976.

Mestre, Antonio: «Conciencia histórica e historiografía». *Historia de España (fundada por Menéndez Pidal)*, t. XXXI, *La época de la Ilustración*, vol. I. Madrid, Espasa-Calpe, 1987, pp. 300-347.

Mestre, Antonio: *Historia, fueros y actitudes políticas. Mayans y la historiografía del XVIII*, Valencia, Ayuntamiento de Oliva, 1970.

Mestre, Antonio: *Influjo europeo y herencia hispánica*, Valencia, Ayuntamiento de Oliva, 1987.

Mestre, Antonio: «La historiografía española del siglo xviii», *Coloquio Internacional Carlos III y su siglo. Actas*, t. I. Madrid, Universidad Complutense (Departamento de Historia Moderna), 1990, pp. 21-60.

Pérez Latre, Miguel, y David Asensio Vilaró: «Cultura histórica en Cataluña: el caso de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona entre 1752 y 1799», *Segon Congrés d'Història Moderna de Catalunya. Actes. Pedralbes. Revista d'Història Moderna*, n. 8-II, (Barcelona, 1988), pp. 227-243.

Rey Castelao, Ofelia: *La historiografía del voto de Santigo. Recopilación crítica de una polémica histórica*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, 1985.

Roma Ribes, Isabel: «Muratori y Capmany: De la crítica erudita al análisis histórico», *Pedralbes. Revista d'Història Moderna*, n. 4 (Barcelona, 1984), pp. 161-186.

Sánchez Alonso, Benito: *Historia de la historiografía española*, v. III, Madrid, CSIC, 1950.

Sánchez Marcos, Fernando: «Nota sobre la cultura histórica en el siglo xviii: El compendio del P. Buffier, manual en el Colegio de Nobles de Cordellas», *Segon Congrés d'Història Moderna de Catalunya. Actes. Pedralbes. Revista d'Història Moderna*, n. 8-II, (Barcelona, 1988), pp. 245-254.

Sánchez Marcos, Fernando: «La historiografía del siglo xviii como espejo del Antiguo Régimen y primicias de la historia moderna», *Coloquio Internacional Carlos III y su siglo. Actas*, t. I, Madrid, Universidad Complutense (Departamento de Historia Moderna), 1990, pp. 91-101.

Sánchez Marcos, Fernando: «Historia y política en el umbral del siglo xviii: los "Anales" y combates por Cataluña de N. Feliu de la Penya», *Actes du XII Congrès d'Histoire de la Couronne d'Aragon*, v. III, *Mémoires de la Société Archéologique de Montpellier*, t. XVII (Montpellier, 1989), pp. 134-146.

Sánchez Marcos, Fernando: «Historiographie et pouvoir dans l'Espagne du xviiie siècle», *Storia della Storiografia*, 20 (Milán, 1991), pp. 147-154.

Stiffoni, Giovanni: *Verità della storia e ragioni del potere nella Spagna del primo '700*, Milán, Franco Angeli, 1977.

3. **Orientación sobre ediciones de fuentes historiográficas**

Aunque procuraremos hacer alusión a las ediciones en otras lenguas, me referiré, sobre todo, a las ediciones en castellano (sin limitarme a las de este siglo) de las obras históricas que han centrado nuestra atención anteriormente, en los distintos epígrafes de este capítulo.

Ateniéndonos a la abundancia de ediciones y traducciones, es también válida, para la etapa ilustrada, la tipología que esbozamos en el capítulo anterior, al referirnos a la historiografía renacentista y barroca. Cabe distinguir, por su difusión y accesibilidad actual, las obras de clásicos del pensamiento y/o las de autores españoles, de las restantes; aunque la frontera que separa estas categorías sea, a veces, imprecisa.

Montesquieu y Voltaire, para comenzar con la historiografía ilustrada francesa, entran de lleno en la primera categoría, la de clásicos del pensamiento sobre la sociedad, cuyas obras históricas han gozado de una amplia fortuna y son bastante asequibles hoy. Se han realizado muy numerosas ediciones en francés y en otras lenguas (incluidas castellano y catalán), a ambos lados del Atlántico, de sus obras históricas, sea de cada una de ellas separadamente o de varias de ellas conjuntamente, incluso de sus obras completas. Muchas de las editoriales más prestigiosas incluyen algunas obras suyas en sus fondos, por lo que nos dispensamos de su enumeración. Sólo añadiremos que estas obras, como sucede también con algunos otros autores, se pueden encontrar en colecciones de títulos y contenidos diversos (clásicos, historia, grandes obras, pensamiento, filosofía, sociología, etc.)

De forma algo más discutible, si nos atenemos a su difusión en otras lenguas, sobre todo en castellano, cabría incluir en la misma categoría de clásicos a los tres grandes historiadores británicos Gibbon, Hume y Robertson (en orden alfabético y, a la vez, decreciente). De Gibbon (sin duda un clásico en el mundo anglosajón y pronto traducido a otras lenguas europeas), se han realizado dos ediciones distintas en España en los últimos años, a partir de la traducción de José Mor Fuentes del siglo pasado. La obra histórica de Hume puede leerse, en castellano, en la colección Biblioteca de la Historia (ed. Orbis). Robertson, a pesar de su valía como historiador, ha gozado de menos fortuna. No conozco otra edición suya en español que la utilizada en mi antología (Barcelona, 1839), aunque su *Historia del reinado de Carlos V* la merecería.

Refiriéndonos ahora a la historiografía italiana, las obras de Muratori, pese a la influencia y prestigio de éste en su época, si bien han conocido, desde su publicación, numerosas ediciones en italiano, no han sido traducidas (que nosotros sepamos) al castellano, a diferencia de Maquiavelo y Guicciardini. En parte, probablemente, porque, por su contenido, se circunscriben más a Italia. También, quizás, porque, con toda su valía y solidez, apenas ofrecen una teoría sociológica explícita.

En cuanto a los monumentos de erudición publicados originariamente en latín, como las *Acta Sanctorum,* siguen, en muchos casos, sin ser traducidos al castellano (ni a otras lenguas), con lo que su accesibilidad se reduce considerablemente. Agradezcamos, al menos, el disponer de las reimpresiones del siglo XIX.

Comentemos ahora las obras y autores más relevantes de la historiografía germánica y el nuevo clima romántico (los historiadores de la escuela de Gotinga, Winckelmann, Möser y Herder). Entre ellos son Winckelmann y Herder los que, a juzgar por su difusión, alcanzan de forma más clara la categoría de clásicos. Las obras de historia y teoría del arte de Winckelmann han conocido abundantes

ediciones en varios idiomas, alguna de ella, reciente, en España. Obras de Herder de filosofía de la historia han sido editadas, en castellano y catalán, casi simultáneamente (1982/3). En castellano, dentro de su *Obra selecta* en la colección Clásicos Alfaguara (Madrid); en catalán por editorial Laia (Barcelona). No conozco, en cambio, ninguna versión española de las obras de Möser y los autores de la escuela de Gotinga, ni siquiera del célebre manual de L. Heeren sobre la evolución política y comercial de Europa y sus colonias en la época moderna, que fue traducido, sin embargo, al francés y al inglés en los primeros decenios del siglo XIX.

Concluiremos estas orientaciones sobre las ediciones y la fortuna de la historiografía de la época ilustrada, tratando de los autores y obras españolas en las que hemos centrado nuestra atención en el correspondiente epígrafe del estudio introductorio. Las *Memorias históricas* de Antoni de Capmany han sido publicadas de nuevo, en 1961, gracias al patronazgo de la Cámara de Comercio y Navegación barcelonesa. Disponemos, asimismo, de una antología de textos, pertenecientes a distintas obras suyas, en las que se recoge el *Ideari d'Antoni de Capmany,* realizada por Emili Giralt (Barcelona, 1965). Pero las *Memorias* no han sido traducidas, que yo sepa, a otras lenguas. En cuanto a las *Cuestiones críticas sobre varios puntos de Historia económica, política y militar,* de Capmany, han sido reeditadas, por J. Fontana, en la colección «Clàssics del Pensament Econòmic Català» (Barcelona, 1988). J. P. Forner ha merecido la atención de un hispanista francés (F. López), quien ha preparado una nueva edición, en castellano, de su *Discurso sobre el modo de escribir y mejorar la historia de España,* dentro de la colección (de Editorial Labor) Textos Hispánicos Modernos.

RECAPITULACIÓN

Hemos terminado nuestro recorrido. Pensamos que es interesante recapitular. En el transcurso de esos dos milenios largos que separan a Heródoto de Voltaire, ¿cuáles han sido las continuidades de fondo y las mutaciones más notables en la historiografía? ¿En qué medida se han mantenido y en qué sentidos han variado los contenidos, finalidades, métodos y fuentes, causalidades, enfoque y cualidades literarias de las obras históricas desde el nacimiento de Clío hasta la Ilustración? ¿Han cambiado, de alguna manera, los grupos sociales a los que han pertenecido, por lo general, los historiadores y los destinatarios de sus obras? ¿Qué relación ha existido entre ambas evoluciones?

Naturalmente, al intentar responder a estas ambiciosas preguntas, hemos de presentar una síntesis personal, siempre arriesgada y discutible. En todo caso, actuaremos en coherencia con nuestro propósito de invitar a pensar sobre la historia, partiendo de las ideas y textos de algunos de sus más importantes creadores. Es seguro que el lector se sentirá identificado sólo con algunas de nuestras afirmaciones y su discrepancia probará a la vez, además de las limitaciones del autor, el sentido crítico del lector y la capacidad de sugestión que haya podido tener esta obra.

La historiografía clásica grecorromana, considerada en conjunto, presenta unos contornos relativamente claros, unitarios y perfilados, en algunas dimensiones. En cuanto al contenido (lo que merece ser historiado): los orígenes y la evolución (sobre todo la reciente) de las comunidades políticas (en función de la propia), especialmente en momentos decisivos para su existencia (conflictos bélicos y/o expansión), y a través de los hechos más notables. También en cuanto a las finalidades: la indagación (de contenido político, en cierto modo), se entrevera con reflexiones y lecciones éticas en torno a la ambigua y escurridiza naturaleza humana, para inculcar moderación, patriotismo, amor a la paz y entereza ante los cambios en la fortuna personal y colectiva, ya que el bienestar humano no es permanente. Todo ello a través de un relato unitario (en torno a una cuestión nuclear), bien estructurado, fidedigno (por la verificación y contraste de los testimonios, orales en buena parte), cautivador (sobre todo en Heródoto y Livio) y convincente (especialmente en Tucídides y Polibio). La experiencia de la mutación en el tiempo y el análisis comparativo entre pueblos u hombres parcialmente diferentes (los griegos y persas, Alejandro y César) enriquece la investigación histórica clásica. La curiosidad natural lleva a centrar la atención con frecuencia en lo extraordinario (las hazañas de la propia comunidad o las costumbres de otros pueblos que resultan desconcertantes, como los funerales de los reyes escitas).

En todo caso, la historiografía clásica tiene muy limitada su profundidad de campo geográfica, cronológica y teleológica. Es la historia del viejo mundo grecorromano y sus vecinos inmediatos, de unos pocos siglos (por lo general), una historia cuya culminación u horizonte final es ajeno a las preocupaciones, al menos explícitas y ampliamente operativas, de los historiadores. La noción de libertad y perfectibilidad humana, entrevista de algún modo en Tucídides, se equilibra con la acción de unas leyes de la naturaleza prácticamente inmutables y un destino o fortuna inexorable y bastante imprevisible. Para la gran pregunta de si la historia tiene algún sentido unitario, la historiografía clásica tiene sólo respuestas vagas e indirectas. Concentra su atención, casi exclusivamente, en las causalidades y problemas de medio alcance (el hegemonismo expansionista de los atenienses para explicar la guerra del Peloponeso, por ejemplo).

La historiografía grecorromana, historia de las comunidades políticas en sus coyunturas decisivas, historia de tiempo corto e historia que forma ciudadanos y gobernantes, la hacen hombres cercanos al poder, generales, gobernantes u hombres de letras próximos a éstos que escriben, sin una preparación profesional específica, basándose en experiencias propias (memorias) o cercanas a ellos. La historia es para los autores grecorromanos una actividad más bien derivada o secundaria y tardía en su vida.

Tomando como punto de partida la historiografía clásica grecorromana, veamos ahora qué continuidades y mutaciones observamos en la historia propia de la Cristiandad occidental en la Edad Media. Desde luego, hay entre ambas suficientes continuidades para que la identidad del término corresponda a una fuerte analogía del contenido: investigación y relato de los hechos pasados realmente acaecidos, centrada en la propia comunidad política, para enseñanza moral y de gobierno, llevados a cabo por hombres (género masculino) cultural y socialmente relevantes, con frecuencia «bien nacidos y educados en el comercio de los negocios importantes» (como dirá después Montaigne refiriéndose a Commynes).

Sin embargo, quizás sea entre la historiografía del mundo clásico y la de la Cristiandad medieval donde observamos la mayor mutación. Una mutación, sin duda, mayor que entre ésta y la de la etapa renacentista-barroca. Un cambio de mayor entidad también, probablemente, que el sobrevenido entre la historia de la fase renacentista-barroca y la historiografía ilustrada. El bautismo de Clío, significa un gran cambio de enfoque, en distintos aspectos, en la consideración de la aventura humana personal y colectiva. Gran mutación, sobre todo, si fijamos la atención en esa historia altomedieval, escrita al abrigo de los claustros.

Cambio en cuanto al contenido: la historia de la salvación, de la cristianización, de la santidad (historia religiosa y eclesiástica) preside o se añade a la historia de la evolución política. Por lo que respecta a la finalidad, la reflexión sobre la mutación y fragilidad de las construcciones humanas («maquinas transituras») tiene una finalidad de edificación re-

ligiosa, antes que de aprendizaje político. Lleva no a la imperturbabilidad estoica sino a la humildad y esperanza cristianas. Aparece ya, claramente, la primera «consolación por la historia» la de Agustín de Hipona y Otón de Freising. Porque, la saturación teleológica, finalística (la historia humana es un peregrinaje y se orienta, unitariamente hacia una plenitud total y futura ofrecida por Dios) es característica fundamental de la historiografía medieval, claramente contrapuesta en esto a la clásica. Este universalismo virtual de la historiografía de la Edad Media, reflejado en las Crónicas generales o universales, no obsta para que en el conocimiento de los procesos y hechos históricos concretos la profundidad de campo geográfica no haya variado sustancialmente respecto a la de la historia grecorromana. Hasta fines de la Edad Media, la Cristiandad occidental es un mundo geográficamente enclavado, apenas entreabierto por las cruzadas. En cuanto a la dimensión cronológica, el interés por las primeras etapas de la humanidad, desde sus orígenes adánicos, no se corresponde con unos métodos ni unas fuentes (a no ser los relatos bíblicos) aptas para satisfacerlo.

Si nos fijamos en las características y cualidades del relato histórico, junto a la veracidad y claridad, que siguen siendo buscadas, nos aparece (en contraposición también con la historiografía clásica, retóricamente más elaborada) una fresca simplicidad al modo bíblico, sea en las narraciones autobiográficas (Muntaner y Commynes) o en las obras apoyadas en testimonios ajenos (como las de Beda, Otón de Freising y Alfonso X).

El cambio de valores y de protagonismo social incide también en los autores de la historiografía medieval: los eclesiásticos (monjes y obispos) se añaden a los gobernantes o nobles cultos, para escribir historias que, de modo inmediato, siguen llegando, en la mayoría de los casos, a un público bastante reducido, pues ni el pergamino ni el papiro se reproducen con facilidad en unas sociedades muy mayoritariamente analfabetas.

La historiografía de la época renacentista y barroca presenta evidentes continuidades con la historia de la Baja Edad Media. La historia de los reinos y repúblicas la escriben también, por lo general, (en esa época de «acortesamiento» de Clío) consejeros o servidores de los príncipes, para inculcar (mediante los «saludables documentos» de la historia) sabiduría política y moral, ante todo a los gobernantes, pero también a los súbditos. Sigue siendo importante la historia eclesiástica (potenciada por las Reformas religiosas) y la interpretación providencialista (esta última más explícita en Gómara y Bossuet y como telón de fondo en Guicciardini y Clarendon, aunque sea rechazada *de facto* por Maquiavelo).

La revalorizada herencia clásica se muestra, a su vez, en otros aspectos de la historiografía renacentista y barroca: el retorno de la retórica en cuanto a la forma del relato, la apelación a la «fortuna» o destino, (especialmente en Maquiavelo), los «caracteres» plutarquianos (de

Clarendon, por ejemplo), la atracción de Roma (como gran tema de estudio y entronque legitimador de los pueblos y dinastías).

Sin embargo, no todo es herencia recibida en la historiografía de los siglos XV-XVII. Hay también importantes novedades, hasta el punto de que algunos ven en ella el inicio de la historia moderna. Así, la noción de que la evolución en el tiempo de un grupo humano se plasma en las mutaciones de sus testimonios escritos («anacronismo» de Valla, aproximación protohistoricista en la *histoire parfaite* francesa, necesidad de verificar la autenticidad de documentos mediante ciencias auxiliares de la historia en Mabillon). Este relativismo cronológico, se refuerza y complementa con el geográfico-cultural (en un mismo tiempo, dos pueblos pueden vivir de formas muy diferentes). Dicho relativismo (insinuado ya en Heródoto) es consecuencia de la muy ampliada profundidad de campo geográfico que tienen ahora los europeos en su visión de la naturaleza humana, tras la gran expansión ultramarina. Las relaciones históricas que, desde fines del siglo XV, dan a conocer culturas y pueblos muy distintos (en Africa y América) estimulan las reflexiones comparativas y una historia no simplemente política, sino global, de la civilización (preconizada ya por Bodin). Hacia 1600, en Acosta y otros, comienza a madurar una filosofía evolutiva de la cultura. La exploración de los confines del globo estaba contribuyendo a una exploración, también desde la perspectiva temporal, de los dilatados confines del hombre; así como a un nuevo enfoque, más antropológico-cultural, de la historia. Pero el relativismo cultural, aún moderado, quedaba subsumido habitualmente en las convicciones del jusnaturalismo cristiano: la comunidad de naturaleza y de vocación trascendente del género humano. Otra novedad no menos importante en la época del Renacimiento y del Barroco: la extensión a capas sociales nuevas (juristas, comerciantes) de la lectura y del gusto por la historia, así como los medios para conocer ésta (incluso diccionarios y otras obras de erudición, ya a fines del siglo XVII). Todo ello, gracias a la existencia de la imprenta y de otras condiciones para una cierta difusión de la cultura general, en los medios urbanos de la más dinámica Europa occidental. Por otra parte, la mayor presencia de hombres de formación jurídica entre los autores de obras históricas potencia la aspiración a encontrar leyes en la historia y a ser más exigentes en el análisis de las pruebas (testimonios y vestigios literarios o materiales). Esta mayor exigencia, se ve agudizada por el reto epistemológico cartesiano. El cambio de clima historiográfico es tal que, para los últimos decenios del siglo XVII, cabría quizás hablar de los inicios de una historia razonada, metódica y preilustrada; junto a la historia mayoritaria, representada por un discurso histórico bastante retórico, edificador de legitimidad monárquico-dinástica y nacional, más propenso a la mitificación.

En la historiografía ilustrada se dan importantes continuidades evolutivas con respecto a la de la etapa renacentista-barroca: el avance de la erudición (Muratori es una de las cimas), la muy marcada orientación educativa de la historia, su enfoque teleológico, el relativismo cultural,

la autoría de hombres cultural y socialmente relevantes, (juristas, bibliotecarios, publicistas y profesores), su difusión a grupos urbanos relativamente extendidos –aunque siguen siendo minoritarios– (favorecida por el estilo de los grandes divulgadores, como Hume y Voltaire); su gran atención a la historia nacional.

Pero en la historia que se escribe en el siglo de las Luces no son menos destacables sus facetas innovadoras. Por algo nos produce la sensación de una forma de aproximarnos al pasado bastante próxima ya, en varios sentidos, a nuestras concepciones actuales. Las transformaciones más importantes podrían sintetizarse, tal vez, en tres aspectos, que expondremos a continuación y que se reducen, quizás, a la convicción de que los cambios sociopolíticos hacia formas más satisfactorias (con mayor libertad y racionalidad) pueden y deben ser favorecidos por reflexiones de sustancia histórica («discursos», «consideraciones», «ensayos») nutridas de una sólida erudición que se plasma en notas a pie de página.

Cabe distinguir, como uno de los aspectos claves y diferenciadores, la clara y confiada afirmación del progreso de la humanidad hacia la perfección y la felicidad intramundanas (Voltaire, Gibbon) como hilo conductor de la historia; como síntesis del pasado y consoladora fe filosófica (por la historia transcurrida y para la historia que cabe esperar). Una afirmación que se desliga, arriesgadamente, en bastantes casos, de la Providencia como garante del progreso.

Otro aspecto innovador: los esfuerzos por configurar, a partir de los datos históricos conocidos (cuya importancia se ve así acentuada) teorías explicativas, embrionarias, pero relativamente explícitas y formalizadas, acerca de la progresiva evolución de las sociedades humanas (una especie de física social que no siempre escapa al determinismo). Las realidades demográficas y económicas (especialmente el comercio) ocupan un papel importante en esas reflexiones (así, en Capmany), en consonancia con el dinamismo de la época en esos aspectos. Montesquieu marca la pauta en el esfuerzo por edificar, para el mundo humano, una ciencia análoga a la del mundo físico. Es lógico, por ello, que se encuentre insuficiente la anterior historia político-factual. Se prefiere también, en muchos casos, un tema de estudio extendido en el tiempo y en el espacio, que permita más perspectiva comparativa: Gibbon elige a Roma, Voltaire la historia universal desde Carlomagno, Robertson sintetiza la historia europea medieval. Un tercer aspecto, no menos importante, distingue a la historiografía ilustrada de la renacentista y barroca: sus autores tienen, por lo general, una actitud más crítica hacia el poder monárquico establecido y son algo más independientes de él en cuanto a su patronazgo. En mayor medida que en la época anterior, los historiadores-filósofos de la Ilustración contribuyen con sus análisis no sólo a la legitimación del poder sino a la reforma (más o menos profunda) del mismo, en cuanto a los objetivos (ideológicos y materiales) que éste persigue y en cuanto a los grupos que lo detentan.

El hecho de que tanto los liberales, como los socialistas marxistas,

como muchos cristianos, puedan sentirse identificados con buena parte de los análisis de la historiografía ilustrada puede interpretarse, a la vez, como testimonio de su vigencia y de la ambigüedad de su mensaje. Pero de ahí a afirmar, sin más, que la historia importante comienza sólo en el siglo XVIII hay un gran paso. Nosotros dudaríamos mucho antes de darlo y por ello hemos dedicado también notable atención, en esta recapitulación y en todo nuestro libro, a las épocas anteriores: al nacimiento de Clío en el mundo helénico, a su bautismo en el inicio de la fase medieval y su vinculación a las cortes (en el período renacentista y barroco).

Concluyamos con unas consideraciones de conjunto, una vez finalizado este recorrido por un buen número de textos historiográficos desde Heródoto a Voltaire. El lector habrá comprobado cómo hay una serie de grandes cuestiones y motivaciones de fondo que reaparecen de continuo en la historia; que se retoman en esa exploración, fascinante e incesante, a través del tiempo, de los contornos de la naturaleza humana. Así, la experiencia de la caducidad y el deseo de perennizarse; la concurrencia de libertad y necesidad en el desarrollo de los acontecimientos; la interrogación sobre existencia o ausencia de progreso hacia una meta que dé sentido a la historia; la preocupación por los orígenes y la legitimación de los distintos poderes, que enlaza con la capacidad humana de solidaridad y las tendencias al enfrentamiento entre personas y grupos, etc. La persistencia de esos *leitmotivs* por los que los hombres no han dejado de sentirse concernidos, es, de alguna forma, una prueba existencial de la permanencia de una misma naturaleza, de un núcleo de humanidad común, el cual hace que consideremos como nuestros, en cierta medida, los relatos y reflexiones de Tucídides, de Clarendon y de Voltaire, por ejemplo. Doblemente nuestros, sin duda, como hombres y como miembros de la civilización europeo-occidental que ellos han contribuido a configurar.

Por otra parte, el itinerario historiográfico recorrido ha sido una reiterada experiencia de la plasticidad evolutiva de la condición humana. Hemos visto como los diferentes historiadores han ido desplegando temas, explicaciones, métodos y actitudes, en parte nuevos. Hemos observado, en definitiva, cómo el patrimonio intelectual heredado ha sido desarrollado, enriquecido, cambiado, al compás de las grandes experiencias históricas inéditas. Lo hemos comprobado de forma tan palmaria y obvia, que no resulta quizás necesario detenerse ya en ello. Manifestación de la común naturaleza humana, la historiografía se nos muestra así también como hechura de un tiempo, espacio y medio cultural y social dado, al cual ayuda a comprender. Puesto que ninguna palabra humana, equidistante o no de la eternidad, es definitiva ni plena, ¿por qué negarse a escuchar las que nos han precedido? Este libro ha querido facilitar esa escucha, para hacer más rica, matizada, consistente (hasta divertida), nuestra autocomprensión desde la temporalidad.

ÍNDICE DE TEXTOS

* * *

* * *

III [21]	Maquiavelo	*El Príncipe,* cap. 18	M., Cátedra, 1985	130
III [22]	Maquiavelo	*El Príncipe,* cap. 25	M., Cátedra, 1985	131
III [23]	Guicciardini	*Storia d'Italia,* I, 1	M., Hernando, 1889	133
III [24]	Guicciardini	*Storia d'Italia,* VI, 3	M., Hernando, 1889	134
III [25]	Cortés	*Cartas (Conquista de México),* carta primera	M., Sarpe, 1985	136
III [26]	Las Casas	*Historia de las Indias,* III, 4	México, FCE, 1981	139
III [27]	L. Gómara	*Historia general de las Indias, II. Conquista de Méjico,* «De los conquistadores» y ss.	M., Rivadeneira, 1852	140
III [28]	L. Gómara	*Historia general de las Indias II. Conquista de Méjico.* «Libraron bien los indios...»	M., Rivadeneira, 1852	143
III [29]	Díaz del Castillo	*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España,* CXXVIII	M., CSIC, 1982	144
III [30]	Zurita	*Anales de la Corona de Aragón,* Preámbulo	Zaragoza, CSIC, 1967	146
III [31]	Bodin	*La Méthode de l'histoire,* cap. VII	París, Belles Lettres, 1941	147
III [32]	Acosta	*Historia natural y moral de las Indias,* Proemio	México, FCE, 1979	149
III [33]	Acosta	*Historia natural y moral de las Indias,* VI, 1	México, FCE, 1979	150
III [34]	Montaigne	*Ensayos,* II, 10	M., EDAF, 1971	151
III [35]	Bossuet	*Discurso sobre la historia universal,* III parte, cap. 1	B., Cervantes, 1940	154
III [36]	Bossuet	*Discurso sobre la historia universal,* III parte, cap. 7	B., Cervantes, 1940	158
III [37]	Clarendon	*History of the Rebellion & Civil Wars in England,* Introd.	Oxford, OUP, 1978	160
III [38]	Clarendon	*History of the Rebellion & Civil Wars in England,* (1658)	Oxford. OUP, 1978	163
III [39]	Richelet	*Dictionnaire Français* «Histoire», «Historien»	Ginebra, Slatkine, 1970	164
III [40]	Real Acad. Española	*Diccionario de Autoridades,* «Historia» y deriv.	M., Gredos, 1963	164

* * *

IV [41]	Montesquieu	*Grandeza y decadencia de los romanos,* cap. IX	M., Espasa-Calpe, 1962	205
IV [42]	Montesquieu	*Espíritu de las Leyes,* v. I, XVII, 1-3 y 6-8	M., M. Bueno, 1845	207
IV [43]	Montesquieu	*Espíritu de las Leyes,* v. II, XXI, 22 y 23	M., M. Bueno, 1845	209

Nota.— B. = Barcelona; B. Aires = Buenos Aires; M. = Madrid.